Madeline Miller

roman

Le chant d'Achille

fictions f

rue fromentin

Le chant d’Achille

© Madeline Miller, 2012

Traduit de l'anglais (américain) par Christine Auché.
Titre de l'édition originale : The song of Achille
Publié par Ecco (2012)

Couverture :
© *(The Bridgeman Art Library) Fight of Achilles with the River Scamander / Philipp Otto Runge*

© 2014 Éditions rue fromentin pour la traduction française

www.ruefromentin.com

Conversion du livre numérique : Puce & Plume

ISBN : 978-2-919547-33-3

Madeline Miller

Le chant d'Achille

Traduit de l'anglais (américain) par Christine Auché

roman

Éditions rue fromentin
Paris

À ma mère, Madeline, et à Nathaniel,

CHAPITRE 1

Mon père était roi et fils de rois. De petite taille comme la plupart des nôtres, il était bâti à la manière d'un taureau, tout en épaules. Ma mère avait quatorze ans lorsqu'il l'épousa, dès que la prêtresse eut confirmé sa fécondité. C'était un bon parti : de par sa condition de fille unique, la fortune de son père reviendrait à son époux.

Il ne se rendit pas compte qu'elle était simple d'esprit avant le jour du mariage. Son futur beau-père avait mis un point d'honneur à garder la promise voilée jusqu'à la cérémonie, il joua le jeu. Si elle était laide, il pourrait toujours se satisfaire avec les jeunes esclaves de sexe féminin et les petits serviteurs. Au moment où on lui ôta enfin son voile, on raconte que ma mère sourit. C'est ainsi que tout le monde comprit qu'elle était complètement stupide. Les épousées ne sont pas censées sourire.

Lorsque je vins au monde, aussitôt qu'il connut mon sexe, mon père m'arracha aux bras de ma mère pour me tendre à la nourrice. Prise de pitié, la sage-femme donna à la jeune accouchée un oreiller à étreindre à la place de son enfant. Elle le serra fort sans paraître remarquer le changement.

Très vite, je devins pour mon père une source de déception : trop petit, trop malingre. Je n'étais pas robuste. Ni rapide. Je chantais mal. Je ne me distinguais que par ma bonne santé. Les rhumes et les coliques, fréquents chez les enfants de mon âge, n'avaient pas prise sur moi. Mon père n'en était que plus méfiant à mon égard. Il m'observait d'un air contrarié. Étais-je une créature monstrueuse échangée au berceau ? Lorsqu'il me regardait, mes mains tremblaient. Et pendant ce temps-là, ma mère bavait, incapable de boire son vin proprement.

J'ai cinq ans quand c'est au tour de mon père d'accueillir les Jeux. Les hommes affluent d'aussi loin que de Thessalie et de Sparte, et nos coffres se remplissent de leur or. Durant vingt jours, une centaine de serviteurs s'affairent à battre le sol de la piste de course jusqu'à la dernière pierre. Mon père est bien résolu à ce que ces Jeux soient les plus fastueux de son époque.

Ce sont les coureurs dont je me souviens le mieux, leur corps enduit d'huile, brun comme une noix, tandis qu'ils s'étirent sur la piste au soleil. Des hommes mariés, barbus, à la carrure imposante se mêlent aux jeunes gens imberbes et aux plus jeunes garçons. Tous arborent les mêmes mollets aux muscles sculptés.

Le taureau a déjà été tué ; son sang achève de s'écouler dans la poussière et les coupes de bronze à patine brune. Il est allé docilement à la mort, un bon présage pour les Jeux imminents.

Les athlètes sont rassemblés devant l'estrade où mon père et moi sommes assis, entourés des prix que nous remettrons aux vainqueurs : vases dorés destinés à mélanger vin et eau ; trépieds en bronze battu ; lances en frêne aux précieuses pointes de fer.

Mais le véritable trophée est entre mes mains : une couronne de feuilles vertes poussiéreuses fraîchement coupées auxquelles j'ai rendu leur éclat en les frottant avec mon pouce. Mon père me l'a confiée à contrecœur. Tout ce que tu as à faire, c'est la tenir, répète-t – il pour se rassurer.

Les plus jeunes courront d'abord. Piétinant dans le sable, ils attendent le signal du prêtre. Ils n'en sont qu'à leur première poussée de croissance, et leurs os frêles pointent encore sous leur peau tendue. Mon regard est attiré par une tache claire au milieu des dizaines de têtes couronnées de tignasses brunes emmêlées. Je me penche en avant pour mieux voir. La chevelure du coureur chatoie comme du miel au soleil, ses reflets dorés pareils à un diadème princier.

Plus petit que les autres, il garde encore contrairement à eux les rondeurs de l'enfance. Ses longs cheveux flamboyants, retenus en arrière par un lien de

cuir, tranchent sur la peau nue et brunie de son dos. Au moment où il se retourne, ses traits sont aussi sérieux que ceux d'un homme.

Lorsque le prêtre frappe le sol, le garçon se détache de la masse de corps épais des concurrents plus âgés. Ses mouvements sont fluides, et à mesure qu'ils se soulèvent en cadence, ses talons m'évoquent des langues roses et humides. Il gagne la course.

Je contemple fixement le vainqueur pendant que mon père prend la guirlande sur mes genoux pour le couronner : par contraste avec sa chevelure éclatante, les feuilles semblent presque noires. Pélée, son père, vient à sa rencontre avec un sourire fier. Son royaume est plus petit que le nôtre, mais on dit que sa femme est une déesse, et il est aimé de ses sujets. Mon père les regarde avec envie. Son épouse à lui est stupide, son rejeton trop lent pour concourir, même dans la catégorie des plus jeunes. Il se tourne vers moi.

— Voilà comment doit être un fils !

Sans la guirlande, mes mains sont soudain désœuvrées. J'examine le roi Pélée qui étreint son héritier. Celui-ci jette sa couronne en l'air et la rattrape. Il rit, le visage resplendissant de victoire.

À part cet épisode, il ne me reste que quelques images éparses de ma vie d'alors : mon père fronçant les sourcils, assis sur son trône, un adorable cheval de bois avec lequel j'aimais jouer, ma mère sur la plage, les yeux tournés vers la mer Égée. Dans ce tableau-là, je fais des ricochets pour la divertir. En rebondissant au-dessus de la surface lisse des flots, les cailloux émettent un léger ploc, ploc, ploc. Apparemment, ma mère aime la façon dont les ondulations se dissipent dans l'eau avant qu'elle ne redevienne aussi transparente que du verre. Ou peut-être aime-t-elle simplement la mer. Sur sa tempe brille une cicatrice en forme d'étoile, blanche comme l'os, rappel du jour où mon père l'a frappée avec la garde d'une épée. Ses orteils dépassent du sable où elle a enfoncé ses pieds, et je m'efforce de ne pas les heurter en cherchant mes cailloux. J'en choisis un que je jette au loin. C'est le seul souvenir que j'ai de ma mère, mais il est si idyllique que je suis presque

certain de l'avoir inventé. Après réflexion, il est peu probable que mon père nous ait permis de passer du temps ensemble, moi, son fils trop simple, et elle, sa femme simple d'esprit. D'ailleurs, où sommes-*nous ?* Je ne reconnais pas la plage, ni le littoral. Tant d'années se sont écoulées depuis.

CHAPITRE 2

Un matin, je fus convoqué par le roi. Je me souviens d'avoir détesté l'interminable marche nécessaire pour remonter la salle du trône. Arrivé au bout, je m'agenouillai sur de la pierre. Certains monarques choisissaient de mettre des tapis pour ménager les genoux des messagers porteurs de longues nouvelles. Mon père avait préféré s'en abstenir.

— La fille de Tyndare est enfin prête à se marier, déclara-t-il.

Je connaissais ce nom. Roi de Sparte, il possédait d'énormes étendues des terres les plus fertiles du sud, du genre de celles que mon père convoitait. J'avais aussi entendu parler de sa fille, la plus belle femme de nos royaumes d'après la rumeur. On racontait que Léda, sa mère, avait été enlevée par Zeus, le roi des dieux en personne, déguisé en cygne. Neuf mois plus tard, elle avait enfanté deux paires de jumeaux : Clytemnestre et Castor, les enfants de son époux mortel, ainsi qu'Hélène et Pollux, les radieux bébés cygnes du dieu. Mais les dieux étant réputés pour leurs piètres performances en tant que parents, c'est Tyndare qui était censé subvenir à leurs besoins à tous.

Je ne réagis pas à l'annonce de cette nouvelle. Les affaires matrimoniales m'indifféraient.

Mon père s'éclaircit la gorge, troublant bruyamment le silence de la pièce.

— Ce serait un atout pour nous de l'accueillir dans notre famille. Tu vas aller te proposer en tant que prétendant.

Il n'y avait que nous deux dans la salle, aussi fut-il le seul à entendre mon soupir effrayé, mais j'étais conscient que je devais éviter de manifester ma gêne. Mon père connaissait d'avance toutes mes objections : j'avais neuf ans, j'étais disgracieux, je n'avais pas d'avenir, et la fille de Tyndare ne m'intéressait pas.

Nous partîmes le lendemain matin, nos sacs lourdement chargés de présents et de provisions pour le voyage. Des soldats nous escortaient, parés de leur plus belle armure. Je ne me souviens guère du trajet si ce n'est qu'il s'effectua par la route à travers des campagnes qui ne me laissèrent aucune impression. En tête de colonne, mon père dictait de nouveaux ordres à des secrétaires et des messagers qui s'égaillaient ensuite à cheval dans toutes les directions. Les yeux baissés sur les rênes, je lissais leur cuir avec mon pouce. Je ne saisissais pas quelle était ma place dans cette expédition, que je trouvais incompréhensible, comme la plupart des actes paternels. Mon âne avançait d'une démarche chaloupée, et je chaloupais à son rythme, heureux de cette distraction, si minime soit-elle.

Nous n'étions pas les premiers à avoir atteint la citadelle de Tyndare. Les étables remplies de chevaux et de mules fourmillaient déjà de serviteurs. Mon père paraissait mécontent de l'accueil qui nous était réservé : je le surpris en train de passer un doigt sur la pierre de l'âtre de nos chambres, les sourcils froncés. J'avais amené un jouet de chez moi, un petit cheval aux jambes articulées dont je soulevais un sabot après l'autre, imaginant que j'avais voyagé sur lui et non à dos d'âne. Pris de pitié, un soldat me prêta ses dés, que je jetai sur le sol avec fracas jusqu'à obtenir des six d'un seul coup.

Le jour où mon père ordonna qu'on me baigne et qu'on me coiffe arriva enfin. Il me fit changer de tunique, une fois, puis deux. Même si je ne voyais aucune différence entre la violette à liserés dorés et la pourpre à liserés dorés, je lui obéis. Ni l'une ni l'autre ne cachaient mes genoux bosselés. Mon père avait l'air puissant et sévère avec sa barbe noire qui lui barrait le visage. Le cadeau que nous allions offrir à Tyndare était prêt : un vase à mélanger le vin et l'eau doré à la feuille d'or et rehaussé de motifs en relief relatant l'histoire de la princesse Danaé. Zeus avait courtisé Danaé sous la forme d'une pluie d'or, et elle lui avait donné un fils, Persée, le tueur de Gorgones, second derrière Héraclès dans le palmarès de nos héros. Mon père me tendit l'objet.

— Ne nous fais pas honte, m'avertit-il.

Avant même de la découvrir, j'entendis la clameur montant de la grande salle : des centaines de voix se répercutant sur les murs de pierre, le bruit des gobelets et des armures. Les domestiques avaient ouvert en grand les fenêtres afin d'atténuer le vacarme, et tendu des tapisseries – décidément ce palais était cossu – sur chaque mur. Je n'avais jamais vu autant d'hommes à l'intérieur d'une seule pièce. Non, pas des hommes, me repris-je en pensée. Des rois.

On nous fit signe d'approcher pour nous asseoir tous ensemble sur des bancs drapés de peaux de vache, puis les domestiques reculèrent avant de s'évanouir dans l'ombre. Mon père enfonça ses doigts dans mon cou afin de me dissuader de gigoter.

Une atmosphère de violence planait dans cette pièce, où tant de princes, de héros et de rois se mesuraient pour un seul prix, mais nous savions paraître civilisés. Un par un, ces jeunes gens s'avancèrent, exhibant leur chevelure brillante, leur taille fine et leurs vêtements aux teintures coûteuses. Beaucoup d'entre eux étaient fils ou petits-fils de dieux. Tous avaient donné lieu à une chanson ou deux vantant leurs exploits, voire plus. Tyndare les salua chacun leur tour et accepta leurs cadeaux qui s'amoncelaient en une grosse pile au centre de la pièce, puis les invita à prendre la parole pour plaider leur cause.

Mon père était le plus âgé de tous, à l'exception d'un homme, qui, le moment venu, se présenta sous le nom de Philoctète.

– Un camarade d'Héraclès, murmura quelqu'un derrière nous avec un respect que je comprenais.

Héraclès était le plus formidable de nos héros, et Philoctète, l'un de ses plus proches compagnons, et le seul à avoir survécu. Il avait les cheveux gris, des doigts épais tout en tendons qui possédaient la dextérité musclée propre aux archers. Effectivement, quelques instants plus tard, il brandit le plus grand arc que j'aie jamais vu, en bois d'if poli avec une poignée en peau de lion.

– C'est l'arc d'Héraclès, expliqua-t-il. Il me l'a donné avant de mourir.

Chez nous, on se moquait des arcs, réputés être des armes de lâches. Néanmoins, personne ne pouvait dénigrer celui-là : il fallait une telle force pour l'utiliser que nous nous sentîmes tous subitement très humbles.

Le prétendant suivant, aux yeux peints comme ceux d'une femme, prit la parole.

— Idoménée, roi de Crète.

Il était mince, et quand il se leva, ses longs cheveux lui tombèrent jusqu'à la taille. Il offrit du fer, un métal rare, et une hache à deux lames, emblème de son peuple, ainsi qu'il le précisa. Ses mouvements me rappelèrent ceux des danseurs que ma mère appréciait tant.

Ensuite vint le tour de Ménélas, fils d'Atrée, assis à côté d'Agamemnon, son géant de frère à la carrure d'ours. La chevelure de Ménélas était d'un roux saisissant semblable à la couleur du bronze forgé. Il avait un corps robuste et trapu tout en muscles, plein de vitalité. Son cadeau, une étoffe magnifiquement teinte, était somptueux.

— Bien que la dame n'ait nul besoin de ces parures ! ajouta-t-il avec un sourire.

Quel commentaire bien tourné ! J'aurais aimé avoir quelque chose d'aussi intelligent à dire. Non seulement j'étais le seul dans la salle à avoir moins de vingt ans, mais je ne descendais pas d'un dieu. *Peut-être le fils blond de Pélée aurait-il pu l'égaler*, pensai-je. Malheureusement, son père l'avait gardé à la maison.

Les prétendants se succédaient, et leurs noms commencèrent à se brouiller dans ma tête. Mon attention faiblissante se concentra sur l'estrade, où je remarquai pour la première fois trois femmes voilées assises aux côtés de Tyndare. Je fixai le tissu blanc dissimulant leurs traits comme si j'avais une chance d'apercevoir fugitivement la personne cachée derrière. Après tout, mon père désirait que l'une d'entre elles devienne mon épouse. Leurs trois paires de mains, joliment ornées de bracelets, reposaient sagement sur leurs genoux. L'une des femmes était plus grande que les autres. Je crus apercevoir

une boucle brune rebelle dépasser de sous son voile. Hélène a les cheveux clairs, me souvins-je. Ce n'était donc pas elle. J'avais complètement arrêté d'écouter ce que disaient les rois.

— Bienvenue, Ménoetios.

En entendant le nom de mon père, je sursautai. Tyndare nous regardait.

— Je suis désolé d'apprendre la mort de ton épouse.

— Ma femme est bien vivante, Tyndare. C'est mon fils qui vient aujourd'hui en vue d'épouser ta fille.

Le silence se fit et je m'agenouillai, étourdi par tous ces visages qui tournoyaient autour de moi.

La voix de Tyndare me sembla venir de très loin. Je ne détectai aucun jugement dans sa réponse.

— Ton fils n'est pas encore un homme, constata-t-il simplement.

— Ce n'est pas nécessaire. Je suis suffisamment homme pour nous deux.

En général, les habitants de nos contrées adoraient ce genre de plaisanterie audacieuse et un peu présomptueuse. Cependant, personne ne rit.

— Je vois, répondit Tyndare.

Malgré la morsure du sol de pierre sur ma peau, je ne bougeai pas. J'étais habitué à rester à genoux. Jamais encore je n'avais eu l'occasion de me réjouir de l'entraînement à cette position dont j'avais bénéficié dans la salle du trône paternelle.

Mon père reprit la parole, brisant le silence.

— D'autres ont amené du bronze et du vin, de l'huile et du bois. Quant à moi, j'apporte de l'or, mais il ne représente qu'une petite quantité du contenu de mes coffres.

Je me rendis compte que je tenais toujours le magnifique vase, et que mes doigts étaient posés sur les motifs de l'histoire de Danaé : l'apparition de Zeus dans une pluie d'or, l'expression surprise et apeurée de la princesse, leur accouplement.

— Ma fille et moi te sommes reconnaissants de nous offrir un cadeau d'une telle valeur, même si elle est dérisoire pour toi.

Un murmure collectif circula dans l'assistance. Bien qu'il n'ait pas l'air de s'en être aperçu, mon père venait d'essuyer une humiliation. Mes joues en brûlaient de honte.

— Je ferais d'Hélène la reine de mon palais. Car mon épouse, ainsi que tu le sais, n'est pas capable de régner. Ma fortune est largement supérieure à celle de tous ces jeunes gens, et mes exploits parlent d'eux-mêmes.

— Je croyais que le prétendant était ton fils.

Je relevai la tête au son de cette nouvelle voix. Elle appartenait à un homme qui n'avait encore rien dit. Dernier dans la file, il attendait, confortablement assis sur le banc, ses cheveux bouclés brillant à la lueur du feu. Une cicatrice en zigzag courait le long de sa jambe. Ses points perforaient la chair brun foncé du talon au genou et s'enroulaient autour de son mollet pour aller s'enfouir dans les ombres sous sa tunique. *Sûrement une blessure au couteau ou quelque chose de ce genre*, pensai-je. En effet, elle avait déchiré la peau dans un mouvement ascendant en laissant des traces aussi légères que la caresse d'une plume, dont la finesse démentait la violence du coup.

Mon père était furieux.

— Je ne crois pas t'avoir invité à parler, fils de Laërte !

L'homme sourit.

— Je t'ai interrompu, c'est vrai. Cela dit, tu n'as rien à craindre. Je n'ai pas d'intérêt personnel dans cette affaire. Je m'exprime en tant que simple observateur.

Un léger mouvement sur l'estrade attira mon attention. L'une des silhouettes voilées avait bougé.

— Que veut-il dire ? demanda mon père, perplexe. S'il n'est pas ici pour Hélène, pourquoi est-il venu ? Qu'il retourne donc à ses pierres et à ses chèvres !

L'homme haussa les sourcils sans répondre.

Tyndare réagit plutôt calmement lui aussi.

— Si ton fils doit être l'un des prétendants comme tu le suggères, eh bien, qu'il parle !

Malgré mon jeune âge, je compris que c'était à moi.

— Je m'appelle Patrocle, fils de Ménoetios, commençai-je d'une voix haut perchée, enrouée à force d'être restée si longtemps silencieuse. Je suis ici en tant que prétendant d'Hélène. Mon père est roi et fils de rois.

Je n'avais rien à ajouter. Loin d'imaginer que Tyndare me demanderait de prendre la parole, mon père ne m'avait donné aucune consigne. Je me levai pour aller placer le vase sur la pile d'offrandes, à un endroit où il ne risquerait pas de tomber. Après quoi, je fis demi-tour et revins m'asseoir sur mon banc. Je ne m'étais pas déshonoré en tremblant ou en trébuchant, je n'avais rien dit de stupide, et pourtant, j'étais cramoisi de gêne, bien conscient de l'impression que j'avais dû produire.

La file de prétendants continua toutefois à avancer comme si de rien n'était. Celui qui s'agenouilla alors était immense, une fois et demie plus grand que mon père, plus large aussi. Derrière le géant, deux serviteurs approchèrent un énorme bouclier aussi haut que lui, qui semblait encore renforcer la valeur de sa candidature, car nul homme ordinaire n'aurait pu le porter. Le bouclier n'avait d'ailleurs rien de décoratif : ses bords griffés et tailladés témoignaient des batailles qu'il avait subies. L'homme se présenta sous le nom d'Ajax, fils de Télamon. Son discours fut bref et abrupt, expliquant qu'il descendait de Zeus et que sa taille imposante constituait la preuve de la bienveillance persistante de son arrière-grand-père à son égard. Son cadeau était une lance en bois souple magnifiquement taillé, dont la pointe forgée luisait à la lueur des torches.

Le tour de l'homme à la cicatrice arriva enfin. Tyndare pivota dans son siège pour lui faire face.

— Eh bien, fils de Laërte ? Qu'est-ce qu'un observateur désintéressé peut trouver à dire de ces débats ?

Son interlocuteur se pencha légèrement en arrière.

— J'aimerais savoir comment tu vas empêcher les perdants de vous déclarer la guerre, à toi ou à celui qui aura la chance de devenir l'époux d'Hélène. À mon avis, une bonne demi-douzaine de prétendants dans cette salle est déjà prête à sauter à la gorge de ses concurrents.

— Cela semble t'amuser.

L'homme haussa les épaules.

— C'est la folie humaine que je trouve amusante.

— Le fils de Laërte nous méprise ouvertement !

Ajax, le géant, venait de parler. Ses poings serrés étaient aussi gros que ma tête.

— Jamais de la vie, fils de Télamon.

— Qu'est-ce que tu nous chantes, Ulysse ? Sois franc, pour changer, intervint Tyndare.

C'était la première fois que je l'entendais prendre un ton aussi coupant.

Ulysse haussa à nouveau les épaules.

— Tu as fait un pari dangereux, en dépit des trésors et de la renommée que tu as gagnés. Tous ces hommes ont du mérite, et ils le savent. Ils ne se laisseront pas éconduire si facilement.

— Tu m'as déjà raconté tout cela en privé.

À côté de moi, mon père se raidit. *Une conspiration*. Il n'était pas le seul de la pièce à paraître en colère.

— C'est vrai. Seulement, je te propose une solution, poursuivit Ulysse en levant ses mains vides. Je n'ai rien apporté, et je ne cherche pas à courtiser Hélène. Comme cela a été dit, je suis roi des chèvres et des pierres. En échange de ma solution, je te demande la récompense dont je t'ai parlé.

— Donne-moi ta solution et tu auras ton prix.

Je perçus un autre léger mouvement sur l'estrade. Une main de femme avait tressauté sur la robe de sa compagne.

— Alors voilà. Je crois que nous devrions laisser Hélène choisir.

Ulysse s'interrompit, ce qui donna à l'auditoire le temps d'émettre des murmures incrédules. En général, les femmes n'avaient pas leur mot à dire dans ce genre d'affaire.

— Ainsi, personne ne pourra te reprocher de t'être trompé. Mais elle doit se décider tout de suite, pour ne pas être suspectée de t'avoir demandé conseil. De plus, conclut-il, le doigt levé, avant qu'Hélène ne se prononce, chaque homme ici présent doit jurer de respecter cette décision, et de défendre à l'avenir son mari contre tous ceux qui voudraient la lui prendre.

Je sentis le trouble de l'assistance. *Un serment ?* Et portant sur un sujet aussi peu conventionnel que le choix d'un époux par une femme, de surcroît. Tout le monde se méfiait.

— Très bien, annonça Tyndare, imperturbable, avant de tourner la tête vers les femmes voilées. Acceptes-tu, Hélène ?

Quoique basse et charmante, la voix de la princesse porta aux quatre coins de la salle. Elle se contenta de répondre par l'affirmative, mais je notai que les autres prétendants étaient tous parcourus d'un frisson. Même moi qui n'étais qu'un enfant, je le ressentis, émerveillé du pouvoir de cette femme qui, malgré son voile, était capable de fasciner une pièce entière. Nous nous souvînmes soudain ce qu'on racontait d'elle : sa peau dorée, ses yeux sombres et brillants comme l'obsidienne luisante contre laquelle nous échangions nos olives. À ce moment-là, elle valait toutes les richesses amassées au centre du hall. Autant que toutes nos vies réunies.

Tyndare acquiesça.

— Dans ce cas, qu'il en soit ainsi ! Tous ceux qui souhaitent prêter serment le feront maintenant.

J'entendis des grommellements, quelques voix à moitié en colère, mais personne ne partit. Nous étions tous les captifs de la voix d'Hélène, et de son

voile qui palpitait légèrement au gré de sa respiration.

Un prêtre prestement convoqué conduisit une chèvre blanche à l'autel. Comme nous étions à l'intérieur, c'était un choix plus judicieux qu'un taureau dont le sang aurait pu fâcheusement éclabousser le sol de pierre. L'animal mourut facilement, et l'officiant mélangea son sang sombre aux cendres de cyprès avant de le verser dans la coupe, qui grésilla bruyamment dans la salle silencieuse.

— À toi l'honneur, lança Tyndare en désignant Ulysse.

Même un gamin de neuf ans tel que moi était capable de comprendre à quel point le choix du roi était avisé. Ulysse s'était déjà montré un peu trop malin. Nos alliances disparates ne fonctionnaient que lorsqu'aucun protagoniste ne pouvait être beaucoup plus puissant que les autres. Je remarquai que tout le monde affichait un air satisfait : Ulysse n'aurait pas le loisir d'échapper au nœud coulant qu'il s'était lui-même enroulé autour du cou.

Un demi-sourire se dessina sur ses lèvres.

— Bien sûr, avec plaisir.

Je devinai qu'il n'était pas sincère. Je l'avais observé durant le sacrifice : il s'était reculé dans l'ombre comme pour se faire oublier. Il se leva et s'approcha de l'autel.

— Hélène, commença-t-il en marquant une pause pour tendre à moitié le bras vers le prêtre, souviens-toi que je prête seulement serment à titre de compagnon, et non de prétendant. Si tu me choisissais, tu ne te le pardonnerais jamais.

Sa plaisanterie provoqua quelques rires ici et là. Nous savions tous qu'une femme aussi lumineuse qu'Hélène avait peu de chances de jeter son dévolu sur le roi de l'aride Ithaque.

L'officiant nous appela à lui un à un afin de marquer nos poignets d'un petit signe de sang et de cendre qui serait aussi contraignant que des chaînes.

Je lui répondis en psalmodiant la formule du serment, le bras levé devant l'assistance.

Quand le dernier homme eut regagné sa place, Tyndare se leva.

— Choisis, ma fille.

— Ménélas.

À notre surprise à tous, elle avait parlé sans hésitation. Nous nous attendions à un certain délai, à de l'indécision. Je me retournai vers le prétendant aux cheveux roux, dont les traits s'étaient éclairés d'un énorme sourire. Saisi d'un élan de joie, il donna une bourrade dans le dos de son frère silencieux. Tous les autres visages exprimaient la déception, voire le chagrin. Pourtant, aucun des prétendants ne chercha son épée : le sang scellant notre serment avait déjà séché en couche épaisse sur nos poignets.

— Très bien ! déclara alors Tyndare. Je suis heureux d'accueillir un deuxième fils d'Atrée dans ma famille. Tu auras donc mon Hélène, de même que ton valeureux frère a jadis demandé la main de ma Clytemnestre, ajouta-t-il en désignant la plus grande des femmes, comme si elle devait se lever.

Elle ne bougea pas. Peut-être n'avait-elle pas entendu.

— Et la troisième ?

Le cri émanait d'un petit homme assis à côté du géant Ajax.

— Ta nièce, reprit-il. Je peux l'épouser ?

Ravie de cette diversion qui rompait la tension, la foule éclata de rire.

— Tu arrives trop tard, Teucer, dit Ulysse par-dessus le brouhaha. Elle m'est promise.

Je n'eus pas l'occasion d'en entendre davantage. La main de mon père m'agrippa rageusement l'épaule pour m'obliger à quitter mon banc.

— Nous n'avons plus rien à faire ici.

Nous repartîmes chez nous le soir même, et je grimpai à nouveau sur mon âne, amèrement déçu de n'avoir pu entrevoir la beauté légendaire d'Hélène.

Mon père ne mentionna plus jamais cette expédition, et après mon retour, les événements s'emmêlèrent étrangement dans ma mémoire. Le sang du

pacte et la pièce pleine de rois me paraissaient pâles et lointains comme une chanson imaginée par un barde, et non provenir d'une scène vécue. M'étais-je réellement agenouillé devant eux ? Et ce serment que j'avais prêté ? En y repensant, tout cela me parut absurde, stupide et improbable, à l'image d'un rêve que l'on a oublié le soir venu.

CHAPITRE 3

Debout dans un champ, j'avais dans les mains deux jeux d'osselets que l'on m'avait offerts. Ils ne provenaient pas de mon père, qui n'en aurait jamais eu l'idée. Ni de ma mère, à qui il arrivait de ne pas me reconnaître. Je ne parvenais pas à me souvenir qui me les avait donnés. Un roi de passage ? Un noble cherchant à s'attirer les bonnes grâces de son roi ?

Leur surface en ivoire sculpté et sertie d'onyx était lisse sous mon pouce. Nous étions à la fin de l'été, et je haletais d'avoir couru pour venir du palais. Depuis le jour des courses, on m'avait assigné un professeur chargé de m'enseigner les disciplines athlétiques : la boxe, le combat à l'épée et à la lance, le lancer du disque. Par bonheur, j'avais réussi à lui échapper, et j'exultais, ivre de cette légèreté que procure la solitude. C'était la première fois depuis des semaines que j'étais tranquille.

Et puis le garçon était apparu. Clytonymos, le fils d'un noble qui fréquentait souvent le palais. Plus vieux que moi, mais aussi plus grand, et affligé d'un embonpoint déplaisant. Ses yeux avaient surpris l'éclair des osselets brillant dans ma main. Il m'adressa un regard torve en tendant le bras :

— Fais voir !

— Non.

Je ne voulais pas qu'il les touche avec ses gros doigts sales. D'autant que, en dépit de ma petite taille, c'était moi le prince. N'avais-je pas au moins ce droit-là ? Mais les fils de seigneurs avaient l'habitude que je leur obéisse, certains que mon père n'interviendrait pas.

— Je les veux.

Il n'avait même pas adopté un ton menaçant. Pas encore. Je le détestai. J'aurais mérité d'être menacé.

— Non.

Il fit un pas en avant.

— Donne !

— Ils sont à moi.

Je montrai les dents, refermant brusquement les mâchoires comme les chiens quand ils se disputaient les restes à notre table.

Lorsque Clytonymos essaya d'attraper les osselets, je le repoussai. À mon grand plaisir, il trébucha. Il ne me prendrait pas ce qui m'appartenait.

— Eh ! protesta-t-il avec colère.

J'étais petit. On me disait simple d'esprit. S'il faisait machine arrière maintenant, ce serait déshonorant. Il s'approcha encore, tout rouge. Sans le vouloir, je reculai.

Il eut une grimace méprisante.

— Espèce de lâche !

— Je ne suis pas un lâche ! protestai-je.

Ma voix avait monté d'une octave, et ma peau me brûlait.

— Ton père pense que si, rétorqua-t-il en articulant délibérément comme pour savourer ses paroles. Je l'ai entendu le dire au mien.

— Ce n'est pas vrai, ripostai-je.

Mais je savais bien qu'il avait raison.

Le garçon s'approcha un peu plus, le poing levé.

— Tu me traites de menteur ?

J'étais sûr qu'il allait me frapper. Il cherchait seulement un prétexte. J'imaginais très bien la façon dont mon père avait prononcé ce mot : *lâche*. J'appuyai mes mains sur la poitrine de Clytonymos avant de le pousser de toutes mes forces. Notre pays était recouvert d'herbe et de blé. Une petite culbute serait sans conséquence.

Je m'invente des excuses. C'est aussi un pays de rocaille.

Sa tête émit un bruit sourd en heurtant la pierre, et je vis ses yeux s'écarquiller de surprise. Autour de lui, le sol se mit à saigner.

Je contemplai la scène, la gorge serrée d'horreur en réalisant mon méfait. Jamais encore je n'avais vu un être humain mourir. Les taureaux et les chèvres, oui, et même les poissons qui périssaient la bouche ouverte sans saigner. J'avais aussi surpris la mort dans des tableaux, des tapisseries, sur les silhouettes noires gravées sur nos plats, sans avoir vu d'agonie : ces râles, ces sons étranglés, cette lutte désespérée. L'odeur de la vie qui reflue. Je m'enfuis.

Quelque temps plus tard, on me retrouva au pied noueux d'un olivier. Pâle et apathique, j'étais assis dans une flaque de vomi. Les osselets avaient disparu, égarés durant ma fuite. Mon père posa sur moi un regard courroucé, les lèvres retroussées sur ses dents jaunies. D'un geste, il ordonna aux serviteurs de me soulever pour m'emmener à l'intérieur.

Les parents du garçon exigèrent l'exil immédiat ou la mort. Non seulement ils étaient puissants, mais il s'agissait de leur aîné. Ils pouvaient permettre à un roi de brûler leurs champs ou de violer leurs filles, à condition d'obtenir réparation. En revanche, on ne touchait au fils de personne. Un tel outrage pouvait amener les nobles à se soulever. Nous connaissions les règles : nous nous y accrochions pour éviter l'anarchie qui semblait toujours imminente. *Une brouille ancestrale.* À cette pensée, les domestiques firent le signe destiné à conjurer le mal.

Ayant passé toute son existence à lutter péniblement pour garder son royaume, mon père ne l'aurait pas risqué pour un fils comme moi, alors que les héritiers et les matrices qui les enfantaient étaient si faciles à trouver. C'est pourquoi il accepta : je partirais en exil afin d'être élevé dans le royaume d'un autre. En échange de mon poids en or, on m'y éduquerait jusqu'à l'âge adulte. Je n'aurais ni parents, ni nom de famille, ni héritage. À notre époque, la mort était préférable, mais mon père était pragmatique. Cette solution représentait

une dépense moindre en comparaison aux somptueuses funérailles que ma disparition aurait nécessitées.

Voilà comment je me retrouvai orphelin à dix ans. Voilà comment j'arrivai à Phtie.

Aussi menue qu'une pierre précieuse, Phtie était la plus petite de nos contrées, coincée dans un recoin de terre au nord entre les arêtes du mont Othrys et la mer. Pélée, son roi, était l'un de ces hommes aimé des dieux : sans être divin, il était intelligent, courageux, beau, et aucun de ses pairs ne pouvait égaler sa piété. En guise de récompense, nos divinités lui avaient offert une nymphe des mers pour épouse, une marque d'honneur suprême. Après tout, quel mortel ne voudrait-il pas mettre une déesse dans son lit et lui faire un fils ? Le sang divin purifiait notre race terne, engendrant des héros de poussière et d'argile. Sans compter que cette déesse était porteuse d'une promesse plus grande encore : les Parques avaient prédit que son fils surpasserait son père de très loin. La lignée de Pélée serait assurée. Malheureusement, comme tous les cadeaux des dieux, celui-ci comportait un revers : la déesse n'était pas consentante.

Tout le monde, même moi, avait entendu l'histoire de l'enlèvement de Thétis. Les dieux avaient conduit Pélée à l'endroit secret où elle aimait rester assise sur la plage en lui enjoignant de ne pas s'attarder en préambules, car elle n'accepterait jamais un mariage avec un humain.

Ils l'avaient aussi prévenu de ce qui pourrait arriver une fois qu'il l'aurait attrapée. À l'image de son père Protée, l'insaisissable Vieillard de la Mer, la Néréide Thétis était rusée et capable de donner à sa peau mille aspects changeants de fourrure, de plumes et de chair. Ainsi, même quand elle l'attaquerait à coups de bec, de griffes, de dents, d'anneaux et de dards, Pélée ne devait la laisser partir sous aucun prétexte.

Aussi pieux qu'obéissant, il avait suivi les instructions des dieux et attendu pour s'emparer d'elle qu'elle émerge des vagues couleur ardoise, sa longue chevelure noire pareille à la queue d'un cheval. Malgré sa violente résistance,

il avait tenu bon et l'avait fermement étreinte jusqu'à ce qu'ils soient tous deux épuisés, hors d'haleine et griffés par le sable. Le sang des blessures qu'elle lui avait infligées s'était mêlé aux traces de sa virginité perdue sur ses cuisses. Néanmoins, son refus n'avait plus d'importance, car sa défloration la liait autant que le serment du mariage.

Les dieux la forcèrent à jurer de rester au moins un an avec son époux, et elle s'acquitta de cette présence obligatoire sur terre comme d'une sentence en restant silencieuse, maussade et sans réaction. Lorsqu'il se saisissait d'elle, elle ne prenait pas la peine de se contorsionner en signe de protestation. Au contraire, elle restait allongée, raide et muette, humide et froide comme un vieux poisson. Son utérus hostile ne donna à Pélée qu'un seul enfant. À l'instant précis où sa peine se termina, elle sortit de leur demeure en courant pour plonger dans la mer.

Elle ne revenait que pour rendre visite au garçon, jamais pour une autre raison, et jamais pour de longues périodes. Le reste du temps, l'enfant était élevé par des précepteurs et des gouvernantes, sous la surveillance de Phénix, celui de ses conseillers en qui Pélée avait le plus confiance. Le roi regretta-t-il jamais le cadeau que lui avaient offert les dieux ? Une femme ordinaire aurait considéré qu'elle avait de la chance d'avoir un époux d'humeur aussi agréable que ce Pélée au visage ridé par trop de sourires. Cependant, pour la Néréide Thétis, rien ne pourrait effacer la tache liée à sa médiocrité de mortel.

Un serviteur dont je ne compris pas le nom me conduisit à travers le palais. Peut-être ne s'était-il même pas présenté. Les pièces étaient plus petites que chez moi, comme pour s'accorder à la modestie du royaume qu'elles gouvernaient. Les murs et les sols étaient taillés dans du marbre du cru, plus blanc que celui que l'on trouvait dans le sud. Mes pieds sombres contrastaient avec leur pâleur.

J'avais les mains vides. Mes quelques effets personnels avaient été portés dans ma chambre, et le trésor envoyé par mon père était en route pour la salle des coffres. Une panique étrange m'avait envahi au moment où j'en avais été

séparé. Il m'avait tenu compagnie durant mes semaines de voyage, et me rappelait ma valeur. Je connaissais désormais son contenu par cœur : cinq gobelets aux pieds gravés, un sceptre au lourd pommeau, un collier d'or battu, deux statues d'oiseaux, et une lyre sculptée, dorée aux extrémités. Mon père avait triché avec ce cadeau. Matériau bon marché, abondant et lourd, le bois dans lequel était sculpté l'instrument occupait l'espace réservé à l'or, mais la lyre était si belle que personne n'avait émis d'objection. Elle avait fait partie de la dot de ma mère. Pendant le trajet, je plongeais souvent la main dans les sacoches de ma monture pour en caresser le bois poli.

Je supposai qu'on m'amenait dans la salle du trône afin que je m'y agenouille en signe de gratitude, mais le domestique s'arrêta tout à coup devant une porte sur le côté. Il m'informa que le roi Pélée était absent, et qu'à défaut, j'allais rencontrer son fils. Cette nouvelle me rendit nerveux. Ce n'était pas ce à quoi je m'étais préparé en répétant consciencieusement mon discours sur mon âne. Le fils de Pélée. Je me souvenais encore de la couronne sombre contrastant avec sa chevelure éclatante, et de la façon dont ses talons se soulevaient en cadence sur la piste comme des langues roses. « Voilà comment doit être un fils », avait dit mon père.

Allongé sur un banc tapissé de coussins, il grattait nonchalamment les cordes d'une lyre posée en équilibre sur son ventre. Soit il ne m'avait pas entendu entrer, soit il avait choisi de ne pas regarder dans ma direction. C'est à ce moment-là que je commençai à comprendre quelle serait ma place à Phtie. Jusqu'alors prince, attendu et annoncé, j'étais devenu une quantité négligeable.

Alors que je faisais un autre pas en avant en traînant des pieds, il tourna mollement la tête pour me dévisager. En cinq ans, il avait perdu ses rondeurs enfantines. Bouche bée de surprise, je contemplai sa beauté froide, ses iris vert foncé, ses traits aussi fins que ceux d'une fille, frappé d'une aversion instinctive à son égard. Je n'avais pas changé autant, et pas en aussi bien.

Il bâilla, les paupières lourdes.

— Comment t'appelles-tu ?

Son royaume représentait la moitié, le quart, voire le huitième de celui de mon père, j'avais tué un garçon et été envoyé en exil, et il ne me reconnaissait même pas. Je refusai de répondre, les mâchoires serrées.

— Comment t'appelles-tu ? redemanda-t-il plus fort.

Mon silence était excusable la première fois : je ne l'avais peut-être pas entendu. Maintenant, il ne l'était plus.

— Patrocle.

C'était le nom que mon père m'avait donné à ma naissance, un geste plein d'espoir mais peu judicieux, qui me laissait un goût amer sur la langue, car il signifiait « honore ton père ». J'attendis qu'il lance une plaisanterie à ce sujet, une réflexion spirituelle sur ma disgrâce. Il s'en abstint. *Peut-être est-il stupide, lui aussi*, songeai-je.

Il roula sur le côté pour se retrouver face à moi. Une boucle rebelle de cheveux dorés lui tomba sur la figure, et il souffla dessus pour la repousser.

— Moi, c'est Achille.

Je levai sommairement le menton d'un ou deux centimètres au lieu de répondre. Nous nous observâmes mutuellement quelques secondes. Finalement, il cligna des yeux et bâilla à nouveau, la bouche grande ouverte comme celle d'un chat.

— Bienvenue à Phtie.

Moi qui avais été élevé dans une cour royale, je savais quand on me signifiait de prendre congé.

Cet après-midi-là, je découvris que je n'étais pas le seul enfant adoptif de Pélée. Ce modeste roi était riche de fils abandonnés. On racontait qu'il avait lui-même jadis été un fugitif, et il était réputé pour sa charité envers les exilés. Mon lit était une paillasse posée dans une longue pièce aux allures de caserne, remplie d'autres garçons occupés à paresser ou à se bagarrer. Un domestique me montra où on avait rangé mes affaires. Quelques garçons levèrent la tête pour me fixer. Je suis sûr que l'un d'entre eux me demanda

mon nom, et que je répondis. Ils reprirent leurs jeux. *Personne d'important,* avaient-ils dû conclure. D'un pas raide, je marchai jusqu'à ma paillasse où j'attendis l'heure du dîner.

Au crépuscule, on nous appela au moyen d'une cloche de bronze qui résonnait depuis les tréfonds du palais. Abandonnant leurs jeux, les pensionnaires affluèrent dans le couloir. Le plan du bâtiment ressemblait à un terrier de lapins, tout en corridors tortueux et en petits recoins inattendus. Je faillis rentrer dans celui qui me précédait de peur d'être distancé et de me perdre.

La pièce destinée aux repas était une longue salle à l'avant de l'édifice, aux fenêtres donnant sur les contreforts du mont Othrys. Elle était suffisamment grande pour que nous nous y attablions tous ensemble, et même à beaucoup plus. Pélée aimait recevoir et distraire ses invités. Nous prîmes place sur des bancs de chêne, devant des tables à la surface éraflée par les assiettes posées dessus avec fracas au fil des ans. La nourriture était simple mais abondante : du poisson salé et du pain épais servi avec un fromage aux herbes. Il n'y avait pas de viande là-bas, ni chèvre, ni bœuf. Elle était réservée aux personnes de sang royal, ou aux jours de fête. De l'autre côté de la pièce, j'aperçus un éclair de chevelure dorée brillant à la lumière de la lampe. *Achille*. Il était assis avec un groupe hilare au sujet de quelque chose qu'il avait dit ou fait. *Voilà comment doit être un prince*, ruminai-je en baissant les yeux sur mon pain dont les graines grossières et rugueuses m'égratignaient presque les doigts.

Après le repas, nous fûmes autorisés à nous occuper à notre guise. Certains se rassemblèrent dans un coin.

— Tu veux jouer ? me demanda l'un d'entre eux.

Ses cheveux avaient encore des boucles enfantines. Il était plus jeune que moi.

— Jouer ?

— Aux osselets, expliqua-t-il, la main ouverte pour me montrer les siens, en os sculpté.

Je sursautai, puis reculai d'un pas.

— Non, répondis-je d'une voix trop forte.

Surpris, mon interlocuteur battit des paupières.

— D'accord !

Il tourna les talons avec un haussement d'épaules.

Cette nuit-là, je rêvai du garçon mort et de son crâne fracassé comme un œuf contre le sol. Il m'a suivi, pensai-je avec effroi. Le sang se répand, aussi sombre que du vin. Il ouvre les yeux, et ses lèvres se mettent à bouger. Je plaque mes mains sur mes oreilles. On dit que les voix des morts ont le pouvoir de rendre fous les vivants. Il ne faut pas que je l'entende parler.

Je me réveillai terrorisé, espérant que je n'avais pas crié tout haut. Les étoiles, semblables à des têtes d'épingles, étaient la seule source de lumière. Il n'y avait apparemment pas de clair de lune. Dans le silence, ma respiration faisait un bruit strident, et les roseaux de mon matelas crépitaient doucement sous mon poids, comme s'ils me caressaient le dos de leurs doigts fins. La présence des autres était loin de me rassurer : nos morts reviennent se venger même devant témoins.

Les étoiles bougèrent et quelque part, la lune s'aventura insidieusement dans le ciel. Quand mes paupières se refermèrent enfin, le garçon m'attendait encore, couvert de sang, le visage d'une pâleur crayeuse. Bien sûr. Aucune âme ne souhaitait être envoyée avant l'heure dans notre sinistre monde souterrain. L'exil apaisait peut-être la colère des vivants, mais pas celle des morts.

Au réveil, j'avais les yeux collés, les membres lourds et engourdis. Impatients de débuter la journée, les autres se pressaient autour de moi en se préparant pour le petit-déjeuner. La nouvelle de mon caractère étrange s'était vite répandue, si bien que le jeune garçon ne s'approcha plus de moi, ni pour

jouer aux osselets, ni pour autre chose. Au repas, mes doigts poussèrent du pain entre mes lèvres, et ma gorge l'avala. On me versa du lait. Je le bus.

Ensuite, on nous emmena dans les cours réservées à l'exercice afin de nous initier au maniement de la lance et de l'épée sous la lumière poussiéreuse du soleil. Je mesurai alors l'étendue de la bonté de Pélée : bien entraînés et redevables envers lui, nous constituerions un jour une belle armée à sa solde.

On me donna une lance, et une main calleuse corrigea ma prise, puis la corrigea encore. Je l'envoyai, effleurant tout juste la périphérie du chêne qui nous servait de cible. Le maître souffla bruyamment avant de m'en passer une seconde. Je scrutai la rangée d'enfants à la recherche du fils de Pélée. Il n'était pas là. Je visai une fois de plus le chêne à l'écorce grêlée et craquelée dont la sève suintait par endroits avant de recommencer l'exercice.

Le soleil monta, puis monta encore. Irritée par la poussière brûlante, ma gorge me semblait de plus en plus sèche et chaude. Lorsque les maîtres nous libérèrent, la plupart des élèves fuirent vers la plage, toujours agitée de petites brises. Là-bas, ils jouèrent aux osselets et firent des courses en criant des plaisanteries dans leurs rudes dialectes pointus du nord.

Mes paupières étaient lourdes, mon bras douloureux après les efforts de la matinée. Je m'assis dans l'ombre rabougrie d'un olivier pour admirer les vagues de l'océan au loin. Personne ne m'adressa la parole. J'étais facile à ignorer. Finalement, ce n'était pas si différent de chez moi.

Le lendemain, la même routine se répéta : une matinée d'exercices fatigants, suivie d'un long après-midi durant lequel je passai des heures seul. La nuit, le quartier de lune rétrécissait de plus en plus. Je le fixai jusqu'à arriver à le voir même les yeux fermés, sa courbe jaune se détachant vivement contre l'obscurité de mes paupières. J'espérais pouvoir ainsi éloigner les visions du garçon.

Notre déesse de la lune est dotée de pouvoirs magiques sur les défunts. Si elle le souhaite, elle peut bannir les rêves.

Malheureusement, elle n'y parvint pas. Nuit après nuit, Clytonymos revint, avec son regard fixe et son crâne fracassé. Certaines fois, il se retournait pour me montrer le trou qu'il avait dans la tête, là où la masse molle de son cerveau pendouillait. D'autres, il tendait la main vers moi. Je me réveillais alors en m'étouffant d'horreur, et je fixais un point devant moi dans l'obscurité jusqu'au matin.

CHAPITRE 4

Les repas dans la salle à manger voûtée étaient mon seul répit. Là-bas, les murs ne paraissaient pas aussi oppressants, et la poussière de la cour ne m'encombrait pas la gorge. Le bourdonnement constant des voix diminuait à mesure que les bouches se remplissaient. Je pouvais m'asseoir tranquillement avec ma nourriture et respirer enfin.

C'était aussi ma seule occasion de voir Achille. Ses journées de prince étaient séparées des nôtres, emplies de tâches auxquelles nous n'avions pas lieu de prendre part. Il mangeait cependant toujours avec nous et circulait parmi les tables. Dans l'immense pièce, sa beauté rayonnait telle une flamme vitale et radieuse, qui attirait mon attention malgré moi. Sa bouche était un arc charnu, son nez une flèche aristocratique. Quand il s'asseyait, ses membres ne se tordaient pas à la manière des miens, mais se plaçaient naturellement avec une grâce parfaite, comme s'il posait pour un sculpteur. Néanmoins, le plus remarquable était peut-être son manque de timidité. Il ne se pavanait pas en faisant la moue comme les autres enfants qui avaient la chance d'être beaux. D'ailleurs, il semblait parfaitement ignorer l'effet qu'il produisait sur son entourage. Je ne comprenais pas comment il faisait, avec tous ces garçons qui se massaient autour de lui, pareils à des chiens serviles aux langues pendantes.

J'observais tout cela depuis ma place au coin de la table en écrasant du pain dans mon poing. La pointe tranchante de mon envie était pareille à un silex, à deux doigts de produire une étincelle.

Un de ces jours-là, il s'assit plus près de moi qu'à l'accoutumée, à une table d'écart. En mangeant, il frottait ses pieds poussiéreux sur les dalles de pierre du sol. À la différence des miens, craquelés et calleux, les siens étaient à la

fois roses et joliment bruns sous la saleté. *Et dire que c'est un prince !* persiflai-je intérieurement.

Il se retourna comme s'il m'avait entendu. Nos regards se croisèrent une seconde, durant laquelle je fus traversé par une onde de choc. Tournant brusquement la tête, j'avalai mon pain d'un air concentré. Mes joues étaient brûlantes, et j'avais la chair de poule comme avant une tempête. Lorsque je me décidai enfin à lever les yeux, il s'était remis à parler aux autres convives de sa table.

Après cet épisode, je le surveillai plus habilement, gardant les paupières baissées, prêt à me détourner très vite, mais il était encore plus habile que moi. Au moins une fois par dîner, son regard accrochait le mien avant que j'aie pu feindre l'indifférence. Ces secondes ou demi-secondes où leur trajectoire se rencontrait étaient le seul moment de la journée où je ressentais quelque chose. Mon estomac bondissait soudainement, et j'étais saisi d'une bouffée de colère. J'avais l'impression d'être un poisson contemplant l'hameçon avec méfiance.

Un soir de ma quatrième semaine d'exil, je traversai la salle à manger pour le trouver assis à la table où je m'installais toujours. Ma table, ainsi que j'avais fini par la considérer, d'autant que rares étaient ceux qui consentaient à la partager avec moi. À présent, à cause de lui, ses bancs étaient remplis de garçons qui se bousculaient. Je me figeai sur place, hésitant entre la fuite et la fureur. La dernière l'emporta. C'était ma place, et il ne m'obligerait pas à y renoncer, peu importe combien d'admirateurs il avait amenés.

Je m'assis dans le dernier espace libre, les épaules tendues comme pour me préparer au combat. De l'autre côté de la table, les convives prenaient des poses et bavardaient au sujet d'un oiseau mort sur la place et des courses de printemps. Je ne les entendais pas. La présence d'Achille était comparable à un caillou dans ma sandale, impossible à ignorer. Sa peau avait la couleur de l'huile d'olive à peine pressée, aussi lisse que du bois poli, et exempte des cicatrices et des taches dont nous étions tous couverts.

Le dîner terminé, les domestiques desservirent. Une pleine lune orange était suspendue dans la pénombre derrière les fenêtres de la salle à manger. Pourtant, Achille s'attardait. Il écarta machinalement de ses yeux ses cheveux, qui avaient poussé depuis mon arrivée, puis tendit la main vers un bol de figues et en prit plusieurs.

D'une torsion du poignet, il lança les figues en l'air, une, deux, trois, jonglant avec si délicatement qu'il n'abîma même pas leur peau fragile. Il en ajouta une quatrième, une cinquième. Les garçons poussèrent des cris d'encouragement en applaudissant. Encore, encore !

Les fruits volaient dans une traînée de couleurs brouillées, si vite qu'ils ne semblaient même pas toucher ses mains, mais culbuter de leur propre chef. Bien que le jonglage soit un tour réservé aux mimes et aux mendiants, il en faisait autre chose, une figure vivante dessinée dans les airs, si belle que même moi, je ne pouvais pas l'ignorer.

Son regard, qui suivait jusque-là les cercles décrits par les fruits, croisa très vite le mien. Je n'eus pas le temps de détourner les yeux avant de l'entendre dire, doucement, mais distinctement : « Attrape ! » Une figue s'échappa du circuit pour décrire un gracieux arc dans ma direction. Douce et légèrement chaude, elle tomba dans la paume de mes mains. Je m'aperçus que l'auditoire applaudissait de plus belle.

Une par une, Achille rattrapa les figues restantes et les ramena sur la table avec un salut théâtral d'artiste. Toutes, sauf la dernière, qu'il mangea, fendant avec ses dents sa chair sombre aux pépins roses. Le fruit était parfaitement mûr, débordant de jus. Sans réfléchir, je portai celui qu'il m'avait lancé à mes lèvres. Un éclair de douceur granuleuse explosa dans ma bouche. Sa peau était duveteuse sous ma langue. J'avais aimé les figues, autrefois.

Lorsqu'il se leva, les autres lui firent leurs adieux en chœur. Je pensai qu'il me jetterait peut-être encore un dernier coup d'œil, mais il se retourna et disparut en direction de sa chambre, à l'autre bout du palais.

Le lendemain, Pélée revint. On me conduisit devant lui dans la salle du trône, envahie par l'odeur piquante de la fumée du bois d'if. Je m'agenouillai avec obéissance pour le saluer, et il m'adressa son fameux sourire charitable.

— Patrocle, répondis-je quand il me demanda comment je m'appelais.

Je m'étais presque habitué à la nudité de mon nom, dépouillé de celui de ma famille. Pélée hocha la tête. Alors qu'il n'avait guère plus de cinquante ans, l'âge de mon père, il me parut vieux et courbé. Il ne ressemblait pas à un homme capable de conquérir une déesse ou de produire un enfant tel qu'Achille.

— Tu es ici parce que tu as tué un garçon. Tu comprends ?

Voilà bien la cruauté des adultes. *Tu comprends ?*

— Oui, répondis-je.

J'aurais pu lui en dire davantage, lui parler du rêve qui me laissait bouffi, les yeux injectés de sang, et des cris avortés qui me brûlaient la gorge lorsque je les ravalais. Du ballet incessant des étoiles qui virevoltaient sans cesse devant moi durant ces nuits d'insomnie.

— Tu es le bienvenu ici. Tu peux encore devenir quelqu'un de bien, annonça-t-il d'un ton qui se voulait réconfortant.

Plus tard dans la journée, les autres apprirent enfin la raison de mon exil, peut-être par lui, peut-être par un serviteur aux oreilles indiscrètes. J'aurais dû m'y attendre : je les avais souvent entendus échanger des ragots sur les uns et les autres. Les rumeurs étaient la seule devise que les garçons pouvaient échanger. Malgré tout, je fus pris de court par leur brusque changement d'attitude, et par la peur et la fascination qui fleurissaient sur leur visage à mon passage. Maintenant, même le plus hardi d'entre eux murmurait une prière s'il me frôlait : la malchance était contagieuse, et les Érinyes, nos esprits sifflants de la vengeance, n'étaient pas toujours très précises dans leur choix. Les autres m'observaient désormais à distance respectueuse, fascinés. *Vous croyez qu'elles vont boire son sang ?* s'interrogeaient-ils mutuellement.

Leurs murmures m'étouffaient, donnaient à la nourriture que je portais à ma bouche un goût de cendre. Je repoussais mon assiette pour partir à la recherche de recoins et de pièces vides où je pourrais rester assis en paix, seulement dérangé de temps en temps par le passage d'un domestique. Mon monde étroit avait encore rétréci : réduit aux fissures dans le sol, aux spirales sculptées dans les murs de pierre, qui craquaient doucement si j'en suivais les contours avec les doigts.

— On m'a dit que tu étais là, lança une voix aussi claire que des torrents de glace fondue.

Je relevai la tête d'un coup sec. Blotti dans la réserve, genoux repliés sur ma poitrine, coincé entre les jarres d'huile d'olive grossièrement pressée, je rêvais que j'étais un poisson aux écailles argentées brillant dans la lumière du soleil, qui sautait hors de la mer. Les vagues redevinrent brutalement des amphores et des sacs de grains.

Achille était debout au-dessus de moi. Il m'étudia sérieusement de ses yeux verts, sans ciller. Je frissonnai d'un air coupable. Je n'avais pas le droit d'être là, et je le savais.

— Je te cherchais, dit-il d'une voix neutre qui ne laissait filtrer aucun indice. Tu as manqué les exercices du matin.

Je devins tout rouge. Une colère lente et sourde monta en moi, remplaçant la culpabilité. C'était son droit de me réprimander, mais je le détestais de l'avoir fait.

— Comment le sais-tu ? Tu n'y vas pas.

— Le maître l'a remarqué, et il en a parlé à mon père.

— Qui t'a envoyé.

Je voulais qu'il se sente laid de m'avoir ainsi critiqué.

— Non, je suis venu de mon propre chef.

La voix d'Achille avait beau être calme, je constatai qu'il serrait légèrement les mâchoires.

— Je les ai entendus en discuter, et je suis venu voir si tu étais malade.

Je ne répondis pas. Il m'examina brièvement.

— Mon père envisage de te punir, continua-t-il.

Nous savions tous les deux ce que cela signifiait. Les châtiments étaient corporels, et publics en général. Un prince ne serait jamais fouetté, seulement je n'avais plus ce titre.

— Tu n'es pas malade, remarqua-t-il.

— Non, reconnus-je, maussade.

— Ça ne pourra donc pas te servir d'excuse.

— Quoi ?

J'avais tellement peur que je n'arrivais pas à suivre sa pensée.

— Ton excuse pour justifier où tu étais passé, répondit-il patiemment. Pour éviter d'être puni. Que vas-tu raconter ?

— Je ne sais pas.

— Il faudra bien que tu dises quelque chose.

Son insistance raviva ma colère.

— C'est toi le prince, ripostai-je hargneusement.

Ma réaction le surprit. Il inclina légèrement la tête, pareil à un oiseau curieux.

— Et alors ?

— Parle à ton père, et explique-lui que j'étais avec toi. Il m'excusera.

Je fis cette proposition avec plus d'assurance que je n'en avais en réalité. Si j'avais ainsi pris la défense d'un autre garçon devant mon propre père, il aurait tout de même été fouetté par pure méchanceté. Mais je n'étais pas Achille.

Un pli imperceptible apparut entre ses yeux.

— Je n'aime pas mentir, déclara-t-il.

En général, les autres garçons nous faisaient passer le goût de ce genre d'affirmation innocente : même si on les pensait, on ne les énonçait pas tout haut.

— Alors, emmène-moi à tes leçons, proposai-je. Du coup, ce ne sera pas un mensonge.

Il me dévisagea avec un haussement de sourcils. Il ne bougeait plus du tout, envahi d'un calme dont je ne croyais pas les êtres humains capables, immobile de tout son être, à part la respiration et le pouls, comme un daim à l'affût du bruit de la flèche du chasseur. Je réalisai que je retenais mon souffle.

Et puis son visage changea. Il avait pris une décision.

— Viens ! s'exclama-t-il.

— Où ça ?

Je me méfiais. Peut-être allais-je être puni de lui avoir suggéré ce subterfuge.

— À ma leçon de lyre. Pour que ce ne soit pas un mensonge, comme tu dis. Ensuite, j'irai voir mon père.

— Si vite ?

— Oui, Pourquoi pas ?

Il m'examina avec curiosité. *Pourquoi pas ?*

Quand je me levai pour le suivre, j'avais les membres engourdis d'être resté si longtemps assis sur la pierre froide. Ma poitrine frémissait d'un mélange de possibilités sur lequel je n'arrivais pas vraiment à mettre un nom. L'évasion, le danger, et l'espoir tous à la fois.

Nous marchâmes en silence le long de couloirs tortueux pour arriver enfin dans une petite pièce, meublée seulement d'un gros coffre et de tabourets. Achille désigna l'un d'entre eux et je m'approchai du siège, dont le cadre de bois était recouvert d'une galette de cuir qui l'épousait étroitement. Une chaise de musicien. Je n'en avais vu que lorsque les bardes venaient parfois jouer au coin du feu chez mon père.

Achille ouvrit le coffre, d'où il tira une lyre qu'il me tendit.

— Je ne joue pas, lui confiai-je.

À l'annonce de cette nouvelle, son front se plissa.

— Jamais ?

Bizarrement, je compris que je n'avais pas envie de le décevoir.

— Mon père n'aimait pas la musique.

— Quelle importance ? Ton père n'est pas là.

L'instrument était frais et lisse au toucher. Mes doigts glissèrent sur les cordes et j'entendis le bourdonnement d'un embryon de note : il s'agissait de la lyre avec laquelle je l'avais vu le jour de mon arrivée.

Après s'être à nouveau penché sur la malle pour en sortir une seconde lyre, Achille me rejoignit.

Il l'installa sur ses genoux. L'éclat de son bois sculpté et doré dénotait un entretien soigneux. C'était celle de ma mère, un des cadeaux envoyés par mon père pour payer le prix de mon exil.

Achille pinça une corde. La note s'éleva, chaude et sonore, joliment pure. Ma mère rapprochait toujours son siège des bardes à chaque fois qu'ils venaient, si près que mon père en fronçait les sourcils et que les domestiques murmuraient des commentaires désobligeants. Je me souvins de ses yeux sombres brillant à la lueur des flammes tandis qu'elle observait les mains du musicien. L'expression qui se peignait alors sur ses traits ressemblait à de la soif.

Achille pinça une autre corde, et la note retentit, plus forte que la précédente. Sa main attrapa la cheville de la lyre pour la tourner.

C'est celle de ma mère, faillis-je m'exclamer. J'avais déjà les mots dans la bouche, et derrière eux, d'autres se bousculaient. *C'est ma lyre.* Mais je me tus. Qu'aurait-il à répondre à une telle déclaration ? C'était la sienne, à présent.

J'avalai péniblement ma salive, la gorge sèche.

— Elle est magnifique.

— C'est mon père qui me l'a donnée, répondit-il négligemment.

Seule la façon dont ses doigts tenaient si doucement l'instrument me retint de me lever dans un accès de rage.

Il ne remarqua rien.

— Tu peux la prendre, si tu veux.

Je savais que le bois de son cadre serait doux, aussi familier que ma peau.

— Non, refusai-je, la poitrine douloureuse.

Je ne pleurerai pas devant lui, me promis-je.

Il était sur le point d'ajouter quelque chose, mais au même moment, le professeur, un homme d'âge moyen, entra. Il avait des mains calleuses de musicien et portait sa propre lyre, sculptée dans du bois sombre de noyer.

— Qui est-ce ? s'enquit-il d'une voix sévère et forte qui n'avait rien de celle d'un chanteur.

— Patrocle. Il ne sait pas jouer, mais il va apprendre.

— Pas sur celle-ci.

La main de l'homme plongea pour m'enlever la lyre des mains. Instinctivement, mes doigts resserrèrent leur pression. Si elle n'était pas aussi belle que celle de ma mère, c'était tout de même un instrument de prince, et je n'avais pas envie de le rendre.

Ce ne fut pas nécessaire. Achille avait attrapé son professeur par le poignet à mi-geste.

— Si, sur celle-là s'il le désire.

Malgré sa colère, l'homme s'abstint de riposter. Achille le lâcha, et il s'assit avec raideur.

— Commence ! ordonna-t-il.

Achille acquiesça, puis se pencha sur sa lyre. Je n'avais pas eu le loisir de me poser de questions sur ce que signifiait son intervention. Dès que ses doigts touchèrent les cordes, toutes mes pensées s'évanouirent. Le son était pur et doux comme l'eau, radieux comme des citrons au soleil, différent de toutes les musiques que j'avais entendues auparavant. Il avait la chaleur d'un feu, la texture et le poids de l'ivoire poli, revigorant et apaisant à la fois. Pendant qu'Achille jouait, quelques petits cheveux brillants glissèrent et lui tombèrent dans les yeux, aussi fins que les cordes de l'instrument.

Il s'interrompit pour repousser sa mèche en arrière et m'apostropha :

— À ton tour.

La tête pleine à exploser, je refusai d'un signe. Je ne pouvais pas jouer, pas maintenant. Je ne jouerais jamais, si je pouvais plutôt l'écouter.

— Continue, toi ! répondis-je.

Achille retourna à ses cordes, et la musique s'éleva à nouveau. Cette fois-ci, il chanta, accompagnant ses notes d'une voix aiguë et claire. Il avait légèrement rejeté la tête en arrière, exposant sa gorge souple et douce comme la peau d'un faon. Un petit sourire soulevait le coin gauche de sa bouche. Sans le vouloir, je me penchai en avant.

Quand ce fut terminé, j'eus l'impression bizarre d'avoir un vide dans la poitrine. Je le regardai se lever et ranger les lyres dans le coffre. Il prit congé du professeur, qui partit aussitôt. Il me fallut quelque temps pour reprendre mes esprits et m'apercevoir qu'il m'attendait.

— Allons voir mon père !

N'étant pas sûr de pouvoir parler sans trahir mon trouble, je hochai la tête avant de sortir de la pièce à sa suite et de lui emboîter le pas dans les couloirs sinueux qui conduisaient au roi.

CHAPITRE 5

Achille m'arrêta juste avant les portes cloutées de bronze ouvrant sur la salle d'audience de Pélée.

— Attends-moi ici, m'enjoignit-il.

Le roi était assis sur un fauteuil à haut dossier à l'autre bout de la pièce. Un homme plus âgé, que j'avais déjà vu en sa compagnie, se tenait debout non loin de lui comme s'ils venaient de conférer. Le feu dégageait une épaisse fumée, et la pièce était chaude et intime.

Des tapisseries grand-teint et de vieilles armes restées rutilantes grâce aux soins des serviteurs étaient suspendues aux murs. Achille passa devant pour aller s'agenouiller aux pieds du monarque.

— Père, je suis venu te demander pardon.

Pélée arqua un sourcil.

— Ah ? Eh bien, je t'écoute.

De là où j'étais assis, il me parut froid et mécontent. J'eus soudain très peur. Nous les avions interrompus, et Achille n'avait même pas frappé.

— J'ai empêché Patrocle d'aller à sa leçon d'armes.

Mon nom sonnait si étrangement dans sa bouche que je faillis ne pas le reconnaître.

Le vieux roi eut l'air perplexe.

— Qui donc ?

— *Ménoitiades,* répondit Achille.

Le fils de Ménoetios.

— Ah ! s'exclama Pélée, qui suivit du regard le tapis jusqu'à l'endroit où je me tenais en m'efforçant de ne pas trop m'agiter. Oui, le garçon que le maître d'armes veut fouetter, reprit-il.

— C'est ça. Mais ce n'est pas sa faute. J'avais oublié de dire que je le voulais pour compagnon.

Le mot exact qu'il employa était *Therapon*. Un frère d'armes ayant juré fidélité et amour au prince par un serment de sang. En temps de guerre, ces hommes constituaient sa garde d'honneur, et en temps de paix, ses plus proches conseillers. C'était une position de la plus haute estime, et une des raisons pour laquelle les garçons se pressaient autour du fils de Pélée en tentant de se mettre en valeur : ils espéraient tous être choisis.

Les yeux de Pélée se rétrécirent.

— Viens ici, Patrocle.

Le tapis était épais sous mes pieds. Je m'agenouillai un peu en retrait derrière Achille, conscient que le roi me fixait avec la plus grande attention.

— Il y a de nombreuses années que je te propose des compagnons, Achille, et tu les as tous refusés. Pourquoi lui ?

J'aurais pu poser cette question moi-même. Je n'avais rien à offrir au prince. Alors pourquoi me faisait-il ainsi la charité ? Pélée et moi attendîmes tous deux sa réponse.

— Il est surprenant.

Je relevai la tête, perplexe. S'il le pensait, il était bien le seul.

— Surprenant, répéta Pélée, en écho.

— Oui.

Même si j'aurais souhaité qu'il le fasse, Achille ne s'expliqua pas davantage. Pélée se frotta pensivement le nez.

— Ce garçon est un exilé, il est marqué. Il n'apportera aucun éclat à ta réputation.

— Je n'en ai pas besoin, répliqua Achille, sans fierté ni forfanterie. Avec honnêteté.

Pélée le reconnut volontiers.

— Et pourtant, les autres vont être envieux que tu aies choisi un compagnon pareil. Que vas-tu leur dire ?

Achille répondit sans hésiter, clairement et brièvement.

— Rien du tout. Ce n'est pas à eux de me dicter ma conduite.

Je m'aperçus que mon pouls battait fiévreusement dans l'attente de la réaction de Pélée. Qui ne vint pas. Le père et le fils échangèrent un regard, et une imperceptible touche d'amusement tordit le coin des lèvres du roi.

— Levez-vous tous les deux.

Un peu étourdi, je m'exécutai.

— Voici ma sentence : Achille, tu vas t'excuser auprès d'Amphidamas, et toi aussi, Patrocle.

— Oui, Père.

— Ce sera tout.

Il se détourna pour s'adresser à son conseiller, nous congédiant par la même occasion.

Une fois dehors, Achille ne se répandit pas en discours.

— Je te verrai au dîner, dit-il simplement avant de tourner les talons.

Une heure auparavant, j'aurais cru que je serais content d'être débarrassé de lui. Maintenant, je me sentais étrangement piqué au vif.

— Où vas-tu ?

Il marqua une pause.

— M'entraîner.

— Seul ?

— Oui. Personne ne me voit combattre.

Il avait prononcé ces mots comme s'il en avait l'habitude.

— Pourquoi ?

Il me considéra longuement, pesant sans doute le pour et le contre.

— Ma mère l'a interdit. À cause de la prophétie.

— Quelle prophétie ?

Je n'en avais jamais entendu parler.

— Celle qui dit que je serai le meilleur guerrier de ma génération.

Cette phrase aurait pu sortir de la bouche d'un petit enfant qui se racontait des histoires, mais il l'énonça aussi naturellement que s'il avait donné son nom.

Bien que la question que je voulais réellement poser soit plutôt : « Es-tu vraiment le meilleur ? », je me contentai de bégayer : « De quand date cette prophétie ? »

— De ma naissance. Ou juste avant. Eleithyia est venue l'annoncer à ma mère.

Eleithyia, déesse de la maternité, était censée assister en personne à la venue au monde des demi-dieux. Ceux dont la naissance était trop importante pour être laissée au hasard. J'avais oublié ce détail. *Sa mère est une déesse*.

— Est-elle connue ? lui demandai-je timidement, soucieux de ne pas trop insister.

— Certains la connaissent, d'autres pas. Toujours est-il que c'est pour cette raison que je vais m'entraîner seul.

Au lieu de partir, il resta là à me dévisager. On aurait dit qu'il attendait.

— À tout à l'heure, alors, finis-je tout de même par articuler.

Il hocha la tête, puis s'éloigna.

À mon arrivée, il était déjà assis, coincé à ma table au milieu de l'habituel brouhaha des garçons. Je m'attendais à moitié à ce qu'il ne soit pas là, à avoir rêvé les événements de la matinée. En m'asseyant, je croisai furtivement son regard, presque comme si je me sentais coupable, avant de détourner les yeux. J'étais certain d'être écarlate. Mes mains me paraissaient lourdes et maladroites tandis qu'elles attrapaient la nourriture. J'étais conscient de chaque bouchée avalée, de chacune de mes expressions. Ce soir-là, le repas, composé de poisson rôti au citron et aux herbes, de fromage frais et de pain, était délicieux, et Achille mangea de bon appétit. Les autres ne se souciaient pas de ma présence. Il y avait longtemps qu'ils avaient cessé de me voir.

— Patrocle.

Achille ne prononça pas mon nom en marmonnant, comme la plupart des gens, qui amalgamaient le tout pour aller plus vite. Au contraire, il détacha chaque syllabe : *Pa-tro-cle*. Autour de nous, le dîner se terminait, les domestiques débarrassaient les assiettes. Lorsque je levai la tête, tout le monde baissa d'un ton pour observer la scène avec attention. En général, il ne s'adressait pas à nous par notre nom.

— Ce soir, tu dormiras dans ma chambre, m'informa-t-il.

J'étais tellement choqué que j'aurais pu rester bouche bée. Mais les autres étaient là, et j'avais été entraîné à me comporter avec une fierté princière.

— Très bien, répondis-je.

— Un serviteur apportera tes affaires.

J'entendais quasiment les pensées de mes camarades comme s'ils les formulaient tout haut. *Pourquoi lui ?* Pélée avait dit vrai : il avait souvent encouragé Achille à choisir des compagnons. Or, durant toutes ces années, son fils n'avait pas manifesté d'intérêt particulier pour un seul d'entre eux, même s'il se comportait poliment avec tous, conformément à son éducation. Et voilà qu'il avait octroyé cet honneur tant attendu à celui d'entre nous qui avait le moins de chances de le recevoir, tout petit, ingrat, et probablement maudit qu'il était.

Il pivota pour quitter la pièce, et je le suivis en essayant de ne pas trébucher, certain que toute la tablée avait le regard rivé sur mon dos. Nous dépassâmes mon ancienne chambre et la salle du trône avec son siège à haut dossier. Peu après, nous débouchâmes dans une portion du palais que je ne connaissais pas, une aile obliquant vers la mer, et dont les murs étaient peints de motifs de couleur vive qui devenaient progressivement gris au fur et à mesure que la torche s'en éloignait.

Sa chambre était si proche de la plage que l'air y sentait le sel. Il n'y avait aucune image au mur, juste de la pierre nue et un tapis souple au sol. Les meubles étaient simples mais de qualité, sculptés dans un bois sombre et

granuleux, visiblement étranger. Dans un coin, j'aperçus une épaisse paillasse, qu'il désigna d'un geste.

— C'est pour toi.

— Oh !

Un remerciement ne me sembla pas la réponse appropriée.

— Tu es fatigué ? voulut-il savoir.

— Non.

Il acquiesça comme si j'avais dit quelque chose de sage.

— Moi non plus.

J'opinai à mon tour. Nous nous comportions tous les deux avec une politesse circonspecte, hochant mécaniquement la tête tels des oiseaux. Il y eut un silence.

— Tu veux m'aider à jongler ?

— Je ne sais pas faire.

— Pas besoin de savoir. Je vais te montrer.

Je regrettais déjà d'avoir annoncé que je n'avais pas sommeil. Je ne voulais pas me ridiculiser devant lui. Néanmoins, il avait l'air plein d'espoir, et un refus aurait été mesquin.

— D'accord.

— Combien peux-tu en tenir à la fois ?

— Je ne sais pas.

— Donne-moi ta main.

Je m'exécutai et tendis ma paume. Il posa la sienne dessus. J'essayai de ne pas sursauter. Sa peau était douce, légèrement collante à cause du dîner, et le bout charnu de ses doigts qui effleurait les miens, très chaud.

— Nos mains ont à peu près la même taille. C'est mieux de commencer avec deux. Prends celles-là.

Il désigna six balles recouvertes de cuir du type de celles utilisées par les jongleurs, et j'en choisis docilement deux.

— Quand je te le dirai, lance-m'en une.

D'habitude, je me raidissais si l'on me commandait de la sorte, mais curieusement, ces mots ne ressemblaient pas à des ordres dans sa bouche. Il se mit à jongler avec le reste des balles.

— Maintenant, ordonna-t-il.

Je laissai le projectile s'envoler de ma main jusqu'à lui et rejoindre d'un mouvement fluide le ballet circulaire des autres.

— Encore !

Je lançai une seconde balle, qui suivit les autres.

— Tu te débrouilles bien, observa-t-il.

Je relevai brusquement la tête. Se moquait-il de moi ? Sans doute pas, car il avait l'air sincère.

— Attrape !

Une balle revint vers moi, comme la figue du dîner.

Il ne fallait pas être bien habile pour jouer mon rôle, et pourtant, je m'amusais. Bientôt, nous souriions tous les deux de satisfaction à chaque échange réussi.

Au bout d'un moment, il se mit à bâiller.

— Il est tard.

À ma grande surprise, la lune était déjà très haute dans le ciel : je n'avais pas vu les minutes filer.

Je m'assis sur ma paillasse et l'observai faire ses préparatifs pour la nuit. Il se lava la figure en prenant de l'eau dans une aiguière à large bec et détacha le lien de cuir qui retenait ses cheveux. Le silence fit réapparaître mon malaise. *Pourquoi étais-je là ?*

Achille moucha la torche et me souhaita bonne nuit.

— Bonne nuit ! répétai-je.

Lorsque je les prononçai, ces mots me parurent étranges, comme si je m'exprimais dans une langue inconnue.

Le temps passa. À la lueur de la lune, je distinguais juste les contours de son visage d'une perfection sculpturale de l'autre côté de la pièce. Il avait les

lèvres légèrement entrouvertes, un bras négligemment rejeté en arrière au-dessus de la tête. Dans le sommeil, il paraissait différent : d'une beauté aussi froide qu'un rayon de lune. Je me pris à souhaiter qu'il se réveille pour voir la vie revenir en lui.

Le lendemain matin, après le petit-déjeuner, je retournai dans la chambre des garçons, quasi certain d'y retrouver mes affaires. Non seulement elles n'y étaient pas, mais on avait enlevé les draps de mon lit. Je vérifiai une deuxième fois après le déjeuner, puis après les exercices de lance, et une troisième avant le coucher. Mon ancienne place restait vide, mon lit nu. *Bon ! Rien n'a changé !* constatai-je. Je me dirigeai vers sa chambre avec précaution, m'attendant à moitié à ce qu'un domestique m'arrête. Je ne rencontrai personne.

Une fois devant sa porte, j'hésitai. Il était à l'intérieur, nonchalamment allongé dans la même position que le premier jour où je l'avais vu, une jambe pendante.

— Bonsoir, dit-il.

S'il avait manifesté le moindre doute ou la moindre surprise, je serais reparti dormir avec les autres à même le matelas de roseaux. Mais ce ne fut pas le cas. Il avait juste parlé d'un ton détendu, son regard aigu et attentif posé sur moi.

— Bonsoir, répondis-je avant d'aller reprendre ma place sur la paillasse à l'autre bout de la pièce.

Peu à peu, je m'habituai : je ne sursautais plus quand il s'adressait à moi, je ne m'attendais plus à être rabroué. J'arrêtais de me préparer constamment à être renvoyé. Après le dîner, mes pieds prenaient machinalement le chemin de sa chambre, et je considérais la paillasse sur laquelle je dormais comme la mienne.

La nuit, je rêvais encore du garçon mort. Quand je me réveillais, en sueur et paralysé de terreur, la lune éclairait brillamment la mer au dehors et j'entendais les vagues lécher le rivage. Dans la pénombre, je voyais Achille respirer calmement, les membres emmêlés dans le sommeil, et malgré moi, mon pouls ralentissait. Même au repos, il y avait en lui une telle vitalité qu'elle rendait ridicules la mort et les esprits. Petit à petit, je dormis mieux. Et quelque temps plus tard, les rêves diminuèrent, puis disparurent.

Je découvris qu'il n'était pas aussi sérieux qu'il en avait l'air. Sous son calme et son assurance se cachait une autre personnalité, pleine d'une espièglerie aux multiples facettes pareilles à celles d'une pierre précieuse renvoyant la lumière. Il aimait jouer à de petits jeux pour tester sa propre habileté, attraper des objets sans regarder, se forcer à effectuer d'impossibles sauts par-dessus les lits et les chaises. Lorsqu'il souriait, le contour de ses yeux se plissait, comme une feuille devant une flamme.

D'ailleurs, il ressemblait à une flamme. Il scintillait, attirant l'attention de tous. Même au réveil, les cheveux emmêlés et les traits brouillés de sommeil, il dégageait une profonde séduction. Vus de près, ses pieds semblaient presque surnaturels : les coussinets parfaitement formés de ses orteils, les tendons frémissants comme les cordes d'une lyre. À force de circuler partout sans sandales, ses talons étaient recouverts de cals blancs qui masquaient le rose de sa peau. Son père l'obligeait à les frictionner avec des huiles qui sentaient le bois de santal et la grenade.

Il s'était mis à me relater des anecdotes sur sa journée avant de dormir. Au début, je ne faisais qu'écouter, mais ma langue se délia peu à peu. Je commençai à lui raconter à mon tour mes propres histoires, celles de mon quotidien au palais, d'abord, et plus tard, des bribes de ma vie d'*avant :* les ricochets, mon petit cheval de bois, la lyre de la dot de ma mère.

— Je suis content que ton père nous l'ait envoyée avec toi, remarqua-t-il.

Bientôt, nos conversations ne se limitèrent plus à l'espace confiné de nos nuits. J'étais moi-même surpris de tout ce que nous avions à échanger, sur

n'importe quel sujet : la plage, le dîner, tel garçon ou tel autre.

Je cessai d'avoir peur d'être ridicule, de craindre la queue de scorpion que pourraient dissimuler ses paroles. Il disait ce qu'il pensait, et jugeait perturbant que son interlocuteur n'en fasse autant. Certains auraient pu se méprendre et le trouver simplet. Mais ceux qui vont toujours directement au cœur des choses ne possèdent-ils pas une sorte de génie ?

Un après-midi, alors que je m'apprêtais à le laisser s'entraîner seul, il demanda :

— Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ?

Sa voix était un peu tendue. Si je n'avais pas pensé que c'était impossible, j'y aurais peut-être discerné de la nervosité. L'atmosphère décontractée qui régnait entre nous se crispa brutalement.

— Très bien, répondis-je.

C'était durant les heures tranquilles d'après le déjeuner : le palais dormait en attendant que la chaleur faiblisse, et nous étions seuls. Nous prîmes le chemin le plus long, empruntant le sentier sinueux de l'oliveraie jusqu'à la bâtisse où l'on gardait les armes.

Je restai dans l'embrasure de la porte pendant qu'il sélectionnait une lance et une épée à la pointe légèrement émoussée. Je m'apprêtai à en prendre à mon tour, avant d'hésiter.

— Est-ce que je dois ?

Il secoua la tête en signe de dénégation.

— Je ne combats pas avec les autres, me rappela-t-il.

Je le suivis à l'extérieur jusqu'au cercle de sable tassé.

— Jamais ?

— Non.

— Et comment sais-tu que…

Je m'interrompis tandis qu'il prenait position, lance à la main, épée à la ceinture.

— Que la prophétie est vraie ? Eh bien, je crois que je n'en sais rien.

Le sang divin coule différemment dans les veines de chaque enfant né d'un dieu. La voix d'Orphée faisait pleurer les arbres, Héraclès pouvait tuer un homme en lui tapant dans le dos. Ce qui était miraculeux chez Achille, c'était sa rapidité. Lorsqu'il entama la première passe d'armes, sa lance bougeait si vite que je n'arrivais pas à la suivre du regard. Elle tourbillonna avant de filer à toute vitesse, puis changea de direction et repartit tout aussi vite en sens inverse. Dans sa main, la hampe de l'arme semblait voler, et son extrémité gris foncé tremblotait, pareille à la langue d'un serpent. Quant à ses pieds, ils battaient le sol comme ceux d'un danseur sans jamais s'arrêter.

Hypnotisé par le spectacle, je ne pouvais plus bouger. C'est tout juste si je respirais. Calme et impassible, le visage d'Achille ne trahissait aucun effort. Ses mouvements étaient si précis que je voyais presque les adversaires imaginaires qu'il combattait, dix, vingt d'entre eux, avançant de tous côtés. Il bondit, fendant l'air de sa lance alors que son autre main saisissait déjà l'épée dans son fourreau, puis brandit les deux armes d'un mouvement de balancier d'une fluidité quasi liquide, tel un poisson fendant les vagues.

Soudain, il s'arrêta. Dans l'air calme de l'après-midi, je l'entendis respirer juste un peu plus fort que d'habitude.

— Qui t'a entraîné ? demandai-je, si éberlué que je ne savais pas quoi dire d'autre.

— Mon père, un peu.

Un peu. J'en avais presque peur.

— Personne à part lui ?

— Non.

Je fis un pas en avant.

— Bats-toi avec moi !

Il émit un son qui ressemblait à un rire.

— Non ! Bien sûr que non.

— Bats-toi avec moi ! répétai-je, en transe.

Son père lui avait enseigné les bases, mais c'était tout. Et le reste de ses capacités, d'où venaient-elles ? De son ascendance divine ? Je n'avais jamais rien vu qui s'apparente autant aux dieux de toute ma vie. Il réussissait à rendre beau notre art du combat, même si ce dernier se résumait à frapper de grands coups en transpirant. Je comprenais pourquoi son père ne l'autorisait pas à se mesurer à d'autres en public. Comment un homme ordinaire pouvait-il être fier de ses propres aptitudes sachant qu'il en existait de pareilles ?

— Je ne veux pas.

— Je te défie.

— Tu n'as pas d'armes.

— J'irai en chercher.

Il s'agenouilla et posa les siennes à terre. Ses yeux croisèrent les miens.

— Je ne veux pas. Ne me le redemande pas.

— Bien sûr que je te le redemanderai. Tu ne peux pas me l'interdire.

J'avançai vers lui avec défiance. Quelque chose brûlait en moi à présent, un mélange d'impatience et de certitude. Il fallait que j'obtienne ce que je voulais, et il allait me le donner.

Ses traits se déformèrent, et je crus presque y lire de la colère. Sa réaction me plut. S'il n'y avait pas d'autre solution, je le provoquerais, et il finirait par céder. Mes nerfs vibraient à la perspective de tout ce danger.

Contre toute attente, il s'éloigna, abandonnant ses armes sur le sol.

— Reviens ! m'exclamai-je, avant de répéter plus fort : reviens ! Tu as peur ?

Toujours dos à moi, il émit à nouveau son étrange demi-rire.

— Non, je n'ai pas peur.

— Tu devrais.

Bien que ma réponse soit une plaisanterie destinée à détendre l'atmosphère, elle ne sonna pas ainsi et resta suspendue entre nous dans l'air silencieux. Son dos me narguait, immobile, inébranlable.

Je vais l'obliger à me regarder, pensai-je. Mes jambes avalèrent les cinq pas qui nous séparaient, et je me jetai sur son dos.

Il trébucha vers l'avant et tomba, m'entraînant dans sa chute. Au moment où nous heurtâmes le sol, j'entendis le bref halètement que je venais de lui arracher. Avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, il s'était contorsionné pour m'échapper et m'avait saisi les poignets. Je me débattis sans trop savoir comment riposter. En tout cas, j'avais rencontré de la résistance, et je pouvais tenter de l'endiguer.

— Lâche-moi, criai-je en essayant de me dégager de son étreinte.

— Non.

D'un mouvement rapide, il me fit rouler sous lui et me cloua au sol, à genoux sur mon ventre. Je soufflai, à la fois furieux et curieusement satisfait.

— Je n'ai jamais vu personne se battre comme toi, lui dis-je.

Était-ce une confession, une accusation, ou les deux ?

— Et encore, tu n'as pas vu grand-chose.

Malgré son ton plaisant, je me cabrai.

— Tu sais bien ce que je veux dire.

Ses yeux étaient indéchiffrables. Au-dessus de nous, les olives encore vertes bruissèrent.

— Peut-être. Que veux-tu dire, alors ?

Je me contorsionnai violemment et il me lâcha. Nous nous redressâmes pour nous asseoir, nos tuniques poussiéreuses collées au dos.

— Eh bien…

Je m'interrompis. J'étais énervé maintenant, submergé par mon vieux penchant pour la colère et l'envie qui jaillissait comme une étincelle. Mes mots amers moururent cependant à la minute même où je les formulais dans ma tête.

— Tu ne ressembles à personne, finis-je par répondre.

Il me contempla en silence.

— Et alors ?

Le ton de sa voix acheva de chasser mon irritation. Avant, cela me dérangeait qu'il soit différent. Mais qui étais-je pour lui en vouloir maintenant ?

Comme s'il avait lu dans mes pensées, il sourit, et son visage me rappela soudain le soleil.

CHAPITRE 6

Après cet épisode, notre amitié s'épanouit tout d'un coup, à la manière des inondations printanières qui dévalent des montagnes. Auparavant, les autres garçons et moi imaginions les journées d'Achille remplies de leçons princières sur la gestion des affaires d'État et le maniement des armes. Mais il y avait longtemps que j'avais appris la vérité : à part ses cours de lyre et ses exercices de combat, il ne recevait pas d'instruction. Un jour, nous allions nager ; le lendemain, nous grimpions aux arbres. Nous nous inventions des jeux où nous faisions la course ou des culbutes, ou bien nous nous allongions sur le sable chaud en disant : « Devine à quoi je pense ! »

Au faucon que nous avions aperçu de notre fenêtre.

Au garçon à l'incisive de travers.

Au dîner.

Et durant toutes ces activités, un sentiment s'imposait à moi. Sa façon d'enfler dans ma poitrine d'un coup évoquait presque la peur, et il arrivait très vite, un peu comme les larmes. Pourtant, ce n'était ni l'un ni l'autre, car il appelait gaieté et lumière, plutôt que lourdeur et tristesse. J'avais déjà connu le contentement dans le passé, lors de brefs instants occupés à des plaisirs solitaires : faire des ricochets, jouer aux osselets ou rêver. Sauf qu'en réalité, il y avait moins été question de présence que d'absence, ou d'oublier brièvement mes craintes : mon père n'était pas dans les parages, les autres garçons non plus. Je n'avais pas faim, je n'étais ni fatigué, ni malade. Avec Achille, c'était différent. Je me surprenais à sourire jusqu'à en avoir des crampes, et la peau de mon crâne me démangeait tellement que j'avais l'impression qu'elle allait se détacher de ma tête. Je ne maîtrisais plus ma langue, ivre de liberté, parlant de ceci et de cela, encore et encore. Je n'avais

pas à craindre d'être trop bavard. Ni trop fluet, ou trop lent. On ne pouvait pas m'arrêter. Je lui apprenais les ricochets, il me montrait comment sculpter le bois. Je sentais chaque nerf dans mon corps, chaque bouffée d'air sur ma peau.

Il jouait de la lyre de ma mère, et je l'écoutais. Mon tour venu, mes doigts s'emmêlaient dans les cordes et le professeur désespérait d'arriver à m'enseigner quoi que ce soit. Peu m'importait. « Joue encore ! » demandais-je à Achille. Et il continuait jusqu'à ce que je ne distingue presque plus ses doigts dans l'obscurité.

Je compris à quel point j'avais changé. Perdre une course en nageant jusqu'aux rochers ou un concours de lancer de pierres ne me gênait plus. Car qui peut avoir honte de s'incliner face à tant de beauté ? Cela me suffisait de le regarder gagner, de voir ses talons envoyer voler le sable, d'admirer ses épaules qui se soulevaient et s'abaissaient alors qu'il fendait l'eau salée. Oui, cela me suffisait.

À la fin de l'été, environ un an après le début de mon exil, je lui racontai enfin dans quelles circonstances j'avais tué le garçon. Nous étions perchés au milieu des branches du chêne de la cour, cachés par une mosaïque de feuilles. Bizarrement, je trouvai plus facile de me confier à lui là, loin du sol, adossé au tronc solide de l'arbre. Après avoir écouté en silence, il me demanda une fois que j'eus terminé :

— Pourquoi n'as-tu pas dit que tu te défendais ?

Aborder cette question, à laquelle je n'avais d'ailleurs jamais pensé, ne lui ressemblait guère.

— Je ne sais pas.

— Tu aurais aussi pu mentir. Prétendre que tu l'avais trouvé mort.

Je le fixai, stupéfait de la simplicité de sa solution. J'aurais pu mentir. Je venais d'avoir une révélation : *si j'avais menti, je serais toujours prince*. Ce n'était pas le meurtre que j'avais commis qui avait causé mon exil, mais mon manque de ruse. Je comprenais avec retard l'expression dégoûtée que j'avais

surprise dans le regard de mon père. Son crétin de fils, qui avait tout avoué. Je me souvins de la brusque crispation de sa mâchoire à l'instant où il avait entendu mes aveux. *Il ne mérite pas d'être roi,* avait-il dû se dire.

— Tu n'aurais pas menti, toi, répondis-je.

— Non, reconnut-il.

— Qu'aurais-tu fait à ma place ?

Achille tapota du doigt la branche sur laquelle il était assis.

— Je l'ignore. Je n'arrive pas à m'imaginer comment ce garçon a pu te parler, expliqua-t-il en haussant les épaules. Personne n'a jamais essayé de me prendre quoi que ce soit.

— Jamais ?

Je n'en croyais pas mes oreilles. Une vie dépourvue de tels désagréments me paraissait impossible.

— Jamais.

Il réfléchit quelques secondes en silence avant de reprendre la parole pour répéter :

— Je ne sais pas. Je crois que ça me mettrait en colère.

Sur ce, il ferma les yeux, la tête appuyée contre une branche du chêne, dont les feuilles vertes l'entouraient à la manière d'une couronne.

Désormais, je voyais souvent Pélée : nous étions parfois appelés à assister aux conseils, ou à des dîners avec des rois en visite. On m'autorisait à m'asseoir à la table au côté d'Achille, et même à prendre la parole si je le souhaitais, mais je n'en avais guère envie. J'étais ravi d'observer les hommes autour de moi en silence. Pélée s'était mis à m'appeler *Skops* – chouette – à cause de mes grands yeux. Il avait l'art de prodiguer ce genre d'affection impersonnelle qui ne le liait en rien.

Après le départ des convives, nous nous asseyions avec lui au coin du feu pour entendre les histoires de sa jeunesse. Ce vieil homme décati aux cheveux gris nous apprit ainsi qu'il avait jadis combattu aux côtés d'Héraclès. Quand je lui expliquai que j'avais rencontré Philoctète, il sourit.

— Oui. Le porteur du fameux arc d'Héraclès. À l'époque, c'était un lancier, et de loin le plus courageux d'entre nous.

Pélée était également coutumier de ce genre de compliments. Je comprenais maintenant pourquoi ses coffres s'étaient à ce point remplis de cadeaux au gré des traités et des alliances. Au milieu de tous nos héros vantards et tonitruants, il se distinguait par son exceptionnelle modestie. Nous restions à l'écouter pendant que les domestiques ajoutaient une bûche, puis une autre, dans les flammes. Il ne nous envoyait pas nous coucher avant le milieu de la nuit.

Le seul moment où je ne suivais pas Achille était lors de ses visites à sa mère. Elles avaient lieu tard le soir, ou à l'aube, avant que le palais ne s'éveille, et il en revenait les joues rouges, sentant la mer. À chaque fois que je le questionnais à ce sujet, il me répondait avec franchise, d'une voix étrangement monocorde.

— C'est toujours la même chose. Elle veut savoir à quoi je m'occupe et comment je me porte. Elle me parle de ma réputation parmi les hommes. Et pour finir, elle me demande si je veux la rejoindre.

J'étais captivé par ses paroles.

— Où ça ?

— Dans les grottes sous la mer.

L'endroit où vivaient les Néréides, si profond que la lumière n'y pénétrait pas.

— Tu vas y aller ?

Il secoua la tête.

— Mon père me le déconseille. Selon lui, aucun mortel n'est le même après les avoir vues.

Dès qu'il eut le dos tourné, je fis le signe qu'utilisent les paysans pour conjurer le mal. *Que les dieux vous protègent*. J'étais un peu effrayé de l'entendre raconter aussi calmement une aventure pareille. Dans nos histoires, dieux et humains ne se mélangeaient jamais facilement. Mais c'était sa mère,

me disais-je pour me rassurer, sans compter qu'il était lui-même un demi-dieu.

Petit à petit, ces visites devinrent un détail étrange de plus auquel je m'habituai, comme le miracle de ses pieds ou la dextérité inhumaine de ses doigts. Lorsque je l'entendais revenir par la fenêtre à l'aube, je marmonnais depuis mon lit : « Elle va bien ? » Et il me répondait que oui, expliquant par exemple que ce jour-là, les poissons étaient gros ou que les eaux de la baie étaient aussi chaudes qu'un bain. Après quoi, nous nous rendormions encore un peu.

***

Un matin de mon second printemps à Phtie, il revint de sa visite à Thétis plus tard qu'à l'accoutumée : le soleil émergeait déjà presque des flots et les clochettes des chèvres tintaient dans les collines.

— Elle va bien ?

— Oui. Elle veut te rencontrer.

Un brusque sentiment d'angoisse m'envahit, mais je le réfrénai.

— Tu crois que je devrais ?

Sachant qu'elle avait la réputation de détester les humains, j'imaginais difficilement ce qu'elle pouvait me vouloir.

Il ne croisa pas mon regard, tournant et retournant entre ses doigts une pierre qu'il avait ramassée.

— Il n'y a pas de mal à ça. Elle a suggéré demain soir.

Je compris qu'il s'agissait d'un ordre. Les dieux n'exprimaient pas de requêtes. Je connaissais suffisamment Achille pour m'apercevoir de son embarras. Il n'était jamais aussi formel avec moi.

— Demain ?

Il acquiesça.

Bien que nous ne nous cachions habituellement rien l'un à l'autre, je ne voulais pas qu'il comprenne que j'avais peur.

— Est-ce que… Est-ce que je dois apporter un cadeau ? Du vin au miel ?

C'était l'une de nos plus riches offrandes, que nous versions dans les autels des dieux les jours de fête.

Achille secoua la tête.

— Elle n'aime pas ça.

La nuit suivante, alors que toute la maisonnée dormait, je sortis par la fenêtre. La lune était à moitié pleine, et sa lueur assez vive pour que je retrouve mon chemin à travers les rochers sans torche. Il m'avait conseillé de rester debout dans l'eau en attendant son arrivée. « Non, m'avait-il rassuré, tu n'auras pas besoin de parler. Elle saura. »

Les vagues étaient chaudes et lourdes de sable. Je sautillais d'un pied sur l'autre pour étudier les petits crabes blancs qui couraient dans l'écume en tendant pensivement l'oreille. J'entendrais peut-être le plouf que feraient ses pieds à son approche. Une brise soufflait sur la plage et je m'y abandonnai avec gratitude, les yeux fermés. Quand je les rouvris, elle était là.

Elle était plus grande que moi, mais aussi que toutes les femmes que j'avais jamais vues. Elle avait détaché ses cheveux noirs dans son dos, et sa peau brillait, lumineuse et d'une pâleur improbable comme si elle absorbait les rayons de la lune. Elle était si proche que je pouvais sentir son odeur, un mélange d'eau de mer et de miel brun foncé. Je respirais à peine. Je n'osais pas.

— Alors, c'est toi, Patrocle.

Je tressaillis au son de sa voix, rauque et râpeuse. Je m'étais attendu à un bruit de carillon, et non au crissement des vagues sur les rochers.

— Oui, déesse.

Son visage fut parcouru d'une onde de dégoût. Ses yeux étaient différents de ceux des humains : noirs au centre, et pailletés d'or. Je n'arrivais pas à m'obliger à la regarder en face.

— Ce sera un dieu, proclama-t-elle.

À court de mots, je gardai le silence. Elle se pencha en avant, et je crus presque qu'elle allait me toucher. Évidemment, elle n'en fit rien.

— Comprends-tu ?

Je sentis sa respiration sur ma joue. Loin d'être chaude, elle était glacée comme les profondeurs de l'océan. *Comprends-tu ?*

Il m'avait prévenu qu'elle détestait devoir attendre.

— Oui.

Elle se pencha encore plus près, menaçante. Sa bouche était une entaille rouge, pareille à un estomac éventré pour un sacrifice, sanguinolent et prophétique. Derrière ses lèvres retroussées, ses dents brillaient, aussi pointues et blanches que l'os.

— Parfait.

Comme pour elle-même, elle ajouta avec désinvolture :

— De toute façon, tu seras mort bien assez tôt.

Sur ce, elle se retourna pour plonger dans les flots, sans laisser la moindre vague derrière elle.

Je ne rentrai pas directement au palais. C'était impossible. À la place, j'allai m'asseoir dans l'oliveraie au milieu des troncs tordus et des fruits déjà tombés. J'étais loin de la mer. Je n'avais pas envie de sentir l'odeur du sel.

Tu seras mort bien assez tôt. Elle avait prononcé cette phrase froidement, d'un ton factuel. Elle ne voulait pas que je sois le compagnon de son fils, mais je ne valais pas la peine d'être tué. Pour une déesse, quelques décennies de vie humaine représentaient à peine un inconvénient.

Elle souhaitait aussi qu'il devienne un dieu. Pour elle, c'était simple, une évidence. Un dieu. Je ne pouvais pas imaginer Achille ainsi. Les dieux étaient insensibles et distants, aussi lointains que la lune. Ils n'avaient rien à voir avec ses yeux vifs, la chaleur malicieuse de ses sourires.

Sa mère avait d'ambitieux désirs. Rendre quelqu'un immortel était difficile, même s'il s'agissait d'un demi-dieu. C'était certes déjà arrivé à Héraclès, Orphée et Orion, désormais assis dans les cieux où ils trônaient telles des

constellations et festoyaient avec leurs pairs en buvant de l'ambroisie. Cependant, ces hommes avaient d'abord été des fils de Zeus aux tendons fortifiés par le sang divin le plus pur qui soit, l'ichor. Thétis, elle, était une déesse mineure parmi les dieux mineurs, une simple Néréide. D'après la légende, ces divinités-là devaient user de cajoleries et de flatterie ou de faveurs obtenues auprès de dieux plus puissants. Elles ne pouvaient pas accomplir grand-chose par elles-mêmes, à part vivre pour toujours.

— À quoi penses-tu ?

Achille était venu me chercher. Sa voix résonna dans le verger silencieux, mais je ne sursautai pas. Je m'attendais plus ou moins à sa venue. Je l'avais même souhaitée.

— À rien, répondis-je.

Je mentais. J'imagine qu'on ment toujours dans ces cas-là.

Il s'assit près de moi. Ses pieds nus étaient couverts de poussière.

— T'a-t-elle annoncé que tu allais mourir bientôt ?

Je fis volte-face pour le regarder avec effroi.

— Oui.

— Je suis désolé.

Le vent agita les feuilles grises au-dessus de nous, et quelque part, j'entendis une olive tomber avec un léger *poc*.

— Elle veut que tu deviennes un dieu, repris-je.

— Je sais.

Son visage se tordit de gêne, et malgré moi, je fus soudain un peu rasséréné. Sa réaction était si enfantine. Si humaine. Comme s'il venait de me dire : « Les parents sont tous les mêmes ! »

Il fallait malgré tout que je lui pose la question : je ne pourrais pas aller de l'avant sans en connaître la réponse.

— Veux-tu…

J'avais beau m'être promis d'être fort, j'eus une brève hésitation. Pourtant, j'étais resté assis dans le verger à répéter inlassablement les mêmes mots en

attendant son arrivée.

— Veux-tu être un dieu ?

Dans la semi-obscurité, ses yeux étaient sombres. Je n'arrivais pas à discerner les habituels éclats dorés dans le vert de ses iris.

— Je n'en sais rien, finit-il par répondre. Je ne sais pas ce que ça veut dire, ni comment ça se passe.

Il baissa la tête vers ses mains qui entouraient ses genoux.

— Je ne veux pas partir d'ici. D'ailleurs, quand cela arriverait-il ? Bientôt ?

J'étais désemparé. J'ignorais tout de la façon dont les dieux étaient constitués, moi, simple mortel.

Le front plissé, il poursuivit d'une voix plus forte :

— Et puis, est-ce que l'Olympe existe vraiment ? Ma mère ne sait même pas comment s'y prendre. Elle prétend que si. Elle pense que si je deviens célèbre…

Il ne termina pas sa phrase.

Mais je comprenais au moins cette partie-là.

— Les dieux t'accepteront de leur plein gré.

Il hocha la tête. Cela dit, il ne m'avait toujours pas répondu.

— Achille.

Il se retourna vers moi avec une sorte de stupéfaction furieuse, le regard encore empli de frustration. Il avait à peine douze ans.

— Veux-tu être un dieu ?

Cette fois-ci, ce fut plus facile.

— Pas encore.

Même si je n'avais pas eu conscience d'avoir le cœur serré, je me sentis un peu mieux. Je n'allais pas le perdre tout de suite.

Il posa son menton sur sa main. Ses traits paraissaient encore plus fins que d'habitude, comme sculptés dans le marbre.

— Par contre, j'aimerais être un héros. Je crois que je pourrais y arriver. Si la prophétie est vraie. S'il y a la guerre. Ma mère dit que je suis encore

meilleur qu'Héraclès.

J'ignorais comment répondre. Était-ce l'aveuglement maternel ou la réalité ? Peu importait. *Pas encore*.

Il garda le silence quelque temps avant de me demander très vite :

— Tu voudrais être un dieu, toi ?

Qu'il me pose une question pareille au milieu de la mousse et des olives me parut très drôle. J'éclatai de rire, et un instant plus tard, il m'imita.

— Je ne pense pas que ça risque de se produire, répondis-je avant de me mettre debout et de lui tendre la main, qu'il prit pour s'aider à se relever.

Nos tuniques étaient poussiéreuses, et en séchant, le sel qui s'était déposé sur mes pieds me chatouillait un peu.

— J'ai vu qu'il y avait des figues dans la cuisine, annonça-t-il.

Nous n'avions que douze ans, un âge trop tendre pour broyer du noir.

— Je te parie que j'en mange plus que toi.

— On fait la course ?

Je me remis à rire, et nous partîmes en courant.

CHAPITRE 7

L'été suivant, nous eûmes treize ans, lui d'abord, et moi ensuite. Nos corps commencèrent à s'allonger, tirant sur nos articulations jusqu'à les rendre douloureuses et faibles. Je me reconnaissais à peine dans le brillant miroir de bronze de Pélée : grand et maigre, avec mes jambes de cigogne et mon menton pointu. Achille me dépassait d'une tête. Nous finirions par mesurer la même taille, mais il avait atteint la maturité plus tôt, à une vitesse inquiétante, probablement grâce à son sang divin.

Les autres garçons grandissaient aussi. Nous entendions régulièrement des gémissements derrière les portes closes, et voyions des ombres regagner leur lit avant l'aube. Chez nous, un homme prenait souvent femme avant d'avoir vraiment de la barbe. Mais combien de temps se satisfaisait-il d'une servante ? Ce genre d'arrangement était très répandu, et très peu de jeunes gens arrivaient au lit nuptial sans y avoir eu recours. Ceux-là n'avaient guère de chance : trop veules pour imposer leur volonté, trop laids pour charmer, ou trop pauvres pour payer.

Un palais disposait souvent d'un contingent entier de femmes de noble extraction servant la maîtresse de la maison. Comme l'épouse de Pélée n'habitait pas le nôtre, les personnes de sexe féminin que nous rencontrions étaient surtout des esclaves, capturées ou achetées à la guerre, ou bien des filles d'esclaves. Durant la journée, elles versaient le vin, frottaient les sols et s'occupaient de la cuisine. La nuit, elles appartenaient aux soldats et aux fils adoptifs du maître des lieux, ainsi qu'aux invités de passage et à Pélée lui-même. Les ventres ronds qui apparaissaient ensuite n'avaient rien de honteux. Ils constituaient même un bénéfice, car ils engendraient d'autres esclaves. Ces accouplements n'étaient pas toujours des viols, mais parfois des sources de

satisfaction mutuelle, voire d'affection. En tout cas, c'est ce que semblaient croire les hommes.

Il nous aurait été facile à Achille et à moi, infiniment facile même, de mettre une de ces filles dans nos lits. À treize ans, nous étions presque en retard sur ce plan, surtout lui, les princes étant réputés pour leurs appétits. Au lieu de les imiter, nous regardions en silence les pupilles de Pélée en attirer une sur leurs genoux, ou le roi convoquer la plus jolie dans sa chambre après le dîner. Une fois, je l'entendis même en proposer une à son fils. D'une voix presque mal assurée, Achille répondit qu'il était fatigué. Un peu plus tard, alors que nous regagnions notre chambre, il évita mon regard.

Et moi ? J'étais timide et silencieux avec tout le monde à l'exception d'Achille. J'arrivais à peine à parler aux autres, et a fortiori aux filles. En tant que camarade du prince, je suppose que je n'aurais pas eu besoin de dire quoi que ce soit : un geste ou un coup d'œil auraient suffi. Mais ce genre de pensée ne me venait pas à l'esprit. Les sentiments qui m'agitaient la nuit semblaient étrangement éloignés de ces servantes obéissantes aux yeux baissés. Quand je voyais un garçon trousser la robe d'une de ces filles à l'expression maussade qui lui versait du vin, je n'avais aucun désir de l'imiter.

Un soir, nous étions restés tard dans les quartiers de Pélée. Achille était allongé par terre, un bras sous la tête en guise d'oreiller. Quant à moi, j'avais adopté une position plus formelle, assis sur une chaise. Ce n'était pas uniquement à cause de la présence du roi. Je n'aimais pas voir s'étaler mes membres dégingandés.

Les paupières mi-closes, le vieux monarque nous racontait une histoire :

— Méléagre était le meilleur guerrier de son époque, mais aussi le plus fier. Il s'attendait à recevoir tout ce qu'il y avait de mieux, et l'obtenait parce que les gens l'aimaient.

Mon regard dériva jusqu'à Achille, dont les doigts bougeaient imperceptiblement dans les airs, comme souvent lorsqu'il composait une

nouvelle chanson. L'histoire de Méléagre, devinai-je, puisque son père était en train de la relater.

— Pourtant, un jour, le roi de Calydon dit : « Pourquoi devons-nous donner autant à Méléagre ? Il y a d'autres hommes de valeur chez nous. »

Achille changea de position, et le tissu de sa tunique épousa plus étroitement la forme de sa poitrine. Ce jour-là, j'avais entendu une domestique murmurer d'un ton plein d'espoir à son amie : « Tu crois que le prince m'a remarquée au dîner ? »

— Quand il entendit les paroles du roi, Méléagre devint fou de rage.

Le matin même, Achille avait sauté sur mon lit pour frotter son nez contre le mien en me disant bonjour. Je me souvenais encore de la chaleur de son corps contre ma peau.

— Il annonça qu'il ne combattrait plus pour eux, puis rentra chez lui chercher un peu de réconfort dans les bras de sa femme.

Je sentis qu'on me tirait sur le pied. C'était Achille, qui souriait de toutes ses dents, toujours allongé sur le sol.

— Calydon avait de féroces ennemis, et le jour où ses habitants entendirent que Méléagre ne voulait plus combattre pour eux…

Je poussai mon pied vers lui pour le provoquer. Ses doigts se resserrèrent sur ma cheville.

— Les ennemis attaquèrent, si bien que la cité de Calydon subit de terribles pertes.

Achille tira à nouveau, et je glissai à moitié hors de mon siège en me raccrochant à son cadre de bois pour ne pas tomber.

— Ses habitants allèrent donc trouver Méléagre pour le supplier de les aider. Et… Achille, tu m'écoutes ?

— Oui, Père.

— Non, tu n'écoutes pas. Tu tourmentes notre pauvre Skops.

J'essayai de ne pas avoir l'air de quelqu'un qu'on tourmente, mais je ne ressentais rien d'autre que le froid qui s'était installé là où ses doigts étaient

encore posés un instant auparavant.

— C'est peut-être aussi bien. Je commence à être fatigué. Nous finirons cette histoire un autre soir.

Nous nous remîmes debout pour souhaiter bonne nuit au vieil homme, qui ajouta juste au moment où nous partions :

— Achille, tu devrais chercher cette fille de cuisine aux cheveux clairs. J'ai entendu dire qu'elle hantait les pas de porte dans l'espoir de te trouver.

Il était difficile de dire si c'était la lumière du feu qui avait altéré l'expression d'Achille à ce point.

— Peut-être, Père. Je suis fatigué, ce soir.

Pélée gloussa comme si son fils venait de plaisanter.

— Je suis sûr qu'elle arriverait à te réveiller, conclut-il en nous congédiant d'un geste.

Sur le chemin de notre chambre, je fus quasiment obligé de marcher au petit trot pour le rattraper. Pendant que nous faisions nos ablutions en silence, une douleur sourde comme celle que provoque une dent pourrie me taraudait. Je ne pouvais pas prétendre qu'il ne se passait rien.

— Cette fille, elle te plaît ?

Achille se retourna vers moi :

— Pourquoi ? Elle te plaît, à toi ?

— Non, non, répondis-je en rougissant. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Je ne m'étais pas senti aussi mal à l'aise avec lui depuis nos premiers temps ensemble.

— Enfin, est-ce que tu as envie… continuai-je.

Il courut vers moi et me poussa en arrière sur ma paillasse, avant de se pencher plus près.

— J'en ai assez de parler d'elle !

Une chaleur nouvelle envahit mon cou, étala ses doigts sur mes joues. Les cheveux d'Achille m'enveloppèrent, et je ne sentis plus rien d'autre que lui. Ses lèvres semblèrent s'arrêter à un cheveu des miennes.

Et puis, exactement de la même façon que l'autre matin, soudain, il ne fut plus là, mais à l'autre bout de la pièce, occupé à se servir une dernière coupe d'eau, le visage parfaitement calme et immobile.

— Bonne nuit, dit-il simplement.

La nuit, au lit, des images apparaissent. Elles commencent comme des rêves de caresses flottant dans mon sommeil, dont je me réveille en sursaut, tremblant. Je reste allongé, éveillé, et elles reviennent malgré tout : la lueur du feu tremblotant sur un cou, la courbe d'une hanche se prolongeant vers le bas. Des mains, douces et robustes, qui se tendent pour me toucher. Je connais ces mains-là. Mais même ici, à l'abri derrière l'obscurité de mes paupières fermées, je n'arrive pas à nommer cette chose que j'espère tant. Le jour, je suis de plus en plus agité et impatient. Tous mes efforts pour les oublier en marchant, en chantant ou en courant, n'éloignent pas ces images. Elles reviennent, et rien ne peut les arrêter.

C'est l'un des premiers beaux jours de l'été. Nous nous sommes installés sur la plage après le déjeuner, adossés à une planche de bois inclinée ramenée par la mer. Le soleil est haut, l'air autour de nous, chaud. À côté de moi, Achille bouge légèrement, et son pied atterrit à plat sur le mien. Il est frais, rosi et irrité par le sable, encore doux après un hiver à l'intérieur. Achille fredonne une mélodie, un fragment d'une chanson qu'il a joué un peu plus tôt.

Je me retourne vers lui pour le contempler. Son visage est lisse, dépourvu des taches et des boutons qui affligent depuis peu les autres garçons. Ses traits ont été dessinés d'une main ferme : rien de travers ni de mou, rien de trop grand. Tout y est précis, comme taillé par le plus fin des couteaux, sans que l'effet produit ait quoi que ce soit d'anguleux.

Il pivote vers moi et me surprend en train de l'observer :

— Quoi ? demande-t-il.

— Rien.

D'où je suis, je sens son odeur. Les huiles qu'il utilise pour se masser les pieds, un mélange de grenade et de bois de santal, le sel de la sueur propre,

les hyacinthes que nous avons foulées en arrivant, et dont le parfum imprègne désormais nos chevilles. Sous tout cela, il y a son odeur à lui, celle avec laquelle je m'endors, celle avec laquelle je me réveille. Je ne peux pas la décrire. Elle est sucrée, mais pas uniquement. Forte, mais pas trop. Elle rappelle un peu l'amande, mais ce n'est pas encore exactement ça. Quelquefois, quand nous nous sommes battus, ma propre peau sent pareil.

Il pose une main par terre pour s'appuyer dessus. Les muscles de ses bras forment une légère courbe, qui apparaît et disparaît au gré de ses mouvements. Ses iris vert foncé sont rivés sur les miens.

Mon pouls bondit sans que je puisse en donner la raison. Il m'a regardé des milliers et des milliers de fois, et pourtant, il y a quelque chose de différent dans ce regard-là, une intensité inconnue. J'ai la bouche sèche, et j'entends le son que produit ma gorge quand j'avale ma salive.

Il me regarde toujours. On dirait qu'il attend.

J'esquisse un minuscule mouvement vers lui. C'est un peu comme si j'allais sauter du haut d'une chute d'eau. Jusqu'au dernier moment, j'ignore ce qui va se passer. Je me penche en avant et nos bouches atterrissent maladroitement l'une sur l'autre, pareilles au corps charnu des abeilles, douces, rondes et ivres de pollen. Je goûte ses lèvres, chaudes et sucrées du miel du dessert. Mon estomac frémit, une onde de plaisir brûlant se propage sous ma peau. Encore.

Je suis choqué par la force de mon désir, et la rapidité avec laquelle il fleurit. Je tressaille avant de m'éloigner de lui d'un sursaut. J'ai une minute, une seule, pour enregistrer dans mon esprit son visage encadré par la lumière de l'après-midi, ses lèvres entrouvertes formant encore un demi-baiser. Il ouvre de grands yeux surpris.

Je suis horrifié. Qu'ai-je fait ? Mais je n'ai pas le temps de m'excuser. Il se lève, recule d'un pas. Son expression s'est fermée, impénétrable et distante, paralysant les explications qui sont sur le point de sortir de ma bouche. Il se retourne brusquement et s'éloigne à toute allure, lui, le garçon le plus rapide de la terre, qui remonte la plage, loin de moi. Mon flanc est froid de son

absence. J'ai la peau sèche, et je sais que mes joues sont aussi rouges qu'une brûlure.

Chers dieux, prié-je en silence. Pourvu qu'il ne me déteste pas !

J'aurais dû me douter que ce n'était pas une bonne idée d'implorer les dieux.

Quand j'atteignis le coin du sentier du jardin, elle était là, aiguë et aveuglante telle la lame d'un couteau. Sa robe bleue lui collait à la peau comme si elle était mouillée. Son regard sombre soutint le mien, et elle tendit vers moi ses doigts, glacés et d'une pâleur surnaturelle. Mes pieds s'entrechoquèrent tandis qu'elle me soulevait de terre.

— J'ai tout vu, siffla-t-elle d'une voix semblable au son des vagues se brisant sur la pierre.

Je n'arrivais pas à parler. Elle me tenait par la gorge.

— Il va partir.

Ses prunelles étaient devenues très noires, aussi sombres et acérées que des rochers trempés par la mer.

— Il y a longtemps que j'aurais dû l'envoyer loin d'ici. N'essaie pas de le suivre.

Je n'arrivais plus à respirer, mais je ne luttai pas. J'eus au moins ce bon sens-là. Elle s'était tue, et je crus qu'elle allait reprendre la parole, mais non. Elle se contenta d'ouvrir les mains pour me relâcher et me laisser glisser à terre à la manière d'une poupée de chiffons.

Les souhaits d'une mère. Chez nous, ils n'avaient guère de valeur. Seulement cette mère-là était une déesse, et le serait toujours.

Lorsque je retournai à la chambre, la nuit était déjà tombée. Je trouvai Achille assis sur son lit, absorbé dans la contemplation de ses pieds. Alors que je me profilais dans l'embrasure de la porte, il leva la tête avec une expression qui tenait de l'espérance. Je ne dis rien, repensant au regard noir et brûlant de sa mère et à ses talons à lui qui se soulevaient à toute allure sur la plage lors

de sa fuite. *Pardonne-moi, c'était une erreur*. Voilà ce que j'aurais peut-être osé lui dire si Thétis n'était pas intervenue.

J'entrai dans la pièce, m'assis à mon tour sur ma paillasse. Il changea de position et son regard chercha très vite le mien. Il ne ressemblait pas à sa mère comme les enfants ressemblent d'habitude à leurs parents, par un geste du menton, la forme des yeux. Il tenait plutôt d'elle ses mouvements, sa peau lumineuse. Le fils d'une déesse. Que pouvait-il arriver d'autre ?

Même depuis mon lit, je sentais l'odeur de la mer sur sa peau.

— Je dois partir demain, expliqua-t-il.

C'était presque une accusation.

— Oh ! articulai-je péniblement.

Ma bouche me semblait gonflée et engourdie, trop épaisse pour former le moindre mot.

— Chiron sera mon professeur, dit-il avant de marquer une pause et d'ajouter : comme pour Héraclès et Persée.

Pas encore, m'avait-il dit. Néanmoins, sa mère en avait décidé autrement.

Il se leva pour enlever sa tunique. Il faisait une chaleur de plein été, et nous étions accoutumés à dormir nus. La lune éclaira son ventre lisse et musclé, couvert d'un léger duvet brun qui s'assombrissait au-dessous de la taille. Je détournai la tête.

Le lendemain matin, à l'aube, il se leva et s'habilla. J'étais réveillé : je n'avais pas dormi de la nuit. Feignant le sommeil, je l'épiai à travers la frange de mes cils. Il me jetait un coup d'œil de temps à autre. Dans la pénombre, sa peau luisait, grise et satinée comme du marbre. Après avoir balancé son paquetage sur son épaule, il s'arrêta une dernière fois près de la porte. Je me souviens de lui à cet endroit précis, encadré par le pourtour de pierre, les cheveux détachés encore emmêlés après la nuit. Je fermai les yeux, laissai passer quelques secondes. Quand je les rouvris, j'étais seul.

CHAPITRE 8

Avant le petit-déjeuner, tout le monde savait déjà qu'il était parti. Les regards et les murmures me suivirent jusqu'à la table, persistèrent durant le repas. Bien que le pain me fasse l'effet d'une brique tombée au fond de mon estomac, je m'efforçai de mâcher et d'avaler. Je n'avais qu'une envie : m'éloigner du palais, histoire de respirer un peu.

Foulant aux pieds la terre sèche, je marchai jusqu'au champ d'oliviers pour réfléchir. Attendait-on de moi que je me joigne aux autres, maintenant qu'il n'était plus là ? De toute façon, il était fort possible que personne ne s'aperçoive de mon absence. J'espérai à moitié que quelqu'un la remarquerait malgré tout. *Qu'on me fouette !* pensai-je.

Je sentais l'odeur de la mer. Elle était partout, dans mes cheveux, dans l'humidité collante de ma peau. Cette pourriture salée et malsaine m'avait poursuivi jusque dans le verger, couvrant le parfum omniprésent de moût de feuilles et de terre. L'espace d'un instant, mon estomac se souleva, et je m'appuyai contre le tronc couvert de gale d'un arbre. Le picotement de l'écorce rugueuse sur mon front me calma. *Il faut que je fuie cette odeur*, décidai-je.

Je marchai vers le nord jusqu'à la route du palais, une bande de terre poussiéreuse aplanie par les roues des chariots et les sabots des chevaux. Un peu après la cour, elle se divisait en deux. Une des branches partait vers le sud-ouest, à travers les rochers et les collines basses : c'était par là que j'étais arrivé, trois ans auparavant. L'autre bifurquait vers le nord, en direction du mont Othrys, puis du mont Pélion. Je suivis du regard son tracé. Il contournait quelque temps les contreforts boisés des montagnes avant de s'y perdre.

Dans le ciel d'été, le soleil dardait durement ses chauds rayons sur moi, comme pour m'obliger à rentrer. Pourtant, je m'attardais. J'avais entendu dire que nos reliefs étaient magnifiques, avec leurs poiriers, leurs cyprès et leurs torrents de glace tout juste fondue. Là-bas, il ferait frais, et il y aurait de l'ombre. Je serais loin des plages à la lumière aveuglante de diamant et de l'éclat de l'océan.

Une pensée saisissante me vint soudain à l'esprit. *Je pourrais partir.* J'étais allé jusqu'à la route avec la seule intention d'échapper à la mer, mais il y avait ce chemin qui s'étendait devant moi, et les sommets, dans le lointain. *Et Achille.* Ma poitrine se soulevait et s'abaissait rapidement comme si elle essayait de suivre ma réflexion. Je ne possédais rien, pas une tunique, pas une paire de sandales : tout appartenait à Pélée. *Je n'ai même pas besoin de faire mes bagages,* songeai-je.

Seule la pensée de la lyre de ma mère, que nous gardions dans le coffre en bois de la petite pièce à musique confinée, m'arrêtait. J'hésitai brièvement à repartir la chercher, mais nous étions déjà au milieu de la journée. Il ne me restait plus que l'après-midi pour voyager, avant qu'ils ne découvrent mon absence – je me flattais sans doute un peu – et qu'ils envoient quelqu'un à ma recherche. Je jetai un coup d'œil en arrière sans voir personne. Les gardes étaient ailleurs. *Maintenant. Il faut que j'y aille maintenant.*

Je me mis à courir. Loin du palais, le long du chemin menant aux bois, les talons brûlants à force de frapper le sol dur et chaud. En courant, je me promis que si jamais je revoyais Achille, je garderais mes pensées pour moi. Je savais désormais ce qu'il m'en coûterait si je m'en abstenais. La douleur dans mes jambes et la difficulté avec laquelle je respirais, comme si je recevais des coups de couteau, me soulageaient et me purifiaient. Je continuai à courir.

La sueur glissait sur ma peau, dégoulinant sur le sol devant moi. J'étais sale, de plus en plus sale. De la poussière et des morceaux de feuilles me collaient

aux mollets. Le monde qui m'entourait se réduisait à mes pieds qui martelaient la terre, à la prochaine portion de route poudreuse.

Finalement, au bout d'une heure, ou deux, je fus incapable d'aller plus loin. Courbé de souffrance, je vis le soleil vif de l'après-midi vaciller jusqu'à devenir noir, sentis l'afflux de sang retentir dans mes oreilles avec un bruit assourdissant. Le sentier était entouré de bois denses, et le palais de Pélée, loin derrière moi. À ma droite, le mont Othrys apparaissait, et juste derrière, le mont Pélion. Je fixai son sommet en essayant de deviner quelle distance je devais encore parcourir. Dix mille pas ? Quinze mille ? Je repartis en marchant.

Les heures passèrent. Mes muscles étaient de plus en plus faibles et flageolants, je trébuchais. Le soleil, qui avait largement dépassé le zénith, était déjà bas dans le ciel. Je compris brutalement que je n'atteindrais pas ma destination avant la tombée de la nuit. Je n'avais ni nourriture, ni eau, ni espoir de trouver un abri. Rien d'autre que les sandales que je portais et la tunique trempée de sueur qui me collait au dos.

Je ne pourrais pas rattraper Achille, j'en étais sûr à présent. Il y avait longtemps qu'il avait dû quitter la route et abandonner son cheval pour gravir les pentes à pied. Un bon pisteur aurait observé les bois bordant le sentier, repéré où les fougères étaient pliées ou arrachées, là où un garçon avait pu se frayer un chemin. Mais je ne possédais aucune de ces qualités, et les broussailles au bord de la route se ressemblaient toutes. Un bourdonnement sourd où se mêlaient le chant des cigales, l'appel suraigu des oiseaux et ma respiration rauque m'emplissait les oreilles. Une douleur proche de celle que suscitent la faim ou le désespoir me crispait le ventre.

Et puis j'entendis autre chose. C'était le plus léger des sons, presque inaudible, mais je l'avais perçu, et malgré la chaleur, mon sang se glaça. Je le reconnaissais : il s'agissait d'un homme qui se cache, qui tente de rester silencieux. Juste un petit faux pas, le murmure révélateur d'une feuille froissée, et pourtant c'était suffisant.

Je tendis l'oreille et la peur me sauta à la gorge. D'où cela provenait-il ? Je scrutai les bois des deux côtés sans oser bouger : le moindre bruit résonnerait dans les contreforts des montagnes. Je n'avais pas envisagé les dangers éventuels en m'enfuyant, mais mon cerveau s'était mis à bouillonner de multiples possibilités : des soldats envoyés par Pélée ou même Thétis en personne, dont je me remémorai les mains blanches et froides comme du sable sur mon cou. Ou encore des brigands. Je savais qu'ils attendaient embusqués au bord des routes, et je me souvins d'histoires de jeunes gens enlevés et gardés en captivité avant de succomber aux mauvais traitements. Mes doigts crispés avaient blanchi tant je me concentrais pour étouffer le son de ma respiration et rester absolument immobile, invisible. Mon regard se posa sur un gros buisson d'achillées en fleur susceptible de me dissimuler. *Maintenant. Vas-y.*

Un mouvement dans les bois sur mon flanc me fit pivoter brusquement la tête. Trop tard. Quelque chose – ou plutôt quelqu'un – me frappa par-derrière, puis me projeta en avant. Je tombai lourdement, face contre terre. Il était déjà à cheval sur moi, et je fermai les yeux dans l'attente du contact du couteau.

Curieusement, il ne vint pas. Il n'y avait rien d'autre que le silence et ces genoux qui me clouaient au sol. Peu à peu, je réalisai qu'ils n'étaient pas si lourds et que leur pression semblait calculée pour ne pas être douloureuse.

— Patrocle. *Pa-tro-cle*.

Je ne bougeai pas.

Mon agresseur déplaça ses genoux pour me retourner doucement. En levant la tête, je découvris le visage d'Achille.

— J'espérais que tu viendrais, dit-il.

Mon estomac se contracta, en réaction à l'angoisse et au soulagement qui suivit. Je le dévorais du regard, contemplant ses cheveux brillants, la douce courbe de ses lèvres souriantes. Ma joie était si intense que j'osais à peine respirer. Je ne sais pas ce que j'étais sur le point de dire. « Je suis désolé »,

peut-être, ou même quelque chose de plus fort. J'ouvris la bouche pour parler, mais on me devança.

— Le garçon est-il blessé ?

Une voix grave s'était élevée derrière nous. Achille bougea la tête dans sa direction. De ma position, sous lui, je ne voyais que les pattes du cheval de l'homme, à la robe alezane et aux boulets salis de poussière.

La voix reprit, mesurée et réfléchie.

— Je suppose, Achille Pelides, que ceci est la raison pour laquelle tu ne m'as pas encore rejoint sur la montagne ?

Mon esprit lutta pour comprendre. Achille n'était pas allé voir Chiron. Il était resté ici. À m'attendre.

— Je te salue, Maître Chiron, et je te présente mes excuses. Oui, ceci explique pourquoi je ne suis pas venu.

Il avait adopté son ton princier.

— Je vois.

J'avais envie qu'Achille se lève. D'abord, parce que je me sentais stupide dans cette posture, plaqué au sol. Et puis, parce que j'avais peur. Si la voix du nouvel arrivant n'était pas empreinte de colère, je n'y décelais pas non plus de gentillesse. Elle était claire, grave et objective.

— Lève-toi, ordonna-t-elle.

Achille se releva lentement.

À ce moment-là, j'aurais pu crier si ma gorge ne s'était pas serrée d'angoisse. À la place, j'émis un son qui ressemblait à un aboiement à demi étranglé, avant de rouler un peu plus loin.

Les jambes musclées du cheval se terminaient par de la chair, un torse d'homme tout aussi musclé. Je fixai avec insistance l'impossible suture entre cheval et être humain, là où la peau lisse devenait une brillante robe brune.

À côté de moi, Achille inclina la tête.

— Maître Centaure, commença-t-il, je suis désolé de mon retard. Il fallait que j'attende mon compagnon.

Il s'agenouilla, salissant sa tunique propre dans la terre poussiéreuse.

— Je te prie d'accepter mes excuses. Il y a longtemps que je souhaite devenir ton élève.

Les traits de l'homme – du centaure – étaient aussi sérieux que sa voix. Je notai qu'il était plus âgé, et qu'il portait une barbe noire soigneusement entretenue.

Il examina un instant Achille.

— Tu n'as pas besoin de t'agenouiller devant moi, Pelides. Même si j'apprécie ta courtoisie. Et qui est donc ce compagnon qui nous a obligés à patienter tous les deux ?

Achille se retourna vers moi en me tendant une main, que je pris en tremblant pour me remettre debout.

— Voici Patrocle.

Au silence qui s'ensuivit, je compris que c'était mon tour de m'exprimer.

— Mon seigneur, dis-je en le saluant également.

— Je ne suis pas un seigneur, Patrocle Ménoitiades.

La mention du nom de mon père me fit relever vivement la tête.

— Je suis un centaure, et j'instruis les hommes. Je m'appelle Chiron.

La gorge toujours serrée, j'acquiesçai sans oser lui demander comment il connaissait mon identité.

Il m'étudia brièvement.

— Tu es particulièrement fatigué, je crois. Vous avez tous les deux besoin d'eau et de nourriture. Ma demeure du Pélion est loin d'ici, trop loin pour que vous y arriviez à pied. Nous allons donc devoir prendre d'autres dispositions.

Sur ce, il fit volte-face, et j'essayai de ne pas lorgner bêtement la façon dont ses jambes de cheval se déplaçaient sous lui.

— Vous monterez sur mon dos. En général, je ne le propose pas à des inconnus, mais il faut bien faire des exceptions.

Il s'interrompit.

— Vous avez appris l'équitation, je suppose ? reprit-il.

Nous hochâmes tous deux rapidement la tête.

— C'est ennuyeux. Oubliez vos leçons. Je n'aime pas qu'on me serre entre ses jambes, ou qu'on me dirige. Celui qui ira devant s'accrochera à ma taille, et celui de derrière se tiendra à l'autre. Si vous avez l'impression que vous allez tomber, dites-le-moi.

J'échangeai un bref regard avec Achille, qui esquissa un pas en avant.

— Comment dois-je…?

— Je vais me mettre à genoux.

Les pattes de cheval de Chiron se replièrent dans la poussière. Il avait le dos large, recouvert d'une légère pellicule brillante de sueur.

— Tiens mon bras pour garder l'équilibre, conseilla-t-il à Achille, qui s'exécuta et balança sa jambe par-dessus l'échine du centaure avant de se rétablir.

C'était à moi de monter. Au moins, je ne serais pas devant, où la peau laissait place à la robe alezane. Chiron me proposa son bras, que je pris. Musclé et puissant, il était couvert d'une épaisse couche de poils noirs qui n'avaient rien à voir avec la couleur de sa moitié équine. Je m'assis, les jambes écartées sur son large dos dans une position presque inconfortable.

— Je vais me lever, maintenant, nous prévint-il.

En dépit de la fluidité du mouvement, je m'agrippai à Achille. Le centaure était une fois et demie plus haut qu'un cheval normal, et mes pieds oscillaient si loin au-dessus du sol que j'en avais le vertige. En revanche, les mains d'Achille restaient tranquillement posées sur son torse.

— Si tu te tiens aussi peu, tu vas tomber, l'avertit Chiron.

Mes doigts étaient moites de transpiration tant ils s'accrochaient à la poitrine d'Achille. Je n'osais pas relâcher ma pression, même une seconde. La démarche du centaure était moins régulière que celle d'un cheval, et le sol, inégal. De plus, je glissais de manière alarmante sur ses crins baignés de sueur.

En dépit de l'absence de sentier apparent, nous grimpions rapidement au milieu des arbres, portés par les pas assurés et réguliers de Chiron. Cependant, je grimaçais à chaque fois qu'une secousse m'obligeait à talonner involontairement ses flancs.

En chemin, il nous signalait des détails intéressants de sa voix calme.

Voilà le mont Othrys.

Les cyprès sont plus épais ici, sur le versant nord, vous voyez ?

Ce ruisseau va se jeter dans le fleuve Apidanos, qui traverse les terres de Phtie.

Achille se contorsionna pour me gratifier d'un sourire complice.

Nous continuâmes à grimper encore plus haut, tandis que le centaure remuait sa longue queue noire pour chasser les mouches importunes.

Il s'arrêta si brutalement que je me cognai au dos d'Achille. Nous étions dans un petit espace moins touffu au milieu des bois, une sorte de bosquet à demi encerclé par un affleurement rocheux. Si nous n'avions pas encore atteint le sommet, nous nous en rapprochions, et le ciel au-dessus de nous était d'un bleu éclatant.

— Nous sommes arrivés, déclara Chiron.

Nous descendîmes un peu maladroitement de son dos.

Devant nous se trouvait une grotte ; en fait elle méritait mieux que cette appellation, car elle n'était pas constituée de pierre sombre, mais de quartz rose pâle.

— Venez, nous enjoignit-il.

Nous le suivîmes à travers l'entrée, suffisamment haute pour qu'il n'ait pas à se baisser. Même si l'excavation était plus lumineuse qu'elle n'aurait dû l'être grâce à ses parois de cristal, il faisait sombre à l'intérieur, ce qui nous obligea à cligner des yeux. À l'une des extrémités se trouvait une petite source qui semblait s'écouler dans la roche.

D'étranges ustensiles de bronze que je ne reconnaissais pas étaient suspendus aux murs. Au-dessus de nous, au plafond, des lignes et des taches

de teinture imitaient les constellations et les mouvements des cieux. Sur les étagères sculptées étaient disposées des dizaines de petits pots en céramique couverts d'inscriptions inclinées. Des instruments de musique, des lyres et des flûtes, étaient accrochés dans un coin, à côté des outils et des ustensiles de cuisine.

Un confortable lit de taille humaine recouvert de peaux d'animaux avait été préparé pour Achille. Je ne voyais pas la couche du centaure. Peut-être ne dormait-il pas ?

— Asseyez-vous ! nous intima-t-il.

À l'intérieur, il régnait une fraîcheur agréable, parfaite après une journée au soleil, et je m'enfonçai avec gratitude dans un des coussins que Chiron m'indiqua. Il alla à la source remplir des coupes avant de nous les apporter. L'eau était douce et fraîche. Pendant que je buvais, il resta planté devant moi.

— Demain, tu seras courbatu et fatigué, mais tu te remettras mieux si tu manges.

Il nous servit un épais ragoût contenant des morceaux de légumes et de viande cuits dans un pot mijotant sur un petit feu à l'arrière. Il y avait aussi des fruits, des baies rouges et rondes qu'il conservait dans un creux de la paroi. Je mangeai rapidement, surpris d'avoir aussi faim. Mon regard revenait sans cesse vers Achille, et je frissonnais, ivre de soulagement. *Je me suis échappé*.

Fort de ma nouvelle audace, je désignai quelques-uns des instruments de bronze accrochés au mur.

— Qu'est-ce que c'est ?

Chiron s'assit en face de nous, ses pattes de cheval repliées sous lui.

— Des instruments de chirurgie.

— De chirurgie ?, m'étonnai-je devant ce mot inconnu.

— Pour soigner. J'oublie toujours la barbarie des bas pays, observa-t-il d'une voix neutre. Parfois, il faut enlever un membre. Ceux-ci servent à

couper, et ceux-là, à recoudre. Bien souvent, c'est en en enlevant un peu qu'on arrive à sauver le reste.

Il avait noté que je les contemplais, fasciné par leurs bouts pointus et dentelés.

— Veux-tu apprendre la médecine ?

Je rougis.

— Je n'y connais rien du tout.

— Tu ne réponds pas à ma question.

— Je suis désolé, Maître Chiron.

Je ne voulais pas le mettre en colère. *Il va me renvoyer,* pensai-je, affolé.

— Pas la peine d'être désolé. Contente-toi de répondre.

Je bafouillai un peu.

— Oui, j'aimerais apprendre. Ça a l'air utile, n'est-ce pas ?

— Très utile, convint Chiron avant de se retourner vers Achille, qui avait suivi notre conversation.

— Et toi, Pelides ? Trouves-tu aussi la médecine utile ?

— Bien sûr, acquiesça Achille. Mais ne m'appelle pas Pelides. Ici, je suis… je suis juste Achille.

Une expression fugitive proche de l'amusement traversa les prunelles sombres de Chiron.

— Très bien. Vois-tu quelque chose ici que tu aimerais apprendre ?

— Ceci, dit Achille, pointant du doigt les instruments de musique, les lyres, les flûtes et la *kithara* à sept cordes. Tu joues ?

Chiron le dévisagea calmement.

— Oui.

— Moi aussi, répondit Achille. J'ai entendu dire que tu as appris la musique à Héraclès et Thésée, malgré leur maladresse. C'est vrai ?

— Absolument.

La scène me parut soudain irréelle : les noms d'Héraclès et de Thésée m'étaient familiers depuis l'enfance.

— J'aimerais que tu m'apprennes.

Le visage sévère du centaure s'adoucit.

— C'est la raison pour laquelle tu as été envoyé ici. Pour que je t'enseigne mon savoir.

Dans la lumière de la fin d'après-midi, Chiron nous guida le long des crêtes à proximité de la grotte. Il nous montra où les pumas avaient établi leurs tanières, et où se trouvait la rivière aux eaux lentes et réchauffées par le soleil dans lesquelles nous pourrions nager.

— Tu peux te baigner, si tu veux.

C'était à moi qu'il s'adressait. J'avais oublié à quel point j'étais crasseux, maculé de sueur et de poussière par le voyage. En me passant une main dans les cheveux, je sentis également leur saleté.

— Moi aussi ! s'exclama Achille.

Il enleva sa tunique, et quelques minutes plus tard, je l'imitai. L'eau était fraîche en profondeur, sans que ce soit désagréable. Depuis les rives, Chiron nous donnait encore des leçons :

— Ce sont des loches, là, vous voyez ? Il y a aussi des perches. Et ça, c'est une vimbe, mais vous n'en trouverez pas plus au sud. On les reconnaît à leur bouche incurvée vers le haut et à leur ventre argenté.

Ses mots se mêlaient au bruit de la rivière sur les rochers, achevant de calmer le malaise qui pouvait encore subsister entre Achille et moi. Il y avait quelque chose chez Chiron, une expression ferme, tranquille et empreinte d'autorité qui nous faisait retomber en enfance et limitait notre monde à l'instant de détente en cours et au dîner à venir. En sa compagnie, il nous était difficile de nous souvenir de ce qui avait bien pu se passer ce jour-là, sur la plage. Comparés à celui, massif, du centaure, même nos corps nous paraissaient plus petits. Comment avions-nous pu nous croire adultes ?

Enfin doux et propres, nous sortîmes de l'eau et secouâmes nos cheveux sous les rayons faiblissants du soleil. Agenouillé sur la rive, je lavai les traces de transpiration et de saleté sur ma tunique avec des pierres. J'allais devoir

rester nu jusqu'à ce qu'elle sèche, mais l'influence bénéfique de Chiron était telle que je ne me sentis même pas gêné.

Nous le suivîmes jusqu'à l'entrée de la grotte, nos vêtements essorés sur les épaules. De temps en temps, il s'arrêtait pour nous montrer la trace d'un lièvre, d'un râle des genêts[1] ou d'un daim. Il nous annonça que les jours suivants, nous allions chasser et apprendre à les pister. Nous l'écoutions en l'interrompant périodiquement de nos questions enthousiastes. Au palais de Pélée, nous n'avions que l'austère professeur de lyre pour nous instruire, ou le roi lui-même, qui s'endormait à moitié durant ses récits. Nous ignorions tout de la sylviculture et des autres disciplines mentionnées par Chiron. Je repensai aux ustensiles de bronze pendus aux murs de son repaire, aux herbes et aux instruments de soin. Chirurgie, c'était le mot qu'il avait employé.

La nuit était presque tombée lorsque nous regagnâmes la grotte. Chiron nous assigna des tâches faciles comme ramasser du bois ou allumer le feu dans la clairière devant l'entrée. Quand les flammes eurent pris, nous nous attardâmes devant, heureux de leur chaleur dans l'air fraîchissant. Nos corps étaient lourds de tous nos efforts, mais c'était une fatigue agréable, et une fois assis, nos jambes et nos pieds s'entremêlèrent tranquillement. Nous parlâmes des endroits où nous irions le lendemain, un peu paresseusement, l'élocution ralentie par la satisfaction. Au dîner, Chiron nous servit à nouveau du ragoût accompagné d'une sorte de pain très fin cuit sur des plaques de bronze au-dessus du feu. Le dessert se composait de baies sucrées avec du miel récolté dans la montagne.

Au fur et à mesure que le feu déclinait, mes paupières s'alourdissaient et je laissai mon esprit divaguer. J'avais chaud, le sol couvert de mousse et de feuilles était doux. Je n'arrivais pas à croire que le matin même, je m'étais réveillé chez Pélée. Cette petite clairière et les murs luisants de la grotte qui se cachait derrière me paraissaient plus vivants que le pâle palais blanc ne l'avait jamais été.

La voix de Chiron me fit sursauter.

— Achille, je dois t'avertir que tu as un message de ta mère.

Je sentis les muscles d'Achille se raidir contre moi. Ma gorge se serra. Il pesa ses mots pour trouver une réponse neutre :

— Oh ? Qu'a-t-elle dit ?

— Que si le fils en exil de Ménoetios te suivait, je devrais

l'empêcher de se retrouver en ta présence.

Bien réveillé tout à coup, je me redressai.

La voix d'Achille résonna dans le noir, détachée.

— A-t-elle expliqué pourquoi ?

— Non.

Je fermai les yeux. Au moins, je ne serais pas humilié devant Chiron par le récit de l'épisode de la plage, même si ce n'était pas une énorme consolation.

Chiron continua.

— Je suppose que tu connais ses sentiments sur la question. Je n'aime pas qu'on me mène en bateau.

Mon visage s'empourpra, et je me félicitai de l'obscurité. Le centaure s'était mis à parler plus durement.

Je m'éclaircis la gorge, soudain sèche et enrouée.

— Je suis désolé, m'entendis-je dire. Ce n'est pas la faute d'Achille. Je l'ai suivi de mon propre chef. Il n'en savait rien. Je ne pensais pas. J'espérais qu'elle ne s'en apercevrait pas.

La voix de Chiron résonna dans la pénombre.

— C'était stupide de ta part.

— Chiron, intervint courageusement Achille.

Le centaure leva une main.

— Il se trouve que le message est arrivé ce matin. Donc, en dépit de votre bêtise, je n'ai pas été trompé.

— Tu étais donc au courant ?

C'était Achille qui avait posé cette question. Jamais je n'aurais osé m'exprimer aussi effrontément.

— Et tu as pris une décision ? Tu ne tiendras pas compte de son avis ? poursuivit-il.

La réponse de Chiron contenait une pointe de déplaisir.

— C'est une déesse, Achille, et ta mère, qui plus est. As-tu vraiment aussi peu de considération pour ses désirs ?

— Je l'honore, Chiron, mais elle a tort sur ce point précis.

Il serrait si fort les poings que même dans la faible lumière, je vis leurs tendons saillir.

— Et pourquoi, Pelides ?

En dépit de l'obscurité, je le regardai, l'estomac noué, sans avoir la moindre idée de ce qu'il allait dire.

— Elle pense… qu'en tant que mortel, Patrocle n'est pas digne d'être mon compagnon.

— Et toi, l'en crois-tu digne ? demanda Chiron, impassible.

— Oui.

Mes joues se réchauffèrent encore. Achille avait lancé cette réponse avec assurance, les mâchoires serrées.

— Je vois, fit le centaure avant de se tourner vers moi. Et toi, Patrocle, considères-tu que tu le mérites ?

— Je ne sais pas si je le mérite, mais j'aimerais rester, dis-je, la bouche sèche, avant de déglutir et d'ajouter : s'il te plaît.

Au bout de quelques secondes de silence, Chiron se prononça :

— Quand je vous ai amenés ici tous les deux, je n'avais encore rien décidé. Pour Thétis, il y a toujours beaucoup de problèmes. Certains existent, d'autres pas.

Sa voix était redevenue indéchiffrable. Espoir et désespoir se déchaînèrent successivement en moi.

— Elle est jeune aussi, et encombrée des préjugés de sa condition. Grâce à mon grand âge, je me flatte de savoir lire un homme plus clairement. Je ne vois pas d'objection à ce que Patrocle soit ton compagnon.

J'étais tellement soulagé que mon corps me parut vidé, comme s'il venait d'essuyer une tornade.

— Elle sera mécontente, mais j'ai déjà subi le courroux des dieux dans le passé.

Après avoir marqué un nouveau temps d'arrêt, il conclut :

— Maintenant, il se fait tard, et vous devez dormir.

— Merci, Maître Chiron, répondit Achille d'un ton à la fois sincère et énergique.

Au moment où nous nous remettions debout tous les deux, je pris la parole d'un ton hésitant.

— Je veux juste…

Mes doigts s'agitèrent en direction de Chiron. Comprenant mes intentions, Achille disparut à l'intérieur.

— Si je dois causer des problèmes, je partirai.

Il y eut un long silence, si long que j'étais sur le point de penser qu'il ne m'avait pas entendu.

— N'abandonne pas si facilement ce que tu as gagné, finit-il par répondre.

Après quoi, il me souhaita bonne nuit, et je le quittai pour rejoindre Achille.

---

1 Espèce d'oiseau migrateur de l'ordre des gruiformes connue pour son cri farouche.

Toutes les notes sont du traducteur.

CHAPITRE 9

Le lendemain matin, je fus réveillé par les légers bruits que faisait Chiron en préparant le petit-déjeuner. Grâce à l'épaisse paillasse, mon sommeil avait été profond et réparateur. Je m'étirai, sursautant un peu lorsque mes membres butèrent sur ceux d'Achille encore endormi à mes côtés. Après l'avoir observé quelques minutes, les joues roses, la respiration paisible, je ressentis un tiraillement, juste sous la peau. Mais au même moment, le centaure leva une main pour me saluer de l'autre côté de la grotte, je lui répondis en imitant timidement son geste, et tout fut oublié.

Une fois restaurés, nous accompagnâmes Chiron dans ses tâches quotidiennes. Le travail était facile et plaisant : ramasser des baies, attraper des poissons pour le dîner, poser des pièges à cailles. Le début de nos études, en quelque sorte. En effet, Chiron aimait enseigner non pas en dispensant des leçons formelles, mais en utilisant les opportunités du quotidien. Quand les chèvres qui se promenaient sur les crêtes tombèrent malades, nous apprîmes à mélanger des purgatifs pour soigner leurs maux d'estomac, et dès qu'elles furent guéries, à confectionner un cataplasme éloignant les tiques. Le jour où je me cassai le bras et m'ouvris le genou en tombant dans un ravin, il nous montra comment poser des attelles, nettoyer des plaies, et quelles herbes choisir afin d'éviter l'infection.

Lors d'une expédition de chasse où nous avions accidentellement effrayé un râle des genêts hors de son nid, il nous apprit à nous déplacer en silence et à lire les traces de lutte ou de pattes. Et une fois que nous avions trouvé l'animal, il nous inculquait la meilleure manière d'ajuster la flèche ou le lance-pierres pour lui assurer une mort rapide.

Si nous avions soif et que nous étions sans gourde, il nous entraînait à repérer les plantes dont les racines contenaient des bulles d'humidité. Le jour où un frêne de montagne tomba, il nous initia à la menuiserie et nous apprit à séparer l'écorce du tronc, puis à poncer et à façonner le bois restant. Je fabriquai un manche de hache, Achille une hampe de lance, et Chiron nous promit qu'il nous formerait bientôt à forger les lames destinées à des objets de ce genre.

Tous les matins et tous les soirs, nous l'aidions à confectionner les repas, à baratter l'épais lait de chèvre pour en faire du yaourt et du fromage, à vider le poisson. Comme nous n'avions jamais été autorisés à nous acquitter de ce type de tâche auparavant en tant que princes, nous nous y attelâmes avec enthousiasme. Suivant ses instructions, nous regardions avec émerveillement le beurre se former sous nos yeux, ou les œufs de faisan grésiller et se solidifier sur des pierres chauffées par le feu.

Au bout d'un mois, après le petit-déjeuner, il nous demanda ce que nous souhaitions apprendre de plus.

— Ça, fis-je avec un geste en direction des objets accrochés au mur.

Des instruments de chirurgie, avait-il dit. Il les décrocha afin de les détailler un à un.

— Attention, cette lame est très tranchante. On l'emploie dans les cas où il faut enlever les morceaux de chair pourrie. En appuyant sur la peau autour de la blessure, vous entendrez un crépitement.

Ensuite, il nous fit suivre les contours des os de nos propres corps, puis nous passer mutuellement la main le long des vertèbres qui nous striaient le dos. Du doigt, il nous indiquait les endroits où se logeaient les organes.

— Ces blessures sont souvent fatales. Mais c'est par là que la mort arrive le plus vite, poursuivit-il en tapotant la tempe concave d'Achille.

En voyant le centaure toucher ainsi cette partie du corps si vulnérable de mon ami, un frisson me parcourut. Je fus content de passer à un autre sujet.

Le soir, nous nous allongions sur l'herbe moelleuse devant la grotte, et Chiron nous désignait les constellations en nous racontant leurs histoires.

— Andromède, recroquevillée devant les mâchoires du monstre marin, et Persée qui se tient prêt à lui porter secours ; Pégase, le cheval immortel né du cou tranché de la Méduse, planant dans les airs sur ses ailes.

Il évoqua aussi Héraclès, ses travaux, et la folie qui s'était emparée de lui. Sous son emprise, il n'avait pas reconnu sa femme et ses enfants, qu'il avait tués en les prenant pour des ennemis.

— Comment a-t-il pu ne pas reconnaître sa propre femme ? s'étonna Achille.

— C'est la nature même de la folie, répondit le centaure, d'une voix plus grave qu'à l'accoutumée.

Je me souvins qu'il avait connu cet homme. Et sa femme.

— Mais pourquoi est-il devenu fou ?

— Les dieux voulaient le punir.

Achille secoua la tête avec impatience.

— Sa femme a été davantage punie que lui. Ce n'est pas juste.

— Aucune loi n'oblige les dieux à être justes, Achille, reprit Chiron. Et après tout, peut-être que l'ultime chagrin consiste à se retrouver seul sur terre une fois que l'autre est parti. Tu ne crois pas ?

— Peut-être, admit Achille.

J'écoutais la conversation en silence. Les yeux d'Achille brillaient à la lumière des flammes, et ses traits se dessinaient avec netteté dans les ombres vacillantes. *Je le reconnaîtrais dans le noir, ou déguisé,* pensai-je. *Je le reconnaîtrais même dans la folie.*

— Allons, continua le centaure. Vous ai-je déjà raconté la légende d'Asclépios, et la façon dont il a appris les secrets de l'art de guérir ?

Même si nous la connaissions déjà, nous avions envie de réentendre cette histoire, dans laquelle le héros, fils d'Apollon, avait épargné la vie d'un

serpent. Pour manifester sa gratitude, le reptile lui avait léché les oreilles afin qu'il puisse l'entendre murmurer tous les secrets des herbes.

— Sauf que c'est toi qui lui as vraiment transmis ton savoir de guérisseur, intervint Achille.

— C'est vrai.

— Et ça ne te dérange pas que le serpent ait récolté toute la gloire ?

Les dents du centaure apparurent sous sa barbe noire, dessinant un sourire.

— Non, Achille, ça ne me dérange pas.

Plus tard, Achille joua de la lyre, tandis que Chiron et moi l'écoutions. Il utilisait celle de ma mère, qu'il avait apportée avec lui.

— Si j'avais su ! m'étais-je exclamé le premier jour quand il me l'avait montrée. J'ai failli renoncer à venir pour ne pas l'abandonner.

Il sourit.

— Maintenant, je sais comment m'y prendre pour que tu me suives n'importe où.

Le soleil s'enfonça derrière les crêtes du mont Pélion. Nous étions heureux.

Le temps passait vite. Les jours se succédaient, idylliques. Au réveil, l'air désormais frais de la montagne se réchauffait comme à contrecœur dans la faible lumière du soleil filtrant à travers les feuilles mourantes. Chiron nous donna des fourrures à porter, et pendit des peaux de bêtes à l'entrée de la grotte afin de garder la chaleur. Pendant la journée, nous ramassions du bois en prévision des feux d'hiver, ou salions la viande pour la conserver. Si les animaux ne s'étaient pas encore réfugiés dans leurs tanières, selon le centaure, c'était pour bientôt. Au lever, nous nous émerveillions devant les feuilles ourlées de givre. En effet, nous connaissions la neige par les chants des bardes et les légendes, sans en avoir jamais vu.

Un matin, au réveil, je m'aperçus que Chiron était parti. Ce n'était pas inhabituel. Il se levait souvent avant nous, pour traire les chèvres ou cueillir les fruits du petit-déjeuner. Soucieux de laisser Achille dormir, je quittai la grotte afin d'aller attendre le centaure dans la clairière. Les cendres du feu de

la veille étaient blanches et froides. Par désœuvrement, je les remuai avec un bâton en écoutant les bruits de la forêt autour de moi. Une caille caquetait dans le sous-bois, et une tourterelle triste émettait son chant plaintif. Les plantes couvrant le sol bruissaient, à cause du vent ou d'un animal insouciant. J'étais sur le point de partir chercher du bois pour ranimer le feu. Le sentiment d'étrangeté qui m'envahit alors débuta par des picotements sur ma peau. La caille se tut la première, puis la tourterelle. Le bruit des feuilles se calma, la brise mourut ; dans les broussailles, aucun animal ne bougeait plus. Le silence avait la même qualité que lorsque l'on retient sa respiration. Ou que le lapin se retrouve dans l'ombre du faucon. Je sentais mon pouls battre frénétiquement.

Quelquefois, me souvins-je, Chiron faisait un peu de magie, des tours propres aux divinités, comme réchauffer l'eau ou calmer les animaux.

— Chiron ? appelai-je d'un ton timide. Chiron ?

— Ce n'est pas Chiron.

Je me retournai. Thétis était debout à l'orée de la clairière, la peau mortellement pâle, ses cheveux noirs aussi brillants que des éclairs. La robe qu'elle portait épousait étroitement son corps et scintillait comme les écailles d'un poisson.

Ma respiration mourut dans ma gorge.

— Tu ne devais pas être là, annonça-t-elle.

Sa diction rappelait les rochers dentelés raclant la coque d'un bateau.

Quand elle s'avança, l'herbe parut se flétrir sous ses pieds. C'était une Néréide, et les créatures terrestres ne l'aimaient pas.

— Je suis désolé, m'excusai-je d'une voix proche du râle, comme si j'avais une feuille morte coincée dans le gosier.

— Je t'avais prévenu, continua-t-elle.

Le noir de ses prunelles semblait couler directement en moi, emplissant ma gorge à m'étouffer. Même si j'avais osé, je n'aurais pas pu crier.

J’entendis un son dans mon dos, puis les paroles du centaure résonnèrent dans le silence.

— Salut à toi, Thétis.

La chaleur afflua à nouveau sous ma peau, et je me remis à respirer. Je faillis courir vers lui, mais le regard résolu de la déesse me clouait sur place. Je ne doutais pas qu’elle m’attraperait si elle le souhaitait.

— Tu effraies le garçon, l’avertit Chiron.

— Il n’a pas sa place ici, rétorqua-t-elle.

Ses lèvres étaient du même rouge que le sang tout juste versé.

La main de l’homme-cheval se posa fermement sur mon épaule.

— Patrocle, tu vas rentrer dans la grotte. On se verra un peu plus tard, m’ordonna-t-il.

Après m’être levé en chancelant, je m’exécutai.

— Tu as vécu trop longtemps avec les humains, Centaure, entendis-je Thétis proférer avant que les peaux de bêtes ne se referment sur moi.

Je m’affaissai contre une des parois de notre repaire, un goût saumâtre dans la bouche.

— Achille ! appelai-je.

Il ouvrit les yeux et courut vers moi avant que j’aie pu dire quoi que ce soit.

— Tu vas bien ?

— Ta mère est là.

Je vis ses muscles se crisper sous sa peau.

— Elle ne t’a pas fait de mal ?

Je secouai la tête, sans préciser que je pensais qu’elle en avait envie. Qu’elle serait peut-être passée à l’acte, si Chiron n’était pas arrivé.

— Il faut que j’y aille, annonça-t-il.

Les peaux de bêtes émirent un murmure en frottant l’une contre l’autre avant de s’écarter sur son passage, puis se refermèrent doucement.

Je n’entendis pas ce qui se disait dans la clairière. Soit ils discutaient à voix basse, soit ils étaient partis s’expliquer ailleurs. J’attendis en dessinant des

spirales sur la terre compacte du sol. Je ne m'inquiétais plus pour moi-même. Chiron souhaitait me garder, et il était plus vieux que Thétis, un dieu déjà dans la fleur de l'âge alors que d'autres étaient encore au berceau et que la Néréide n'était qu'un œuf dans le giron de la mer. Mais je craignais aussi confusément autre chose. Une perte ou une dégradation entraînée par sa venue.

À leur retour, il était presque midi. Mon regard se posa d'abord sur le visage d'Achille et je scrutai ses yeux, l'expression de sa bouche, sans rien y détecter à part peut-être un brin de fatigue. Il se jeta sur la paillasse à côté de moi.

— J'ai faim, dit-il simplement.

— C'est normal, commenta Chiron. L'heure du déjeuner est largement passée.

Il était déjà en train de nous préparer à manger, manœuvrant avec aisance dans la grotte malgré sa corpulence.

Achille se tourna vers moi.

— Tout va bien, me rassura-t-il. Elle voulait juste me parler. Me voir.

— Et elle reviendra, dit Chiron, avant d'ajouter comme s'il devinait mes pensées : c'est bien naturel. Thétis est sa mère.

C'est d'abord une déesse, pensai-je.

Au fil du repas, mes peurs se dissipèrent malgré tout. J'avais à moitié craint que Thétis ne rapporte à Chiron l'épisode de la plage, mais il ne se comportait pas différemment avec nous deux, et Achille était semblable à lui-même. Lorsque j'allai me coucher, à défaut d'être en paix, je me sentais rassuré. Après ce jour-là, elle revint souvent, ainsi que l'avait prédit le centaure. J'appris à tendre l'oreille aux signes avant-coureurs de ses visites – un silence qui tombait à la manière d'un rideau – et à rester près de Chiron dans la grotte dans ces moments-là. Ses intrusions n'étaient pas trop gênantes, et je me disais même que je ne lui en tenais pas rigueur. Malgré tout, j'étais toujours content de la voir repartir.

L'hiver arriva, la rivière gela. Achille et moi nous aventurâmes dessus à grands renforts de glissades. Plus tard, nous découpâmes des cercles dans la glace pour pêcher. C'était la seule chair animale dont nous disposions : à part les souris et une martre de temps à autre, les forêts étaient vides.

Puis vinrent les neiges, comme nous l'avait promis notre maître. Allongés sur le sol, nous nous laissions recouvrir par les flocons et soufflions dessus pour les faire fondre. Ne possédant ni bottes, ni capes à part les fourrures du centaure, nous étions contents de retrouver la chaleur de la grotte. Même lui avait enfilé une surchemise à longs poils, cousue à partir de ce qu'il disait être de la peau d'ours.

Nous comptâmes les jours après la première chute de neige en les marquant avec des bâtonnets tracés sur une pierre.

— Quand on arrivera à cinquante, expliqua Chiron, la glace sur la rivière se craquellera.

Effectivement, le matin du cinquantième jour, nous entendîmes un son étrange, comparable à celui d'un arbre qui tombe. Une balafre séparait la surface gelée presque d'une rive à l'autre.

— Le printemps ne va plus tarder, maintenant, déclara le centaure.

Peu après, l'herbe se remit à pousser, et les écureuils sortirent de leurs terriers, faméliques. Nous les suivions en mangeant notre petit-déjeuner à l'air libre dans l'atmosphère printanière neuve et pure. C'est l'un de ces matins-là qu'Achille demanda à Chiron s'il allait nous apprendre l'art du combat.

J'ignore ce qui avait déclenché cette pensée. L'hiver que nous venions de passer enfermés sans suffisamment d'exercice, sans doute, ou la visite de sa mère la semaine précédente. Ou peut-être ni l'un ni l'autre.

Vas-tu nous apprendre à nous battre ?

Il y eut un blanc si bref qu'il aurait pu être le fruit de mon imagination.

— Si vous voulez.

Plus tard au cours de la même journée, Chiron nous emmena dans une clairière perchée au faîte de la montagne. Il avait apporté des hampes de lance

et deux épées d'entraînement, extirpées d'un rangement quelque part dans la grotte. Nous fûmes l'un et l'autre priés d'effectuer les exercices que nous connaissions. Lentement, j'exécutai les parades, les attaques et le jeu de jambes appris à Phtie. À la limite de mon champ de vision, je voyais confusément les membres d'Achille frapper à côté de moi. Chiron avait amené un bâton renforcé de bronze, avec lequel il interrompait régulièrement nos échanges pour tester nos réactions.

L'exercice me sembla durer longtemps, et je commençai à avoir mal au bras à force de lever et de pointer mon épée. Le centaure nous demanda enfin d'arrêter. Après avoir bu dans nos gourdes, nous nous allongeâmes dans l'herbe. J'étais hors d'haleine. Achille, lui, respirait calmement.

Debout devant nous, Chiron gardait le silence.

— Qu'en penses-tu ?

Le ton impatient d'Achille me rappela que Chiron était seulement la quatrième personne à l'avoir vu combattre.

Je ne sais pas à quelle réponse je m'attendais. Pas à celle qui allait suivre, en tout cas.

— Je n'ai rien à t'apprendre. Tu sais tout ce que savait Héraclès, peut-être davantage. Tu es le plus grand guerrier de ta génération, et de toutes celles d'avant.

Les joues d'Achille s'empourprèrent. Je ne saurais dire si c'était de la gêne, du plaisir, ou les deux à la fois.

— Ceux qui entendront parler de tes talents voudront que tu participes à leurs guerres. Il marqua une pause avant de reprendre : que leur diras-tu ?

— Je ne sais pas, répondit Achille.

— Ta réponse est suffisante pour l'instant. Plus tard, ce sera différent, lui fit remarquer Chiron.

Le silence s'installa, et je sentis de la tension dans l'air. Pour la première fois depuis notre arrivée, le visage d'Achille avait une expression pincée et solennelle.

— Et moi ? demandai-je.

Les yeux sombres de l'homme-cheval cherchèrent les miens :

— Tu ne deviendras jamais célèbre sur le champ de bataille. Cela te surprend-il ?

Le ton détaché qu'il avait employé atténua mon humiliation.

— Non, avouai-je franchement.

— Tu as tout de même la capacité de devenir un soldat honorable. Veux-tu apprendre ?

Je pensai au regard terni du garçon, à la vitesse à laquelle son sang avait trempé le sol. Puis à Achille, le plus grand guerrier de sa génération. Et à Thétis, qui me le prendrait si elle le pouvait.

— Non, déclarai-je.

Ma réponse marqua la fin de ces leçons-là.

Le printemps passa, laissant place à l'été, et les bois devinrent chauds et luxuriants, débordant de prétextes de jeux et de fruits. Pour les quatorze ans d'Achille, des messagers amenèrent des cadeaux de Pélée. C'était étrange de les voir là, dans leur uniforme aux couleurs du palais. J'observai leurs yeux qui oscillaient d'Achille à moi avant de se fixer sur Chiron. Comme les ragots étaient précieux, à leur retour, ces hommes seraient accueillis royalement. Je fus heureux de les voir charger leurs malles vides sur leurs épaules et repartir.

Les cadeaux – des cordes supplémentaires pour les lyres ainsi que des tuniques neuves tissées dans la plus belle des laines – étaient les bienvenus. Il y avait aussi un nouvel arc, et des flèches à pointe de fer. Nous tâtâmes leur extrémité de métal pointu qui nous permettraient d'abattre nos futurs repas les jours suivants.

Certains étaient moins utiles : des capes raidies d'incrustations dorées qui trahiraient la présence de leur propriétaire à cinquante pas et une ceinture sertie de diamants, trop lourde à porter pour une quelconque tâche pratique, sans compter le manteau de cheval lourdement brodé destiné à orner la monture d'un prince.

— J’espère qu’il n’est pas pour moi, plaisanta Chiron, un sourcil levé.

Nous déchirâmes le manteau pour confectionner des compresses, des bandages et des chiffons. Son matériau rêche se révéla parfait pour décaper les dépôts de terre et de nourriture.

Cet après-midi-là, nous restâmes étendus dans l’herbe devant la grotte.

— Il y a presque un an que nous sommes arrivés, constata Achille.

Au contact de notre peau, la brise était fraîche.

— Je n’ai pas l’impression que ça fasse si longtemps, répondis-je, à moitié endormi, les yeux perdus dans le bleu du ciel oblique de l’après-midi.

— Le palais te manque ?

Je songeai aux cadeaux de son père, aux regards des domestiques et aux commérages qu’ils rapporteraient tout bas à leur retour.

— Non.

— À moi non plus. J’aurais cru que oui, mais en fait, non.

Les jours se succédèrent, puis les mois, et deux ans s’écoulèrent.

CHAPITRE 10

C'était le printemps de nos quinze ans. Comme la glace hivernale avait duré plus que prévu, nous étions heureux de pouvoir nous retrouver dehors, au soleil. Nous avions enlevé nos tuniques, et nos peaux nues frissonnaient dans la brise légère. Je n'avais pas été aussi dévêtu de tout l'hiver : le temps avait été trop froid pour enlever nos fourrures et nos capes, si ce n'est à l'occasion des brèves toilettes de chat effectuées dans le creux de roche qui nous servait de baignoire. Achille s'étirait pour détendre ses membres engourdis par notre séjour prolongé à l'intérieur. Nous avions passé la matinée à nager et à chasser du gibier dans la forêt. Ravis d'être à nouveau utilisés, mes muscles étaient agréablement fatigués.

Je le regardais. À part la surface instable de la rivière, il n'y avait pas de miroirs au Pélion. Je ne pouvais donc mesurer les changements en moi qu'en étudiant ceux qui survenaient chez Achille. Ses membres étaient encore fins, mais ses muscles désormais apparents se soulevaient et s'abaissaient sous sa peau au gré de ses mouvements. Son visage aussi était devenu plus ferme, et ses épaules, plus larges.

— Tu as l'air plus vieux, remarquai-je.

Il arrêta de bouger, puis se retourna vers moi :

— Tu trouves ?

— Oui, affirmai-je en hochant la tête. Et moi ?

— Viens par ici.

Je me levai pour me rapprocher de lui, et il m'examina brièvement avant de répondre :

— Oui.

— Beaucoup plus vieux ? voulus-je savoir.

— Tes traits sont différents.

— Où ça ?

Il posa ma main droite sur ma mâchoire, dont il suivit les contours du bout des doigts.

— Là. Elle est plus large qu'avant.

Je levai la main pour me rendre compte par moi-même de la différence, sans trouver rien d'autre que ma peau et mes os, comme d'habitude. Achille me la prit pour la guider jusqu'à ma clavicule.

— Tu t'es élargi de là aussi, continua-t-il. Et puis il y a ça. Ses doigts se posèrent doucement sur la tendre protubérance émergeant de ma gorge.

Lorsque je déglutis, je sentis le bout de son doigt suivre son mouvement.

— Et sinon, quoi d'autre ? demandai-je.

Il désigna la traînée de poils fins et sombres qui couraient de ma poitrine à mon ventre.

Quand il cessa, mes joues étaient brûlantes.

— Ça suffit, déclarai-je plus brusquement que je n'en avais l'intention.

Je me rassis dans l'herbe, et il s'étira de plus belle. Après avoir regardé un instant le vent soulever ses cheveux et le soleil éclairer sa peau dorée, je me laissai aller en arrière afin de profiter aussi de sa caresse.

Au bout d'un moment, il s'arrêta pour venir s'asseoir à côté de moi. Nous contemplâmes l'herbe, les arbres, les minuscules bourgeons qui commençaient tout juste à pousser.

Sa voix était lointaine, presque négligente.

— Tu ne serais pas mécontent, je crois, de ta nouvelle apparence.

Mon visage se remit à me brûler, mais nous changeâmes aussitôt de sujet.

Nous avions presque seize ans. Bientôt, les messagers de Pélée allaient revenir chargés de cadeaux. Bientôt, les baies mûriraient, et les fruits rosiraient jusqu'à nous tomber dans les mains. Cette seizième année était la dernière de notre enfance, avant que nous soyons considérés comme des hommes par nos pères et obligés de porter capes et chitons[1] au lieu de simples

tuniques. Un mariage serait arrangé pour Achille, et si je le souhaitais, je pourrais moi aussi prendre femme. Je repensai aux servantes aux yeux maussades, ainsi qu'aux bribes de conversations surprises entre les autres garçons, où il était question de seins, de hanches et d'accouplement.

Elle est si douce qu'on dirait de la crème.

Une fois que ses cuisses sont autour de toi, tu oublies ton nom.

Les voix de mes congénères étaient perçantes d'excitation, leurs joues cramoisies. Et pourtant, dès que j'essayais d'imaginer ce dont ils parlaient, mon esprit devenait aussi fuyant qu'un poisson qui refuse de se laisser attraper.

D'autres images s'imposaient à la place. La courbe d'un cou penché sur une lyre, des cheveux brillant à la lueur du feu, des mains aux tendons tremblants. Achille et moi étions ensemble toute la journée, et il m'était impossible d'échapper à ces pensées, sans cesse ravivées par l'odeur des huiles avec lesquelles il se frictionnait les pieds ou les fragments de peau que j'entrevoyais pendant qu'il s'habillait. Je me détournais alors vivement, assailli par le souvenir de ce jour sur la plage, de la froideur de son regard, et de sa fuite. De plus, j'étais constamment hanté par celui de sa mère.

Je pris l'habitude de partir me promener seul, tôt le matin, quand Achille dormait encore, ou les après-midi, lorsqu'il s'entraînait au jeter de la lance. J'emmenais une flûte, mais je jouais rarement. Je trouvais plutôt un arbre auquel m'adosser pour respirer la senteur intense des cyprès apportée par le vent depuis le sommet de la montagne.

Lentement, comme pour échapper à ma propre conscience, ma main allait se poser entre mes cuisses. Si ce que je faisais était honteux, les pensées qui accompagnaient mes actes l'étaient encore davantage. Cependant, il aurait été pire qu'elles me viennent dans la grotte de quartz rose, avec lui à mes côtés.

Il m'était quelquefois difficile de revenir là-bas, après.

— Où étais-tu ? me demandait-il.

— Par là, répondais-je avec un geste vague.

Il hochait la tête, mais je savais qu'il avait vu le rouge qui m'était monté aux joues.

Au fur et à mesure que l'été devenait plus chaud, nous cherchions l'ombre de la rivière, dont les eaux renvoyaient des arcs de lumière tandis que nous y plongions à grand renfort d'éclaboussures. Au fond, les pierres moussues et fraîches roulaient sous mes pieds. Nos cris effrayaient les poissons, qui battaient en retraite dans leurs trous boueux ou vers des eaux plus calmes, en amont. Les torrents de glace fondue du printemps avaient disparu. Sur le dos, je me laissais porter par le flot paresseux. J'aimais sentir le soleil me caresser le ventre, et la fraîcheur des profondeurs de la rivière au-dessous de moi. Achille restait à mes côtés ou remontait le lent courant de la rivière à la nage.

Quand nous en avions assez, nous attrapions les branches basses des osiers pour nous hisser à moitié hors de l'eau. Ce jour-là, nous échangeâmes quelques coups de pied, jambes pendantes, histoire de déséquilibrer l'autre, ou de grimper sur sa branche. Impulsivement, je lâchai la mienne pour m'accrocher au torse suspendu d'Achille, ce qui lui arracha un *oh* de surprise. Nous luttâmes ainsi en riant, mes bras toujours passés autour de lui. Et puis un brusque craquement retentit et sa branche céda, nous précipitant tous les deux dans la rivière. En dépit de l'eau froide qui s'était refermée sur nous et de nos mains qui glissaient sur la peau de l'autre, nous continuâmes à nous battre.

Lorsque nous refîmes surface, nous étions hors d'haleine et hilares. Il se jeta sur moi pour me replonger dans l'eau claire, et nous poursuivîmes notre lutte, émergeant pour reprendre notre respiration avant de sombrer encore.

Finalement, les poumons brûlants, les joues écarlates à force d'être restés trop longtemps sous l'eau, nous nous traînâmes jusqu'à la rive pour nous y affaler au milieu des laîches[2] et des mauvaises herbes marécageuses, les pieds enfouis dans la boue fraîche des berges. De l'eau dégoulinait encore de ses cheveux, et je la regardai couler en filets le long de ses bras et de sa poitrine.

***

Le matin de son seizième anniversaire, je me réveillai tôt. Chiron m'avait montré un arbre sur les pentes du mont Pélion dont les figues – les premières de la saison – étaient en train de mûrir. Aux dires du centaure, Achille ne le connaissait pas. Cela faisait des jours que je voyais les petites boules vertes et dures gonfler, noircir, et s'alourdir de pépins, et je m'apprêtais enfin à les cueillir pour son petit-déjeuner.

Ce n'était pas mon seul cadeau. J'avais aussi trouvé un morceau de frêne bien sec, que j'avais entrepris de sculpter secrètement en taillant les couches supérieures. Au bout de presque deux mois, une forme était apparue : un garçon jouant de la lyre, tête levée vers le ciel, bouche ouverte comme s'il chantait. Je l'avais emporté avec moi lors de ma promenade.

Sur l'arbre, les fruits étaient riches et lourds, leur chair incurvée flexible sous mes doigts… Deux jours de plus, et ils auraient été trop mûrs. Je les rassemblai dans un bol de bois sculpté avant de les rapporter à la grotte avec précaution.

Achille était assis dans la clairière avec Chiron, une nouvelle caisse remplie de cadeaux de Pélée reposant à ses pieds, encore fermée. Lorsqu'il aperçut les figues, je vis ses yeux s'écarquiller très vite. Avant même que j'aie eu le temps de le poser devant lui, il s'était déjà levé pour plonger avidement les mains dans le bol. Nous nous empiffrâmes, les doigts et le menton collants de toute cette douceur.

La caisse contenait d'autres tuniques et de nouvelles cordes de lyre, et cette fois, pour son seizième anniversaire, une cape teinte dans ce pourpre si coûteux obtenu en écrasant les coquilles de *murex*. C'était la cape d'un prince ou d'un futur roi, et je vis d'ailleurs qu'elle lui plaisait. En outre, je savais qu'elle lui irait bien, car l'or de ses cheveux ferait ressortir sa couleur à merveille.

Chiron aussi avait préparé des surprises : un bâton de marche et un nouveau couteau à porter à la ceinture. J'offris ma statue à Achille en dernier. Il l'observa, passant le bout de ses doigts sur les petites marques laissées par mon couteau.

— C'est toi, expliquai-je avec un sourire idiot.

Quand il releva la tête, ses yeux reflétaient un plaisir intense.

— Je sais, répondit-il simplement.

Peu après, un soir, nous avions veillé tard près des braises. Achille s'était absenté la majeure partie de l'après-midi : la visite de Thétis l'avait retenu plus longtemps que d'habitude. À présent, il jouait sur la lyre de ma mère, et sa musique était douce et aussi lumineuse que les étoiles au-dessus de nos têtes.

Près de moi, j'entendis Chiron s'installer plus confortablement sur ses pattes repliées avec force bâillements. Un instant plus tard, le son de la lyre cessa, et la voix d'Achille retentit fortement dans les ténèbres.

— As-tu sommeil, Chiron ?

— Oui.

— Dans ce cas, nous allons te laisser te reposer.

En général, il n'était pas si prompt à se retirer, ni à s'exprimer en mon nom, mais j'étais moi-même fatigué, et je n'émis pas d'objection. Il se leva, souhaita bonne nuit au centaure, puis partit vers la grotte. Après m'être étiré, je profitai encore un peu de la lumière du feu avant de le suivre.

À l'intérieur, Achille était déjà au lit, le visage encore humide de ses ablutions à la source. Je l'imitai en me passant de l'eau fraîche sur le front.

— Tu ne m'as rien demandé au sujet de la visite de ma mère, lança-t-il.

— Comment va-t-elle ?

— Elle va bien.

Sachant qu'il me fournissait toujours la même réponse, je ne l'interrogeais pas systématiquement là-dessus.

— Bon.

Je pris un peu d'eau dans la coupe de mes mains pour rincer le savon que j'avais sur la figure. Nous le fabriquions avec des olives, dont il gardait encore un peu l'odeur riche et grasse.

Achille poursuivit :

— Elle dit qu'elle ne peut pas nous voir ici.

Je ne m'étais pas attendu à ce qu'il se confie autant au sujet de leur entrevue.

— Hein ?

— Elle ne peut pas nous voir ici. Sur le mont Pélion.

Il y avait quelque chose d'étrange dans sa voix, de la tension. Je pivotai vers lui.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Il fixa la voûte de la grotte.

— Elle dit… Je lui ai demandé si elle nous regardait vivre ici, continua-t-il d'une voix aiguë. Mais non.

La grotte fut soudain silencieuse en dehors du son de l'eau qui s'écoulait lentement.

— Oh ! lâchai-je simplement.

— Je voulais t'en parler. Parce que… je pensais que tu voudrais savoir. Elle… elle n'était pas contente que je lui aie posé cette question.

— Elle n'était pas contente, répétai-je mécaniquement.

J'avais le tournis à force de ruminer ses mots. *Elle ne peut pas nous voir.* Je réalisai que j'étais toujours debout près du bassin, à moitié frigorifié, ma serviette immobilisée près du menton. Je me forçai à la reposer et à me mettre au lit, en proie à une sorte de délire où l'espoir se mêlait à la terreur.

Je soulevai les couvertures pour m'allonger sur le matelas que sa peau avait déjà réchauffé. Il avait toujours le regard rivé au plafond.

— Es-tu… satisfait de sa réponse ? finis-je par lui demander.

— Oui.

Nous restâmes allongés là quelque temps, dans un silence tendu et presque palpable. Parfois, le soir, nous nous racontions des plaisanteries ou des histoires. Quand nous avions assez parlé, nous nous montrions les étoiles peintes sur la voûte.

« Orion », disais-je en suivant son doigt. « Les Pléiades ».

Mais ce soir-là, il ne se passa rien. Je fermai les yeux et patientai de longues minutes jusqu'à ce qu'il se soit endormi. Alors seulement, je me retournai vers lui.

Il était allongé sur un côté, à m'observer. Je ne l'avais pas entendu bouger. *Je ne l'entends jamais*, pensai-je. Il était complètement immobile, de cette immobilité absolue qui n'appartenait qu'à lui. Soudain conscient de l'espace nu et sombre entre nous, je respirai profondément.

Il se pencha vers moi.

Nos bouches s'ouvrirent l'une sous l'autre, et la chaleur de sa gorge sucrée coula dans la mienne. Je n'arrivais plus à penser, incapable de faire autre chose à part goûter avidement, au fil de nos respirations, le suave mouvement de ses lèvres. C'était un miracle.

Je tremblais de peur à la pensée qu'il allait s'enfuir. J'ignorais comment m'y prendre, ce qu'il aimerait. J'embrassai son cou, la vaste étendue de sa poitrine au goût de sel. Sous mes caresses, il semblait gonfler et mûrir. Il sentait les amandes et la terre. Il se pressa contre moi, meurtrissant mes lèvres jusqu'à leur donner la couleur du vin.

Il s'immobilisa lorsque je le pris dans ma main, aussi doux que le velours délicat des pétales. Je connaissais la peau dorée d'Achille et la courbe de son cou, le creux de ses coudes. Je savais reconnaître le plaisir chez lui. Nos corps s'emboîtèrent, pareils à des doigts entrelacés. Les couvertures s'étaient entortillées autour de moi. Il les arracha pour nous dénuder tous les deux. Choqué par le contact de l'air froid sur ma peau, je frissonnai. Sa silhouette se découpait sur les astres peints au plafond, l'étoile polaire juste au-dessus de son épaule. Sa main glissa sur mon ventre qui se soulevait et s'abaissait

rapidement. Il me caressa doucement, comme s'il lissait la plus fine des étoffes, et mes hanches s'arquèrent à son toucher. Je l'attirai vers moi, tremblai encore et encore. Lui aussi tremblait, haletant comme s'il venait de courir, très loin et très vite.

Je prononçai son nom, je crois. Il sortit de moi dans un souffle, et je me sentis aussi creux qu'un roseau accroché dehors, sifflant au gré du vent. Le temps était rythmé par chacune de nos expirations.

Ses cheveux glissaient entre mes doigts. Tout se précipitait. Mon sang battait fiévreusement sous les mouvements de sa main. Bien que son visage soit tout contre le mien, j'essayais de l'attirer plus près encore. « N'arrête pas », lui demandai-je.

Il n'arrêta pas. La sensation enfla jusqu'à ce qu'un cri rauque s'échappe de ma gorge, et je me cambrai contre lui dans une brutale explosion de jouissance.

Mais ce n'était pas suffisant. Ma main se tendit, trouva l'endroit de son plaisir. Ses paupières se fermèrent. Il y avait un rythme qu'il aimait, et je sentais son désir à sa respiration saccadée. Mes doigts continuaient sans relâche, guidés par chacun de ses soupirs, de plus en plus rapprochés. Ses paupières étaient de la couleur d'un ciel d'aurore. Son odeur, celle de la terre après la pluie. Sa bouche s'ouvrit en un cri inarticulé, et nous étions pressés si fort l'un contre l'autre que je sentis sa chaleur jaillir contre moi. Il eut un bref frisson, après quoi nous restâmes allongés sans bouger.

Aussi lentement que tombe le crépuscule, je me rendis peu à peu compte de la sueur qui me recouvrait, de l'humidité des couvertures et de celle qui poissait nos ventres. Nous nous séparâmes, les traits gonflés et à moitié meurtris de trop de baisers. Une odeur moite et sucrée comme celle des fruits laissés au soleil régnait dans la grotte. Nos regards se croisèrent en silence. La peur s'empara brutalement de moi. C'était sans nul doute le moment le plus périlleux, et je me raidis, craignant déjà ses regrets.

— Je ne pensais pas… commença-t-il, pour s'arrêter aussitôt.

Il n'y avait rien au monde que j'avais plus envie d'entendre que ce qu'il n'avait pas dit.

— Quoi ?

Si c'est négatif, autant en finir vite.

— Je ne pensais pas que nous pourrions un jour…

Il pesait chaque mot, et je pouvais difficilement lui en vouloir.

— Je ne le pensais pas non plus, renchéris-je.

— Tu regrettes ?

Sa question était sortie d'une traite.

— Non.

— Moi non plus.

Le silence revint, mais je ne me souciais pas de la paillasse humide, ni de mon corps en sueur. Il me regardait résolument de ses iris verts pailletés d'or. Une certitude s'épanouit en moi et vint se loger dans ma gorge. *Je ne le quitterai jamais. Je serai à lui pour toujours, autant qu'il voudra de moi.*

Si j'avais pu exprimer une chose pareille en paroles, je l'aurais fait, seulement aucun terme ne semblait assez grand pour contenir cette vérité qui s'affirmait de minute en minute.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, il me prit la main. Je n'avais pas besoin de la regarder : ses doigts étaient gravés dans ma mémoire, fins et veinés à la manière de pétales, robustes, rapides et infaillibles.

— Patrocle, dit-il simplement.

Il avait toujours été meilleur que moi avec les mots.

Le lendemain, je me réveillai étourdi, le corps ivre de chaleur et d'aise. Après la tendresse était venue la passion. Nous avions davantage pris notre temps la deuxième fois, prolongeant à l'infini cette nuit irréelle. Mais en le voyant émerger doucement du sommeil à mes côtés, une main humide et recroquevillée posée sur mon ventre telle une fleur à l'aube, je me sentais à nouveau nerveux. Je me souvins tout d'un coup de mes actes et de mes paroles, des bruits que j'avais émis. J'avais peur que le charme ne soit rompu,

et que la lumière qui s'insinuait par l'entrée de la grotte ne change tout cela en pierre. Et puis il se réveilla, les lèvres arrondies en un bonjour à moitié endormi, la main déjà tendue vers la mienne. Nous restâmes allongés ainsi jusqu'à ce que la clarté matinale éclaire brillamment la grotte et que Chiron nous appelle.

Après le petit-déjeuner, nous courûmes nous laver à la rivière. Je savourais le miracle de pouvoir le contempler ouvertement, appréciant le jeu de la lumière pommelée sur ses membres, la courbe de son dos quand il plongeait sous l'eau. Ensuite, nous réapprîmes les lignes de nos corps respectifs, étendus sur la rive. Ici, et là, et là aussi. Nous étions comme des dieux à l'aube du monde, en proie à une joie si vive qu'elle nous rendait incapables de voir autre chose que l'autre.

Si Chiron avait remarqué un changement, il ne le mentionna pas. Malgré tout, je ne pouvais pas m'empêcher de m'inquiéter.

— Tu crois qu'il sera en colère ?

Nous nous trouvions près du champ d'oliviers situé sur la face nord de la montagne. Les vents y étaient plus doux, aussi frais et purs que de l'eau de source.

— Je ne pense pas.

Achille tendit la main vers ma clavicule, dont il aimait tracer les contours du doigt.

— Mais il pourrait. Il doit sûrement se douter de quelque chose, à force. Tu penses qu'on devrait lui en parler ?

Ce n'était pas la première fois que j'abordais le sujet. Nous en avions souvent discuté avec une excitation de conspirateurs.

— Si tu veux.

C'était ce qu'il disait toujours.

— Tu ne penses vraiment pas qu'il se mettra en colère ?

Il réfléchit un moment. J'adorais sa façon de réagir. Peu importe combien de fois je lui avais posé cette question, il me répondait toujours comme si

c'était la première.

— Je ne sais pas, dit-il en croisant mon regard. Quelle importance ? Je n'arrêterais pas pour autant.

Sa voix était lourde de désir, et je sentis une rougeur révélatrice envahir ma peau.

— Il est tout de même possible qu'il aille le rapporter à ton père, qui pourrait être contrarié, lui, dis-je d'une voix presque désespérée.

Bientôt, ma peau serait brûlante, et je serais incapable de penser.

— Et après ?

La première fois qu'il avait parlé de cette façon, j'avais été choqué à l'idée qu'Achille puisse envisager de braver Pelée. Non seulement je ne comprenais pas ce genre d'attitude, mais j'arrivais à peine à l'imaginer. L'entendre s'exprimer sur ce ton défiant avait l'effet d'une drogue. Je ne m'en lassais jamais.

— Et ta mère ?

Telle était la trinité de mes angoisses : Chiron, Pélée, et Thétis.

Il haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'elle pourrait bien faire ? M'enlever ?

Elle pourrait me tuer, songeai-je en silence. Cependant, la brise était trop douce et le soleil trop chaud pour énoncer ce genre de crainte à voix haute.

Il m'examina un court instant.

— Ça te dérangerait qu'ils soient fâchés ?

Oui. Je serais horrifié si j'apprenais que Chiron m'en voulait. La désapprobation des autres m'avait toujours profondément affecté. Je n'arrivais pas à m'en débarrasser avec la même désinvolture qu'Achille. En revanche, si nous devions en arriver là, je ne laisserais pas cet événement nous séparer.

— Non, répondis-je donc.

— Tant mieux !

Je tendis la main pour caresser une mèche de cheveux sur sa tempe. Il baissa les paupières. Je contemplai son visage levé vers le soleil. La

délicatesse de ses traits lui donnait parfois l'air encore plus jeune. Ses lèvres étaient rouges et pleines.

Il rouvrit les yeux.

— Trouve-moi un héros qui ait été heureux.

Je réfléchis. Héraclès était devenu fou avant de tuer sa famille ; Thésée avait perdu son épouse et son père ; les enfants de Jason et sa nouvelle femme avaient été assassinés par la précédente ; et si Belléphoron avait tué la Chimère, il était resté estropié après être tombé du dos de Pégase.

— Tu vois, tu ne peux pas.

Il s'était rassis, penché en avant.

— C'est vrai.

— Je sais. On ne te laisse jamais être à la fois célèbre et heureux, constata-t-il en arquant un sourcil. Je vais te confier un secret.

— Vas-y !

J'aimais tant le voir de cette humeur-là.

— Je vais être le premier.

Il prit ma paume dans la sienne, puis continua.

— Jure-le !

— Pourquoi moi ?

— Parce que c'est à cause de toi. Jure-le !

— Je le jure ! répondis-je, hypnotisé par ses joues cramoisies et la flamme qui dansait dans son regard.

— Je le jure ! répéta-t-il tel un écho.

Nous restâmes assis, main dans la main. Au bout d'un moment, il eut un grand sourire.

— Je me sens capable de dévorer le monde tout cru !

Quelque part sur les flancs de la montagne au-dessous de nous, une trompette retentit. Le son était brusque et haché, pareil à un avertissement. Avant que j'aie eu le temps de dire un seul mot ou d'esquisser le moindre mouvement, Achille avait déjà sauté sur ses pieds et dégainé sa dague du

fourreau attaché à sa cuisse. Dans ses mains, ce simple couteau de chasse serait suffisant. Il se tenait prêt, complètement immobile, tous ses sens de demi-dieu aux aguets.

Moi aussi, j'avais un couteau. Je l'attrapai en silence avant de me lever. Achille s'était placé entre la direction d'où venait le bruit et moi. Je ne savais pas si je devais le rejoindre en brandissant mon arme. En fin de compte, je ne bougeai pas. Il s'agissait d'une sonnerie de guerre, et ainsi que Chiron l'avait dit si crûment, c'était Achille qui possédait le don de se battre, pas moi.

La trompette retentit encore une fois. Nous entendîmes le sous-bois bruisser sous les pas d'un homme. Peut-être était-il perdu, ou en danger. Achille avança vers l'endroit d'où provenait le son. Comme pour lui répondre, la trompette sonna encore. Une voix hurla alors en contrebas.

— Prince Achille !

Nous nous immobilisâmes.

— Achille, je suis venu voir le prince Achille !

Des oiseaux s'envolèrent brusquement des arbres, fuyant la clameur.

— Des hommes de ton père, murmurai-je.

Seul un héraut royal aurait su où venir nous trouver.

Bien qu'Achille ait opiné d'un signe du menton, il semblait bizarrement réticent à répondre. J'imaginais à quelle vitesse son pouls devait battre. Quelques secondes plus tôt, il était prêt à tuer.

— Nous sommes ici ! criai-je en mettant mes mains en cornet.

Le bruit cessa.

— Où ça ?

— Peux-tu suivre le son de ma voix ?

Il y parvint avec difficulté. Un certain temps s'écoula avant qu'il ne prenne pied dans la clairière, le visage couvert de griffures, sa tunique aux armes du palais maculée de sueur. Il s'agenouilla à contrecœur, avec ressentiment, même. Achille avait baissé son arme, mais je notai qu'il la tenait toujours particulièrement fermement.

— Oui ? dit-il avec froideur au messager.

— Ton père veut te voir. Des affaires urgentes nécessitent ton retour.

Je me figeai presque autant qu'Achille quelques instants plus tôt. Peut-être que si je restais suffisamment immobile, nous ne serions pas obligés de partir.

— Quel genre d'affaires ? demanda-t-il.

Une fois qu'il eut plus ou moins repris ses esprits, l'homme se souvint qu'il parlait à un prince.

— Pardon, mon seigneur. Je ne suis pas au courant de tout. Des messagers de Mycènes sont venus apporter des nouvelles à Pélée. Ton père prévoit de s'adresser au peuple ce soir, et il souhaite que tu sois présent. J'ai amené des chevaux qui attendent en bas.

Il y eut un bref silence. Je crus presque qu'Achille allait décliner l'offre, mais il finit tout de même par répondre :

— Patrocle et moi allons devoir préparer nos bagages.

Sur le chemin qui nous ramenait à la grotte et à Chiron, nous échafaudâmes des hypothèses au sujet de la nouvelle. Mycènes était située beaucoup plus au sud, et Agamemnon, son roi, aimait à se considérer comme un meneur d'hommes. On racontait qu'il possédait la plus grande armée de tous nos royaumes.

— Quoi qu'il en soit, nous ne devrions pas rester là-bas plus d'une ou deux nuits, m'assura Achille.

Je hochai la tête, ravi de sa promesse. *Juste quelques jours.*

Chiron nous attendait.

— J'ai entendu des cris, remarqua-t-il.

Nous qui le connaissions bien sentîmes la pointe de désapprobation dans sa voix. Il n'aimait pas que l'on perturbe la paix de sa montagne.

— Mon père m'ordonne de rentrer, expliqua Achille. Simplement pour ce soir. Je pense être de retour bientôt.

— Je vois.

Il paraissait plus imposant que d'habitude, ses sabots ternes contrastant avec le vert vif de l'herbe, ses flancs alezans illuminés par la lumière du soleil. Je me demandai s'il se sentirait seul en notre absence. Je ne l'avais jamais vu en compagnie d'un autre centaure. Un jour, nous l'avions questionné à leur propos, et il s'était crispé. « Des barbares ! » s'était-il exclamé.

Nous rassemblâmes nos effets personnels. À part des tuniques et une flûte, je n'avais presque rien à emporter. Achille possédait à peine quelques objets de plus : ses vêtements, des pointes de lance de sa propre fabrication, et la statue que j'avais sculptée. Après les avoir fourrés dans des sacs de cuir, nous fîmes nos adieux à Chiron. Toujours plus hardi que moi, Achille enlaça le centaure et passa ses bras autour de lui à l'endroit où son flanc de cheval cédait la place à la chair humaine. Le messager qui attendait un peu en retrait s'agita, mal à l'aise.

— Achille, dit Chiron. Te souviens-tu du jour où je t'ai demandé ce que tu ferais quand les hommes voudraient que tu te battes ?

— Oui, répondit Achille.

— Tu devrais réfléchir à ta réponse.

Un frisson me parcourut, mais je n'eus pas le loisir d'approfondir davantage. Chiron s'était retourné vers moi.

— Patrocle, poursuivit-il.

Mon nom avait sonné comme un ordre.

Je fis un pas en avant et il posa sa grosse main aussi chaude que les rayons du soleil sur ma tête. Je respirai cette odeur particulière qui n'appartenait qu'à lui, mélange de cheval, de sueur, d'herbes et de forêt.

Il reprit la parole à voix basse :

— Tu ne renonces plus aux choses aussi facilement, maintenant.

Faute de savoir quoi répondre, je le remerciai.

L'ombre d'un sourire apparut sur son visage.

— Porte-toi bien.

Sur ce, il retira sa main de ma tête, où son absence laissa un vide glacé.

— Nous reviendrons bientôt, répéta Achille.

Les yeux de Chiron étaient sombres dans la lumière oblique de l'après-midi.

— Je guetterai votre retour.

Nos sacs chargés sur nos épaules, nous quittâmes la clairière devant la grotte. Le soleil avait déjà dépassé le méridien, et le messager s'impatientait. Nous descendîmes rapidement la colline avant de grimper sur les montures qui nous attendaient. C'était étrange de se retrouver en selle après toutes ces années passées à pied, et les chevaux me rendaient nerveux. Je m'attendais à moitié à ce qu'ils parlent, alors qu'ils en étaient bien sûr incapables. Je me contorsionnai pour jeter un regard en arrière vers le Pélion dans l'espoir d'apercevoir la grotte de quartz rose, ou Chiron lui-même. Malheureusement, nous étions trop loin. Je me tournai donc vers la route pour me laisser reconduire à Phtie.

---

1 Tunique de lin plissé fin cintrée à la taille portée à même la peau, et généralement complétée par une écharpe.

2 Plante vivace à feuilles coupantes croissant dans les lieux humides, aussi appelée carex.

CHAPITRE 11

Les dernières lueurs du soleil embrasaient l'horizon quand nous dépassâmes la pierre marquant la limite du périmètre du palais.

Nous entendîmes un cri monter des gardes, et une trompette lui répondre. Une fois au sommet de la colline, la demeure du père d'Achille devint visible, avec la mer menaçante en arrière-plan.

Et là, devant le seuil de la maison, Thétis fit une apparition aussi brutale que la foudre. Sa chevelure noire et brillante se détachait sur le marbre blanc de l'édifice. Sa robe était sombre, de la même couleur qu'un océan agité, un mélange de violets meurtris et de gris tourmentés. Quelque part derrière se tenaient les gardes, ainsi que Pélée, mais je les ignorai, incapable de détacher mes yeux de la déesse, dont la mâchoire était semblable à une lame de couteau incurvée.

— Ta mère, murmurai-je à l'attention d'Achille.

J'aurais juré que ses yeux venaient de lancer des éclairs dans ma direction comme si elle avait entendu. Malgré tout, je me forçai à avancer en avalant ma salive.

Elle ne me fera pas de mal. Chiron a promis que non.

C'était étrange de la voir parmi les mortels : en dépit de la pâleur cireuse de sa peau, Pélée et ses gardes semblaient encore plus délavés et blêmes. Thétis se tenait à bonne distance d'eux, égratignant le ciel de sa stature surnaturelle. Devant elle, les gardes baissaient les yeux, par crainte ou par déférence.

Achille sauta à bas de son cheval, et je l'imitai. Quand Thétis l'attira dans ses bras, je vis les gardes se dandiner d'un pied sur l'autre. Sans doute se

demandaient-ils à quoi ressemblait le contact de sa peau, tout en étant bien contents de ne pas le savoir.

— Fruit de mes entrailles, chair de ma chair, Achille, déclara-t-elle.

Si elle n'avait pas parlé fort, ses mots avaient porté à travers la cour.

— Sois le bienvenu à la maison.

— Merci, Mère, répondit Achille, conscient comme nous tous qu'elle tentait de reprendre possession de lui.

Le protocole demandait qu'un fils salue son père en premier. Les mères venaient en second, ou pas du tout, seulement c'était une déesse. La bouche de Pélée s'était crispée, mais il ne dit rien.

Lorsque Thétis relâcha son étreinte, Achille se dirigea vers son père.

— Sois le bienvenu, fils, dit à son tour celui-ci.

Sa voix semblait ténue comparée à celle de son épouse divine, et il paraissait plus vieux. Il y avait trois ans que nous étions partis.

— Toi aussi, Patrocle.

Voyant que tout le monde se tournait vers moi, je parvins à saluer le roi. J'étais tellement conscient des regards scrutateurs que me lançait Thétis que ma peau me piquait comme si je venais de traverser l'étendue de bruyères qui menaient à l'océan. Aussi fus-je soulagé qu'Achille reprenne la parole.

— Quelle est donc cette nouvelle, Père ?

Pélée jeta un coup d'œil aux gardes. Spéculations et rumeurs devaient aller bon train dans chaque couloir du palais.

— Je ne voulais pas l'annoncer avant que tout le monde soit rassemblé. Nous t'attendions. Viens, nous allons commencer.

Nous le suivîmes à l'intérieur. J'avais envie de parler à Achille, mais je n'osais pas. Thétis marchait juste derrière nous. Les domestiques s'écartaient d'elle à la hâte avec de petits soupirs surpris. *La déesse*. Ses pieds touchaient le sol de pierre sans aucun bruit.

La grande salle à manger était remplie à craquer de tables et de bancs. Des serviteurs s'affairaient à apporter des plateaux de nourriture, ou passaient

chargés de coupes de vin remplies à ras bord. À l'avant de la table se dressait une estrade prête à accueillir Pélée, sa femme et son fils. Trois places. Mes joues s'empourprèrent. À quoi d'autre m'attendais-je ?

Même au milieu du vacarme des préparatifs, la voix d'Achille me sembla très forte quand il prit la parole.

— Père, je ne vois pas de place pour Patrocle.

Mes joues devinrent encore plus cramoisies.

— Achille, intervins-je dans un murmure.

Ce n'est pas grave, étais-je sur le point de dire. *Je vais m'asseoir avec les hommes, ça m'est égal.* Cependant, il m'ignora.

— Patrocle est mon fidèle compagnon. Il doit être à mes côtés.

Thétis cligna des yeux, et je sentis son regard brûlant sur moi. Ses lèvres se tordirent en signe de désapprobation.

— Très bien, concéda Pélée.

Il fit signe à un domestique qui ajouta un couvert, par bonheur à l'autre bout de la table, loin de la déesse. Soucieux de me faire le plus petit possible, je suivis Achille jusqu'à nos sièges.

— Elle va me détester, maintenant, commentai-je.

— Elle te déteste déjà, répondit-il avec un sourire éclair.

Cela ne me rassura pas.

— Pourquoi est-elle venue ? chuchotai-je.

Seul un événement vraiment important pouvait l'avoir attirée ici, loin de ses grottes sous-marines. Son mépris pour moi n'était rien comparé à l'expression qui se peignait sur son visage dès que Pélée entrait dans son champ de vision.

Achille était perplexe.

— Je ne sais pas. C'est étrange. Je ne les ai jamais vus ensemble tous les deux depuis mon enfance.

Je me souvins du conseil d'adieu de Chiron à Achille : *tu devrais réfléchir à ta réponse.*

— Chiron pense que la nouvelle, c'est une guerre.

Achille fronça les sourcils.

— Mais il y a toujours la guerre à Mycènes. Je ne vois pas pourquoi ils avaient besoin de nous appeler.

Quand Pélée s'assit, un héraut donna trois coups de trompette pour signaler le début du repas. D'habitude, il fallait quelques minutes aux hommes qui s'attardaient encore sur les terrains d'exercices ou expédiaient leurs occupations pour se rassembler, mais cette fois, ils arrivèrent d'un coup, comme une inondation après la rupture des glaces hivernales. La pièce se remplit rapidement de convives qui se bousculaient pour avoir les meilleurs sièges tout en échangeant des potins. J'entendais la tension dans leurs voix où perçait une excitation croissante. Personne ne prenait la peine de réprimander un serviteur ou de donner un coup de pied à un chien quémandant de la nourriture : les esprits étaient trop occupés par les nouvelles qu'amenait l'envoyé de Mycènes.

Thétis s'était assise, elle aussi. Il n'y avait ni assiette ni couteau pour elle : les dieux vivaient d'ambroisie et de nectar, de la saveur de nos offrandes carbonisées, et du vin que nous versions dans leurs autels. Bizarrement, elle n'était pas aussi visible ici, aussi intense qu'à l'extérieur, comme si elle avait rétréci au milieu de tous ces meubles volumineux et ordinaires.

Lorsque Pélée se mit debout, le calme envahit la salle jusqu'aux bancs les plus éloignés. Il leva sa coupe.

— J'ai reçu des nouvelles des fils d'Atrée, Agamemnon et Ménélas.

Les derniers mouvements et les ultimes murmures cessèrent complètement. Même les domestiques se turent. Je respirais à peine. Sous la table, Achille pressa sa jambe contre la mienne.

— Il y a eu un crime.

Pélée, qui pesait visiblement ses mots, marqua une nouvelle pause.

— La femme de Ménélas, la reine Hélène, a été enlevée du palais de Sparte.

Hélène ! Les convives échangèrent des chuchotements étouffés avec leurs voisins. Depuis son mariage, les récits de sa beauté étaient devenus encore plus élogieux. Ménélas avait construit, pour la protéger, un palais aux murs épais d'une double muraille de pierre, puis entraîné ses soldats à le défendre durant dix ans. Et malgré tous ses efforts, on avait ravi sa femme. *Qui était le coupable ?*

— Ménélas avait accueilli une délégation envoyée par le roi Priam de Troie, conduite par son fils, le prince Pâris. C'est lui le responsable. Il a enlevé la reine de Sparte dans sa chambre à coucher pendant que son époux dormait.

Un grondement indigné s'éleva. Seul un habitant de l'Est était capable d'insulter de la sorte la bienveillance de son hôte. Il était bien connu qu'ils s'aspergeaient de parfum et qu'ils étaient corrompus par une vie trop facile. Un véritable héros se serait emparé d'Hélène ouvertement, à la force de l'épée.

— Agamemnon et Mycènes lancent un appel aux gens de Hellas[1] pour qu'ils rejoignent à la voile le royaume de Priam afin de porter secours à Hélène. Selon eux, Troie est opulente et facile à prendre. Tous ceux qui combattront reviendront riches et célèbres.

Pélée avait bien formulé ses arguments. Richesse et renommée étaient des motifs pour lesquels notre peuple avait toujours été capable de tuer.

— Ils m'ont demandé d'envoyer une délégation d'hommes de Phtie, et j'ai donné mon accord, poursuivit Pélée. Il attendit que les murmures se calment avant d'ajouter : par contre, je n'enrôlerai personne contre sa volonté, et je ne commanderai pas moi-même cette expédition.

— Qui la dirigera ? cria quelqu'un.

— Ce n'est pas encore déterminé, répondit Pélée, mais je vis ses yeux se poser rapidement sur son fils.

Non, pensai-je. Ma main se crispa sur le rebord du siège. *Pas encore*. De l'autre côté de la table, Thétis arborait une expression froide et impassible, le

regard distant. *Elle est au courant. Elle veut qu'il parte*. Chiron et la grotte rose me parurent soudain incroyablement loin : une idylle enfantine. Je compris tout à coup la portée des paroles du centaure : tout le monde dirait qu'Achille était destiné à la guerre. Que ses mains et ses pieds si rapides avaient été créés dans le seul but de forcer les imposants murs de Troie. Ils le jetteraient en pâture aux milliers de lances troyennes pour le regarder triomphalement tacher ses doigts blancs de rouge.

Pélée fit signe à Phénix, son plus vieil ami, assis à l'une des premières tables.

— Le seigneur Phénix notera les noms de ceux qui veulent participer.

Il y eut une certaine agitation sur les bancs alors que les hommes commençaient à se lever, mais Pélée leva la main.

— Ce n'est pas fini, continua-t-il en brandissant un morceau de lin noirci d'inscriptions sombres. Avant les fiançailles d'Hélène au roi Ménélas, la princesse avait de nombreux prétendants. Il semblerait que ces derniers aient prêté serment de la protéger, qui que soit celui qui remporterait sa main. Agamemnon et Ménélas demandent aujourd'hui à ces hommes d'honorer leur promesse et de ramener Hélène à son époux légitime.

Il tendit le morceau de lin au héraut.

Je fixai un point devant moi. *Un serment*. L'image d'un brasero et du sang d'une chèvre blanche qui s'écoulait surgit dans mon esprit, suivie de celle d'une salle richement décorée remplie d'hommes immenses.

Le héraut leva la liste. J'eus l'impression que la pièce se mettait à tournoyer, et ma vision se brouilla. Il entama sa lecture.

Anténor.

Eurypyle.

Machaon.

Je reconnus la plupart des noms, comme nous tous, puisqu'il s'agissait des héros et des rois de notre époque. À cela près que pour moi, ils représentaient

bien plus : je les avais vus, dans une pièce au sol de pierre et à l'atmosphère lourde de la fumée d'un feu.

Agamemnon. Le souvenir d'une épaisse barbe noire, d'un homme sombre aux yeux rétrécis et inquisiteurs.

Ulysse. La cicatrice qui s'enroulait autour de sa cheville, aussi rose que des gencives.

Ajax. Deux fois plus grand que tous les autres occupants de la pièce, avec son énorme bouclier derrière lui.

Philoctète, l'archer.

Ménoitiades.

Le messager s'interrompit, et j'entendis chuchoter : « *Qui ça ?* »

Comme mon père ne s'était pas particulièrement distingué durant les années qui avaient suivi mon exil, sa renommée avait diminué et son nom était tombé dans l'oubli. De plus, ceux qui le connaissaient n'avaient jamais entendu parler de son fils. Je restai assis, pétrifié, n'osant pas bouger de peur de me dévoiler. *Je vais être obligé d'aller à cette guerre*, pensai-je.

Le héraut s'éclaircit la gorge avant de reprendre.

Idoménée.

Diomède.

— Il parle de toi ? Tu étais là-bas ?

Achille s'était retourné vers moi. En dépit de sa voix étouffée, je craignais que quelqu'un l'entende.

J'opinai, la bouche trop sèche pour répondre. Je n'avais pensé qu'au danger auquel il pourrait être exposé, et à la façon de m'y prendre pour l'empêcher de partir, si possible, sans même envisager mon propre cas.

— Écoute. Ce n'est plus ton nom. Ne dis rien. Nous allons réfléchir. Demander à Chiron.

Achille ne s'exprimait jamais aussi précipitamment, en mangeant ses mots. Son ton pressant m'aida à retrouver partiellement mes esprits, et son regard plongé dans le mien me redonna courage. J'opinai à nouveau.

Les noms continuaient à s'égrener, et avec eux, les souvenirs. Les trois femmes sur l'estrade, Hélène parmi elles. Une pile de trésors, l'air réprobateur de mon père. La froideur de la pierre sous mes genoux. Je croyais l'avoir rêvé. Il n'en était rien.

L'énumération terminée, Pélée renvoya les hommes. Impatients d'aller s'enrôler auprès de Phénix, ils se levèrent tous ensemble en repoussant les bancs qui raclèrent le sol. Pélée pivota vers nous.

— Venez. J'aimerais m'entretenir plus longuement avec vous.

Je jetai un coup d'œil à Thétis pour voir si elle allait se joindre à nous, mais elle avait disparu.

Nous nous assîmes au coin du feu dans les quartiers de Pélée, qui nous proposa du vin à peine coupé d'eau. Achille le refusa. Quant à moi, j'en acceptai une coupe, sans la boire. Le roi était installé dans son vieux siège à haut dossier garni de coussins, tout près du feu. Ses yeux s'attardèrent sur Achille.

— Je t'ai rappelé ici avec l'idée que tu aurais peut-être envie de commander cette armée.

Voilà qui était dit. Le feu craqua : le bois était vert.

Achille planta son regard dans celui de son père.

— Je n'en ai pas encore terminé avec Chiron.

— Tu es resté au Pélion plus longtemps que moi et qu'aucun héros avant toi.

— Ça ne signifie pas que je suis obligé de voler au secours des fils d'Atrée à chaque fois qu'ils perdent leur femme.

J'aurais cru que cette remarque pourrait arracher un sourire à Pélée. Je me trompais.

— Je ne doute pas que Ménélas enrage de la perte de sa femme, mais le message émanait d'Agamemnon. Il a vu Troie s'enrichir durant des années, et maintenant, il veut en récolter les fruits. La prise de cette cité est un exploit

digne des plus grands. Il y aura certainement de nombreux honneurs à récolter en s'embarquant avec lui.

Achille serra les lèvres.

— Il y aura aussi d'autres guerres.

Si Pélée n'acquiesça pas vraiment, je vis qu'il reconnaissait le bien-fondé de cette réponse.

— Et Patrocle ? Il a été appelé à servir.

— Patrocle n'est plus le fils de Ménoetios, aujourd'hui. Il n'est donc pas lié par le serment.

Le pieux roi haussa un sourcil.

— Cet argument est discutable.

— Je ne trouve pas, rétorqua Achille en levant le menton. Le serment a été annulé le jour où son père l'a renié.

— Je ne souhaite pas y aller, dis-je d'une petite voix.

Pélée nous dévisagea brièvement tous les deux avant de répondre :

— Ce n'est pas à moi de prendre une décision de cette ampleur. Je vous laisse libres.

Je sentis ma tension se relâcher un peu. Il ne me dénoncerait pas.

— Achille, des hommes sont là pour te parler. Ce sont des rois envoyés par Agamemnon.

Par la fenêtre, j'entendis le murmure régulier de l'océan sur le sable. J'arrivais même à sentir le sel.

— Ils vont me demander de me battre, répliqua Achille.

Ce n'était pas une question.

— Oui.

— Tu veux que je leur accorde une audience.

— Oui.

Le silence s'était réinstallé, mais Achille le brisa.

— Je ne vais pas vous déshonorer, ni eux, ni toi. J'écouterai leurs arguments. En revanche, tu dois savoir qu'ils ne me convaincront sans doute

pas.

Je m'aperçus que Pélée était quelque peu surpris par la certitude de son fils.

— Ce n'est pas non plus à moi d'en décider, répliqua-t-il doucement. Le feu craqua de plus belle, crachant la sève.

Achille s'agenouilla, et Pélée lui posa une main sur la tête. J'étais habitué à voir Chiron faire le même geste, et en comparaison, la main du roi me parut vieille et flétrie avec ses veines tremblantes. Il était parfois difficile de se souvenir qu'il avait été un guerrier, et qu'il avait marché avec les dieux.

La chambre d'Achille était restée telle qu'il l'avait laissée, à l'exception de la paillasse, qu'on avait enlevée en notre absence. J'étais bien content. Cela me fournirait une excuse facile si quelqu'un nous demandait pourquoi nous dormions dans le même lit. Quand nous nous enlaçâmes, je songeai à toutes ces nuits où j'étais resté allongé là, éveillé, à l'aimer en silence.

Un peu plus tard, Achille se pressa contre moi pour murmurer une dernière chose d'un ton somnolent :

— Si tu dois y aller, tu sais que j'irai avec toi.

Et puis le sommeil nous gagna.

---

1 La Grèce.

CHAPITRE 12

Au réveil, la lumière rouge derrière mes paupières tentait de lutter contre celle du soleil. Mon épaule droite était restée exposée à la brise soufflant par la fenêtre qui donnait sur la mer. J'avais froid. L'espace à côté de moi était vide, mais l'oreiller avait encore la forme d'Achille, et les draps sentaient notre odeur à tous les deux.

J'étais resté tant de matinées dans cette chambre pendant qu'il rendait visite à sa mère que je ne trouvai pas son absence étrange. Mes paupières se refermèrent, et je replongeai dans les images alanguies de mes rêves. Le temps passa. Le soleil chauffait l'appui de fenêtre. Les oiseaux étaient réveillés, ainsi que les domestiques, et les hommes. J'entendais leurs voix retentir depuis la plage et la salle d'armes, la clameur des corvées matinales. Je m'assis. Ses sandales retournées étaient au pied du lit, oubliées. Rien d'inhabituel jusque-là. Il marchait nu-pieds presque partout.

Je supposai qu'il était allé prendre son petit-déjeuner seul pour me laisser dormir. Une partie de moi avait envie de rester dans la chambre jusqu'à son retour, mais c'était de la lâcheté. J'avais droit à ma place à ses côtés maintenant, et je refusais de me laisser intimider par les regards des serviteurs. Après avoir enfilé ma tunique, je partis à sa recherche.

***

Il n'était pas dans la salle à manger où les domestiques débarrassaient les mêmes plateaux et les mêmes bols qu'autrefois. Ni dans la salle du conseil de Pélée, aux murs ornés de tapisseries pourpres et des armes des précédents rois de Phtie. Ni dans la pièce où nous jouions de la lyre autrefois, au centre de laquelle trônait tristement la malle qui jadis contenait nos instruments.

Il n'était pas dehors non plus, dans les arbres où lui et moi avions grimpé. Ni près de la mer, sur les rochers saillants où il avait l'habitude d'attendre la venue de sa mère. Ni sur le terrain d'exercices où les hommes en sueur s'entraînaient en entrechoquant leurs épées de bois.

Inutile de dire que ma panique enflait au point de devenir presque vivante, incontrôlable, sourde à toute raison. Mes pas s'accélérèrent, me menant à la cuisine, au sous-sol, puis aux réserves avec leurs amphores remplies d'huile ou de vin. Je ne le trouvais toujours pas.

Il était midi quand je me rendis enfin chez Pélée. Le simple fait que je m'y décide était révélateur de l'intensité de mon malaise : je ne m'étais jamais entretenu en tête à tête avec le vieil homme auparavant. Les gardes postés à l'extérieur m'arrêtèrent lorsque je tentai d'entrer. Le roi se reposait, me dirent-ils. Il était seul, et ne souhaitait voir personne.

— Mais est-ce qu'Achille… balbutiai-je en essayant de ne pas me donner en spectacle et de ne pas alimenter la curiosité que je lisais sur leurs traits. Le prince est-il avec lui ?

— Il est seul, répéta l'un d'entre eux.

J'allai ensuite trouver Phénix, le vieux conseiller qui s'était occupé d'Achille enfant.

Sur le chemin de la salle où il recevait, une modeste pièce carrée au cœur du palais, je suffoquais presque de peur. Il avait devant lui des tablettes d'argile, sur lesquelles étaient inscrits en caractères pointus et compliqués les noms des hommes ayant juré la nuit précédente de prendre les armes dans la guerre contre Troie.

— Le prince Achille… m'exclamai-je d'une voix haletante et affolée. Je n'arrive pas à le trouver.

Phénix leva la tête, un peu surpris. Il ne m'avait pas entendu entrer : il était passablement sourd, et je vis aussi que ses yeux étaient chassieux et opaques de cataracte.

— Ainsi, Pélée ne t'a rien dit, répondit-il avec douceur.

— Non.

Ma langue me faisait l'effet d'une pierre logée dans ma bouche, si grosse qu'elle m'empêchait quasiment de parler.

— Je suis désolé, dit-il gentiment. Il est avec sa mère. Elle l'a emmené la nuit dernière pendant son sommeil. Ils sont partis, et personne ne sait où.

Plus tard, je découvrirais des marques rouges là où mes ongles s'étaient enfoncés dans mes paumes. *Personne ne sait où*. Peut-être sur l'Olympe, où je ne pourrais jamais les suivre. En Afrique, ou en Inde. Dans un village où je ne penserais pas à aller les chercher.

Les mains délicates de Phénix me guidèrent jusqu'à ma chambre. Les pensées se bousculaient désespérément dans ma tête. Il fallait que j'aille voir Chiron pour lui demander conseil. J'arpenterais la campagne en criant le nom d'Achille. Thétis avait dû le droguer, lui tendre un piège. Il ne serait pas parti de son plein gré.

Prostré dans notre chambre vide, j'imaginai la scène : la déesse penchée sur nous, sa blancheur froide contrastant avec la chaleur de nos corps endormis. Ses ongles lui égratignent la peau quand elle le soulève ; son cou argenté brille à la lueur de la lune qui pénètre par la fenêtre. Achille pend sur son épaule, inerte, endormi ou victime d'un sort. Elle l'emmène loin de moi comme un soldat pourrait porter un cadavre. Elle est forte : elle n'a besoin que d'une main pour le maintenir.

Je ne me demandai même pas pourquoi elle l'avait enlevé. Je le savais. Elle avait voulu nous séparer à la première occasion, dès que nous avions quitté les montagnes. Notre naïveté me mettait en colère. Il était évident qu'elle allait agir ainsi. Pourquoi avais-je cru que nous serions à l'abri, et que la protection de Chiron nous suivrait jusqu'ici, alors que nous n'en savions rien ?

Elle l'entraînerait dans les grottes sous-marines pour lui apprendre à mépriser les mortels. Elle lui donnerait la nourriture des dieux et bannirait le sang humain de ses veines. Elle le modèlerait à sa convenance jusqu'à ce qu'il devienne un héros destiné à être peint sur les vases, célébré par les chansons,

et à combattre contre Troie. Je l'imaginais ceint d'une armure noire, la tête couverte d'un casque du même noir ne dévoilant que les yeux, les pieds protégés de jambières en bronze. Debout, une lance dans chaque main, sans me reconnaître.

Le temps se replia sur lui-même et se referma sur moi. De l'autre côté de ma fenêtre, la lune, qui avait décrit tout un cycle, redevint pleine. Cloué au lit par le chagrin, je dormais peu, mangeais moins. En fin de compte, ce fut le souvenir doux-amer des paroles de Chiron qui me poussa à réagir. *Tu ne renonces plus aux choses aussi facilement, maintenant.*

Je finis par aller trouver Pélée pour m'agenouiller devant lui sur un tapis tissé de vifs fils pourpres. Il allait prendre la parole, mais je fus plus rapide que lui. Une de mes mains lui entoura les genoux, tandis que l'autre lui saisissait le menton. La pose de la supplication. J'avais vu de nombreuses fois ce geste sans jamais l'exécuter moi-même. Désormais, j'étais sous sa protection. La loi divine l'obligeait à me traiter équitablement.

— Dis-moi où il est ! l'implorai-je.

Il ne bougea pas. J'entendais le battement étouffé de son cœur dans sa poitrine. Je n'avais réalisé à quel point cette position de suppliant était intime, à quel point nous serions pressés l'un contre l'autre. Ses côtes pointaient sous ma joue, et je sentais la peau de ses jambes, douce et affinée par l'âge.

— Je ne sais pas.

Ses mots résonnèrent dans la pièce, alertant les gardes.

Je sentis leurs regards dans mon dos. Les suppliants étaient rares à Phtie. Pélée était trop bon monarque pour que ses sujets aient recours à des mesures aussi désespérées.

Je lui tirai sur le menton, puis rapprochai son visage du mien. Il ne résista pas.

— Je ne te crois pas.

Au bout de quelques instants, il interpella les gardes :

— Laissez-nous !

Ils obéirent en traînant des pieds. Nous étions seuls, à présent.

Pélée se pencha en avant, tout contre mon oreille, et murmura :

— Scyros.

Un nom de lieu, une île. Achille.

Lorsque je me relevai, j'avais mal aux genoux, comme si j'étais resté longtemps dans cette position. C'était possible. J'ignore combien de minutes ou d'heures s'étaient écoulées dans cette longue salle des rois de Phtie. Nos yeux étaient revenus au même niveau, mais Pélée refusait de me regarder. Il ne m'avait répondu que par piété, parce que je lui avais posé la question en tant que suppliant et que les dieux l'exigeaient. En d'autres circonstances, il aurait refusé. Entre nous, l'atmosphère était engourdie, lourde d'un sentiment qui s'apparentait à de la colère.

— Je vais avoir besoin d'argent, lui annonçai-je. Je ne sais pas d'où était sortie cette phrase. Jamais je n'avais parlé ainsi, à personne. Peut-être était-ce parce que je n'avais plus rien à perdre.

— Va voir Phénix. Il t'en donnera.

Je hochai imperceptiblement la tête. J'aurais dû me montrer plus reconnaissant. M'agenouiller encore une fois, le remercier, frotter mon front sur son coûteux tapis. Je n'en fis rien. Pélée se détourna pour contempler le paysage par la fenêtre : bien que la mer soit cachée par la courbe de la maison, nous entendions le chuintement lointain des vagues sur le sable.

— Tu peux y aller, dit-il pour clore l'entretien. Il avait voulu exprimer la froideur et le dédain d'un roi mécontent envers son sujet, je crois, mais je n'entendis rien d'autre que de la lassitude.

Je hochai à nouveau la tête avant de partir.

L'or que me donna Phénix m'aurait permis de faire deux fois l'aller-retour jusqu'à Scyros. Quand je le remis au capitaine du bateau, il me dévisagea longuement. Il y jeta un rapide coup d'œil pour en apprécier la valeur, énumérant sans doute mentalement ce qu'il pourrait acheter avec.

— Tu m'acceptes ?

Mon impatience lui déplut. Il n'aimait pas renifler le désespoir chez les candidats à la traversée. Trop de hâte et de générosité révélaient souvent des crimes cachés. Néanmoins, il y avait trop d'or pour qu'il émette la moindre objection. Il finit par pousser à contrecœur un grognement d'assentiment avant de m'envoyer vers ma couchette.

N'ayant jamais pris la mer auparavant, je fus surpris par la lenteur du voyage. Le navire était un gros bateau commercial ventru, qui effectuait paresseusement sa tournée des îles, distribuant les peaux de moutons, l'huile et les meubles sculptés du continent aux royaumes les plus isolés. Tous les soirs, nous accostions dans un nouveau port pour remplir nos jarres d'eau et décharger nos provisions. Durant la journée, je me plaçais à la proue pour observer les vagues qui s'écartaient devant notre coque badigeonnée de goudron noir, guettant l'approche de la terre ferme. En d'autres circonstances, tout m'aurait enchanté : les noms des différentes parties du navire – drisse, mât, poupe –, la couleur de l'eau, l'odeur de propre des vents. Mais je remarquais à peine ces détails, obsédé par la pensée de la petite île perdue quelque part devant moi, et de l'adolescent blond que j'espérais y trouver.

La baie de Scyros était si petite que je ne la vis pas jusqu'à ce que nous ayons dépassé la pointe sud de cette île rocailleuse pour nous retrouver quasiment devant. Pendant que notre bateau se faufilait de justesse entre ses bras tendus, les marins se penchèrent par-dessus le bastingage pour voir les rochers glisser devant nous en retenant leur respiration. Une fois à l'intérieur de la baie, les eaux devinrent d'un calme plat, et ils durent ramer le reste du trajet. C'était un périmètre difficile à naviguer. Je n'enviais pas le capitaine quand il entreprendrait de ressortir.

— Nous y sommes, me prévint ce dernier d'un air maussade alors que je me dirigeais déjà vers la passerelle.

La paroi de la falaise se dressait abruptement devant moi. Des marches sculptées serpentaient vers le palais, et je les empruntai. Au sommet, je découvris des arbres rabougris, des chèvres, et une bâtisse modeste et terne,

moitié en pierre, moitié en bois. S'il n'y avait pas eu d'autre édifice en vue, je n'aurais peut-être pas compris qu'il s'agissait de la demeure du roi. Je me dirigeai vers la porte, et j'entrai.

La salle principale était étroite et obscure, empuantie par l'odeur de repas avariés. Les deux trônes du fond étaient vides. Assis devant les tables, quelques gardes qui jouaient aux osselets pour tuer le temps levèrent la tête.

— Oui ? s'enquit l'un d'entre eux.

— Je suis venu voir le roi Lycomède, expliquai-je.

J'avais relevé le menton afin qu'ils sachent que j'étais quelqu'un d'important. À cet effet, j'avais aussi revêtu la plus belle tunique que je possédais, une de celles d'Achille.

— J'y vais, lança un autre garde à ses camarades.

Il laissa bruyamment tomber ses osselets avant de sortir avec indolence. Pélée n'aurait jamais toléré ce genre de comportement rebelle. S'il traitait bien ses hommes, il attendait beaucoup d'eux en retour. Dans cette pièce, tout était d'ailleurs gris et usé jusqu'à la corde.

L'homme réapparut.

— Viens, m'enjoignit-il.

Tandis que je le suivais, les battements de mon cœur s'accélérèrent. J'avais longuement réfléchi à ce que j'allais dire. J'étais prêt.

— Par ici.

Après avoir désigné une porte ouverte, il fit volte-face pour retourner à sa partie.

Je franchis le seuil. À l'intérieur, une jeune femme était assise devant les restes d'un modeste feu.

— Je suis la princesse Déidamie, annonça-t-elle.

Enjouée et presque aussi forte que celle d'un enfant, sa voix rompait de façon saisissante avec l'atmosphère maussade qui régnait dans la salle de réception. Déidamie avait le nez retroussé, un petit minois pointu pareil à celui d'un renard. Elle était jolie, et elle le savait.

Me souvenant soudain de mes bonnes manières, je m'inclinai.

— Je suis un étranger, venu demander une faveur à votre père.

— Pourquoi ne pas me la demander à moi ? interrogea-t-elle avec un sourire, la tête légèrement penchée.

Elle était étonnamment petite. Debout, elle devait à peine m'arriver à la poitrine.

— Mon père est vieux et malade. Tu peux me soumettre ta requête directement, et j'y répondrai, déclara-t-elle en essayant d'adopter une attitude de reine, calculant soigneusement sa position pour que la lumière de la fenêtre l'éclaire par-derrière.

— Je cherche mon ami.

— Oh ? dit-elle en arquant un sourcil. Et qui est-ce ?

— Un jeune homme, continuai-je avec précaution.

— Je vois. Nous en avons quelques-uns ici, répondit-elle d'un ton joueur et plein d'autosatisfaction.

Elle bougea légèrement la tête pour secouer ses longs cheveux aux boucles épaisses qui cascadaient dans son dos et me sourit de nouveau.

— Peut-être pourrais-tu commencer par me donner ton nom ?

— Chironides, dis-je.

Le fils de Chiron.

Elle plissa le nez devant l'étrangeté de ce patronyme.

— Chironides. Et puis ?

— Je suis à la recherche d'un de mes amis, qui a dû arriver il y a un mois environ. Il vient de Phtie.

Était-ce mon imagination, ou quelque chose était-il passé comme un éclair dans son regard ?

— Et pourquoi le cherches-tu ? s'informa-t-elle d'une voix que je trouvai un peu moins légère qu'auparavant.

— J'ai un message pour lui.

Si seulement on m'avait conduit auprès du vieux roi malade plutôt qu'à elle ! Elle me déstabilisait avec son visage changeant comme le vif-argent, toujours à l'affût de nouveauté.

— Hum ! Un message, répéta-t-elle avec un sourire rusé en se tapotant le menton d'un ongle peint. Un message pour un ami. Et pourquoi te dirais-je si je connais ce jeune homme ou non ?

— Parce que tu es une puissante princesse, et moi, ton humble soupirant, dis-je en m'agenouillant.

Elle parut apprécier mon changement de tactique.

— Eh bien, peut-être que je connais quelqu'un comme lui, et peut-être pas. Il va falloir que j'y réfléchisse. Tu vas rester dîner en attendant ma décision. Si tu as de la chance, je pourrais même danser pour toi, avec mes suivantes, fit-elle en se remettant à pencher la tête. As-tu déjà entendu parler des suivantes de Déidamie ?

— Je suis désolé de t'avouer que non.

Elle eut une moue contrariée.

— Tous les rois envoient leurs filles ici en pension. N'importe qui sait ça sauf toi.

Je baissai tristement la tête.

— J'ai passé beaucoup de temps dans les montagnes, et je ne connais pas grand-chose de ce monde.

Elle fronça légèrement les sourcils avant de me montrer la porte d'un petit geste du poignet.

— À tout à l'heure, au dîner, Chironides.

Je passai l'après-midi dans la cour poussiéreuse. Le palais était juché sur le point le plus haut de l'île, tout contre le ciel bleu, et en dépit de la pauvreté des lieux, la vue était belle. Je m'assis en tentant de me souvenir de tout ce que j'avais pu entendre au sujet de Lycomède. On le disait assez gentil, mais il avait aussi la réputation d'un monarque peu puissant aux ressources limitées. Eubée à l'ouest et Ionie à l'est convoitaient depuis longtemps ses

territoires, et en dépit des côtes inhospitalières de l'île, l'une ou l'autre lui déclarerait sûrement tôt ou tard la guerre. Si l'on apprenait que c'était une femme qui gouvernait, l'invasion n'en serait que plus rapide.

Au coucher du soleil, je revins dans la salle de réception. Les torches qui avaient été allumées rendaient presque la pièce encore plus morose. Un petit cercle d'or dans les cheveux, Déidamie conduisit un vieil homme à l'intérieur. Il était voûté et couvert de tant de fourrures que je n'arrivais pas à déterminer où commençait son corps. Elle l'installa sur le trône avant de faire pompeusement signe à un serviteur. Je restai en retrait au milieu des gardes et d'une poignée d'autres hommes dont la fonction n'était pas évidente à première vue. Des conseillers ? Des cousins ? Tous avaient la même apparence usée que le reste de la pièce. Seule Déidamie faisait exception, avec son teint resplendissant et ses cheveux brillants.

Un domestique désigna les bancs et les tables craquelés, et je m'y assis. Au lieu de se joindre à nous, le roi et la princesse restèrent sur leur trône à l'autre bout de la salle. Même si j'appréciai la nourriture plutôt substantielle qu'on me servit, mes yeux retournaient sans cesse vers les trônes. Je n'arrivais pas à décider si je devais me manifester. Déidamie m'avait-elle oublié ?

Au moment précis où je me posais cette question, elle se leva et se tourna vers ma table :

— Étranger du Pélion, déclara-t-elle avec un nouveau geste de son bras orné de bracelets. Tu ne pourras plus dire que tu n'as jamais entendu parler des suivantes de Déidamie.

Un groupe d'une vingtaine de femmes aux cheveux couverts par de l'étoffe noire fit son entrée. Conversant à voix basse, elles attendaient dans un espace circulaire vide dont je compris qu'il était réservé à la danse. Quelques hommes sortirent des flûtes et des tambours, un autre, une lyre. Déidamie ne paraissait pas attendre de réponse de ma part ni même se soucier de savoir si je l'avais entendue. Après avoir quitté l'estrade sur laquelle se dressait son

trône, elle s'approcha de ses suivantes, dont elle choisit la plus grande comme partenaire.

La musique débuta. En dépit de la complexité des pas, les danseuses évoluaient remarquablement. J'étais impressionné malgré moi. Leurs robes tourbillonnaient, et les bijoux qu'elles portaient aux poignets et aux chevilles bougeaient en rythme. Tandis qu'elles virevoltaient, elles secouaient la tête à la manière de chevaux ombrageux.

Bien sûr, Déidamie était la plus belle. Elle attirait l'attention avec sa couronne dorée et ses cheveux flottants, agitant joliment ses poignets en l'air. Ses joues étaient roses de plaisir, et plus je l'observais, plus je la trouvais ravissante. Elle fixait sa partenaire d'un air radieux, presque aguichant. Tantôt elle baissait les yeux devant elle, tantôt elle s'approchait comme pour l'émoustiller en la touchant. Je tendis le cou avec curiosité afin de mieux voir la fille avec qui elle dansait, mais elle était cachée par le flot de robes blanches.

Alors que la musique se terminait sur quelques trilles, les danseuses achevèrent leur numéro. Déidamie les invita à former une ligne devant le public pour recevoir nos compliments. Debout à ses côtés, sa partenaire gardait la tête baissée. Elle fit la révérence avec les autres, puis leva les yeux.

Ma respiration s'étrangla dans ma gorge, et j'émis un son inarticulé. Les regards des suivantes convergèrent dans ma direction.

Plusieurs choses se passèrent alors simultanément. Achille – car c'était bien lui – lâcha la main de Déidamie pour se jeter joyeusement sur moi, me renversant en arrière par la force de son étreinte. Déidamie cria : « Pyrrha » avant d'éclater en sanglots. Et Lycomède, qui n'était en fin de compte pas si subjugué par sa fille que celle-ci me l'avait laissé croire, se mit debout.

— Que se passe-t-il, Pyrrha ?

Je l'entendais à peine. Achille et moi restions accrochés l'un à l'autre, si soulagés que nous n'arrivions pas à parler clairement.

— Ma mère, murmura-t-il, ma mère, elle…

— Pyrrha !

La voix de Lycomède résonna dans la salle tout entière, couvrant les bruyants sanglots de la princesse. Je compris qu'il s'adressait à Achille. *Pyrrha*. Cheveux de feu.

Achille ne répondit pas, et Déidamie pleura plus fort. Faisant preuve d'une présence d'esprit qui me surprit, le roi embrassa alors du regard le reste de sa cour, hommes et femmes, et lança un ordre :

— Dehors !

Ses sujets obéirent de mauvaise grâce en jetant quelques coups d'œil par-dessus leurs épaules.

— Bien !

Lorsque Lycomède s'avança, je distinguai ses traits pour la première fois. Il avait la peau jaunie, sa barbe grisonnante ressemblait à une peau de mouton sale, mais son regard était perçant.

— Qui est cet homme, Pyrrha ?

— Personne, assura Déidamie, qui s'était saisie du bras d'Achille pour le tirer en arrière.

Cependant, Achille répondit en même temps très calmement :

— Mon mari.

Je dus me contrôler pour ne pas rester bouche bée comme un poisson.

— Mais non ! C'est faux ! s'indigna Déidamie, dont la voix aiguë effraya les oiseaux perchés sur les poutres, laissant échapper quelques plumes.

Elle aurait probablement continué si ses gros sanglots ne l'avaient pas empêchée de s'exprimer intelligiblement.

Lycomède se retourna vers moi comme pour se réfugier dans une relation d'homme à homme.

— Est-ce vrai ?

Achille me broya les doigts.

— Oui, répondis-je.

— Non ! hurla la princesse.

Ignorant Déidamie qui tentait toujours de le tirer vers elle, Achille inclina gracieusement la tête vers Lycomède.

— Mon mari est venu me chercher, et je dois quitter la cour. Merci de ton hospitalité, dit-il avec une révérence.

Dans un coin de ma tête qui n'était pas occupé à comprendre la situation, je constatai avec stupéfaction qu'il s'en tirait très bien.

Lycomède leva une main pour nous arrêter.

— Nous devons consulter ta mère d'abord. C'est elle qui m'a confié ta garde. Sait-elle seulement que tu as un mari ?

— Non ! cria à nouveau Déidamie.

— Ma fille !

Lycomède avait repris la parole, et son froncement de sourcils n'était pas sans rappeler l'expression de Déidamie quand elle était mécontente.

— Arrête cette scène ! Lâche Pyrrha !

Le visage gonflé et marbré de larmes, Déidamie haletait.

— Non ! reprit-elle à l'attention d'Achille. Tu mens ! Tu m'as trahie ! Monstre ! *Apathes* ! Sans cœur !

Lycomède se figea, et les doigts d'Achille se resserrèrent sur les miens. Dans notre langue, les mots ont différents genres. Or elle avait utilisé la forme masculine.

— Qu'as-tu dit ? demanda lentement Lycomède.

Bien que Déidamie soit devenue toute pâle, elle leva le menton avec défiance et répondit d'un ton ferme :

— C'est un homme ! Et nous sommes mariés.

— Quoi ?

Lycomède avait porté sa main à sa gorge.

Quant à moi, j'étais incapable de dire un mot. Seule la main d'Achille me retenait sur terre.

— Ne fais pas ça, enjoignit Achille à la princesse. S'il te plaît !

Sa réponse parut la mettre en rage.

— Si, je vais le faire ! cracha-t-elle en se retournant vers son père.

— Tu n'es qu'un naïf ! J'étais la seule à savoir ! Je savais !

Elle se frappa la poitrine, sans doute pour insister sur ce point.

— Et maintenant, je vais le dire à tout le monde. Achille !, cria-t-elle comme si elle voulait forcer son nom à traverser les solides murs de pierre. Achille ! Achille ! Je vais le dire à tout le monde.

— Pas question !

Aussi froids et tranchants qu'un poignard, les mots qui venaient d'être prononcés avaient couvert sans peine les cris de la jeune femme.

Je connais cette voix, pensai-je avant de regarder dans la direction d'où elle venait.

Thétis était debout dans l'embrasure de la porte. Son visage brillait d'une lueur comparable au centre bleu et blanc d'une flamme. Ses yeux noirs ressemblaient à des fentes taillées dans sa peau, et elle était plus grande que jamais. Ses cheveux étaient toujours aussi lisses et elle portait une robe magnifique, mais il émanait de son être quelque chose de sauvage, comme si un vent invisible soufflait très fort autour d'elle. Elle avait d'ailleurs tout d'une Furie, ce démon qui vient boire le sang des hommes. Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. Même Déidamie avait été réduite au silence.

Nous restâmes un instant immobiles face à la déesse. Finalement, Achille leva la main pour arracher le voile qui dissimulait ses cheveux, puis attrapa le col de son vêtement dont il déchira l'avant, exposant sa poitrine. La lumière du feu joua sur sa peau, qu'elle réchauffa de reflets dorés.

— Assez, Mère.

Une expression étrange évoquant une sorte de spasme envahit les traits de Thétis. J'avais presque peur qu'elle frappe son fils, mais elle se contenta de le fixer impatiemment.

Achille s'adressa alors à Lycomède :

— Ma mère et moi, nous t'avons trompé, et je te présente mes excuses. Je suis le prince Achille, fils de Pélée. Comme elle ne souhaitait pas que je parte

à la guerre, elle m'a caché ici en me faisant passer pour une de tes pensionnaires.

Lycomède déglutit avec peine, sans répondre.

— Nous allons partir, annonça doucement Achille.

Ces paroles sortirent brutalement Déidamie de sa transe.

— Non, dit-elle en élevant la voix de plus belle. Tu ne peux pas. Ta mère a prononcé les paroles qui unissent, et nous sommes mariés. Tu es mon époux.

Le son de la respiration rauque de Lycomède retentit bruyamment dans la pièce. Il n'avait plus d'yeux que pour Thétis.

— Est-ce vrai ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit la déesse.

Quelque chose dégringola vertigineusement dans ma poitrine. Achille se tourna vers moi pour me parler, mais sa mère fut plus rapide.

— Tu es désormais lié à nous, roi Lycomède. Tu vas continuer à donner asile à Achille. Tu ne diras rien de son identité. En échange, ta fille pourra un jour clamer qu'elle a un mari célèbre, concéda-t-elle, posant très vite son regard sur un point au-dessus de la tête de Déidamie avant de le détourner brusquement. Elle n'aurait jamais pu faire un aussi bon mariage autrement.

Lycomède se frotta le cou comme pour atténuer ses rides.

— Je n'ai pas le choix, répondit-il. Et vous le savez bien.

— Et si je refuse de me taire ? protesta Déidamie, cramoisie. Toi et ton fils, vous m'avez abîmée. J'ai partagé sa couche, ainsi que tu me l'as demandé, et mon honneur s'est envolé. Je vais donc le réclamer devant la cour, en guise de récompense.

J'ai partagé sa couche.

— Tu n'es qu'une idiote, rétorqua Thétis, chacun de ses mots sonnant comme une hache aiguisée et tranchante qui s'abat. Pauvre et ordinaire, un simple expédient. Tu ne mérites pas mon fils. Tu garderas le silence, ou bien c'est moi qui m'arrangerai pour que tu obéisses.

Déidamie recula d'un pas, les yeux écarquillés, les lèvres blanches. Ses mains tremblaient. Elle en porta une à son ventre et agrippa le tissu qui le recouvrait, pour se calmer, sans doute. À l'extérieur du palais, au-delà des falaises, on entendait d'énormes vagues se fracasser sur les rochers, ravageant le littoral.

— Je suis enceinte, murmura-t-elle.

Je regardais Achille alors qu'elle prononçait cette phrase, et je vis l'horreur se peindre sur ses traits. Lycomède, lui, émit un léger bruit exprimant la peine.

Ma poitrine me parut soudain aussi creuse et fine qu'une coquille d'œuf. *Assez*. Peut-être l'avais-je dit tout haut, peut-être l'avais-je juste pensé. Lâchant la main d'Achille, je marchai vers la porte au pas de charge. Thétis avait dû s'écarter de mon chemin, ou je lui serais rentré dedans. Je m'enfonçai dans les ténèbres, seul.

— Attends ! cria Achille.

Je notai avec détachement qu'il avait mis plus de temps qu'il n'aurait dû pour me rejoindre. *Il doit se prendre les jambes dans sa robe*, persiflai-je intérieurement. Une fois qu'il eut réussi à me rattraper, il me prit par le bras.

— Lâche-moi.

— Attends, s'il te plaît. Laisse-moi t'expliquer, s'il te plaît. Je ne voulais pas. C'est ma mère…

Il soufflait, presque hors d'haleine. Je ne l'avais jamais vu aussi bouleversé.

— Elle a amené la fille jusqu'à ma chambre. Elle m'a forcé. Je ne voulais pas. Ma mère a dit… Elle a dit que…, poursuivit-il, butant sur les mots. Que si je lui obéissais, elle t'expliquerait où j'étais.

Comment Déidamie avait-elle imaginé que j'allais réagir, me demandai-je, quand elle avait fait danser ses suivantes pour moi ? Avait-elle vraiment cru que je ne reconnaîtrais pas Achille ? Je le reconnaîtrais rien qu'au toucher, ou à son odeur, je le reconnaîtrais si j'étais aveugle, aux seuls bruits de sa

respiration et de ses pas martelant le sol. Je le reconnaîtrais dans la mort, à la fin du monde.

— Patrocle, implora-t-il en posant sa main sur ma joue. Tu m'entends ? S'il te plaît, parle-moi.

Je n'arrivais pas à m'empêcher d'imaginer la peau de Déidamie contre la sienne, ses seins gonflés et ses hanches cambrées. Je me souvins des longues journées où je l'avais pleuré, de mes mains vides et désœuvrées qui battaient l'air en vain, comme des oiseaux picorant inutilement la terre sèche.

— Patrocle ?

— Ça n'a servi à rien.

Mon ton monocorde le fit grimacer. Mais s'attendait-il vraiment à une autre réaction ?

— Comment ça ?

— Ce n'est pas ta mère qui m'a appris où tu te trouvais. C'est Pélée.

Il était devenu aussi pâle que s'il s'était vidé de son sang.

— Elle ne t'a rien dit ?

— Non. Tu l'as crue ?

Ma voix était plus coupante que je n'en avais eu l'intention.

— Oui, chuchota-t-il.

J'aurais pu lui reprocher mille fois sa naïveté. Il avait toujours trop facilement fait confiance à autrui, probablement parce que dans sa vie, il avait si peu de raisons d'avoir peur ou de se méfier. Avant notre amitié, je l'avais presque détesté pour cette raison, et une étincelle de cette rancœur-là jaillit en moi, prête à se rallumer. N'importe qui d'autre aurait compris que Thétis agissait uniquement dans son propre intérêt. Comment avait-il pu être aussi bête ? Des mots incendiaires me brûlaient les lèvres.

Pourtant, lorsque j'essayai de les prononcer, je m'aperçus que je n'y arrivais pas. Il avait les joues rouges de honte, et la peau au-dessous de ses yeux était froissée de fatigue. Son caractère foncièrement confiant faisait partie de lui, au même titre que ses mains et ses incroyables pieds. Et en dépit

de ma douleur, pour rien au monde je n'avais envie qu'il disparaisse, qu'il devienne aussi agité et anxieux que nous autres, le commun des mortels.

Il scrutait mon visage avec attention, tentant inlassablement de le déchiffrer, tel un prêtre qui cherche une réponse auprès des augures. Je vis se dessiner sur son front la petite ride qui marquait chez lui la concentration la plus extrême.

À ce moment-là, quelque chose céda en moi, à la manière de la surface gelée de l'Apidanos au printemps. J'avais vu sa façon de regarder Déidamie – ou plutôt de ne pas la regarder. Il avait jadis considéré les garçons de Phtie avec la même expression neutre, sans les voir. Jamais il n'avait posé les yeux sur moi ainsi, pas une seule fois.

— Pardonne-moi, répéta-t-il. Je ne voulais pas. Ce n'était pas toi. Je n'ai pas… Je n'ai pas aimé ça.

Sa confession acheva d'apaiser le chagrin déchirant qui avait surgi lorsque Déidamie avait crié son nom. Je sentis ma gorge se nouer au fur et à mesure que les larmes montaient.

— Il n'y a rien à pardonner, répondis-je simplement.

Plus tard dans la soirée, nous revînmes au palais. La salle de réception était sombre, son feu réduit à quelques braises. Achille s'était efforcé de réparer sa robe, cependant elle bâillait toujours à la taille : il la maintenait fermée au cas où nous croiserions un garde.

Un son surgi de l'ombre nous fit sursauter.

— Vous êtes revenus.

La lueur de la lune n'éclairait pas les deux trônes, mais nous distinguâmes une silhouette d'homme épaissie par des fourrures. Sa voix semblait plus grave qu'auparavant, plus forte.

— Oui, confirma Achille.

Je remarquai qu'il avait légèrement hésité. Peut-être ne s'attendait-il pas à se retrouver face à face avec Lycomède aussi rapidement.

— Ta mère est partie, je ne sais pas où.

Le roi marqua un temps d'arrêt qui appelait une réponse, mais Achille resta muet.

— Ma fille, ta femme, est en train de pleurer dans sa chambre. Elle espère que tu vas aller la voir.

Je sentis Achille frémir à cette idée. Il répliqua avec froideur. La culpabilité n'était pas un sentiment auquel il était habitué.

— C'est regrettable qu'elle nourrisse de tels espoirs.

— En effet, reconnut Lycomède.

Après un bref silence, il souffla avec lassitude.

— Je suppose que tu désires une chambre pour ton ami ?

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, dit prudemment Achille.

Lycomède laissa échapper un petit rire bas.

— Non, prince Achille, je n'y vois pas d'inconvénient.

Il y eut un nouveau silence, durant lequel j'entendis le roi lever un gobelet, boire, puis le reposer sur la table.

— L'enfant doit porter ton nom, tu comprends ?

Voilà pourquoi il avait attendu dans le noir, sous ses fourrures, près du feu mourant.

— Je comprends, approuva doucement Achille.

— Et tu le jures ?

Un blanc d'une fraction de seconde s'ensuivit. Pris de pitié pour le vieux Lycomède, je fus heureux d'entendre Achille acquiescer.

Le vieillard émit un son proche du soupir. Cependant, quand il reprit la parole, il adopta le ton formel qui sied à un monarque.

— Bonne nuit à vous deux.

Nous nous inclinâmes avant de prendre congé.

Dans les entrailles du palais, Achille dénicha un garde qui nous montra les appartements des invités. Il prit une voix aiguë et flûtée, sa voix de fille. L'homme le détailla rapidement, s'attardant sur les bords déchirés de sa robe et ses cheveux en désordre, puis me décocha un sourire complice.

— Tout de suite, maîtresse, dit-il à Achille.

Dans les histoires, les dieux ont le pouvoir de ralentir la course de la lune s'ils le souhaitent, pour étirer une seule nuit en beaucoup d'autres. Cette nuit fut de celles-là, une suite d'heures inespérées et intarissables. Nous les goûtâmes goulûment, avides de tout ce que nous avions manqué durant les semaines de notre séparation. Ce n'est que lorsque le ciel commença à s'éclaircir de gris pâle que je me souvins de ce qu'Achille avait dit à Lycomède dans la grande salle. La grossesse de Déidamie, son mariage, nos retrouvailles me l'avaient fait oublier.

— Ta mère essayait donc de te soustraire à la guerre ?

Il hocha la tête.

— Elle ne veut pas que je parte pour Troie.

— Pourquoi ?

J'avais toujours cru qu'elle voulait qu'il se batte.

— Je ne sais pas. Elle me trouve trop jeune. Pas encore, voilà ce qu'elle dit.

— Et cette mise en scène était son idée ? demandai-je en désignant ce qui restait de la robe.

— Bien sûr. Je n'aurais pas inventé ça tout seul.

Il fit la grimace en tirant sur ses cheveux encore coiffés en boucles de femme. S'il avait sans doute honte de cette mascarade, il en était surtout irrité, et non mortifié comme un autre aurait pu l'être. N'ayant jamais connu le ridicule, il ne le craignait pas.

— De toute façon, c'est seulement jusqu'au départ de l'armée.

J'avais du mal à digérer cette révélation.

— Et ce n'était vraiment pas pour m'éloigner de moi qu'elle t'a emmené ?

— Elle a fait appel à Déidamie à cause de toi, je crois, répondit-il avant de contempler un instant ses mains. Mais le reste, c'était pour m'éviter la guerre.

CHAPITRE 13

Les jours suivants s'écoulèrent tranquillement. Nous prenions certains repas dans notre chambre et passions de longues heures loin du palais à explorer l'île, cherchant le peu d'ombre que l'on pouvait y trouver sous les arbres étiques. Il fallait faire attention : Achille ne devait pas être vu en train de bouger trop vite, de grimper aux arbres trop agilement, ou de tenir une lance. En revanche, nous n'étions pas suivis, et les endroits où il pouvait se débarrasser de son déguisement en toute sécurité étaient nombreux.

À l'extrémité la plus lointaine de l'île se trouvait une portion de plage déserte, pleine de rochers, mais deux fois plus longue que nos pistes de course à Phtie. En la découvrant, Achille poussa un cri de joie avant d'enlever sa robe d'un coup sec. Je le regardai courir à toute allure le long de la grève, aussi rapidement que si elle avait été plate.

— Compte pour voir le temps que je mets, cria-t-il par-dessus son épaule, et je m'exécutai en tapant en rythme sur le sable pour m'aider.

— Combien ? demanda-t-il du bout de la plage.

— Treize, lui criai-je.

— Je suis seulement en train de m'échauffer !

La fois d'après, il ne mit que onze secondes. Celle d'encore après, neuf. Ensuite, il s'assit à côté de moi, à peine essoufflé, les joues rouges de plaisir. Il m'avait raconté toutes ces journées passées travesti en femme, ces longues heures d'ennui forcé auxquelles seules les danses permettaient d'échapper. Désormais libre, il étirait ses muscles comme un des pumas du Pélion, ivre de sa propre force.

Le soir, nous devions malgré tout reprendre le chemin de la salle de réception. À contrecœur, Achille remettait sa robe, lissait ses cheveux. Il les couvrait souvent avec un morceau de tissu, de la même façon que le premier jour : les chevelures dorées étaient suffisamment rares pour être remarquées par les marins et les marchands de passage dans le port. J'aimais mieux ne pas penser à ce qui arriverait si leurs bavardages tombaient dans l'oreille d'un individu un tant soit peu malin.

Une table était dressée pour nous à l'avant, près des trônes. C'est là que nous mangions tous les quatre, Lycomède, Déidamie, Achille, et moi, sauf lorsqu'un ou deux conseillers se joignaient à nous à l'occasion. Ces dîners se déroulaient généralement dans le silence. Ils avaient lieu pour la forme, afin d'étouffer les ragots et de maintenir la fiction selon laquelle Achille était à la fois ma femme et une pupille du roi. En dépit des œillades avides d'attention que lui décochait Déidamie, il ne posait jamais les yeux sur elle. « Bonsoir », lui disait-il simplement d'une voix féminine très convaincante en s'asseyant. Rien de plus. Son indifférence était si palpable que je voyais le joli minois de Déidamie tressaillir de honte, de douleur et de regret. Elle se tournait sans cesse vers son père comme si elle espérait une intervention de sa part, mais Lycomède enfournait bouchée après bouchée sans rien dire.

Parfois, elle me surprenait en train de l'observer. Ses traits se durcissaient alors, et ses paupières se plissaient. Elle plaçait une main possessive sur son ventre, sans doute pour éloigner un sort que j'aurais pu lui jeter. Peut-être pensait-elle que je me moquais d'elle et que je me regorgeais de mon triomphe. Ou que je la détestais. Ce qu'elle ignorait, c'est que j'avais failli cent fois demander à Achille d'être un peu plus gentil avec elle. *Tu n'as pas besoin de l'humilier autant,* songeais-je. En fait, ce n'était pas de gentillesse qu'il manquait, mais d'intérêt. Son regard la traversait comme si elle n'était pas là.

Un jour, elle tenta d'engager la conversation, tremblante d'espoir.

— Te portes-tu bien, Pyrrha ?

Il continua à manger, par bouchées rapides, avec élégance. Lui et moi avions prévu d'emmener nos lances à l'autre bout de l'île après le dîner pour attraper des poissons au clair de lune, et il était pressé de partir. Je fus obligé de lui donner un coup de coude sous la table.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demanda-t-il.

— La princesse veut savoir si tu vas bien.

— Oh, s'exclama-t-il en lui jetant un bref coup d'œil avant de se retourner vers moi. Oui, je vais bien.

Au fil des jours, Achille prit l'habitude de se réveiller de bon matin pour pouvoir s'entraîner à la lance avant que le soleil ne soit trop haut. Nous avions caché nos armes dans un bosquet assez éloigné, où il effectuait ses exercices jusqu'à ce que l'heure de retrouver sa condition de femme au palais soit venue. Après son entraînement, il rendait quelquefois visite à sa mère. Assis sur un des rochers escarpés de Scyros, il l'attendait en balançant ses pieds dans l'eau.

C'est durant l'une de ses absences matinales que j'entendis quelqu'un frapper un grand coup à ma porte.

— Oui ? criai-je, mais les gardes avaient déjà pénétré à l'intérieur.

Plus cérémonieux que d'habitude, ils portaient des lances, et s'étaient mis au garde-à-vous. C'était étrange de les voir sans leurs osselets.

— Tu dois venir avec nous, ordonna l'un d'entre eux.

— Pourquoi ?

Tout juste sorti du lit, j'étais encore engourdi de sommeil.

— Ordre de la princesse.

L'un d'entre eux me prit par les bras pour me tirer jusqu'à la porte. Lorsque je balbutiai des protestations, le premier se pencha vers moi pour me fixer avec insistance :

— Ça se passera mieux si tu ne fais pas d'histoires, dit-il en me menaçant théâtralement, un pouce posé sur la pointe de son arme.

Même si je ne pensais pas qu'il allait me blesser, je n'avais pas envie d'être traîné de force dans tout le palais.

— D'accord, capitulai-je.

***

Jamais je n'avais emprunté les étroits corridors à travers lesquels ils m'emmenèrent. Ils se trouvaient dans les quartiers des femmes, en retrait des pièces principales, une ruche de cellules exiguës où dormaient les sœurs adoptives de Déidamie. Derrière les portes, je distinguai des rires et le chuintement incessant des navettes à tisser. Selon Achille, là-bas, la lumière du soleil ne perçait pas à travers les fenêtres, et il n'y avait pas un souffle d'air. J'avais de la peine à imaginer qu'il y avait passé presque deux mois.

Nous arrivâmes enfin devant une grande porte, taillée dans un bois plus raffiné que les autres. Après avoir frappé, le garde l'ouvrit, me poussa à l'intérieur, et le battant se referma solidement derrière moi.

Assise dans une attitude un peu guindée sur une chaise recouverte de cuir, Déidamie me regardait. À l'exception d'une table à côté d'elle et d'un petit tabouret à ses pieds, la pièce était vide.

Je compris tout à coup qu'elle avait manigancé cette rencontre parce qu'elle savait qu'Achille était loin.

N'ayant aucun siège où m'asseoir, je restai debout. Le sol était en pierre froide, et je n'avais pas de sandales. Une seconde porte, plus petite, conduisait à sa chambre, ou du moins je le supposai.

Ses yeux vifs d'oiseau me scrutaient pendant que j'examinais la pièce. Faute d'avoir pensé à une entrée en matière intelligente, je demandai bêtement :

— Tu voulais me parler ?

Elle eut un petit reniflement méprisant.

— Oui, Patrocle.

J'attendis patiemment, mais elle n'ajouta rien de plus et se contenta de me dévisager en tapotant d'un doigt l'accoudoir de son fauteuil. Sa robe était plus lâche que d'habitude. Elle ne la portait pas serrée à la taille comme souvent pour mettre en valeur sa silhouette. Ses cheveux étaient détachés, retenus sur les tempes par deux peignes d'ivoire sculpté. Elle pencha la tête et me sourit.

— Ce qui est drôle, c'est que tu n'es même pas beau. Assez ordinaire, en fait.

Elle avait la même façon que son père de marquer une pause comme si elle attendait une réponse. Je me sentis rougir. *Il faut que je réagisse*, pensai-je avant de m'éclaircir la gorge.

Elle me foudroya du regard.

— Je ne t'ai pas donné la permission de dire quoi que ce soit.

Sur ce, elle me fixa un long moment, les yeux dans les yeux, probablement pour s'assurer que je n'allais pas lui désobéir, avant de reprendre : je trouve ça amusant. Regarde-toi.

Elle se leva soudain, et ses petits pas rapides avalèrent l'espace entre nous.

— Ton cou est épais, ta poitrine grêle comme celle d'un enfant. Et ton visage, reprit-elle en le désignant d'un petit mouvement dédaigneux avec une grimace. Hideux. Mes suivantes sont d'accord. Même mon père est d'accord.

Ses jolies lèvres rouges s'entrouvrirent sur ses dents blanches. Je ne m'étais jamais retrouvé aussi près d'elle. Elle dégageait une odeur sucrée rappelant celle de la fleur d'acanthe, et je notai aussi que ses cheveux n'étaient pas simplement noirs, mais dotés de reflets changeants d'un brun magnifique.

— Eh bien ? Qu'as-tu à répondre ? s'enquit-elle, les mains sur les hanches.

— Je croyais que j'étais censé me taire, protestai-je.

Un éclair de colère envahit ses traits.

— Ne fais pas l'imbécile !

— Mais je ne…

Elle me gifla. Malgré sa petite taille, sa main avait une force surprenante. La brutalité du coup envoya ma tête valdinguer de côté. Ma peau me brûlait,

et ma lèvre me lançait là où Déidamie l'avait cognée avec sa bague. Personne ne m'avait frappé ainsi depuis l'enfance. D'habitude, on ne giflait pas les garçons, mais il arrivait à un père de le faire pour signifier son mépris. C'était le cas du mien. Même si j'avais su quoi dire, j'étais tellement choqué que je n'aurais pas pu parler.

Elle montra les dents. On aurait dit qu'elle me défiait de la frapper à mon tour. Quand elle comprit que je ne réagirais pas, elle eut un rictus triomphant.

— Espèce de lâche ! Tu es aussi pleutre que laid. Et à moitié débile en plus, à ce que j'ai entendu dire. Je ne comprends pas ! Ça n'a aucun sens qu'il puisse…

Elle s'interrompit brutalement, et le coin de sa bouche s'affaissa, comme pris à l'hameçon d'un pécheur.

Après m'avoir tourné le dos, elle se tut. Quelques instants passèrent. J'entendais le son de sa respiration qu'elle tentait de contrôler pour que je ne devine pas qu'elle pleurait. Je connaissais ce subterfuge car je l'avais pratiqué moi-même.

— Je te déteste, dit-elle finalement, mais d'une voix brouillée et sans force.

Une sorte de pitié s'empara de moi, rafraîchissant mes joues brûlantes, et je me souvins à quel point l'indifférence est difficile à supporter.

Elle avala sa salive, puis porta très vite sa main à ses yeux pour sécher ses larmes.

— Je pars demain, annonça-t-elle. Tu dois être content. Mon père veut que je commence plus tôt le confinement précédant l'accouchement. Selon lui, si l'on me voit enceinte avant de me savoir mariée, cela ne m'apportera que de la honte.

Le confinement. J'avais perçu son amertume lorsqu'elle avait prononcé ce mot. Une petite maison, aux frontières des terres de Lycomède. Là-bas, elle ne pourrait ni danser, ni bavarder avec ses compagnes. Elle serait seule avec une domestique et son ventre qui s'arrondissait.

— Je suis désolé.

Elle ne répondit pas. Fixant son dos qui se soulevait et s'abaissait doucement sous la robe blanche, j'esquissai un pas vers elle avant de m'arrêter. J'avais envisagé de la toucher, de lui caresser les cheveux pour la consoler. Sauf que venant de moi, ce ne serait pas un réconfort. Je laissai ma main retomber le long de mon corps.

Nous restâmes ainsi un bon moment, à écouter le son de notre respiration qui emplissait la pièce. Quand Déidamie se retourna, elle était toute rouge à force d'avoir pleuré.

— Achille n'a aucune considération pour moi, dit-elle d'un ton un peu tremblant. Bien que je porte son bébé, et que je sois sa femme. Sais-tu… pourquoi ?

C'était une question d'enfant, du même ordre que : « Pourquoi la pluie tombe-t-elle ? » ou « pourquoi le mouvement de la mer ne cesse-t-il jamais ? ». Je me sentis subitement plus vieux qu'elle, alors qu'il n'en était rien.

— Je ne sais pas, répondis-je tout bas.

Déidamie grimaça à nouveau.

— C'est un mensonge ! La raison, c'est toi. Tu vas partir avec lui en bateau, et vous allez me laisser ici.

Je savais ce que c'était que la solitude. À quel point la bonne fortune d'un autre pouvait se révéler cinglante. Malheureusement, je n'y pouvais rien.

— Il faut que j'y aille, l'avertis-je aussi gentiment que possible.

— Non !

Elle bondit pour me barrer le passage, et les mots se bousculèrent dans sa bouche.

— Tu ne peux pas. Si tu essaies, j'appellerai les gardes. Je raconterai… que tu m'as attaquée.

Je fus alors assailli par un sentiment de peine infinie pour elle. Même si elle les appelait, et même s'ils la croyaient, ils ne pourraient pas l'aider. En tant que compagnon d'Achille, j'étais invulnérable.

Mon visage devait trahir mes émotions. Piquée au vif, elle eut un mouvement de recul et s'échauffa de plus belle :

— Tu étais en colère qu'il m'ait épousée, qu'il ait partagé mon lit. Tu étais jaloux. Et tu avais bien raison, continua-t-elle, le menton levé comme le premier soir. Ce n'est pas arrivé qu'une fois.

En fait, il y en avait eu deux. Achille me l'avait avoué. Si elle pensait qu'elle avait le pouvoir de creuser un fossé entre nous, elle se trompait.

— Je suis désolé, répétai-je.

Je n'avais rien de mieux à dire. Il ne l'aimait pas, et il ne l'aimerait jamais.

Déidamie se décomposa comme si elle avait entendu mes pensées. Ses larmes tombèrent sur le sol, changeant le gris de la pierre en noir, goutte après goutte.

— Laisse-moi appeler ton père, proposai-je. Ou une de tes suivantes.

Elle leva les yeux vers moi.

— S'il te plaît… murmura-t-elle. S'il te plaît, ne t'en va pas.

Elle frissonnait comme quelque chose qui vient de naître. Jusqu'à présent, ses peines avaient été négligeables, et il y avait toujours eu quelqu'un pour la consoler. Mais maintenant, il n'y avait plus que cette pièce aux murs nus meublée d'une unique chaise, un placard où enfermer son chagrin.

Presque contre mon gré, je m'avançai vers elle. Elle poussa un léger soupir à la manière d'une petite fille ensommeillée, puis s'affaissa avec gratitude dans le cercle de mes bras. Ses larmes débordèrent sur ma tunique. J'enlaçai les courbes de sa taille, sentant sa peau chaude et douce. Peut-être Achille l'avait-il tenue exactement de la même manière. En tout cas, il me paraissait très loin : il n'avait pas sa place dans cette pièce terne et usée. Déidamie pressa son visage contre ma poitrine, il me parut aussi brûlant que si elle avait de la fièvre. Je ne voyais rien d'autre que le sommet de sa tête, les volutes emmêlées de ses cheveux noirs et brillants, et la peau pâle de son crâne au-dessous.

Au bout de quelques minutes, ses sanglots se calmèrent. Elle m'attira plus près. Ses mains me caressèrent le dos, et elle se colla contre moi de tout son long. D'abord, je ne saisis pas ce qui se passait. Et puis, je compris.

— Ce n'est pas ce que tu veux, protestai-je, mais elle me tenait trop fort.

— Si.

L'intensité de son regard m'effraya presque.

— Déidamie, commençai-je, essayant d'adopter le ton que j'avais pris pour convaincre Pélée. Les gardes sont dehors. Tu ne dois pas…

Elle était redevenue calme, sûre d'elle.

— Ils ne nous dérangeront pas.

Je déglutis péniblement, la gorge sèche de panique.

— Achille va partir à ma recherche.

Elle eut un sourire triste.

— Il ne pensera pas à venir ici, assura-t-elle en me prenant la main pour me tirer vers la porte de la chambre.

Achille m'avait parlé de leurs nuits ensemble dès que je le lui avais demandé. Il ne s'était pas senti gêné, car il n'y avait pas d'interdits entre nous. Dans son récit, la princesse avait un corps doux et menu d'enfant. Elle était venue le trouver dans sa cellule un soir avec Thétis, avant de s'allonger à côté de lui dans son lit. Il avait eu peur de lui faire mal. Tout s'était passé très vite, et ni l'un ni l'autre n'avait ouvert la bouche. Il avait bredouillé pour essayer de me décrire l'odeur lourde et entêtante de l'humidité entre ses jambes. « C'était un peu graisseux », m'avait-il expliqué, comme de l'huile. « Je ne m'en souviens vraiment pas bien. La pièce était sombre, et je n'y voyais pas clair. J'avais juste envie que ça se termine », avait-il affirmé en me caressant la joue. « Tu me manquais. »

Une fois la porte refermée sur nous, nous nous retrouvâmes seuls dans une modeste chambre aux murs ornés de tapisseries et au sol couvert de peaux de mouton. Le lit avait été poussé près de la fenêtre pour bénéficier au moins d'un soupçon de brise.

Passant sa robe par-dessus sa tête, elle la laissa tomber à terre.

— Tu me trouves belle ?

Je fus reconnaissant de la simplicité de la réponse que j'avais à fournir.

— Oui.

Son corps était mince et fin, avec juste l'ébauche d'un renflement là où grandissait l'enfant. Attiré par ce que je n'avais encore jamais vu, plus bas, mon regard se posa sur la petite zone touffue d'où les poils sombres remontaient légèrement vers l'aine. Elle s'en aperçut et m'attrapa la main pour la guider jusqu'à cet endroit, d'où irradiait une chaleur de braise.

La peau glissant sous mes doigts était chaude et délicate, si fragile que j'avais presque peur de la déchirer au toucher. Je levai l'autre main pour lui caresser la joue, pour tracer du doigt la ligne douce au-dessous de ses yeux. L'expression qui les animait était terrible : elle ne révélait ni espoir, ni plaisir, juste de la détermination.

Je faillis m'enfuir, mais je ne pouvais supporter de voir ses traits mis à nu par un nouveau chagrin, une nouvelle déception, un autre garçon qui ne pouvait pas lui donner ce qu'elle voulait. Je lui permis donc de me conduire vers le lit d'une main un peu hésitante, puis de me guider entre ses cuisses, où la chair tendre s'écarta en pleurant de lentes larmes chaudes. Rencontrant une certaine résistance, j'étais sur le point de faire machine arrière quand elle secoua brusquement la tête en signe de dénégation. Son petit minois était tendu de concentration, ses mâchoires contractées comme pour lutter contre la douleur. Ce fut un soulagement pour nous deux lorsque je parvins à me glisser dans le fourreau brûlant à l'intérieur d'elle.

Je ne prétendrai pas que je n'étais pas excité. Une sorte de tension grandit lentement en moi. C'était une sensation étrange, somnolente, si différente de mon désir aigu et sûr pour Achille. Déidamie parut blessée par mon indolence et mes paupières lourdes. *Encore de l'indifférence*. Je me mis donc à bouger, à émettre des grognements de plaisir, à presser ma poitrine contre la sienne pour mimer la passion, aplatissant ses petits seins moelleux.

Visiblement satisfaite du changement, elle devint plus passionnée elle aussi et se mit à intensifier ses mouvements de va-et-vient, saluant d'un regard triomphant l'accélération de ma respiration. Dès qu'elle reconnut l'arrivée de la lente marée de mon plaisir, elle entoura mon dos de ses jambes, doucement mais fermement, puis m'attira encore plus profond pour m'arracher un spasme de jouissance.

Après, nous restâmes allongés côte à côte, haletants, sans nous toucher. Son expression me sembla hantée et distante, sa posture bizarrement rigide. Malgré mon esprit encore embrumé par l'orgasme, je m'apprêtai à la prendre dans mes bras. Je pouvais au moins lui offrir cela.

Contre toute attente, elle se dégagea, puis se leva en posant sur moi des yeux méfiants, dont les cernes étaient devenus sombres comme des bleus. Lorsqu'elle se retourna pour se rhabiller, j'eus l'impression que ses fesses rondes m'observaient d'un air réprobateur. Je ne comprenais pas ce à quoi elle s'attendait, mais ce que je savais, c'est que je ne le lui avais pas donné. Je me levai à mon tour afin d'enfiler ma tunique. Je lui aurais volontiers caressé la joue, si son expression acérée et intense ne m'en avait pas dissuadé. Elle me tint la porte, et je franchis le seuil, éperdu.

— Attends !

Sa voix rauque me força à tourner la tête.

— Dis-lui au revoir pour moi, lâcha-t-elle avant de refermer l'épais battant sombre entre nous.

***

Dès que j'eus retrouvé Achille, je me collai contre lui, soulagé de notre joie mutuelle qui me permettait d'échapper à la tristesse et à la douleur de Déidamie.

Plus tard, j'arrivai presque à me convaincre qu'il ne s'était rien passé, que cette scène n'avait été qu'un rêve particulièrement frappant, issu des

descriptions d'Achille et de mon imagination trop fertile. Mais ce n'était pas la vérité.

CHAPITRE 14

Déidamie partit le lendemain matin, comme prévu.

— Elle va rendre visite à une tante, annonça platement Lycomède à la cour au petit-déjeuner.

Si quelqu'un avait des questions, personne n'osa les poser tout haut. La princesse serait absente jusqu'à la naissance du bébé, dont Achille endosserait la paternité.

Les journées paraissaient curieusement suspendues. Achille et moi occupions le plus possible notre temps loin du palais, et le bonheur si explosif de nos retrouvailles avait fait place à de l'impatience. Nous avions envie de quitter les lieux pour reprendre notre vie, dans le Pélion ou à Phtie. Depuis le départ de Déidamie, nous nous sentions suspects et coupables. Les courtisans nous portaient davantage d'attention, et la situation devenait inconfortable. Quant à Lycomède, il fronçait les sourcils dès qu'il nous apercevait.

Et puis il y avait la guerre. Même dans la lointaine île oubliée de Scyros, on en recevait des nouvelles. Depuis que les anciens prétendants d'Hélène avaient honoré leur serment, l'armée d'Agamemnon était riche de sang princier. On disait qu'il avait accompli ce dont aucun homme avant lui n'avait été capable : unir nos royaumes morcelés autour d'une cause commune. Je me souvenais de lui : une ombre au visage sinistre, aussi poilue qu'un ours. Pour l'enfant de neuf ans que j'étais, Ménélas restait de loin le plus inoubliable des deux frères, avec ses cheveux roux et sa voix joyeuse.

Cependant, comme Agamemnon était l'aîné et qu'il disposait d'armées plus nombreuses, c'était lui qui avait été appelé à conduire l'expédition pour Troie.

Un matin, un événement imprévu survint. En dépit des apparences, le printemps était déjà là, malgré la morsure de l'air glacial et le brun encore

hivernal de l'herbe. Normalement, dans les contrées situées aussi au sud, les feuilles ne jaunissaient pas, et l'atmosphère matinale était rarement si froide. Nous nous étions attardés à l'intérieur d'une crevasse rocheuse qui surplombait le vaste horizon, occupés à guetter paresseusement les navires ou l'éclair gris du dos d'un dauphin. Nous jetions des galets du sommet de la falaise en nous inclinant pour les voir voltiger le long de la paroi, sans les entendre se fracasser sur les rochers en contrebas tant nous étions haut.

— J'aimerais bien avoir la lyre de ta mère, regretta Achille.

— Moi aussi.

Malheureusement, elle était restée à Phtie avec la plupart de nos affaires. Nous gardâmes le silence un moment au souvenir de la douceur de ses cordes. Tout à coup, Achille se pencha en avant :

— Qu'est-ce que c'est ?

Je clignai des yeux. Avec l'arrivée du printemps, le soleil se positionnait différemment dans le ciel, et ses rayons me semblaient obliques quel que soit l'angle.

— Je ne peux pas dire.

Après avoir scruté la brume qui marquait le point où la mer se changeait en ciel, j'y repérai une trace lointaine qui aurait pu être aussi bien une embarcation que le reflet de la lumière sur l'eau.

— Si c'est un navire, il va sûrement apporter des nouvelles, hasardai-je en sentant mon estomac se nouer encore une fois, terrifié à l'idée qu'on annonce que le dernier prétendant d'Hélène, celui qui avait rompu son serment, était recherché.

J'étais si jeune alors. Trop jeune pour me rendre compte qu'aucun chef ne voudrait que la rumeur selon laquelle certains n'avaient pas répondu à l'appel se répande.

— C'est un bateau, c'est sûr, affirma Achille. La trace s'était rapprochée. Le navire devait se déplacer très rapidement. Les couleurs vives de sa voile se distinguaient de plus en plus nettement sur l'eau bleu-gris de la mer.

— Mais pas un bateau commercial, poursuivit-il.

En effet, ces derniers utilisaient exclusivement des voiles blanches, pratiques et bon marché. Seul un homme riche pouvait se permettre de gaspiller de la teinture. Les voiles des messagers d'Agamemnon étaient pourpres et violettes, des couleurs symboliques volées aux royaumes de l'Est. En revanche, celles du navire que nous avions repéré étaient jaunes, entrelacées de spirales noires.

— Tu reconnais cet emblème ? demandai-je.

Achille secoua la tête.

Nous suivîmes des yeux l'embarcation qui dépassa l'étroite ouverture de la baie de Scyros pour aller s'échouer sur la grève sablonneuse d'une plage. Quelqu'un jeta une ancre en pierre grossièrement taillée par-dessus bord, et on descendit la passerelle. Nous étions trop loin pour distinguer autre chose des hommes sur le pont que leurs têtes sombres.

Nous étions restés plus longtemps que nous n'aurions dû. Achille se leva, rentra ses cheveux dénoués par le vent sous son foulard. Mes mains s'affairèrent à remettre de l'ordre dans les plis de sa robe, à les replacer plus gracieusement sur ses épaules, à rajuster ceintures et dentelles. Je ne trouvais presque plus bizarre de le voir ainsi accoutré. Ma tâche terminée, Achille se pencha pour m'embrasser. Le contact de ses lèvres douces sur les miennes réveilla mon désir. Il surprit l'expression de mon regard avec un sourire.

— Plus tard, promit-il, avant d'amorcer la descente le long du sentier menant au palais.

Là-bas, il irait attendre le départ du messager dans les quartiers des femmes, au milieu des métiers à tisser et des robes.

Sentant les prémices d'un mal de tête s'insinuer derrière mes paupières, j'allai dans ma chambre fraîche et sombre dont les volets barraient l'accès au soleil de midi pour dormir.

Un coup à la porte me réveilla. Peut-être un domestique, ou Lycomède. Les yeux encore clos, je criai : « Entrez ».

— Il est un peu tard pour faire la grasse matinée, répondit une voix amusée, quoiqu'aussi sèche qu'un sarment de vigne.

Brusquement en alerte, je me redressai. Un homme était debout sur le seuil. Robuste et musclé, il portait une barbe de philosophe taillée de près, d'un brun foncé teinté de roux. Lorsqu'il me sourit, je remarquai ses rides, creusées par d'autres sourires. Cette jovialité, naturelle et spontanée, était devenue depuis longtemps une habitude. Elle me rappela confusément quelque chose.

— Je suis désolé de t'avoir dérangé.

Sa voix était plaisante, bien modulée.

— Aucune importance, répondis-je prudemment.

— J'espérais que nous pourrions avoir une petite conversation. Puis-je m'asseoir ?

D'un geste de ma paume ouverte, je désignai une chaise. Il avait formulé sa requête poliment, et en dépit de mon malaise, je ne voyais pas de raison de refuser.

Comme j'avais acquiescé, il tira le siège à lui. En dépit de ses mains calleuses et rugueuses - que l'on pouvait aisément imaginer maniant une charrue -, son maintien indiquait la noblesse. Pour gagner du temps, j'ouvris les volets dans l'espoir de dissiper la brume ensommeillée qui ralentissait mon cerveau. Je n'arrivais pas à trouver une seule raison qui pourrait pousser quiconque à me demander un entretien… Sauf s'il était venu me chercher à cause de mon serment. Je me retournai vers mon visiteur.

— Qui es-tu ?

Il se mit à rire.

— Bonne question ! Je suis terriblement grossier de m'inviter ainsi dans ta chambre. Je suis l'un des capitaines du grand roi Agamemnon. Je parcours les îles pour discuter avec les jeunes gens prometteurs dans ton genre, dit-il en inclinant la tête vers moi, et les convaincre de rejoindre notre armée contre Troie. As-tu entendu parler de la guerre ?

— Oui.

— Bien.

Il sourit à nouveau en étendant ses jambes devant lui. Dans la lumière faiblissante, je distinguai une cicatrice rose qui longeait la chair brune de son mollet droit, à la manière d'une couture, de la cheville au genou. *Une cicatrice rose*. Mon estomac se noua d'un seul coup comme si je me penchais du haut de la falaise la plus élevée de Scyros et que rien d'autre ne me séparait de la mer qu'une longue chute. *Ulysse*.

Il continua, mais je ne l'entendais plus. J'étais revenu des années en arrière dans la grande salle de Tyndare, absorbé par le souvenir de ses yeux intelligents et sombres qui ne laissaient rien passer. Ulysse m'avait-il reconnu ? À la réflexion, je lui trouvai juste un air légèrement perplexe. *Il attend une réponse*, pensai-je.

— Je suis désolé, je n'ai pas bien entendu. Pardon ? dis-je en ravalant mon angoisse.

— Cela t'intéresse-t-il de te joindre à nous pour te battre ?

— Je ne crois pas que tu me trouverais utile. Je ne suis pas très bon soldat.

Sa bouche se tordit ironiquement.

— C'est drôle, c'est ce que tout le monde dit quand je viens leur rendre visite, remarqua-t-il d'un ton léger et dénué de reproche. Comment t'appelles-tu ?

J'essayai de répondre avec autant de décontraction que possible.

— Chironides.

— Chironides, répéta-t-il.

Je l'observai pour voir s'il montrait des signes d'incrédulité, sans rien noter de particulier. Mes muscles se détendirent un peu. Bien sûr qu'il ne me reconnaissait pas ! J'avais beaucoup changé depuis mes neuf ans.

— Eh bien, Chironides, Agamemnon promet de l'or et des honneurs à tous ceux qui combattront pour lui. La campagne sera certainement courte : tu

seras rentré chez toi à l'automne prochain. Je vais rester ici quelques jours, et j'espère que tu réfléchiras à mon offre.

Il posa ses mains sur ses genoux avec détermination, puis se leva.

— C'est tout ?

Je m'étais attendu à ce qu'il essaie de me persuader ou de faire pression sur moi toute la soirée.

Il éclata d'un rire presque affectueux.

— Oui, c'est tout. J'imagine que je te verrai au dîner ?

Je fis signe que oui. Sur le point de partir, il se ravisa.

— Tu sais, c'est drôle, mais j'ai l'impression persistante de t'avoir déjà vu quelque part.

— J'en doute, ripostai-je. Je ne te reconnais pas.

Il m'étudia quelques instants avant de hausser les épaules comme s'il abandonnait la partie.

— Je te confonds sûrement avec un autre jeune homme. Tu sais ce qu'on dit : plus on est vieux, moins on se souvient, reprit-il en se grattant la barbe. Qui est ton père ? Peut-être est-ce lui que je connais ?

— Je suis un exilé.

Il adopta une expression compatissante.

— Désolé de l'apprendre. D'où étais-tu ?

— De la côte.

— Nord ou sud ?

— Sud.

Il secoua la tête d'un air contrit.

— J'aurais juré que tu venais du Nord. Des alentours de la Thessalie, par exemple. Ou de Phtie. Tu prononces tes voyelles avec la même rondeur que les gens de là-bas.

Je déglutis péniblement. À Phtie, les consonnes étaient plus

dures qu'ailleurs, les voyelles plus larges. J'avais trouvé cette prononciation très laide avant de l'entendre dans la bouche d'Achille. En revanche, je n'avais

pas réalisé à quel point j'avais adopté cet accent.

— Je… je l'ignorais, marmonnai-je, le cœur battant.

Si seulement il pouvait s'en aller !

— J'ai bien peur d'être voué à accumuler des informations inutiles, avoua-t-il avec un nouveau sourire légèrement amusé. Quoi qu'il en soit, n'oublie pas de venir me trouver si tu décides de te joindre à nous. Ou si par hasard tu connais d'autres jeunes gens que je pourrais aller voir.

La porte se referma derrière lui avec un petit clic.

La cloche du dîner avait sonné, et les couloirs étaient remplis de domestiques chargés de plateaux et de chaises. Quand je pénétrai dans la salle, mon visiteur était déjà là, debout aux côtés de Lycomède et d'un autre homme. Le roi m'apostropha pour saluer mon arrivée :

— Chironides, voici Ulysse, qui gouverne Ithaque.

— Heureusement que les hôtes sont là pour faire les présentations, commenta Ulysse. Après t'avoir quitté, je me suis aperçu que je ne t'avais pas dit mon nom.

Et moi, je ne te l'ai pas demandé parce que je le connaissais, complétai-je en pensée. Enfin, même si j'avais commis une faute, elle n'était pas irréparable. J'écarquillai les yeux.

— Tu es donc roi ? m'enquis-je en m'agenouillant pour mimer de mon mieux l'obéissance effrayée.

— En fait, il est juste prince, précisa une voix traînante. Le roi, c'est moi.

Levant la tête, je croisai le regard vif du troisième homme, aux iris d'un brun si clair qu'il en était presque jaune. Sa courte barbe noire mettait en valeur les angles de son visage.

— Voici le seigneur Diomède, roi d'Argos, annonça Lycomède. Un camarade d'Ulysse.

Encore un autre prétendant d'Hélène, même si je ne me souvenais de rien d'autre que de son nom…

— Seigneur.

Je m'inclinai devant lui sans avoir le temps de craindre d'être reconnu, car il s'était déjà détourné.

— Très bien, dit Lycomède avec un geste vers la table. Et si nous mangions ?

Plusieurs de ses conseillers nous rejoignirent, et je fus heureux de pouvoir me fondre dans la masse. Absorbés dans leur conversation avec Lycomède, Ulysse et Diomède nous ignorèrent durant la majeure partie du repas.

— Tout va bien à Ithaque ? s'informa poliment Lycomède.

— Très bien, merci, répondit Ulysse. J'y ai laissé ma femme et mon fils, tous deux en bonne santé.

— Pose-lui des questions sur sa femme, suggéra Diomède. Il adore parler d'elle. Sais-tu comment il l'a rencontrée ? C'est son histoire préférée.

Alertés par son ton empreint d'une provocation à peine dissimulée, les convives autour de lui cessèrent de mastiquer pour ne rien perdre de la scène.

Après avoir fixé successivement ses deux invités, Lycomède se lança :

— Comment as-tu rencontré ta femme, prince d'Ithaque ?

Si Ulysse avait senti la tension ambiante, il n'en laissa rien paraître.

— Tu es bien aimable de poser la question. Au moment où Tyndare s'est mis en quête d'un mari pour Hélène, des prétendants ont afflué de tous les royaumes. Je suis sûr que tu t'en souviens.

— Je n'y suis pas allé car j'étais déjà marié à l'époque, expliqua Lycomède.

— Bien sûr. Et ces jeunes gens étaient encore enfants, j'en ai peur, ajouta Ulysse en me gratifiant d'un sourire avant de s'adresser à nouveau au roi. J'ai eu la chance d'être le premier prétendant à arriver, et le maître des lieux m'a invité à dîner avec sa famille : Hélène, sa sœur Clytemnestre, et leur cousine Pénélope.

— Invité ! se moqua Diomède. Est-ce le terme qu'on emploie pour désigner quelqu'un qui espionne ses hôtes en rampant dans les fougères ?

— Je suis sûr que le prince d'Ithaque ne se comporterait pas ainsi ! s'exclama Lycomède avec un froncement de sourcils.

— C'est pourtant exactement ce que j'ai fait, même si j'apprécie la foi que tu as en moi, confia Ulysse à Lycomède avec cordialité. C'est d'ailleurs Pénélope qui m'a surpris. Comme elle m'avait repéré depuis plus d'une heure, elle a décidé d'intervenir pour m'éviter d'atterrir dans un buisson de ronces. Naturellement, nous avons tous été un peu mal à l'aise par la suite, mais Tyndare m'a malgré tout demandé de rester. Au cours du dîner, j'ai découvert que Pénélope était deux fois plus intelligente que ses cousines, et tout aussi belle. Et…

— Aussi belle qu'Hélène ? l'interrompit Diomède. Est-ce pour cette raison qu'elle n'était toujours pas mariée à vingt ans ?

— Je ne suis pas sûr qu'on puisse demander à un homme de comparer défavorablement son épouse à une autre femme, répondit aimablement Ulysse.

Diomède roula des yeux avant de s'adosser à son siège pour se curer les dents avec la pointe de son couteau.

Ulysse reprit, se tournant vers Lycomède :

— Durant la conversation, il est devenu clair que je plaisais à Dame Pénélope…

— Certainement pas pour ton physique, ironisa Diomède.

— En effet, concéda Ulysse. Lorsqu'elle m'a demandé quel cadeau de mariage j'offrirais à ma promise, je lui ai répondu plutôt galamment que ce serait un lit nuptial sculpté dans le plus beau chêne vert. Seulement ma réponse ne lui convenait pas. « Un lit nuptial ne doit pas être façonné à partir de bois sec et mort, mais d'un matériau jeune et vivant » m'a-t-elle rétorqué. « Et si je suis capable de fabriquer un lit pareil, ai-je enchaîné, m'accepteras-tu pour époux ? » Puis elle a dit que…

Le roi d'Argos émit un grognement dégoûté.

— J'en ai par-dessus la tête de ton histoire de lit nuptial.

— Dans ce cas, tu n'aurais sans doute pas dû me suggérer de la raconter.

— Si tu en trouvais d'autres, cela m'éviterait peut-être d'avoir envie de me faire sauter le crâne pour échapper à l'ennui.

Lycomède parut choqué. Ce genre de gaudriole était réservée aux arrière-salles et aux champs d'exercice, pas aux dîners formels. Ulysse se contenta cependant de secouer la tête avec regret.

— Les Argiens deviennent vraiment de plus en plus barbares d'une année sur l'autre. Montrons un peu au roi d'Argos ce que c'est que d'être civilisé, Lycomède. J'avais espéré apercevoir les célèbres danseuses de votre île.

Lycomède avala sa salive.

— Oui. Je n'avais pas pensé que…

Il s'interrompit avant de poursuivre du ton le plus affable qu'il put :

— Si vous en avez envie.

— Absolument, confirma Diomède.

— Eh bien… bredouilla Lycomède en considérant fébrilement les deux hommes tour à tour.

Thétis lui avait ordonné de garder les femmes loin des visiteurs, mais un refus serait suspect. Après s'être éclairci la gorge, il finit par se décider.

— Alors, appelons-les, annonça-t-il avec un geste brusque à l'attention d'un serviteur qui tourna les talons et partit aussitôt en courant.

Je m'absorbai dans la contemplation de mon assiette afin que les autres ne lisent pas la peur sur mes traits.

Surprises d'être convoquées si vite, les femmes étaient encore en train de finir d'ajuster leurs vêtements et de se recoiffer lorsqu'elles pénétrèrent dans la pièce. Achille était parmi elles, la chevelure soigneusement couverte, les paupières modestement baissées. Mon regard alla anxieusement d'Ulysse à Diomède, mais ni l'un ni l'autre ne lui prêta la moindre attention.

Une fois que les danseuses eurent pris leur place, la musique retentit, et elles entamèrent une série de pas compliqués. C'était beau, même si l'absence de Déidamie appauvrissait le spectacle : elle avait été la meilleure.

— Laquelle est ta fille ? s'informa Diomède.

— Déidamie n'est pas ici, roi d'Argos. Elle est partie rendre visite à des membres de la famille.

— Dommage, regretta Diomède. J'espérais que c'était celle-là.

Il montra une jeune femme en bout de rangée, petite et brune. Elle ressemblait un peu à la princesse, et ses chevilles étaient particulièrement gracieuses quand elles apparaissaient en un éclair sous l'ourlet tourbillonnant de sa robe.

Lycomède se racla la gorge :

— Es-tu marié, mon seigneur ?

Diomède eut un demi-sourire.

— Pour l'instant, oui, dit-il sans quitter les suivantes des yeux.

Le spectacle terminé, Ulysse se leva et prit la parole en haussant le ton pour être entendu de tous.

— Nous sommes vraiment honorés d'avoir assisté à ce divertissement. Tout le monde ne peut pas se vanter d'avoir vu les célèbres danseuses de Scyros. Pour vous témoigner notre admiration, nous vous avons apporté des cadeaux, à vous et à votre roi.

Un murmure d'excitation s'éleva. Les objets de luxe n'arrivaient pas souvent jusqu'à l'île, et personne n'avait d'argent pour en acheter.

— Tu es trop aimable.

Le visage de Lycomède s'était empourpré de plaisir sincère. Il ne s'était pas attendu à une telle générosité. Au signal d'Ulysse, des domestiques avancèrent des malles, qu'ils commencèrent à vider sur les longues tables. Je vis de l'argent scintiller, du verre et des pierres précieuses briller. L'ensemble de l'assistance, hommes et femmes compris, se pencha en avant avec avidité.

— S'il vous plaît, prenez ce que vous voulez, les encouragea Ulysse.

Les filles s'étaient rapprochées des tables à toute allure. Je les vis tripoter les babioles : du parfum contenu dans de délicates bouteilles de verre scellées par un peu de cire ; des miroirs aux manches en ivoire ouvragé ; des bracelets d'or tordu ; des rubans teints de violets ou de rouges puissants. Au milieu de

tout cela se trouvaient aussi quelques présents prévus pour Lycomède et ses conseillers : des boucliers recouverts de cuir, des poignées de lance sculptées, et des épées en argent aux fourreaux en chevreau souples. Le regard du vieux monarque s'était d'ailleurs arrêté sur l'un de ceux-là, et il faisait penser à un poisson au bout d'un fil à pêche.

Ulysse se tenait toujours debout dans les parages, un sourire bienveillant aux lèvres.

Achille, lui, déambulait lentement entre les tables, un peu en retrait. Il s'arrêta pour mettre une goutte de parfum sur ses poignets fins, caresser le manche lisse d'un miroir, et s'attarda devant une paire de boucles d'oreilles, des pierres bleues serties de fil d'argent.

Un mouvement à l'extrémité de la salle attira mon attention. Diomède avait traversé la pièce et parlait à un de ses serviteurs, qui opina avant de sortir par la large porte à double battant. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait pas s'agir d'une affaire importante : Diomède semblait à moitié endormi, les paupières lourdes, le regard vide d'ennui.

Je jetai un nouveau coup d'œil en direction d'Achille, qui tenait les boucles à la hauteur de ses oreilles et les examinait avec une petite moue en minaudant comme une fille. Ce jeu l'amusait, et les coins de sa bouche se soulevèrent. Lorsque ses yeux balayèrent la salle et s'immobilisèrent brièvement sur moi, je ne pus m'empêcher de sourire.

Une trompette affolée retentit soudain à grand bruit. Le son venait de l'extérieur, une courte note suivie de trois coups brefs : notre signal avertissant de l'imminence de la plus grande des catastrophes. Lycomède se leva en titubant, et les gardes se tournèrent brusquement vers la porte. Les filles se mirent à crier et à s'accrocher les unes aux autres, lâchant leurs trésors sur le sol dans un tintement de verre brisé.

Toutes, sauf une. Avant la fin du dernier coup de trompette, Achille avait déjà saisi une des épées en argent et arraché son fourreau en chevreau. Une table lui bloquait l'accès à la porte : il sauta dessus en un éclair, attrapant une

lance de l'autre main au passage. Quand il toucha terre, il brandissait déjà ses armes avec un sang-froid meurtrier qui n'appartenait à aucune femme et à aucun homme. *Le plus grand guerrier de sa génération.*

Je cherchai précipitamment Ulysse et Diomède du regard, pour constater avec horreur qu'ils souriaient.

— Salut à toi, prince Achille, déclara Ulysse. Nous te cherchions.

Impuissant, je vis les courtisans de Lycomède enregistrer les paroles d'Ulysse, puis dévisager Achille. Il resta immobile un moment et baissa lentement ses armes.

— Seigneur Ulysse, dit-il d'une voix particulièrement calme. Seigneur Diomède. Il inclina poliment la tête, un prince en saluant un autre. Je suis honoré d'avoir fait l'objet de tant d'efforts, reprit-il.

C'était une bonne réponse, pleine de dignité mais teintée d'une légère nuance de moquerie. Diomède et Ulysse auraient plus de mal à l'humilier maintenant.

— Je suppose que vous souhaitez me parler ? Je suis à vous tout de suite.

Il posa soigneusement l'épée et la lance sur la table, dénoua son foulard d'une main sûre avant de l'enlever, et ses cheveux libérés luirent comme du bronze poli. Tous les sujets de Lycomède, hommes et femmes, se chuchotèrent des remarques scandalisées, fascinés par la silhouette encore féminine d'Achille.

— Peut-être que ceci t'aidera ?

Après avoir sorti une tunique d'un sac, ou d'une boîte, Ulysse la lança à Achille, qui la rattrapa au vol.

— Merci, répondit-il devant la cour qui, hypnotisée, le regarda déplier le vêtement, se dévêtir jusqu'à la taille, et l'enfiler.

Ulysse se tourna vers le centre de la pièce.

— Lycomède, pouvons-nous t'emprunter une salle de conseil ? Nous avons de nombreux sujets à aborder avec le prince de Phtie.

Le visage de Lycomède ressemblait à un masque pétrifié. Je savais qu'il pensait à Thétis et à sa punition. Il ne répondit pas.

— Lycomède !

Diomède l'avait rappelé à l'ordre d'un ton sec aussi brutal qu'un coup de poing.

— Oui, croassa le vieux roi.

Il me faisait pitié. En fait, j'avais pitié de nous tous.

— C'est juste là, indiqua Lycomède, qui pointa une direction du doigt.

Ulysse le remercia d'un signe de tête.

Il se dirigea vers la porte d'un pas assuré, apparemment certain qu'Achille allait le suivre.

— Après toi, fit Diomède avec un petit sourire satisfait.

Achille hésita avant de me jeter un coup d'œil furtif.

— Oh, oui, lâcha Ulysse par-dessus son épaule. Tu peux amener Patrocle avec toi, si tu veux. Nous avons deux mots à lui dire à lui aussi.

CHAPITRE 15

La pièce ne contenait que quelques tapisseries usées jusqu'à la corde et quatre chaises. Je me forçai à m'asseoir bien droit contre le dossier de bois dur, dans une attitude princière. Achille, lui, avait les traits déformés par l'émotion et le cou cramoisi.

— C'était une ruse, lança-t-il d'un air accusateur.

Ulysse resta imperturbable.

— Comme tu étais fort habilement caché, nous avons dû nous montrer encore plus habiles pour te débusquer.

Achille leva un sourcil avec une hauteur toute princière.

— Eh bien, maintenant que vous m'avez trouvé, que voulez-vous ?

— Que tu viennes à Troie, annonça Ulysse.

— Et si je refuse ?

— Nous révélerons ton subterfuge, menaça Diomède en brandissant la robe abandonnée.

Achille rougit comme si on l'avait frappé. C'était une chose de porter un vêtement féminin par nécessité, et entièrement une autre de savoir que le monde entier allait l'apprendre. Notre peuple réservait les sobriquets les plus désagréables aux hommes qui se faisaient passer pour des femmes. D'aucuns perdaient la vie si ce genre d'insulte venait à être prononcé.

Ulysse leva une main apaisante.

— Sachant que nous sommes tous de noble extraction, nous ne devrions pas en arriver à de telles extrémités. J'espère pouvoir te proposer de meilleures raisons d'accepter. La gloire, par exemple. Si tu combats pour nous, tu en retireras beaucoup.

— Il y aura d'autres guerres.

— Mais pas comme celle-là, souligna Diomède. Ce sera la plus grande guerre de notre peuple, que la légende et les chansons célébreront durant des générations. Tu es un imbécile de ne pas t'en rendre compte.

— Je n'y vois rien d'autre qu'un mari cocu et la cupidité d'Agamemnon.

— Eh bien, tu es aveugle. Quoi de plus héroïque que de se battre pour la plus belle femme du monde, et contre la plus puissante cité de l'Est ? Persée ne peut pas en dire autant ; ni Jason. Héraclès tuerait à nouveau sa femme pour avoir une chance de nous accompagner. Nous dominerons l'Anatolie jusqu'en Arabie. Nous imposerons notre nom dans les histoires pour l'éternité.

— Je croyais t'avoir entendu dire que la campagne serait facile, et que tout le monde serait rentré à l'automne, réussis-je à objecter pour essayer d'endiguer l'inexorable flot de leurs arguments.

— J'ai menti, avoua Ulysse avec un haussement d'épaules. Je n'ai aucune idée du temps qu'elle prendra. Ce sera plus rapide si tu es à nos côtés, ajouta-t-il en posant sur Achille son regard noir magnétique, qui ramenait à lui comme la marée ses interlocuteurs même s'ils s'évertuaient à nager à contre-courant. Les fils de Troie sont réputés pour leur adresse au combat, et leur mort élèvera ton nom au niveau des étoiles. Si tu manques cette guerre, tu perdras aussi ta chance de devenir immortel. Tu resteras au second plan, inconnu, et tu deviendras de plus en plus obscur avec l'âge.

Achille plissa le front.

— Tu ne peux pas en être sûr.

— En fait, si ! rétorqua Ulysse en se reculant sur son siège. J'ai la chance de m'y connaître un peu en matière de dieux.

Il sourit comme s'il se souvenait de quelque espièglerie divine.

— Et les dieux ont cru opportun de me confier une prophétie te concernant, déclara-t-il.

J'aurais dû me douter qu'Ulysse ne se présenterait pas avec juste un chantage minable en guise de monnaie d'échange. Dans les histoires, il était

nommé *polutropos*, l'homme aux mille tours. Une peur funèbre s'insinua en moi.

— Quelle prophétie ? demanda lentement Achille.

— Celle selon laquelle si tu ne viens pas à Troie, ta divinité se flétrira à force de rester inutilisée. Ta force diminuera. Au mieux, tu finiras comme Lycomède, à pourrir sur une île oubliée avec seulement des filles comme héritières. Scyros sera bientôt conquise par un État voisin, tu le sais aussi bien que moi. Les vainqueurs ne le tueront pas. Pourquoi le feraient-ils ? Il terminera ses jours dans un coin, sénile et seul, à manger le pain qu'on aura ramolli pour lui. Et à sa mort, les gens diront : « Qui était-ce ? »

Ses mots emplirent la pièce, raréfiant l'air jusqu'à nous empêcher de respirer. Quelle horreur que de vivre une telle vie !

Ulysse reprit aussitôt, implacable :

— Les gens le connaissent uniquement parce que son histoire a rencontré la tienne. Si tu te rends à Troie, ta renommée sera si grande qu'un homme entrera dans la légende éternelle pour t'avoir juste passé une coupe. Tu seras…

Les portes s'ouvrirent brutalement dans un tourbillon furieux d'éclats de bois volant de toutes parts. Thétis se tenait debout dans l'embrasure de la porte, aussi incandescente qu'une flamme. Sa divinité nous enveloppa tous, nous brûlant les yeux, noircissant les bords brisés de la porte. Je la sentais tirer sur mes os, aspirer le sang dans mes veines comme pour le boire, et je me recroquevillai, car c'est ce que font les mortels dans ces cas-là.

La barbe sombre d'Ulysse était constellée des débris poussiéreux de la porte pulvérisée. Il se leva.

— Salut à toi, Thétis.

Le regard de la déesse se dirigea vers lui, pareil à celui d'un serpent sur sa proie, et sa peau se mit à briller. L'air autour d'Ulysse parut trembler un peu, comme sous l'effet de la chaleur ou de la brise. Toujours à terre, Diomède

s'éloigna imperceptiblement en rampant. Je fermai les paupières pour ne pas être obligé de voir l'explosion.

Au terme d'un bref silence, je finis par les rouvrir. Ulysse était debout, sain et sauf. Thétis, elle, serrait tant les poings qu'ils en étaient blancs. Cela ne brûlait plus de la regarder.

— La jeune fille aux cheveux gris a toujours été bonne avec moi, expliqua Ulysse, presque sur un ton d'excuse. Non seulement elle connaît les raisons de ma présence, mais elle bénit et soutient mon but.

Avais-je manqué une étape de leur conversation ? Je luttai pour essayer de suivre. La jeune fille aux cheveux gris était la déesse de la Guerre et des Arts, censée apprécier avant tout l'intelligence.

— Athéna n'a pas d'enfant à perdre.

Thétis avait proféré cette phrase d'un ton grinçant. Ses mots restèrent un instant suspendus dans les airs.

Sans tenter de répondre, Ulysse se tourna simplement vers Achille.

— Demande-lui, dit-il. Demande à ta mère ce qu'elle sait.

Achille déglutit, et le son résonna dans la pièce silencieuse. Il planta ensuite son regard dans celui de la déesse.

— Dit-il vrai ?

Le feu qui restait encore en elle l'avait quittée : elle n'était plus que marbre à présent.

— C'est vrai. Mais ce n'est pas tout. Il y a pire, continua-t-elle d'une voix monocorde qui aurait pu provenir d'une statue. Si tu vas à Troie, tu n'en reviendras jamais. Tu mourras là-bas alors que tu ne seras encore qu'un jeune homme.

Achille pâlit.

— C'est certain ?

Voilà ce que tous les mortels commencent toujours par demander avec une incrédulité empreinte d'émotion et de terreur. *N'y a-t-il pas d'exception pour moi ?*

— Oui.

S'il m'avait regardé à ce moment-là, je me serais effondré en larmes incoercibles. Par chance, il avait les yeux rivés sur sa mère.

— Que dois-je faire ? murmura-t-il.

Le plus léger des tremblements parcourut le visage de Thétis, habituellement aussi lisse que l'eau.

— Ne me demande pas de choisir, rétorqua-t-elle avant de disparaître.

La suite m'échappe : ce que nous avons dit aux deux hommes, comment nous les avons quittés, comment nous avons regagné notre chambre. Je me souviens simplement de l'expression d'Achille, de ses traits tirés et de son front à la pâleur crayeuse. Ses épaules, d'habitude si droites et fières, paraissaient s'être affaissées. Le chagrin enfla en moi au point de m'étouffer. *Sa mort*. Rien qu'à cette pensée, j'avais l'impression d'être en train de mourir moi aussi, et de tomber comme une pierre dans un ciel aveugle et noir.

Il ne faut pas que tu y ailles ! Même si j'étais sur le point de le dire et de le redire des milliers de fois, je me contentai de prendre ses mains glacées et inertes dans les miennes.

— Je ne crois pas que je le supporterais, finit-il par avouer, les paupières closes comme pour se préserver de toutes les horreurs.

Je savais qu'il ne se référait pas à sa mort, mais au cauchemar suggéré par Ulysse, la perte de son éclat, le flétrissement de sa grâce. J'avais vu la joie que lui procuraient son habileté et sa vitalité flamboyante, qui restait toujours juste au-dessous de la surface, prête à exploser. Qui était-il s'il n'était plus radieux ni miraculeux ? Qui était-il s'il n'était plus promis à la gloire ?

— Ça ne me dérangerait pas, dis-je, les mots se bousculant désespérément hors de ma bouche. Quoi que tu deviennes, ça n'aurait pas d'importance pour moi, tant que nous sommes ensemble.

— Je sais, répondit-il doucement sans me regarder.

Il savait ce que je ressentais, mais ce n'était pas suffisant. Ma peine était si immense qu'elle menaçait de crever ma peau.

À sa mort, tout ce qu'il y avait de rapide, de beau et de lumineux dans le monde serait enterré avec lui. Quand je voulus prendre la parole, il était trop tard.

— J'irai, décida-t-il. J'irai à Troie.

Ah, l'éclat rosé de sa lèvre, le vert fiévreux de ses yeux. Il n'y avait pas une ride sur sa peau, rien de plissé ni de grisonnant : tout était si frais. Il incarnait le printemps, doré et éclatant. Lorsqu'elle boirait son sang, la Mort envieuse redeviendrait jeune.

Il me fixait d'un regard aussi profond que la terre elle-même.

— Est-ce que tu viendras avec moi ?

Ah, l'éternelle souffrance de l'amour et du chagrin ! Dans une autre vie, j'aurais peut-être pu refuser, m'arracher les cheveux, hurler, et l'envoyer affronter son choix seul. Pas dans celle-ci. Il prendrait la mer et je le suivrais, même dans la mort. *Oui*, murmurai-je. *Oui*.

Clairement soulagé, il me tendit les bras. Je le laissai m'enlacer, nous presser l'un contre l'autre de tout notre long, si près qu'il était impossible de glisser quoi que ce soit entre nous.

Les larmes montèrent, puis se mirent à couler. Au-dessus de nous, les constellations tournoyèrent, et la lune décrivit sa courbe lasse tandis que nous restions allongés sans dormir, accablés, au fur et à mesure que les heures passaient.

À l'aube, il se leva avec raideur.

— Je dois aller prévenir ma mère, annonça-t-il.

Pâle, les yeux bordés d'ombre, il semblait déjà plus vieux. La panique s'empara de moi. *N'y va pas*, avais-je envie de crier. Mais il avait enfilé une tunique, et il était parti.

Je me rallongeai en essayant de ne pas penser aux minutes qui s'écoulaient. Si la veille encore, nous en étions riches, chacune était désormais comme une goutte de sang arrachée à mon cœur.

La pièce devint grise, puis blanche. Le lit me paraissait froid et trop grand sans lui. Je n'entendais aucun son, et le silence m'effrayait. *On dirait une tombe,* songeai-je. Après m'être levé, je me frottai les membres, les frappant pour les réveiller et tenter de repousser mon affolement croissant. *Voilà comment ce sera, jour après jour, sans lui.* Une effrayante sensation d'oppression me comprimait la poitrine, pareille à un cri silencieux. *Tous les jours, sans lui*.

Cherchant éperdument à évacuer toute pensée, je quittai le palais. Arrivé aux falaises, ces gros rochers de Scyros qui se dressaient abruptement dans la mer, je me mis à grimper. J'étais ballotté par les vents, et les pierres glissaient, visqueuses d'embruns, mais la pression et le danger m'aidaient à garder l'équilibre. Je fonçais vers le haut comme une flèche, à l'assaut du pic le plus traître où j'aurais eu bien trop peur d'aller auparavant, les mains égratignées presque jusqu'au sang au contact des morceaux de roches acérés. Là où je passais, mes pieds laissaient des taches. La douleur était la bienvenue, ordinaire et pure. Si facile à supporter que c'en était risible.

Une fois le sommet atteint, un amas désordonné de roches au faîte de la falaise, je me rétablis. Une idée avait germé en chemin, aussi farouche et imprudente que mon état d'esprit du moment.

— Thétis ! criai-je dans le vent féroce, le visage dirigé vers la mer. Thétis !

Le soleil était haut dans le ciel. Leur rencontre avait dû se terminer depuis longtemps. Je repris ma respiration pour la troisième fois avant de me remettre à crier.

— Ne prononce plus mon nom.

En me retournant brusquement vers elle, je perdis l'équilibre. Les rochers se dérobèrent sous moi, et les rafales de vent me heurtèrent de plein fouet. Je réussis toutefois à me stabiliser en m'accrochant à un affleurement rocheux et à relever la tête.

Sa peau était encore plus pâle que d'habitude, de la couleur des premières glaces de l'hiver, et ses lèvres, retroussées sur ses dents.

— Espèce d'imbécile, dit-elle. Descends de là. Ce n'est pas la mort d'un demeuré qui va le sauver.

Je n'étais pas aussi intrépide que je le croyais : la malveillance de son expression me fit frissonner. Pourtant, je me forçai à lui demander ce qu'il fallait à tout prix que je sache.

— Combien de temps lui reste-t-il à vivre ?

Elle émit un bruit de gorge pareil au cri d'un phoque, que je mis quelques secondes à identifier comme un rire.

— Pourquoi ? Tu crois que tu pourrais t'y préparer ? Ou essayer de l'empêcher ? interrogea-t-elle avec mépris.

— Oui, répondis-je. Si je le peux.

Le bruit recommença.

— S'il te plaît, suppliai-je en m'agenouillant. S'il te plaît, dis-le-moi.

Peut-être parce que je m'étais mis à genoux, son rire cessa, et elle m'étudia brièvement.

— Hector mourra le premier, lâcha-t-elle. C'est tout ce qu'on m'a permis de savoir.

Hector.

— Merci, répondis-je.

Ses paupières se plissèrent et sa voix se fit aussi sifflante que de l'eau versée sur des charbons ardents.

— Ne te permets pas de me remercier. Ce n'est pas la raison pour laquelle je suis venue.

J'attendis un peu. Sa peau avait la blancheur de l'os brisé.

— Ce ne sera pas si facile qu'il le croit. Les Parques lui promettent la célébrité, mais à quel degré ? Il va devoir soigneusement protéger son honneur. Il a un naturel trop confiant. Les hommes de Grèce, dit-elle, crachant presque ce dernier mot, ressemblent à des chiens qui se disputent des restes. Ils ne sont pas capables de céder simplement leur prééminence à un autre. Je ferai mon possible. Et toi, conclut-elle avec une grimace en

direction de mes longs bras et de mes genoux maigres, tu ne lui feras pas honte. C'est compris ?

C'est compris ?

— Oui.

Je le pensais vraiment. Sa renommée devait valoir la vie avec laquelle il allait la payer.

Un léger souffle d'air agita l'ourlet de sa robe, et je sus qu'elle était sur le point de disparaître à nouveau dans les grottes sous-marines d'où elle venait. Quelque chose me rendit téméraire.

— Hector est-il un guerrier chevronné ?

— C'est le meilleur, répondit-elle. Après mon fils.

Son regard bifurqua en un éclair vers la droite, à l'endroit où la falaise tombait dans la mer.

— Il arrive, m'avertit-elle.

Après avoir franchi la crête, Achille s'approcha de là où j'étais assis, puis examina ma figure écorchée.

— Je t'ai entendu parler, dit-il.

— J'étais avec ta mère.

Il se mit à genoux et posa mon pied sur ses cuisses. Très doucement, il retira les morceaux de roche de mes coupures, enlevant au passage de la terre et de la poussière crayeuse. Pour finir, il déchira de sa tunique une bande de tissu qu'il appuya fort sur ma peau pour empêcher le sang de couler.

Ma main se referma sur la sienne.

— Il ne faut pas que tu tues Hector, lui annonçai-je.

Il leva la tête, son beau visage encadré par l'or de sa chevelure.

— Ma mère t'a révélé le reste de la prophétie.

— Oui.

— Et tu penses que personne ne doit tuer Hector à part moi.

— Oui.

— Et tu t'imagines qu'on peut voler du temps aux Parques ?

— Oui.

— Ah !

Un sourire matois s'étira sur ses lèvres. Il avait toujours aimé la défiance.

— Eh bien, pourquoi devrais-je le tuer ? Il ne m'a rien fait !

Pour la première fois, je ressentis une sorte d'espoir.

N'ayant plus aucune raison de nous attarder, nous partîmes l'après-midi même. Toujours fidèle au protocole, Lycomède vint nous dire adieu. Nous restâmes tous les trois debout avec froideur. Ulysse et Diomède avaient déjà rejoint le navire. Ils nous escorteraient jusqu'à Phtie, où Achille lèverait ses propres troupes.

Un point restait encore à régler, et je savais qu'Achille n'en avait guère envie.

— Lycomède, ma mère m'a demandé de te transmettre ses souhaits.

Un frisson presque imperceptible traversa le visage du vieil homme, qui n'en regarda pas moins son gendre bien en face.

— Il s'agit de l'enfant, dit-il.

— Oui.

— Que désire-t-elle ? s'enquit le roi avec lassitude.

— Elle voudrait l'élever elle-même. Elle…

L'expression du vieillard fit balbutier Achille.

— Elle pense que ce sera un garçon. Dès qu'il sera sevré, elle viendra le chercher.

Lycomède garda le silence quelques minutes avant de fermer les yeux. Je savais qu'il pensait à sa fille, qui ne pourrait tenir dans ses bras ni son époux ni son enfant.

— Si seulement vous n'étiez jamais venus ! se lamenta-t-il.

— Je suis désolé, s'excusa Achille.

— Laissez-moi, murmura le vieux monarque, et nous lui obéîmes.

Le vaisseau sur lequel nous prîmes la mer était rapide, bien construit et doté d'un équipage nombreux. Les marins se déplaçaient avec célérité, les cordages brillaient tant leurs fibres étaient neuves, et les mâts paraissaient aussi frais que des arbres encore sur pied. Quant à la figure de proue, c'était une merveille, la plus magnifique que j'aie jamais vue : une grande femme aux yeux et à la chevelure sombres, les mains serrées devant elle dans une attitude contemplative. Sa beauté était discrète : une mâchoire élégante, des cheveux relevés dégageant un cou mince. Elle avait été peinte avec amour ; chaque ombre et chaque rayon de lumière étaient parfaitement rendus.

— Je vois que vous admirez mon épouse, remarqua Ulysse, qui s'était joint à nous près du bastingage sur lequel il avait accoudé ses bras musclés.

— Au début, elle a refusé de se laisser approcher par l'artiste. J'ai dû l'obliger à la suivre en secret. Le résultat s'est révélé plutôt satisfaisant, je trouve.

Ulysse s'était donc marié par amour, une chose aussi rare que les cèdres à l'est. Ce détail me donnait presque envie de l'apprécier, mais j'avais déjà trop vu ses sourires enjôleurs.

Poliment, Achille lui demanda le nom de son épouse.

— Pénélope.

— Le navire est-il neuf ? m'informai-je.

S'il était enclin à parler de sa femme, j'étais de mon côté désireux de changer de sujet.

— Tout à fait. Jusqu'à la dernière traverse, et du meilleur bois d'Ithaque.

Il frappa le bastingage de sa large paume comme on flatte le flanc d'un cheval.

— Encore en train de fanfaronner au sujet de ton nouveau bateau ? intervint Diomède en nous rejoignant à son tour.

Ses cheveux tirés en arrière par une bande de cuir faisaient paraître son visage encore plus anguleux qu'à l'accoutumée.

— C'est vrai.

Diomède cracha dans l'eau.

— Le roi d'Argos est d'une éloquence inhabituelle aujourd'hui, plaisanta Ulysse.

Achille ne les avait pas encore vus jouer leur petit jeu comme moi. Tandis que ses yeux allaient d'un homme à l'autre, un léger sourire s'insinua au coin de sa bouche.

— Dis-moi, continua Ulysse, penses-tu qu'un esprit de répartie aussi aiguisé que le tien vient du fait que ton père a mangé la cervelle d'un homme ?

— Quoi ? s'étrangla Achille, bouche bée.

— Tu ne connais pas la légende du puissant Tydée, roi d'Argos et mangeur de cerveaux ?

— J'ai déjà entendu son nom. Mais pas cette histoire de… cervelle.

— J'envisage de faire peindre la scène sur nos assiettes, plaisanta Diomède.

Dans la grande salle de Tyndare, je l'avais pris pour le petit roquet d'Ulysse. Cependant, les joutes verbales entre les deux hommes vibraient d'une intensité et d'un plaisir qui ne pouvaient provenir que d'une relation d'égal à égal. Je me souvins que Diomède était aussi censé être un des protégés d'Athéna.

Ulysse fit la moue.

— Rappelle-moi de ne pas dîner à Argos de sitôt.

Diomède rit, mais ce n'était pas un son plaisant à entendre.

D'humeur bavarde, les deux hommes s'attardèrent avec nous, échangeant des anecdotes sur d'autres voyages en mer, des guerres, ou des compétitions gagnées lors de jeux déjà anciens. Achille constituait un public enthousiaste, et posait question sur question. Il désigna la cicatrice sur la jambe d'Ulysse.

— Où t'es-tu fait ceci ?

Ulysse se frotta les mains.

— Ah ! Voilà une histoire qui vaut la peine d'être racontée. Il faut tout de même que je dise d'abord un mot au capitaine, poursuivit-il avec un geste en

direction du soleil, déjà assez bas dans le ciel. Nous allons bientôt devoir nous arrêter pour installer notre camp.

Diomède quitta le coin de rambarde auquel il était appuyé.

— C'est moi qui vais y aller, déclara-t-il. J'ai entendu celle-là au moins autant de fois que l'écœurant épisode du lit.

— Tant pis pour toi, lança Ulysse dans son dos. Ne faites pas attention à lui. Sa femme est une sale garce, ce qui rendrait n'importe qui aigri, précisa-t-il pour notre gouverne. Ma femme, elle…

La voix de Diomède nous parvint depuis l'autre bout du navire.

— Si tu finis cette phrase, je te jetterai par-dessus bord et tu nageras jusqu'à Troie, je le jure !

— Vous voyez ? fit Ulysse en secouant la tête. Il est amer.

Ravi par nos deux nouveaux compagnons, Achille éclata de rire. Il semblait leur avoir déjà pardonné le rôle qu'ils avaient joué dans la découverte de son identité et tout ce qui avait suivi.

— Qu'étais-je en train de dire, déjà ?

— La cicatrice, lui indiqua Achille avec enthousiasme.

— Ah oui, la cicatrice. Quand j'avais treize ans…

Je regardai Achille, suspendu aux lèvres de son interlocuteur. *Il a un naturel trop confiant,* pensai-je encore une fois. Néanmoins, je refusais de me transformer en corbeau continuellement perché sur son épaule à prédire de mauvaises nouvelles.

Le soleil glissa plus bas dans le ciel à mesure que nous nous rapprochions du bout de terre envahi d'ombre destiné à accueillir notre camp. Dès que la nef eut trouvé le port, les marins la tirèrent sur le rivage pour la nuit, après quoi on déchargea le nécessaire : de la nourriture, de la literie, ainsi que des tentes pour les princes.

Un peu plus tard, nous étions debout dans le campement qui venait juste d'être préparé pour nous, au coin d'un petit feu, quand Ulysse nous rejoignit.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Très bien, répondit Achille avec un sourire décontracté et sincère. Merci.

Ulysse sourit à son tour, ses dents blanches ressortant dans sa barbe noire.

— Excellent. Une tente vous suffit, j'espère ? D'après ce que j'ai entendu, vous préférez partager les chambres, mais aussi les lits.

Interloqué, je sentis une vague de chaleur déferler sur mes joues. Derrière moi, Achille arrêta presque de respirer.

— Allons, il n'y a pas de quoi avoir honte, c'est suffisamment répandu chez les garçons, remarqua pensivement Ulysse en se grattant la barbe. À ceci près que vous n'êtes plus vraiment des garçons. Quel âge avez-vous ?

— Ce n'est pas vrai ! protestai-je.

Le sang qui m'était monté au visage avait aussi enflammé ma voix, qui résonna le long de la plage.

Ulysse arqua un sourcil.

— La vérité, c'est ce que croient les hommes, et c'est ce qu'ils croient de vous. Mais peut-être se trompent-ils… Si cette rumeur vous ennuie, laissez-la derrière vous le jour où vous prendrez la mer pour guerroyer.

La voix d'Achille s'éleva, tendue et courroucée :

— Tout ça ne te concerne pas, prince d'Ithaque.

Ulysse leva les mains d'un geste conciliant.

— Toutes mes excuses si je vous ai offensés. J'étais simplement venu vous souhaiter bonne nuit à tous les deux, et m'assurer que ce campement vous convenait. Prince Achille. Patrocle.

Après avoir incliné la tête, il se retourna pour regagner sa propre tente.

Une fois à l'intérieur dans la nôtre, le silence s'installa entre nous. Je m'étais souvent demandé quand ce moment arriverait. Comme le disait Ulysse, de nombreux garçons prenaient quelqu'un de leur sexe pour amant. En général, ils abandonnaient ce genre de relations en grandissant, à moins d'avoir recours à des esclaves ou à des rapports tarifés. Les Grecs aimaient la conquête : ils ne faisaient pas confiance à un homme qui se laissait conquérir.

Ne lui fais pas honte, m'avait prévenu la déesse.

Or ce qui venait d'arriver prouvait que notre relation pouvait ternir l'honneur de son fils.

— Il a peut-être raison, hasardai-je.

Achille releva la tête, contrarié.

— Tu ne le penses pas vraiment.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire…, expliquai-je en me tordant les doigts. Je serais toujours avec toi, mais je pourrais dormir dehors pour que ce ne soit pas aussi évident. Je n'ai pas besoin d'assister aux conseils. Je…

— Non. Le peuple de Phtie n'y prêtera pas attention. Et les autres peuvent jacasser tant qu'ils veulent. Je resterai *Aristos Achaion*. *Le meilleur parmi les Grecs.*

— Ton honneur pourrait en être entaché.

— Eh bien, tant pis ! s'exclama-t-il en levant le menton avec obstination. Ils seraient stupides de laisser ma gloire en subir les conséquences.

— Mais Ulysse…

Ses yeux verts comme les feuilles de printemps croisèrent les miens.

— Patrocle, je leur ai déjà assez donné. Pas question de céder là-dessus.

Il n'y avait plus rien à ajouter.

Le lendemain, alors que le vent du sud gonflait la voile, nous trouvâmes Ulysse près de la proue.

— Prince d'Ithaque, le salua Achille d'un ton formel qui contrastait avec ses sourires enfantins de la veille. J'aimerais t'entendre parler d'Agamemnon et des autres rois, pour mieux connaître les hommes auxquels je vais me joindre, et les princes que je vais combattre.

— Voilà qui est très sage, prince Achille.

Si Ulysse avait noté son changement d'attitude, il nous conduisit sans commentaire jusqu'aux bancs situés à la base du mât, sous la grand-voile ventrue.

— Voyons, par où commencer ? dit-il en caressant machinalement la cicatrice sur sa jambe, plus frappante en plein jour, toute glabre et plissée. Il y a Ménélas, dont nous allons rechercher l'épouse. Quand Hélène l'a choisi pour époux – Patrocle pourra te raconter cet épisode –, il est devenu roi de Sparte. Il a la réputation de quelqu'un de bien, courageux au combat et apprécié de tous. De nombreux monarques se sont ralliés à sa cause, et pas seulement ceux qui y étaient tenus par leurs serments.

— Qui par exemple ? voulut savoir Achille.

Ulysse les énuméra sur ses larges mains de paysan.

— Mérion, Idoménée, Philoctète, Ajax. Les deux Ajax, le grand et le moins grand.

L'un d'entre eux était l'homme que je me souvenais avoir vu dans la salle de réception de Tyndare, le géant au bouclier. Quant à l'autre, je ne le connaissais pas.

— Le vieux roi Nestor de Pylos sera là également.

J'avais déjà entendu ce nom : il avait pris la mer avec Jason dans sa jeunesse, à la recherche de la toison d'or. Bien qu'il ait largement dépassé l'âge de se battre, il amenait avec lui ses fils, ainsi que son conseiller.

Achille avait pris une expression très concentrée et ses yeux s'étaient assombris.

— Et les Troyens ?

— Il y a Priam, bien sûr. Le roi de Troie. On dit qu'il a cinquante fils, tous élevés une épée à la main.

— Cinquante fils ?

— Et cinquante filles. Il est connu pour être pieux et aimé des dieux. Ses fils sont célèbres par eux-mêmes : Pâris, évidemment, le préféré de la déesse Aphrodite, et connu pour sa beauté. Même le plus jeune – Troïlos, je crois – est censé être féroce à tout juste dix ans. Un de leurs cousins de descendance divine, Énée, se bat à leurs côtés. Sa mère est Aphrodite elle-même.

— Et Hector ? demanda Achille sans quitter Ulysse du regard.

— Hector est le fils aîné et l'héritier de Priam, le favori du dieu Apollon, ainsi que le plus puissant défenseur de Troie.

— À quoi ressemble-t-il ?

Ulysse haussa les épaules.

— Je l'ignore. Il paraît qu'il est très imposant, mais on en dit autant de la plupart des héros. Étant donné que tu le rencontreras avant moi, ce sera à toi de me le dire.

Les yeux d'Achille se rétrécirent.

— Pourquoi donc ?

— Diomède te confirmera sûrement que je ne suis guère plus qu'un guerrier compétent : mes talents sont ailleurs, répliqua Ulysse d'un ton ironique. Si je devais rencontrer Hector au cours d'une bataille, je n'en reviendrais pas pour te rapporter quoi que ce soit à son sujet. Pour toi, bien sûr, c'est différent. Sa mort t'apportera la plus grande des gloires.

Mon sang se glaça dans mes veines.

— Peut-être bien, mais je ne vois pas de raison de le tuer, répondit froidement Achille. Il ne m'a rien fait.

Ulysse s'esclaffa comme s'il venait d'entendre une bonne plaisanterie.

— Si chaque soldat ne tuait que les ennemis qui l'ont personnellement offensé, Pelides, il n'y aurait aucune guerre, observa-t-il, narquois. Quoique ce ne soit peut-être pas une si mauvaise idée. Dans ce monde-là, je pourrais être *Aristos Achaion* à ta place.

Au lieu de répondre, Achille s'absorba dans la contemplation des vagues par-dessus bord, la lumière oblique illuminant sa joue d'un éclat doré.

— Tu ne m'as rien dit sur Agamemnon.

— Notre puissant roi de Mycènes, fier descendant de la maison d'Atrée, reprit Ulysse en s'adossant à nouveau au bastingage. Son arrière-grand-père Tantale était fils de Zeus. Vous avez certainement déjà entendu cette histoire.

Je connaissais seulement celle de son supplice éternel. Afin de le punir de son mépris pour leurs pouvoirs, les dieux avaient jeté le roi Tantale dans la

plus profonde fosse du monde souterrain, où ils l'avaient condamné à la faim et à la soif perpétuelles alors que nourriture et boisson étaient placées juste hors de sa portée.

— J'ai entendu parler de lui, mais je n'ai jamais su quel crime il avait commis, répondit Achille.

— Eh bien, à cette époque, nos royaumes avaient tous la même taille, et les souverains étaient en paix. Tantale devint malgré tout mécontent de la part qui lui avait été attribuée, et se mit à prendre les terres de ses voisins par la force. Ses territoires eurent beau doubler et doubler encore, il n'était toujours pas satisfait. Fier de son succès d'avoir vaincu tous ceux qui s'étaient présentés devant lui, il décida alors de vaincre les dieux eux-mêmes. Pas par les armes, car aucun homme ne peut égaler les divinités sur le champ de bataille, mais grâce à la tromperie. Il souhaitait ainsi prouver que les dieux ne sont pas aussi omniscients qu'ils le prétendent. Il appela donc son fils Pélops pour lui demander s'il voulait aider son père. « Bien sûr » répondit Pélops. Tantale lui sourit, puis dégaina son épée, et trancha d'un seul coup la gorge de son rejeton. Ensuite, il découpa le corps en petits morceaux, qu'il fit rôtir sur le feu.

Mon estomac se souleva à la pensée de la broche de fer empalée dans le corps du garçon mort.

— Quand l'enfant fut cuit, Tantale appela Zeus sur l'Olympe. « Père, annonça-t-il, j'ai préparé un festin en ton honneur et en celui de tous les tiens. Dépêchez-vous, la viande est encore tendre et fraîche. »

Les dieux, qui aimaient faire bombance, se précipitèrent dans la salle à manger de Tantale. Néanmoins, dès leur arrivée, le fumet d'habitude si délicieux de la viande en train de cuire les prit à la gorge. Comprenant immédiatement ce qui était arrivé, Zeus attrapa Tantale par les pieds et le jeta dans le Tartare[1] pour qu'il y subisse une punition éternelle.

En dépit du ciel lumineux et de la brise fraîche, le récit d'Ulysse m'avait donné l'impression de me trouver au coin du feu, cerné par la nuit.

— Zeus rassembla les morceaux du corps de l'enfant pour lui insuffler une seconde vie. Malgré sa jeunesse, Pélops devint roi de Mycènes. Bien qu'il soit un bon monarque réputé pour sa piété et sa sagesse, de nombreux malheurs affectèrent son règne. Certains prétendirent que les dieux avaient maudit la descendance de Tantale et choisi de les condamner tous à la violence et au désastre. Les fils de Pélops, Atrée et Thyeste, naquirent avec la même ambition que leur grand-père, et leurs crimes furent aussi sombres et sanglants que les siens. À cause de leur âpre rivalité pour le trône, une fille fut violée par son père, un fils rôti et dévoré. C'est seulement maintenant, grâce à Agamemnon et à Ménélas, que le destin de leur famille s'est mis à changer. L'époque de la guerre civile est révolue, et Mycènes prospère sous le règne intègre d'Agamemnon. Il a gagné une renommée bien méritée pour son habileté au maniement de la lance et la fermeté de son commandement. Nous avons de la chance de l'avoir pour général.

Je pensais qu'Achille n'écoutait plus, mais il se retourna d'un air contrarié.

— Nous sommes tous les deux généraux.

— Bien sûr, convint Ulysse. Seulement nous allons tous combattre le même ennemi, n'est-ce pas ? S'il y a une vingtaine de généraux sur un seul champ de bataille, ce sera le chaos et la défaite, expliqua-t-il avec un large sourire. Tu sais à quel point nous nous entendons bien : nous finirions probablement par nous entretuer au lieu de pourfendre les Troyens. Dans une guerre comme celle-ci, le succès provient avant tout d'hommes concentrés sur un unique but, et se condense en un seul jeter de lance plutôt qu'en des milliers de coups d'épingle. Tu commanderas les troupes de Phtie, et moi celles d'Ithaque, mais il doit y avoir une personne capable de nous utiliser tous les deux au mieux de nos capacités, si grandes soient-elles, expliqua-t-il avec un geste gracieux vers Achille, qui ignora le compliment.

Le soleil couchant dessinait des ombres sur les traits de celui-ci, dont le regard était devenu dur et catégorique.

— Je suis venu de mon plein gré, prince d'Ithaque. J'accepterai donc les conseils d'Agamemnon, mais pas ses ordres. Je voudrais que tu le comprennes.

Ulysse secoua la tête.

— Que les dieux nous gardent de nous-mêmes. Les combats n'ont même pas débuté, et il se tourmente déjà au sujet de qui va recevoir les honneurs.

— Je ne…

Ulysse eut un mouvement apaisant de la main.

— Crois-moi, Agamemnon comprend à quel point tu es précieux pour sa cause. Il a été le premier à souhaiter ta venue. Tu seras accueilli dans notre armée avec autant d'égards que tu le désires.

Même si ce n'était pas exactement ce qu'Achille avait en tête, Ulysse n'était pas très loin du compte. Je fus malgré tout soulagé d'entendre le guetteur crier que notre escale était en vue.

Ce soir-là, une fois nos dîners débarrassés, Achille s'allongea sur le lit.

— Que penses-tu de ces gens que nous allons rencontrer ?

— Je ne sais pas.

— En tout cas, je suis content que Diomède soit parti.

— Moi aussi.

Nous l'avions laissé à la pointe nord d'Eubée, où il devait attendre son armée venue d'Argos.

— Je ne leur fais pas confiance, avouai-je.

— Je suppose que nous découvrirons leur vraie nature bien assez tôt.

Nous restâmes un moment silencieux à réfléchir à la question. Dehors, la pluie commençait à tomber doucement sur le toit de la tente, presque sans bruit.

— Ulysse dit qu'il va y avoir un orage ce soir.

Un orage de la mer Égée, aussi vite reparti qu'arrivé. Notre bateau était à l'abri sur la plage, et le lendemain, il referait beau.

Achille m'observait.

— Tes cheveux ne s'aplatissent jamais complètement à cet endroit-là, constata-t-il en me touchant la tête juste derrière l'oreille. Je ne crois pas t'avoir déjà dit à quel point ça me plaît.

La peau de mon crâne me picotait là où ses doigts s'étaient posés.

— Non.

— J'aurais dû.

Sa main descendit jusqu'au V à la base de ma gorge, puis passa délicatement à l'endroit où battait mon pouls.

— Et ça, continua-t-il. Je t'ai déjà dit ce que je pensais de ça, juste là ?

— Non.

— Et là ? Je t'ai sûrement dit ce que j'en pensais, non ? ajouta-t-il pendant que sa main courait sur les muscles de ma poitrine, réchauffant ma peau à son contact.

— Oui, tu m'en as déjà parlé, répondis-je d'une voix un peu hachée.

— Et ça ? Ce n'est pas possible que j'aie oublié ça, insista-t-il avec son sourire de chat. Dis-moi que je n'ai pas oublié.

— Tu n'as pas oublié.

Sa main ne s'arrêtait plus.

— Et là, aussi. Je sais que je te l'ai déjà dit.

Je fermai les yeux.

— Redis-le-moi.

Plus tard, Achille dort à côté de moi. L'orage annoncé par Ulysse est arrivé, et le tissu rugueux de la tente tremble sous sa force. J'entends les vagues cinglantes gifler la grève, comme un reproche. Achille remue, et l'air remue avec lui, répandant la douce odeur musquée de son corps. Je pense que c'est ce qui va me manquer. Je pense que je me tuerai plutôt que de vivre dans ce manque. Et je me demande combien de temps il nous reste.

---

1 Endroit le plus bas du monde souterrain, les Enfers de la mythologie grecque, où séjournent les ombres devant expier leurs crimes terrestres.

CHAPITRE 16

Nous arrivâmes à Phtie le lendemain. Sous le soleil qui venait juste de dépasser le méridien, Achille et moi étions accoudés au bastingage.

— Tu as vu ça ?

— Quoi ?

Comme toujours, son regard était plus perçant que le mien.

— La rive. Elle a l'air bizarre.

Dès que le navire se fut rapproché, nous comprîmes pourquoi. La grève était noire de gens qui se bousculaient impatiemment en tendant le cou dans notre direction. Et puis il y avait ce bruit, un rugissement pressant qui avait d'abord semblé monter des vagues, ou de la nef lorsqu'elle les fendait. Il enfla à chaque coup de rame, jusqu'à ce que nous comprenions qu'il s'agissait de voix, et de mots, répétant inlassablement : « Prince Achille ! *Aristos Achaion !* »

Au moment où notre navire toucha la terre, des centaines de mains surgirent en l'air et des centaines de bouches s'ouvrirent pour crier des vivats. Tous les autres sons – le bois de la passerelle heurtant un rocher, les ordres des marins – étaient noyés par le vacarme. Bouche bée, nous contemplâmes la scène.

C'est peut-être à cet instant-là que nos vies changèrent pour de bon. Pas avant, à Scyros, ni encore avant, dans le Pélion, mais bien là, quand nous prîmes conscience de cette grandeur qui le suivrait partout où il irait, maintenant et toujours. Achille avait choisi de devenir une légende, et cette légende était en marche. Remarquant sa brève hésitation, je lui touchai la main, à l'abri de la curiosité de la foule.

— Vas-y ! l'encourageai-je. Ils t'attendent.

Lorsqu'il s'avança sur la passerelle, le bras levé en guise de salut, les badauds s'égosillèrent. Je craignais presque qu'ils n'envahissent le bateau, mais nos hommes avaient pris les devants et s'étaient alignés le long de la planche de bois afin de dégager le chemin dans la mêlée.

Achille pivota vers moi pour me parler. Sans entendre ce qu'il me disait, je compris qu'il m'enjoignait de le suivre. J'acquiesçai et nous nous mîmes à marcher. De chaque côté de nous, la foule se pressait contre la barrière de guerriers. Au bout de l'allée, Pélée nous attendait. Le visage humide, il ne tenta pas d'essuyer ses larmes. Après avoir attiré Achille à lui, il l'enlaça longuement avant de se résoudre à le lâcher.

— Notre prince est revenu !

Sa voix était plus grave que dans mon souvenir, sonore et portant loin par-dessus le vacarme émis par ses sujets, qui se calmèrent, prêts à écouter leur roi.

— Devant vous tous, je souhaite la bienvenue à mon fils bienaimé, seul héritier de mon royaume. Il vous conduira à Troie dans la gloire, et reviendra chez nous triomphant.

Malgré la chaleur du soleil, je sentis ma peau se glacer. *Il ne rentrera jamais chez lui*, pensai-je. Seulement Pélée ne le savait pas encore.

— C'est un homme, à présent, et de naissance divine. *Aristos Achaion !*

Je n'eus pas le temps de penser à la prophétie. Les soldats tapaient sur leur bouclier avec leur lance, les femmes hurlaient, les hommes beuglaient. Je surpris l'expression d'Achille : stupéfaite, mais pas mécontente. Il se tenait différemment, les épaules sorties, les jambes solidement ancrées dans le sol. Sans que je sache vraiment pourquoi, il me parut plus vieux, plus grand même. Il se pencha pour murmurer quelque chose à l'oreille de son père, mais je n'entendis pas ce qu'il dit. Un char nous attendait. Une fois montés, nous regardâmes la foule défiler devant nous le long de la plage. Au palais, des membres de sa suite et des serviteurs s'affairèrent autour de nous. On nous donna quelques minutes pour manger et boire ce qu'on nous avait fourré

dans les mains. Après cette collation, on nous conduisit dans la cour, où deux mille cinq cents hommes nous attendaient. En nous voyant approcher, ils levèrent leurs boucliers carrés, brillants comme une carapace, pour saluer leur nouveau général. De tout ce que nous venions de vivre depuis notre arrivée, c'était peut-être le moment le plus étrange : Achille était désormais celui qui les commandait. Il allait devoir tous les connaître, retenir leurs noms, distinguer leurs armures, écouter leurs histoires. *Il ne m'appartient plus*, pensai-je.

S'il était nerveux, même moi, je n'aurais pas su le dire. Je le regardai tandis qu'il les saluait, prononçant des mots retentissants qui les incitaient à se redresser encore un peu. Ils souriaient de toutes leurs dents, sous le charme de chaque trait de leur miraculeux prince – ses cheveux brillants, ses mains meurtrières, ses pieds rapides –, et se penchaient vers lui, comme des fleurs vers le soleil, pour boire avidement sa splendeur. Ulysse l'avait prédit : il y avait suffisamment de lumière en lui pour les transformer tous en héros.

Nous n'étions jamais seuls. On avait constamment besoin d'Achille pour une tâche ou une autre : consulter des tableaux et des chiffres, donner son avis sur le ravitaillement alimentaire et les listes de taxes. Phénix, l'ancien conseiller de son père, allait nous accompagner, mais il y avait encore un millier de questions auxquelles Achille devrait répondre : combien d'hommes prévoir ? Combien d'argent ? Qui seraient les capitaines ? Il s'efforça de les traiter de son mieux avant d'annoncer qu'il confiait le reste de ces problèmes à l'expérience de Phénix. J'entendis une domestique soupirer derrière moi. *Qu'il est beau et gracieux à la fois !* devait-elle songer.

Comme il savait que j'avais peu d'occupations au palais, son expression était de plus en plus contrite dès qu'il se tournait vers moi. Il s'arrangeait toujours pour placer les tablettes là où je pouvais les voir afin de me demander mon opinion, mais je ne lui rendais pas la tâche facile en restant en retrait, silencieux et apathique.

Même ainsi, je ne pouvais pas m'échapper. De chaque fenêtre montait le fracas incessant des hommes, occupés à fanfaronner, à s'entraîner, ou à aiguiser leurs lances. Ils avaient décidé de s'appeler les Myrmidons, *les hommes fourmis*, un vieux surnom honorifique. Voilà encore une légende qu'Achille avait été obligé de m'expliquer : comment Zeus avait créé les premiers Phtiens à partir de fourmis. Je les regardais marcher au pas, une rangée de soldats joyeux après l'autre. Je les voyais rêver aux fruits du pillage qu'ils rapporteraient chez eux, et au triomphe. Sauf que pour nous, il n'y avait pas de rêve.

Je me mis à m'éclipser régulièrement. Je trouvais une raison de rester en arrière quand les membres de sa suite le pressaient d'avancer : une démangeaison, une lanière de sandale détachée… Sans me prêter attention, ils continuaient d'un pas pressé, disparaissaient à un tournant, et me laissaient tout à coup dans une délicieuse solitude. J'empruntais les couloirs sinueux que j'avais appris à connaître de si longues années auparavant pour me réfugier avec gratitude dans notre chambre vide. Là, je m'étendais sur le sol de pierre frais, les paupières closes. Je n'arrivais pas à m'empêcher d'imaginer comment Achille finirait : au bout d'une lance ou d'une épée, ou écrasé par un char, le sang giclant de son cœur pour couler à n'en plus finir.

Une nuit de la seconde semaine, alors que nous étions allongés, à moitié assoupis, je lui demandai :

— Comment vas-tu le dire à ton père, pour la prophétie ?

Mes paroles résonnèrent dans le silence de minuit. Il ne répondit pas tout de suite.

— Je ne crois pas que je vais lui en parler.

— Jamais ?

Il secoua la tête, et son ombre se déplaça imperceptiblement.

— Il n'y peut rien. Ça ne lui apportera que du chagrin.

— Et ta mère ? Elle ne va rien lui raconter ?

— Non. C'est une des promesses que je lui ai arrachées, le dernier jour, à Scyros.

Je plissai le front. Il n'avait jamais évoqué cet épisode.

— Quoi d'autre a-t-elle promis ?

Je notai son hésitation. Mais il n'y avait pas de mensonges entre nous, jamais.

— Je lui ai demandé de te protéger. Après.

Je le dévisageai, la bouche sèche.

— Et qu'a-t-elle dit ?

Un autre silence. Et puis, d'une voix si basse que j'imaginai le rouge de honte qui lui était sourdement monté aux joues, il répondit :

— Elle a refusé.

Plus tard, pendant qu'il dormait, je restai éveillé, les yeux grands ouverts sous les étoiles, à repenser à notre conversation. Savoir qu'il avait posé cette question à Thétis me réchauffait le cœur, et j'en oubliai un peu la froideur qui m'avait gagné durant ces journées au palais, où tout le monde se le disputait constamment et où personne ne s'intéressait à moi.

Après tout, la réponse de la déesse m'importait peu. Je n'aurais pas besoin d'elle. Je ne prévoyais pas de vivre longtemps une fois qu'il serait parti.

Trois semaines s'écoulèrent – histoire d'organiser les troupes, d'équiper une flotte, d'emballer suffisamment de nourriture et de vêtements pour toute la guerre, un an ou deux, peut-être, car les sièges duraient souvent longtemps.

Pélée insistait pour qu'Achille prenne ce qu'il y avait de mieux. Il paya une petite fortune en armures, prévoyant plus que ce qui aurait été nécessaire à six hommes : des plastrons de cuirasse en bronze martelé, gravés d'un lion et d'un phénix prenant son envol, des jambières de cuir raide ornées de bandes dorées, des casques à aigrette en crin de cheval, une épée en argent forgé, des dizaines de pointes de lance, et deux chars à roues légères. À cela s'ajoutait un équipage de quatre chevaux, incluant Xanthos et Balios, les deux destriers

offerts à Pélée par les dieux lors de son mariage. La robe de l'un était dorée, l'autre, gris pommelé, et ils roulaient des yeux blancs d'impatience si on ne les laissait pas libres de galoper. Pélée nous attribua aussi un aurige[1], un garçon nommé Automédon, plus jeune que nous, mais robustement bâti et réputé pour son habileté à diriger les chevaux rétifs.

Pour compléter cet équipement, nous emmènerions aussi une longue lance, une tige de frêne jeune dont on avait enlevé l'écorce avant de la polir jusqu'à ce qu'elle luise telle une flamme grise. « Un cadeau de Chiron », précisa Pélée en la tendant à son fils. Nous nous penchâmes dessus, laissant nos doigts courir sur le bois comme pour capturer un vestige de la présence du centaure. Un objet aussi magnifique avait certainement pris des semaines de travail à Chiron malgré son habileté : il avait quasiment dû la commencer le jour de notre départ. Était-il au courant du destin qui attendait Achille, ou l'avait-il juste deviné ? Avait-il entrevu des bribes de la prophétie, allongé seul dans sa grotte rose ? Peut-être le supposait-il simplement, déçu d'avoir enseigné la musique et la médecine à ses élèves pour les lâcher ensuite dans la nature avec le seul but de tuer.

Pourtant, cette lance splendide n'avait pas été fabriquée avec amertume, mais avec amour. Sa forme ne conviendrait à aucune autre main que celle d'Achille, et son poids ne serait adapté à la force de personne d'autre. Et bien que sa pointe soit aiguë et meurtrière, le bois de sa hampe glissait sous nos doigts comme les montants délicats et huilés d'une lyre.

Le jour du départ arriva enfin. Notre navire était de toute beauté, plus racé encore que celui d'Ulysse – aussi lisse et fin que la pointe d'un couteau, et conçu pour fendre la mer. Cependant, sa ligne de flottaison était basse tant nous étions chargés en réserves de nourriture et en objets divers.

Ce n'était d'ailleurs que le vaisseau amiral. Derrière lui, quarante-neuf autres – soit l'équivalent en bois de toute une ville – glissaient tranquillement sur les eaux du port de Phtie. Leur proue de couleurs vives constituait un véritable bestiaire d'animaux, de nymphes et de créatures un peu bâtardes, et

leurs mâts étaient aussi hauts que les arbres qui avaient servi à les fabriquer. À l'avant de chacun d'entre eux, l'un de nos capitaines récemment formés, au garde-à-vous, saluait les Phtiens qui gravissaient la passerelle menant à leur vaisseau.

Achille monta le premier, sa cape pourpre flottant dans la brise marine, suivi de Phénix, puis de moi-même, également vêtu de ma nouvelle cape, et tenant le bras du vieil homme pour l'aider à marcher. Les badauds nous adressèrent des vivats encourageants ainsi qu'à nos soldats qui embarquaient de leur côté. Tout autour de nous, les dernières promesses fusaient : revenir couvert de gloire, ou rapporter chez nous l'or que nous allions arracher à la riche cité de Priam.

Pélée était debout au bord de la grève, une main levée. Fidèle à ses résolutions, Achille ne lui avait pas parlé de la prophétie et s'était contenté de le serrer bien fort dans ses bras, comme pour conserver un peu du vieil homme en lui. Quand je l'avais embrassé à mon tour, j'avais d'abord songé en étreignant ses membres secs et nerveux qu'Achille lui ressemblerait dans sa vieillesse, avant de me souvenir qu'il ne serait jamais vieux.

Les planches du pont du navire étaient encore collantes de résine fraîche. Nous nous penchâmes par-dessus bord pour faire nos derniers adieux, le bois du bastingage réchauffé par le soleil pressé contre nos ventres. Les marins levèrent l'ancre carrée et crayeuse de bernacles, puis libérèrent les voiles. Ensuite, ils prirent leur place devant les rames qui bordaient la nef comme des cils, dans l'attente du signal. Les tambours se mirent alors à battre la cadence, et les rames à monter et à descendre, nous emmenant vers Troie.

---

1 Conducteur de char.

CHAPITRE 17

Mais avant Troie, il y eut d'abord Aulis. Cette bande de terre qui s'avançait dans la mer disposait de suffisamment de côtes pour que nous puissions y tirer tous nos bateaux sur la grève. Agamemnon avait en effet souhaité que sa puissante force se rassemble quelque part avant d'appareiller. Peut-être était-ce un symbole : celui du pouvoir de la Grèce offensée…

Au bout de cinq jours de navigation houleuse dans les eaux difficiles de la côte d'Eubée, nous arrivâmes au dernier coude du détroit sinueux, et Aulis apparut devant nous d'un coup, comme si un voile avait été brutalement levé. Son littoral était rempli de vaisseaux de toutes les tailles et de toutes les couleurs, et sa plage couverte d'un tapis mouvant constitué de milliers et de milliers d'hommes. En arrière-plan, les sommets des tentes en toile s'étendaient jusqu'à l'horizon, et des pavillons de couleurs vives marquaient les campements des rois. Nos hommes s'efforcèrent de nous guider à la rame dans le dernier emplacement vide sur la côte encombrée, heureusement assez grand pour accueillir l'ensemble de notre flotte. Ensuite, cinquante ancres furent jetées en même temps depuis la poupe de chacun de nos navires.

Des cornes retentirent. Les Myrmidons des autres nefs rejoignaient déjà la rive en marchant dans l'eau. Ils étaient presque au bord, autour du vaisseau amiral, leur tunique blanche gonflées par les flots. Suite à un signal invisible, ils se mirent à entonner le nom de leur prince, deux mille cinq cents hommes clamant d'une seule voix : *A-chi-lle !* Tout le long du rivage, les guerriers de Sparte, d'Argos, de Mycènes ou d'ailleurs tournèrent la tête à l'unisson. La nouvelle se répandit parmi eux comme une traînée de poudre, de bouche à oreille : *Achille est arrivé*.

Tandis que les marins baissaient la passerelle, nous les regardâmes tous se rassembler, les rois comme les soldats. Si je ne distinguais pas les visages princiers de si loin, je reconnus les fanions que leurs écuyers portaient devant eux : la bannière jaune d'Ulysse, la bleue de Diomède, et pour finir, la plus vive et la plus grosse, un lion sur fond pourpre, symbole d'Agamemnon et de Mycènes.

Après m'avoir jeté un coup d'œil, Achille prit une profonde inspiration. La foule hurlante de Phtie n'était rien comparée à celle-ci. Cependant, il était prêt. Je le compris à la façon dont il bombait la poitrine, au vert intense de ses yeux. Il marcha jusqu'à la passerelle, puis s'arrêta en haut. Les Myrmidons continuèrent à crier, mais ils n'étaient plus les seuls : d'autres soldats les avaient rejoints. Un capitaine myrmidon à large poitrine mit ses mains en cornet devant sa bouche pour clamer :

— Le prince Achille, fils du roi Pélée et de la déesse Thétis. *Aristos Achaion* !

Comme en réponse à cette annonce, le temps changea. Un rayon de soleil éclatant inonda soudain Achille, balayant ses cheveux, son dos et sa peau d'une lueur dorée. Il parut tout à coup plus grand, et sa tunique froissée par le voyage se déplissa, redevenant aussi blanche et propre qu'une voile. Quant à sa chevelure, elle accrochait la lumière avec la vivacité d'une flamme.

Quelques hoquets de surprise circulèrent parmi les hommes, suivis d'une nouvelle série de vivats. *Thétis*, pensai-je. C'était forcément elle qui soulignait ainsi la divinité de son fils, et qui en recouvrait chaque centimètre carré de sa peau à la manière d'une crème afin de l'aider à profiter au maximum de sa renommée si chèrement gagnée.

Je m'aperçus qu'un sourire s'étirait au coin des lèvres d'Achille. Visiblement ravi de la vénération de la foule, il savourait ce moment et se léchait les lèvres. Plus tard, il me confierait qu'il ignorait ce qui s'était passé, sans pour autant le remettre en question ou trouver l'épisode étrange.

On lui avait laissé un passage menant au point où les rois étaient rassemblés, en plein cœur de la foule. Chaque prince nouvellement arrivé devait se présenter devant ses pairs et son nouveau chef de guerre, et le tour d'Achille était venu. Après être descendu le long de la planche de bois, il dépassa les rangées d'hommes qui se bousculaient pour s'arrêter à quelques mètres des souverains. Quant à moi, je le suivais à distance respectueuse.

Agamemnon nous attendait. Le nez aussi courbé et pointu que le bec d'un aigle, le regard brillant d'une intelligence cupide, il était compact, large du torse, et fermement campé sur ses pieds. Il semblait aguerri, mais usé aussi, et plus vieux que les quarante ans que nous lui connaissions. À sa droite, à la place d'honneur, se tenaient Ulysse et Diomède ; à sa gauche, son frère Ménélas, le roi de Sparte, à l'origine de la guerre. Ses cheveux d'un roux saisissant que je me souvenais avoir vus dans la salle de réception de Tyndare étaient désormais teintés de gris. Grand et carré comme son frère, il avait des épaules robustes de bœuf d'attelage. Chez lui, les yeux noirs et le nez recourbé qui constituaient les signes distinctifs familiaux paraissaient plus doux, plus modérés. Enfin, à la différence d'Agamemnon, il avait un beau visage, marqué de rides d'expression joviales.

Le seul autre roi que je parvins à identifier avec certitude était Nestor, un vieil homme au menton à peine couvert d'une barbe blanche clairsemée, mais dont le regard vif contrastait avec le faciès diminué par l'âge. Selon la rumeur, il était le doyen du monde, et le survivant rusé de milliers de scandales, de batailles et de coups d'État. Il gouvernait la bande sablonneuse de Pylos, au trône duquel il s'accrochait encore avec obstination, à la grande déception de ses dizaines de fils qui vieillissaient inexorablement alors que ses célèbres lombes usées en engendraient de nouveaux. C'étaient d'ailleurs deux de ces fils-là qui le soutenaient par le bras, jouant des coudes pour écarter les autres têtes couronnées et obtenir une place devant. Lorsqu'il nous vit, Nestor resta bouche bée, sa maigre barbe gonflée d'excitation par sa respiration. Il adorait l'agitation.

Agamemnon s'avança, les mains ouvertes dans un geste de bienvenue, puis resta debout dans une attitude régalienne appelant les courbettes, l'obéissance, et les serments de loyauté qui lui étaient dus. Achille était censé s'agenouiller et lui donner tous ces signes d'allégeance.

Or non seulement il ne se mit pas à genoux, mais il n'y eut ni salutation, ni inclinaison de tête, ni cadeau. Achille se borna juste à rester debout très droit, le menton levé, devant eux tous.

La mâchoire d'Agamemnon se crispa. Il avait l'air stupide avec ses bras levés, et il le savait. Mes yeux s'arrêtèrent sur Ulysse et Diomède qui lui envoyaient des messages urgents et muets. Autour de nous, un silence inconfortable s'installa. Les hommes échangèrent des coups d'œil perplexes. Tendu, les mains serrées derrière le dos, j'observai Achille et le petit jeu auquel il se livrait. Ses traits semblaient découpés dans la pierre tandis qu'il fixait le roi de Mycènes pour le mettre en garde, en silence, mais d'un regard qui signifiait : *tu ne me commanderas pas*. Le silence s'éternisa, aussi douloureux et haletant que lorsqu'un chanteur s'épuise à tenir la note.

Et puis, alors même qu'Ulysse esquissait un pas en avant pour intervenir, Achille se décida enfin à parler.

— Je suis Achille, fils de Pélée, de descendance divine, meilleur des Grecs, venu pour vous apporter la victoire.

Au bout d'une seconde ou deux de mutisme effrayé, l'assistance rugit son approbation. La fierté allait bien à notre peuple : les héros ne sont jamais modestes.

L'expression d'Agamemnon se durcit, mais Ulysse s'était déjà approché pour poser une main ferme sur l'épaule d'Achille, froissant ainsi le tissu de la tunique. Il prit la parole d'un ton apaisant :

— Agamemnon, Seigneur des Hommes, nous t'avons amené le prince Achille pour qu'il te prête serment d'allégeance.

Il lança un regard d'avertissement à Achille, qui signifiait : *il n'est pas trop tard*. Néanmoins, ce dernier se contenta de sourire et d'avancer un peu, de

sorte que la main d'Ulysse lui tomba de l'épaule.

— Je suis venu de mon plein gré aider votre cause, annonça haut et fort Achille avant de pivoter vers la foule qui l'entourait. Et je suis heureux de pouvoir combattre avec autant de nobles guerriers de nos royaumes.

Un nouveau vivat bruyant et prolongé retentit. J'eus l'impression qu'il mettait de longues minutes à s'éteindre.

La voix d'Agamemnon s'éleva finalement depuis les sombres replis de son visage, empreinte d'une patience sûrement acquise au prix de nombreux efforts :

— En effet, j'ai la meilleure armée au monde. Et tu y es le bienvenu, jeune prince de Phtie, dit-il avec un sourire tranchant. Quel dommage que tu aies été si long à nous rejoindre !

Achille n'eut pas le loisir de répondre aux sous-entendus contenus dans cette déclaration, car Agamemnon avait déjà enchaîné d'un ton tonitruant :

— Hommes de Grèce, nous avons assez perdu de temps. Nous partirons pour Troie demain. Allez vous préparer dans vos camps.

Sur ce, il fit volte-face d'un air déterminé avant de s'éloigner au pas de course le long de la plage.

Les rois constituant son cercle rapproché, Ulysse, Diomède, Nestor, Ménélas et quelques autres, le suivirent aussitôt, puis se dispersèrent pour rejoindre leurs navires. En revanche, le reste des souverains s'attarda, désireux de rencontrer le nouveau héros : le Thessalien Eurypyle, Antiloque de Pylos, Mérion de Crète et le médecin Podalyre, des hommes attirés ici par la gloire ou liés par leur serment, venus des quatre coins rocailleux de nos contrées. Beaucoup étaient déjà arrivés depuis des mois et attendaient que le reste de l'armée s'étoffe peu à peu. Après un tel ennui, dirent-ils en regardant Achille d'un air entendu, ils étaient reconnaissants de n'importe quelle distraction, en particulier si elle devait s'effectuer aux dépens de…

— Prince Achille, les interrompit Phénix. Désolé de cette intrusion, mais je pense que tu aimerais être prévenu qu'on s'occupe de préparer ton camp.

Sa voix était voilée de désapprobation, même s'il n'aurait jamais osé réprimander son prince en public.

— Merci, respectable Phénix, répondit Achille. Si vous voulez bien nous excuser…? lança-t-il à ses admirateurs.

Oui, oui, évidemment qu'ils le pouvaient. Ils viendraient le saluer plus tard, ou le lendemain, et ils apporteraient leur meilleur vin pour que nous le goûtions ensemble. Achille leur serra la main en le leur promettant.

Au camp, les Myrmidons affluaient autour de nous, charriant bagages et nourriture, mats et toile de tente. Un homme en livrée – l'un des hérauts de Ménélas – s'approcha, puis s'inclina. Son roi ne pouvait se déplacer en personne, regretta-t-il, mais il l'avait envoyé nous souhaiter la bienvenue à sa place. Achille et moi échangeâmes un coup d'œil. C'était de la grande diplomatie : sachant que nous ne nous étions pas fait un ami de son frère, Ménélas n'était pas venu lui-même, tout en restant conscient qu'il fallait tout de même accueillir avec égards le meilleur des Grecs.

— En voilà un qui joue double jeu, murmurai-je à Achille.

— Un homme qui ne peut pas se permettre de m'offenser s'il veut récupérer sa femme, renchérit-il en chuchotant lui aussi.

Le héraut demanda si nous accepterions qu'il nous fasse visiter le camp, et nous répondîmes de la manière la plus protocolaire qui soit que nous étions d'accord.

Le campement principal était un chaos étourdissant, un chahut de mouvement perpétuel : les fanions s'agitaient continuellement, la lessive accrochée aux cordes à linge flottait au vent, et des milliers et des milliers d'hommes se hâtaient en tous sens. En arrière-plan se dessinait la rivière, dont le niveau avait déjà baissé d'environ trente centimètres depuis l'arrivée des armées, comme en attestaient les marques sur le bord. Ensuite venait la place du marché central, l'*agora*, avec son autel et son estrade de fortune, et enfin, les latrines, de longues fosses ouvertes grouillant de monde.

Partout où nous allions, on nous observait. Je surveillais Achille de près pour voir si Thétis allait recommencer à rendre ses cheveux plus lumineux et ses muscles plus saillants. Si elle le fit, je ne m'en aperçus pas. Toute la grâce que je voyais était propre à Achille, simple, sans fioritures, glorieuse. Il saluait d'un signe de main les hommes qui le dévisageaient, leur souriait en leur disant bonjour au passage. J'entendais les mots que murmuraient derrière nous ces soldats barbus aux dents cassées et aux mains calleuses. *Aristos Achaion.* Était-il conforme aux promesses d'Ulysse et de Diomède ? Croyaient-ils que ses membres minces résisteraient à une armée de Troyens et qu'un garçon de dix-sept ans pouvait vraiment être notre meilleur guerrier ? Partout où j'allais, je vis que leurs yeux étaient certes remplis de toutes ces questions, mais surtout d'une même réponse. Oui, opinaient-ils. Oui, et mille fois Oui.

CHAPITRE 18

Cette nuit-là, je me réveillai, haletant, trempé de sueur. Une chaleur oppressante régnait dans la tente. À mes côtés, Achille dormait, la peau aussi moite que la mienne.

Je sortis dans l'espoir de trouver un peu de brise marine. Mais dehors aussi, l'air était lourd et humide. Un calme étrange avait envahi le camp. On n'entendait aucune tente battre, aucun harnais mal attaché ne cliquetait. Même la mer restait silencieuse, comme si les vagues avaient cessé de se fracasser sur la grève. Au loin, derrière les brisants, elle semblait aussi plate qu'un miroir de bronze poli.

Je réalisai qu'il n'y avait pas de vent. Voilà d'où provenait cette sensation d'étrangeté. L'air autour de moi était immobile, pas même agité du plus petit souffle. Je me souviens d'avoir pensé : « Si ça continue, on ne pourra pas appareiller demain. »

Heureux de la fraîcheur de l'eau, je m'y rinçai la figure avant de repartir vers ma tente, où m'attendaient quelques heures de sommeil agité, et Achille.

Le lendemain matin, c'est la même chose. Je me réveille dans une flaque de transpiration, la peau plissée et déshydratée. D'un trait, j'avale avec gratitude l'eau qu'Automédon nous apporte. Achille se réveille à son tour, passe une main sur son front trempé. Il fronce les sourcils, sort, et revient aussitôt.

— Il n'y a pas de vent.

J'approuve d'un signe de tête.

— On ne partira pas aujourd'hui.

Nos rameurs ont beau être puissants, ils ne sont pas capables de tenir une journée entière. Nous avons besoin de vent pour atteindre Troie.

Mais il ne vient pas. Ni ce jour-là, ni ce soir-là, ni le lendemain. Agamemnon est obligé de se planter sur la place publique pour annoncer un retard supplémentaire. « Dès que le vent se lèvera, nous partirons », nous promet-il.

Malheureusement, rien ne change. Nous avons constamment chaud, et l'air ressemble à un souffle brûlant qui nous écorche les poumons. Nous n'avions jamais remarqué à quel point le sable pouvait être bouillant, nos couvertures, rêches. Les esprits s'échauffent, des bagarres éclatent. Achille et moi passons nos journées en mer, à chercher le maigre réconfort qu'elle nous offre.

Au fur et à mesure que les jours passent, nos fronts se crispent d'inquiétude. Bien que ce ne soit pas naturel de vivre deux semaines entières sans la moindre brise, Agamemnon ne réagit pas. Achille, lui, finit par déclarer qu'il va voir sa mère. Je l'attends dans la tente en transpirant pendant qu'il part à sa recherche. À son retour, il explique que ce sont les dieux, mais que sa mère ne peut pas ou ne veut pas désigner le coupable. Nous allons donc trouver Agamemnon. Rouge d'allergie à la chaleur, il semble agacé par tout : le manque de vent, son armée impatiente, et quiconque lui donnera le plus petit motif d'énervement.

— Tu sais que ma mère est une déesse, lui rappelle Achille.

Comme Agamemnon gronde presque sa réponse, Ulysse doit lui poser la main sur l'épaule pour le calmer.

— Elle dit que ce n'est pas naturel. Que c'est un message des dieux.

Agamemnon n'est pas content de ce qu'il vient d'entendre. Après nous avoir lancé un regard noir, il nous congédie.

Un mois passe, un épuisant mois de nuits fiévreuses et de jours étouffants. Si le visage des hommes est chargé de colère, il n'y a plus d'escarmouches : il fait trop chaud. Ils restent juste allongés dans le noir à se détester mutuellement.

Encore un mois. Nous allons tous devenir fous, je crois, suffoqués par le poids de l'air immobile. Combien de temps cela peut-il encore durer ? C'est terrible : le ciel éblouissant qui cloue notre armée au sol, la chaleur accablante que nous inhalons à chaque inspiration. Même Achille et moi, seuls dans notre tente avec les centaines de jeux que nous nous inventons en privé, nous sentons rétrécis et nus. Quand cela se terminera-t-il ?

Une nouvelle finit par arriver. Agamemnon s'est entretenu avec le devin Calchas. Nous le connaissons : c'est un petit homme à la barbe brune clairsemée, assez laid avec son faciès aigu de fouine, qui a l'habitude de se passer la langue sur les lèvres très vite avant de parler. Mais ce sont ses yeux qui sont le plus affreux : bleus, d'un bleu très vif[1]. En les voyant, les gens tressaillent. Ces choses-là sont anormales. Il a de la chance de ne pas avoir été tué à la naissance.

Selon Calchas, c'est la déesse Artémis que nous avons offensée, bien qu'il ne précise pas pourquoi. Il fait la prescription habituelle dans ces cas-là : un énorme sacrifice. Obéissants, nous rassemblons le bétail, mélangeons le vin au miel à de l'eau. Lors de l'assemblée suivante, Agamemnon annonce qu'il a invité sa fille à présider les rites. C'est une prêtresse d'Artémis, et la plus jeune femme à avoir jamais reçu les sacrements. Peut-être pourra-t-elle calmer la fureur de la déesse ?

Peu après, nous en apprenons davantage : la fille d'Agamemnon est amenée de Mycènes non pas simplement pour la cérémonie, mais en vue d'être mariée à l'un des rois. Les mariages sont toujours propices, ils plaisent aux dieux. Cette union nous aidera peut-être.

Agamemnon nous convoque dans sa tente, Achille et moi. Sa peau paraît froissée et gonflée comme celle d'un homme qui n'a pas dormi. Il a encore des rougeurs sur le nez. Ulysse est assis à côté de lui, toujours aussi calme.

Agamemnon s'éclaircit la gorge.

— Prince Achille, je t'ai appelé ici pour te proposer quelque chose. Tu as peut-être entendu dire que… Il s'interrompt pour toussoter… que j'ai une

fille, Iphigénie. J'aimerais qu'elle devienne ton épouse.

Nous le dévisageons, ébahis. Achille ouvre la bouche, puis la referme, et Ulysse intervient aussitôt.

— C'est un grand honneur pour toi qu'Agamemnon t'offre d'épouser sa fille, prince de Phtie.

Dans un rare accès de maladresse, Achille bredouille.

— Oui… et je l'en remercie.

Au moment où son regard se pose sur Ulysse, je comprends ce à quoi il est en train de songer : et Déidamie ? Achille est déjà marié, ce que le roi d'Ithaque sait pertinemment.

Ce dernier hoche toutefois la tête avec discrétion pour qu'Agamemnon ne voie rien. Nous sommes censés prétendre que la princesse de Scyros n'existe pas.

— Je suis honoré que tu aies pensé à moi, reprend Achille d'un ton encore hésitant en m'adressant une question muette.

Ulysse le remarque, car il remarque tout.

— Malheureusement, vous passerez juste une nuit ensemble avant qu'elle ne doive repartir. Même si une seule nuit peut s'avérer très bien remplie.

Il sourit, mais personne ne l'imite.

— Ce sera bien, je crois, de célébrer un mariage, reprend lentement Agamemnon. Bien pour nos familles, bien pour les hommes.

Il évite de nous regarder.

Achille attend que je me manifeste : il refusera si je le souhaite. Je ressens un éclair de jalousie, si léger. Ce sera juste pour une nuit, me dis-je. Il y gagnera en statut et en influence, et il se réconciliera avec Agamemnon. Ça ne signifiera rien.

Aussi discrètement que ce dernier, j'acquiesce.

Achille tend la main.

— J'accepte, Agamemnon. Je serai fier de t'appeler mon beau-père.

Le roi de Mycènes prend la main tendue de son cadet. À cet instant précis, je constate que ses yeux sont froids et presque tristes. Plus tard, je m'en souviendrai.

Il s'éclaircit à nouveau la gorge :

— Iphigénie est une gentille fille.

— J'en suis sûr, répond Achille. Ce sera un honneur de l'avoir pour femme.

Agamemnon met fin à la conversation d'un hochement de tête, et nous nous retournons pour partir. Iphigénie. Un nom difficile à prononcer, qui évoque les sabots des chèvres piétinant sur les rochers, un son alerte, vivant, adorable.

Quelques jours plus tard, elle arriva accompagnée d'une garde de Mycéniens sévères – des hommes plus âgés, inaptes au combat. Tandis que son char cahotait bruyamment sur la route pierreuse du camp, les hommes sortirent pour profiter du spectacle. Il y avait très, très longtemps que beaucoup d'entre eux n'avaient pas vu de femme. Ils se régalèrent du spectacle de la courbe de son cou, d'une cheville entrevue, de ses mains lissant joliment la jupe de sa robe de mariée. Son regard brun brillait d'excitation : elle venait épouser le meilleur des Grecs.

Le mariage aurait lieu sur notre place publique de fortune, une simple plate-forme de bois carrée dotée d'un autel surélevé à l'arrière. Le char s'approcha, dépassant la masse d'hommes rassemblés. Agamemnon se tenait debout sur l'estrade, flanqué d'Ulysse et de Diomède. Calchas n'était pas loin non plus. Achille, lui, attendait sur le côté, comme il sied à un futur marié.

Iphigénie descendit avec délicatesse de son char sur la plate-forme. Elle était très jeune, quatorze ans tout au plus, et son maintien reflétait à la fois la retenue d'une prêtresse et l'enthousiasme d'une enfant. Elle se jeta au cou de son père en lui passant les doigts dans les cheveux, lui murmura un petit mot à l'oreille en riant. Je ne voyais pas son visage, mais les mains du roi posées sur les frêles épaules de sa fille me parurent se raidir.

Tout sourires et courbettes, Ulysse et Diomède s'avancèrent pour offrir leurs salutations à la princesse, qui répondit gracieusement, quoiqu'avec impatience. Ses yeux cherchaient déjà le mari qu'on lui avait promis. Elle le trouva sans peine, grâce à ses cheveux dorés qui accrochaient le regard, et ce qu'elle vit lui plut.

À ce moment-là, Achille, qui venait à sa rencontre, arriva au bord de la plate-forme. Il aurait pu la toucher, et je compris qu'il s'y apprêtait, tendant la main vers ses jolis doigts effilés pareils à des coquillages polis par la mer.

C'est alors que la jeune fille trébucha. Je me souviens d'avoir vu Achille froncer les sourcils et s'élancer pour la rattraper.

Sauf qu'elle ne tombait pas… On la traînait de force jusqu'à l'autel. Personne n'avait vu Diomède bouger, mais il avait saisi Iphigénie d'une main qui paraissait immense comparée aux fines clavicules de la princesse, trop choquée pour se défendre ou pour comprendre la situation. Agamemnon tira subitement de sa ceinture un objet qui refléta le soleil lorsqu'il le brandit.

La pointe du couteau fondit sur la gorge de la jeune fille, et le sang jaillit, dégoulinant sur sa robe. Bien qu'elle paraisse étouffer, elle tenta de parler, en vain. Son corps se débattit et se convulsa, mais les mains du roi la maintenaient à terre. Finalement, elle cessa de lutter, ses coups de pied faiblirent, et elle resta allongée, inerte.

Les mains glissantes de sang, Agamemnon rompit le silence pour clamer :

— La déesse est apaisée.

Qui sait ce qui aurait pu se passer alors ? L'air était lourd de l'odeur métallique de la mort de la jeune fille. Les sacrifices humains constituaient une abomination, éradiquée de nos contrées depuis des lustres. Et dire qu'il l'avait perpétrée sur propre fille ! Nous étions horrifiés, en colère, et il y avait de la violence en nous.

Et puis, avant que nous ayons eu le temps de faire le moindre geste, nous sentîmes quelque chose frôler nos joues. Nous attendîmes que le phénomène se reproduise pour en être sûrs. C'était doux, frais, avec une odeur marine. *Le*

vent. Le vent s'était levé. Les mâchoires des hommes se desserrèrent, leurs muscles se relâchèrent. *La déesse est apaisée.*

Achille, lui, semblait pétrifié, cloué sur place à côté de l'estrade. Je le pris par le bras pour l'entraîner vers notre tente au milieu la foule. Il avait l'air égaré, les joues éclaboussées de sang. Je mouillai un linge pour essayer de le nettoyer, mais il m'attrapa la main.

— J'aurais pu les arrêter, gémit-il d'une voix rauque, tout pâle. J'étais suffisamment près. J'aurais pu la sauver.

Je secouai la tête.

— Tu ne pouvais pas prévoir.

Il enfouit son visage dans ses mains sans répondre, et je le pris dans mes bras pour lui murmurer tous les mots de consolation que je pus trouver.

Dès qu'Ulysse eut fini de se laver et d'enlever ses vêtements tachés de sang, Agamemnon nous convoqua tous sur la place. Mécontente de l'immense bain de sang que cette armée s'apprêtait à déclencher, nous expliqua-t-il, Artémis avait demandé à être dédommagée en nature et en avance, exigeant une prêtresse vierge, dont le sang versé compenserait celui des futures victimes, et de préférence la fille aînée de leur chef.

Iphigénie, poursuivit-il, était prévenue et consentante. Comme ils n'avaient pas été suffisamment près pour voir la panique qui s'était lue sur les traits terrifiés de la princesse, la plupart des hommes acceptèrent avec gratitude le mensonge de leur général.

Cette nuit-là, ils la brûlèrent sur un bûcher en cyprès, le bois de nos dieux les plus sombres. Agamemnon entama une centaine de tonneaux de vin pour la célébration : nous partirions pour Troie avec la marée du lendemain. Dans notre tente, Achille sombra dans un sommeil épuisé, sa tête sur mes genoux. Je caressais son visage qui tremblait durant ses rêves. Sa tunique ensanglantée de marié était abandonnée par terre, dans un coin. En les regardant tour à tour, lui et le vêtement, je sentis un poids brûlant me comprimer la poitrine.

C'était la première mort dont il avait jamais été témoin. Après avoir repoussé doucement sa tête, je me levai.

Dehors, les hommes chantaient et criaient, de plus en plus saouls. Sur la plage, les flammes du bûcher montaient très haut, attisées par le vent. Je dépassai au pas de course les feux de camp et les soldats à la démarche vacillante. Je savais où j'allais.

S'il y avait bien des gardes devant sa tente, ils étaient avachis, à moitié endormis.

— Qui es-tu ? demanda l'un d'entre eux en faisant mine de se lever, mais je passai simplement devant lui pour écarter l'ouverture d'un coup sec.

Ulysse se retourna. Il était debout devant une petite table, un doigt pointé sur une carte posée à côté de l'assiette à moitié terminée contenant son dîner.

— Bienvenue, Patrocle, dit-il avant d'ajouter à l'attention du garde qui lui bredouillait des excuses derrière moi : « tout va bien, je le connais. »

Il attendit que l'homme soit parti pour reprendre :

— Je me doutais que tu viendrais.

J'émis un grognement méprisant.

— C'est facile à dire maintenant.

Il eut un demi-sourire.

— Assieds-toi, si tu veux. J'étais en train de finir de dîner.

— Tu les as laissés l'assassiner ! crachai-je.

Il tira une chaise près de la table.

— Qu'est-ce qui te permet de croire que j'aurais pu les arrêter ?

— Tu l'aurais fait s'il s'était agi de ta fille.

J'avais l'impression que mes yeux lançaient des éclairs. Je voulais qu'il brûle.

— Je n'ai pas de fille.

Il rompit un morceau de pain, le trempa dans la sauce. Mangea.

— Ta femme, sinon. Et si ça avait été ta femme ?

Il leva la tête vers moi.

— Que veux-tu que je te dise ? Que j'aurais agi différemment ?

— Oui.

— C'est vrai. Mais c'est peut-être pour cette raison qu'Agamemnon est roi de Mycènes, et moi, d'Ithaque.

Les réponses lui venaient trop aisément. Sa patience m'enrageait.

— Tu es responsable de sa mort.

Sa bouche se tordit ironiquement.

— Tu me donnes trop d'importance. Je suis un simple conseiller, Patrocle, pas un général.

— Tu nous as menti.

— Au sujet du mariage ? Oui. C'était la seule solution pour que Clytemnestre consente à laisser partir sa fille.

Sa mère, là-bas, en Argolide. Une foule de questions m'assaillit subitement, mais je savais que c'était une tactique pour détourner ma colère, et je refusai de me laisser influencer.

— Tu l'as déshonoré, dis-je en levant un doigt vengeur.

Tout anéanti par la mort d'Iphigénie qu'il était, Achille n'y avait pas encore songé. Moi, si. Sa réputation serait ternie à cause de leur tromperie.

Ulysse agita une main avec désinvolture.

— Les hommes ont déjà oublié qu'il a été mêlé à cette affaire. Ils l'ont oublié dès que le sang de la princesse a été répandu.

— Ça t'arrange de le penser.

Il se versa une coupe de vin avant de la boire.

— Tu es furieux, et tu as des raisons de l'être. Mais pourquoi venir me trouver ? Ce n'est pas moi qui tenais le couteau, ni la fille.

— Il y avait du sang partout, grondai-je. Sur le visage. Dans la bouche. Tu as une idée de ce qu'il a ressenti ?

— Il est triste de ne pas l'avoir empêché.

— Évidemment, rétorquai-je hargneusement. Il pouvait à peine articuler un mot, après.

Ulysse haussa les épaules.

— Il a le cœur tendre, et c'est sûrement une admirable qualité. Si ça peut apaiser sa conscience, dis-lui que j'ai délibérément placé Diomède là où il était. Pour qu'il soit trop tard au moment où Achille le verrait.

Je le haïssais tant que je n'arrivais plus à parler.

Il se pencha en avant dans son fauteuil.

— Puis-je te donner un conseil ? Si tu es vraiment son ami, aide-le à laisser son cœur d'artichaut derrière lui. Il part à Troie pour tuer des hommes, pas pour les sauver.

Ses yeux noirs ne me lâchaient pas, aussi fascinants que le courant bouillonnant d'une rivière.

— C'est une arme, un tueur, reprit-il. Ne l'oublie pas. On peut très bien se servir d'une lance comme d'une canne, mais sa nature ne changera pas pour autant.

Ses mots m'avaient coupé le souffle.

— Il n'est pas… balbutiai-je.

— Mais si. Le meilleur que les dieux aient jamais créé. D'ailleurs, il serait temps qu'il le sache, et toi aussi. Si tu ne dois rien retenir d'autre de notre conversation, retiens ceci. Ce n'est pas dit par méchanceté.

Je n'étais pas de taille à lutter contre lui et ses arguments qui se logeaient en moi, tels des dards impossibles à enlever.

— Tu as tort, protestai-je.

Sans répondre, il se contenta de me regarder tourner les talons et m'enfuir en silence.

---

1 Dans la Grèce antique, avoir les yeux bleus était une disgrâce, un signe de mauvaise vie.

CHAPITRE 19

Nous partîmes le lendemain de bonne heure avec le reste de la flotte. Depuis la poupe de notre navire, la plage d'Aulis semblait étrangement nue. Seuls les trous des latrines et les cendres blanches du bûcher d'Iphigénie témoignaient de notre passage. J'avais réveillé Achille le matin même en lui relatant ma conversation avec Ulysse, pour lui expliquer qu'il n'aurait pas pu voir Diomède à temps. Les yeux cernés de mauve en dépit de ses longues heures de sommeil, il m'avait écouté d'un air morne et s'était contenté de répondre que cela ne changeait rien à la mort de la princesse.

À présent, il faisait les cent pas sur le pont, derrière moi.

En dépit de mes efforts pour le distraire en lui montrant des détails intéressants – les dauphins qui nous suivaient, les nuages gonflés de pluie à l'horizon –, il restait apathique et ne m'entendait qu'à moitié. Un peu plus tard, je le surpris à s'entraîner tout seul au jeu de jambes et au maniement de l'épée, les sourcils froncés.

Toutes les nuits, nous accostions dans un port différent. Nos vaisseaux n'étaient pas construits pour de longs trajets, ni pour rester à flot jour après jour. Nous ne voyions personne à part nos troupes de Phtiens et les Argiens de Diomède. La flotte se séparait afin que chaque île ne soit pas obligée de servir d'escale à l'armée entière. Ce n'était certainement pas une coïncidence si le roi d'Argos faisait équipe avec nous. *Pensent-ils qu'on va s'enfuir* ? songeais-je parfois. En tout cas, je m'efforçais d'ignorer Diomède, qui semblait ravi de nous laisser tranquilles.

Pour moi, les îles étaient toutes identiques avec leurs hautes falaises blanchies par le soleil et leurs plages de galets qui griffaient la coque de nos bateaux de leurs ongles crayeux. Elles étaient souvent broussailleuses et

couvertes de taillis qui y poussaient tant bien que mal aux côtés des oliviers et des cyprès. Achille remarquait à peine le paysage. Penché sur son armure, il la polissait jusqu'à ce qu'elle soit aussi brillante qu'une flamme.

Le septième jour, nous arrivâmes à Lemnos, de l'autre côté de l'étroite embouchure de l'Hellespont[1]. Moins escarpée que la plupart de nos îles, elle était pleine de marais et de bassins stagnants étouffés par les nénuphars. Non loin du camp, nous trouvâmes un étang au bord duquel nous asseoir. Sa surface frémissait de moustiques qui semblaient nous regarder avec curiosité derrière les roseaux. Nous n'étions plus qu'à deux jours de Troie.

— Comment était-ce quand tu as tué ce garçon ?

Je relevai la tête. Il était dans l'ombre, et ses cheveux lui tombaient dans les yeux.

— Comment était-ce ?

Il acquiesça en scrutant l'eau. On aurait dit qu'il essayait d'en déchiffrer les profondeurs.

— Quel effet ça faisait-il ?

— C'est difficile à décrire.

Il m'avait pris par surprise. Je baissai les paupières pour me remémorer la scène.

— Le sang est venu très vite, ça, je me le rappelle. Je n'arrivais pas à croire qu'il y en ait autant. Son crâne était fendu, et on voyait un petit bout de cerveau, continuai-je en luttant contre la nausée qui m'envahissait encore, même aussi longtemps après. Je me souviens du bruit de sa tête heurtant le rocher.

— Est-ce qu'il s'est agité dans tous les sens, comme les bêtes ?

— Je ne suis pas resté assez longtemps pour le voir.

Il resta silencieux quelques secondes.

— Un jour, mon père m'a conseillé de les considérer comme des animaux. Les hommes que je tuerai.

J'ouvris la bouche pour répondre, mais je me ravisai. Il n'interrompit pas son examen de la surface de l'eau.

— Je ne crois pas que je pourrai.

Il s'était exprimé avec sa franchise habituelle.

Les paroles d'Ulysse me revinrent brutalement en mémoire et me paralysèrent presque la langue. *Bien*, avais-je envie de dire pour le féliciter. Mais qu'en savais-je, moi qui n'étais pas obligé de gagner mon immortalité à la guerre ? Je restai donc muet.

— Je n'arrête pas de la revoir, dit-il doucement. Sa mort.

Moi aussi, je la revoyais sans cesse : le jet de sang criard, son expression choquée et douloureuse.

— Ce ne sera pas toujours ainsi, m'entendis-je dire. Iphigénie n'était qu'une jeune fille innocente. Tes adversaires, eux, seront des hommes que tu combattras, des guerriers qui te tueront si tu ne frappes pas le premier.

Il se retourna pour me fixer avec intensité.

— Mais toi, tu ne te battras pas, même s'ils t'attaquent. Tu détestes ça.

Venant de n'importe qui d'autre, j'aurais pris cette phrase pour une insulte.

— C'est parce que je suis un piètre soldat.

— Je ne pense pas que ce soit la seule raison.

Ses iris étaient verts et bruns, couleur forêt, et même dans la lumière faiblissante, je discernais leurs reflets dorés.

— Peut-être pas, finis-je par répondre.

— Mais tu me pardonneras ?

Je tendis la main vers lui pour prendre la sienne.

— Je n'ai pas besoin de te pardonner. Tu ne peux pas me blesser.

Bien que j'aie parlé sans réfléchir, je prononçai cette phrase avec une profonde conviction.

Il contempla brièvement nos doigts entrelacés avant d'arracher sa main de la mienne et de l'éloigner de moi en un éclair, si vite que je ne pus pas la retenir. Quand il se leva, quelque chose de mou et de long comme un

morceau de corde mouillée se balançait entre ses doigts. Je contemplai la forme sans comprendre.

— *Hydros*, expliqua-t-il. Un serpent d'eau.

Le reptile était gris-brun, et sa tête plate pendait sur le côté, brisée. Son corps tremblait encore un peu alors qu'il achevait de mourir.

Je fus saisi d'un accès de faiblesse. Chiron nous avait appris à retenir leurs habitats et leurs couleurs. Gris-brun, dans l'eau. Prompt à se mettre en colère. Morsure mortelle.

— Je ne l'avais même pas vu, articulai-je péniblement.

Achille jeta le serpent, dont il abandonna le cadavre au nez émoussé dans les roseaux. Il lui avait tordu le cou.

— Ce n'était pas nécessaire, conclut-il. Je l'avais vu, moi.

Après cet épisode, il fut plus facile à vivre et cessa d'arpenter le pont, les yeux perdus dans le vide. Cependant, je savais que la mort d'Iphigénie lui pesait toujours. Elle nous pesait à tous les deux. Il prit l'habitude d'emmener systématiquement avec lui une de ses lances, qu'il jetait en l'air et rattrapait sans relâche.

Peu à peu, la flotte se rassembla. Certains navires avaient emprunté une route plus longue en contournant l'île de Lesbos par le sud, mais d'autres, qui avaient suivi un itinéraire plus direct, attendaient déjà près de Sigée, au nord-ouest de Troie. Une troisième série de nefs avait pris le même chemin que nous, le long de la côte thracienne. Une fois réunis, nous nous massâmes près de Ténédos, l'île qui faisait directement face à la large plage de Troie. On se cria le plan d'Agamemnon d'un vaisseau à l'autre : les rois placeraient leurs navires en première ligne, et leurs hommes se déploieraient en éventail derrière eux. Les manœuvres de mise en place furent chaotiques. Il y eut trois collisions, et chacun abîma ses rames ou la coque du voisin.

Nous étions enfin prêts, Diomède à notre gauche et Mérion à notre droite. Les tambours se mirent à battre, et la rangée de navires s'élança vers l'avant,

coup de rame après coup de rame. Agamemnon avait donné l'ordre d'aller lentement pour rester en ligne de file[2] et garder le même rythme. Néanmoins, nos rois, qui n'avaient pas encore l'habitude de suivre les consignes d'un autre, voulaient tous avoir l'honneur d'être les premiers à arriver à Troie, et la sueur dégoulinait sur le visage des rameurs sous les coups de fouet de leurs chefs.

Debout à la proue de la nef avec Phénix et Automédon, nous regardâmes la rive se rapprocher. Achille jetait machinalement sa lance en l'air, puis la rattrapait. Les rameurs s'étaient mis à régler leur cadence sur le bruit répétitif et régulier du bois de la hampe frappant sa paume.

De plus près, nous distinguâmes mieux la rive : de hauts arbres et des montagnes avaient remplacé le flou vert et brun du paysage initial. Notre vaisseau, qui précédait désormais celui de Diomède, avait aussi une longueur d'avance sur celui de Mérion.

— Il y a des hommes sur la plage, annonça Achille, qui plissa ensuite les yeux en ajoutant : avec des armes.

Avant que j'aie pu réagir, le son d'une corne retentit quelque part dans la formation, et d'autres lui répondirent. C'était l'alarme. Le vent apporta des échos de cris assourdis. Nous avions cru surprendre les Troyens, mais ils savaient que nous arrivions. Et ils nous attendaient de pied ferme.

Tout le long de la rangée de nefs, les rameurs tentèrent de ralentir notre approche. Les hommes sur la plage étaient indiscutablement des soldats, tous vêtus du pourpre foncé de la maison de Priam. Un char avançait à toute allure le long de leurs rangs en envoyant voler le sable. Son conducteur portait un casque à aigrette en crin de cheval, et même de loin, nous distinguions les contours robustes de son corps. Il était massif, certes, mais pas autant qu'Ajax ou Ménélas. L'impression de puissance qu'il dégageait provenait de son attelage, de ses épaules parfaitement redressées, et de la ligne rectiligne de son dos, qui semblait former une flèche dirigée vers le paradis. Il n'avait rien des princes avachis par le vin et la débauche tels qu'on nous avait décrit ceux de l'Est. C'était un homme qui bougeait comme si les dieux le regardaient, et

dont chaque geste était particulièrement calculé et précis. Il ne pouvait s'agir de personne, sinon d'Hector.

Il sauta de son char en haranguant ses troupes, que nous vîmes lever leurs lances et ajuster leurs flèches. Même si nous étions encore trop loin de leurs arcs, la marée nous attirait vers la grève malgré le mouvement contraire de nos rames, et les ancres n'accrochaient pas. Comme Agamemnon ne donnait plus d'ordres, des cris de confusion montèrent de la ligne de navires : « Restez en position ! N'allez pas à terre ! »

— Nous étions presque à portée de leurs flèches, commenta Achille sans paraître alarmé, malgré la panique croissante autour de nous et les marins que nous entendions courir sur le pont.

J'observai le rivage qui se rapprochait. Hector était reparti voir une autre aile de son armée plus loin sur la plage, mais quelqu'un avait pris sa place, un capitaine en armure de cuir, muni d'un casque qui lui couvrait l'ensemble du visage à part la barbe. La rangée de nefs était plus près de lui, et il ajusta une flèche. Sans être aussi imposant que celui de Philoctète, son arc n'en était pas loin. Le guerrier visa, prêt à tuer son premier Grec.

Il n'en eut pas le temps. Je ne vis pas Achille s'élancer, mais j'entendis le sifflement de l'air et une légère expiration. La lance avait déjà quitté sa main pour s'envoler au-dessus de l'étendue d'eau qui séparait notre pont de la plage. Ce n'était qu'un geste. Aucun homme n'était capable de lancer quoi que ce soit aussi loin que la moitié de la portée d'une flèche. Le projectile n'atteindrait certainement pas son but.

Contre toute attente, il y réussit pourtant. Sa pointe noire transperça la poitrine de l'archer, que l'impact renversa en arrière. Devenue inoffensive, la flèche s'envola en vibrant, envoyée au hasard dans le ciel par les doigts inertes du guerrier, qui tomba dans le sable et ne se releva pas.

Des cris et des coups de corne triomphants montèrent des bateaux voisins où certains des nôtres n'avaient rien perdu de la scène. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre le long de la ligne de vaisseaux grecs, dans les

deux directions : grâce au prince quasi divin de Phtie, nous avions été les premiers à verser le sang.

Le visage d'Achille était immobile, presque en paix. Il ne ressemblait pas à quelqu'un qui venait d'accomplir un miracle. Sur la rive, les Troyens secouaient leurs armes en criant d'étranges mots rudes. Un petit groupe s'agenouilla autour de l'homme à terre. Derrière moi, j'entendis Phénix murmurer un ordre à Automédon qui partit en courant. Quelques instants plus tard, il réapparut chargé d'une brassée de lances. Achille en prit une sans regarder, la souleva, puis la lança. Cette fois-ci, j'eus tout le loisir d'admirer la courbe gracieuse de son bras, son menton levé. Il ne marqua pas de pause pour viser ou ajuster la trajectoire de l'arme comme la plupart des guerriers. Il savait où elle allait. Sur le rivage, un autre Troyen s'effondra.

Nous étions tout près désormais, et les flèches se mirent à pleuvoir des deux côtés. La plupart tombaient à l'eau, d'autres frappaient les mâts et les coques. Certains de nos hommes crièrent de douleur, de même que quelques autres dans les rangs troyens. Achille prit calmement un bouclier que lui tendait Automédon. « Reste derrière moi », m'enjoignit-il, et je m'exécutai. Dès qu'une flèche se dirigeait trop près de nous, il l'esquivait avec le bouclier. Au bout d'un moment, il saisit une autre lance.

Les soldats étaient devenus plus féroces, ainsi qu'en attestait la pléthore de flèches et de lances qui jonchaient désormais la surface de l'eau. Quelque part dans une des nefs, Protésilas, roi de Phylace, sauta en riant par-dessus bord pour nager jusqu'au rivage. Peut-être était-il saoul, peut-être son sang bouillait-il à la perspective de sa future gloire, ou peut-être voulait-il surpasser le prince de Phtie. Une lance tourbillonnante envoyée par Hector lui-même le heurta, et les flots autour de lui se colorèrent de rouge. Il était le premier des Grecs à mourir.

Nos hommes descendirent le long des coques avec des cordes en se protégeant des flèches à l'aide d'énormes boucliers, puis commencèrent à affluer vers la rive. Les Troyens avaient beau être bien commandés, la plage

ne bénéficiait d'aucune défense naturelle, et nous étions plus nombreux. Obéissant à Hector, ils ramassèrent leurs camarades tombés au combat pour abandonner les lieux. Quoi qu'il en soit, le message était passé : ils ne seraient pas si faciles à tuer.

---

1 Détroit des Dardanelles, qui relie la mer Égée au nord-est à la Propontide (mer de Marmara) et sépare l'Europe de l'Asie.

2 Les navires grecs naviguaient en formation par colonne, et dans chaque formation les unités se suivaient en ligne de file.

CHAPITRE 20

La plage conquise, nous tirâmes nos premiers navires sur le sable. On envoya des éclaireurs surveiller d'éventuelles embuscades troyennes, et on posta des gardes ici ou là. En dépit de la chaleur, personne n'ôta son armure.

Très vite, alors que nos vaisseaux encombraient encore le port derrière nous, chaque royaume se vit attribuer des lots pour son campement. Celui qui fut assigné aux envoyés de Phtie était tout au bout, loin de l'endroit où se situerait la place du marché, loin de Troie et de tous les autres rois. Je jetai un rapide coup d'œil à Ulysse, qui avait choisi les emplacements. Comme toujours, son visage était plaisant et indéchiffrable.

— Comment saurons-nous jusqu'où aller ? demanda Achille, qui se protégeait les yeux du soleil pour regarder vers le nord, là où la grève semblait s'étendre à perte de vue.

— Lorsqu'il n'y aura plus de sable, lui expliqua Ulysse.

Achille fit signe à nos navires de remonter la plage, et les capitaines myrmidons se mirent à extraire leurs nefs des lignes pour suivre le mouvement. Le soleil nous écrasait de ses rayons. Il semblait plus fort ici, mais peut-être était-ce seulement à cause de la blancheur du sable. Nous marchâmes jusqu'à rencontrer une colline herbue. Avec sa forme de croissant, elle encadrerait délicatement notre futur camp. Au sommet de la colline, une forêt s'étendait jusqu'à une rivière scintillante, et au sud, Troie n'était qu'une simple trace à l'horizon. Si le choix de cet emplacement avait vraiment été celui d'Ulysse, nous lui devions des remerciements, car c'était de loin le meilleur, qui offrait à la fois verdure, ombre et calme.

Laissant les Myrmidons sous la houlette de Phénix, nous repartîmes au camp principal. Partout où nous passions régnait la même activité fébrile : certains tiraient les bateaux sur la plage, d'autres installaient les tentes ou déchargeaient les réserves. Animés d'une énergie fiévreuse, les hommes vaquaient à leurs occupations avec une détermination presque frénétique. Nous étions enfin arrivés.

En chemin, nous passâmes devant le campement du célèbre cousin d'Achille, l'immense Ajax, roi de l'île de Salamine. Nous l'avions aperçu de loin à Aulis, et nous avions aussi entendu les rumeurs à son sujet : ses pas fendaient le pont du bateau, il avait déjà porté un taureau sur son dos sur une distance considérable… Nous le trouvâmes en train de sortir d'énormes sacs de la soute de son navire. Ses muscles nous semblèrent aussi volumineux que des rochers.

— Fils de Télamon, commença Achille.

Le géant se retourna, prenant lentement acte de la présence de l'adolescent devant lui, qu'il était impossible de ne pas reconnaître. Ses yeux se rétrécirent, mais il se retrancha aussitôt derrière une politesse guindée.

— Pélides, dit-il d'une voix enrouée en posant son fardeau pour tendre à son cousin une main aux cals gros comme des olives.

J'eus un peu pitié de lui. Après tout, Ajax aurait été *Aristos Achaion* si Achille ne lui avait pas pris la place.

Une fois arrivés, nous nous postâmes sur la dune qui marquait la frontière entre sable et herbe pour étudier plus en détail le but de notre venue : Troie, séparée de nous par une plate étendue d'herbe et encadrée de deux larges rivières paresseuses. Même d'aussi loin, ses murs de pierre luisaient dans la vive lumière du soleil. Nous crûmes aussi apercevoir le reflet métallique des célèbres Portes Scées, dont les gonds d'airain étaient censés être aussi grands qu'un homme. Plus tard, en voyant de plus près ces murs aux pierres bien équarries, parfaitement taillées et emboîtées les unes dans les autres, œuvre du dieu Apollon, à ce qu'on disait, je me demanderais comment cette cité

pourrait être prise un jour. En effet, ses murs étaient trop hauts pour les tours de siège[1], trop solides pour être abîmés par les catapultes, et aucune personne saine d'esprit n'oserait jamais essayer de gravir leur surface à pic si divinement lisse.

Lorsque le soleil fut bas dans le ciel, Agamemnon convoqua la première réunion du conseil des rois. Une grande tente avait été érigée, puis garnie d'une rangée de sièges disposés irrégulièrement en demi-cercle. À l'avant de la pièce se tenaient Agamemnon et Ménélas, flanqués d'Ulysse et de Diomède. Les rois prirent place un à un. Habitués depuis la naissance à respecter la hiérarchie, les moins importants s'installèrent au fond, laissant les premières rangées aux plus célèbres. Sans hésitation, Achille s'assit au premier rang avant de me faire signe de prendre place à ses côtés. Je m'exécutai en m'attendant à ce qu'on me demande de partir, mais Ajax nous rejoignit peu après avec son demi-frère bâtard Teucer, et Idoménée avec son écuyer et son conducteur de char. Apparemment, les meilleurs avaient droit à certaines indulgences.

À la différence des réunions tenues à Aulis auxquelles on avait reproché d'être pompeuses, sans intérêt, et interminables, celle-ci fut très concrète : les sujets des latrines, des réserves de nourriture, et de la stratégie y furent tour à tour abordés. Sur ce dernier point, les monarques étaient divisés entre l'attaque et la diplomatie. Ne devions-nous pas d'abord essayer de nous comporter de manière civilisée ? À ma grande surprise, Ménélas était le plus véhément partisan des pourparlers.

— Je serais ravi d'aller traiter avec eux en personne, annonça-t-il. C'est mon rôle.

— Pourquoi avoir fait tout ce chemin si tu as l'intention de les persuader de se rendre ? se plaignit Diomède. J'aurais pu rester chez moi.

— Nous ne sommes pas des sauvages, insista Ménélas. Peut-être vont-ils entendre raison !

— Sauf qu'il est fort probable que non. Pourquoi perdre du temps ?

— Parce que si la guerre survient après quelques tentatives diplomatiques ou un délai de réflexion, nous n'aurons pas autant le mauvais rôle, roi d'Argos, souligna Ulysse. Ce qui veut dire que les cités d'Anatolie se sentiront moins obligées de voler au secours de Troie.

— Tu es donc pour, Ithaque ? demanda Agamemnon.

Ulysse haussa les épaules.

— Il y a de nombreuses façons de démarrer une guerre. Je pense que quelques raids sont toujours un bon début. On arrive presqu'au même résultat qu'avec la diplomatie, mais à plus grand profit.

— Oui, des raids ! brailla Nestor. Nous devons montrer notre force avant tout !

Agamemnon balaya l'assistance remplie de têtes couronnées du regard en se frottant le menton.

— À mon avis, Nestor et Ulysse ont raison. Les raids, d'abord. Ensuite seulement, nous enverrons une délégation. Nous commencerons demain.

Il n'avait pas besoin de donner d'autres instructions. Les raids étaient une manœuvre typique des guerres de siège : on n'attaquait pas une cité, mais les terres aux alentours, qui la fournissaient en céréales et en viande. On tuait ceux qui résistaient et on asservissait les autres, confisquant toute leur nourriture et menaçant leurs femmes et leurs filles afin de s'assurer de leur loyauté. Les fuyards se réfugiaient en ville pour demander l'asile. Les quartiers de la cité devenaient rapidement surpeuplés et rebelles. Des maladies apparaissaient. Et au bout du compte, les habitants étaient contraints d'ouvrir les portes par désespoir, même si cette victoire n'avait rien d'honorable pour les envahisseurs.

J'espérais qu'Achille objecterait que ce n'était guère glorieux de tuer des fermiers, mais il se contenta de hocher la tête, comme si c'était son centième siège et qu'il n'avait jamais rien fait d'autre que de mener des raids.

— Une dernière chose : s'il doit y avoir une attaque, je ne veux pas que ce soit le chaos. Il faut que nous combattions en lignes, et en compagnies, ajouta

Agamemnon en se trémoussant sur son siège, à l'évidence un peu mal à l'aise.

Il avait toutes les raisons de l'être : nos rois étaient ombrageux, et il allait distribuer les premiers honneurs en choisissant la place qui leur serait attribuée. Si quelqu'un devait se rebeller contre son autorité, c'était le moment. Cette seule idée semblait d'ailleurs le mettre en rage, et sa voix en devenait plus âpre. C'était une faille qui apparaissait fréquemment chez lui : plus sa position était précaire, plus il devenait détestable.

— Ménélas et moi prendrons le centre, bien sûr, décréta-t-il.

Cette déclaration fut aussitôt saluée par un léger mouvement de mécontentement, mais Ulysse intervint pour calmer les esprits.

— Voilà qui est très sage, roi de Mycènes. Les messagers pourront ainsi te trouver sans peine.

— Exactement, convint avec brusquerie Agamemnon, feignant de croire que c'était bien la raison de son choix. Le prince de Phtie sera à la gauche de mon frère. Et à ma droite, Ulysse. Quant aux ailes, je les confie à Diomède et à Ajax.

Toutes ces positions étaient les plus dangereuses, celles où l'ennemi chercherait à attaquer par le flanc ou à effectuer une percée. Étant donné qu'il fallait les défendre à tout prix, elles étaient aussi les plus importantes et les plus prestigieuses.

— Le reste sera déterminé par tirage au sort, conclut-il.

Après avoir attendu que les murmures se taisent, il se leva et déclara :

— Tout est réglé. Nous commençons les raids demain, au lever du jour.

Le soleil se couchait quand nous regagnâmes à pied notre camp au bout de la plage. Achille était plutôt content. Il avait obtenu une des meilleures places en termes de suprématie, et sans discussion. Constatant qu'il était trop tôt pour dîner, nous grimpâmes sur la colline herbue située juste derrière le campement, une étroite saillie de terre qui émergeait des bois, pour inspecter le nouveau bivouac et la mer en arrière-plan. La lumière faiblissante jouait

avec les cheveux d'Achille, dont les traits étaient adoucis par les rayons obliques du début de soirée.

Une question me taraudait depuis la bataille en mer, mais je n'avais pas encore eu l'occasion de la lui poser.

— Considères-tu tes adversaires comme des animaux ? Comme ton père te l'avait conseillé, tu te souviens ?

Il secoua la tête.

— Je ne pense pas du tout.

Au-dessus de nous, les mouettes tournoyaient en criant. J'essayai de m'imaginer Achille taché de sang et animé d'une expression meurtrière après son premier raid.

— Tu as peur ? lui demandai-je tandis que l'appel d'un rossignol retentissait dans les arbres derrière nous.

— Non, répondit-il. Je suis né pour ça.

Le lendemain matin, je me réveillai au son des vagues troyennes battant la plage de Troie. Achille somnolait encore, et je quittai la tente pour le laisser dormir. Dehors, le ciel était aussi dépourvu de nuages que la veille : le soleil brillait, éclatant, et la mer réfléchissait de larges pans de lumière. En m'asseyant, je sentis des gouttes de sueur piquantes couler sur ma peau.

Dans moins d'une heure, le raid débuterait. J'y avais pensé au coucher, et au réveil. Nous avions déjà décidé tous les deux que je n'y participerais pas, de même que la plupart des hommes. Il était destiné aux rois, afin que les premiers honneurs puissent être décernés aux meilleurs guerriers. Ce serait aussi la première fois qu'Achille tuerait vraiment.

Bien sûr, il y avait eu les Troyens de la veille, sur le rivage, mais tout s'était passé de très loin et nous n'avions pas vu de sang. Le moment où ils s'étaient effondrés était presque comique, et la distance trop grande pour que nous puissions distinguer leur visage ou visualiser leur douleur.

Achille sortit de la tente tout habillé, puis s'assit à mes côtés pour prendre le petit-déjeuner qui l'attendait. Nous ne dîmes pas grand-chose.

Il n'y avait pas de mots pour lui décrire ce que je ressentais. Notre monde était dominé par le sang, et par l'honneur gagné en le répandant. Seuls les lâches ne combattaient pas. Un prince n'avait pas le choix. Il pouvait soit aller à la guerre et gagner, soit aller à la guerre, et perdre. Voilà pourquoi même Chiron avait envoyé une lance à Achille.

Phénix aussi était déjà debout, occupé à rassembler les Myrmidons qui l'accompagneraient au bord de l'eau. Pour leur premier combat, ils voulaient entendre la voix de leur maître. Achille se leva, et je le contemplai pendant qu'il se dirigeait vers eux d'un pas vif : les boucles de bronze de sa tunique renvoyaient des éclairs de feu, et le pourpre sombre de sa cape ensoleillait ses cheveux d'un éclat doré. Il ressemblait tant à un héros que j'avais du mal à me souvenir que la veille au soir encore, nous nous étions craché des noyaux d'olives à la figure au-dessus de l'assiette de fromages que Phénix nous avait préparée, et que nous avions hurlé de joie quand il avait réussi à m'en envoyer un, encore humide de pulpe, dans le creux de l'oreille.

En parlant, il brandit sa lance, dont il secoua la pointe gris sombre évoquant la pierre ou un ciel d'orage. Je plaignais les autres rois qui devaient lutter pour asseoir leur autorité, ou qui la manifestaient maladroitement, avec des gestes saccadés et brutaux. Celle d'Achille était si gracieuse que c'en était une bénédiction, et les hommes levaient les yeux vers lui comme vers un prêtre.

Il vint ensuite me dire adieu. Redevenu grandeur nature, il tenait sa lance avec une négligence qu'on aurait pu prendre pour de la paresse.

— Peux-tu m'aider à mettre le reste de mon armure ?

J'acquiesçai avant de le suivre dans la fraîcheur de la tente. La porte de lourd tissu retomba, obscurcissant tellement l'intérieur que j'eus l'impression qu'une lanterne venait de s'éteindre. Je lui donnai les morceaux de cuir et de métal qu'il m'indiquait pour qu'il se couvre le haut des cuisses, les bras, le ventre. Pendant qu'il attachait ces accessoires un à un, je notai la façon dont le cuir rigide rentrait dans sa peau lisse que je caressais encore du doigt la

nuit précédente Je tendis vers lui une main tremblante, mourant d'envie de défaire ces boucles serrées, de le libérer, mais je n'en fis rien. Les hommes attendaient.

Après lui avoir remis le dernier élément de sa tenue, son casque hérissé de crins de cheval, je le regardai l'ajuster sur ses oreilles pour ne laisser qu'un petit morceau de peau à découvert. Lorsqu'il se pencha vers moi, la tête encadrée de bronze, il sentait la sueur, le cuir et le métal. Je fermai les yeux au moment où ses lèvres – la seule partie de lui qui restait douce – se posèrent sur les miennes. Quand je les rouvris, il n'était plus là.

Sans lui, la tente me parut soudain plus petite, confinée, avec son odeur de peaux de bêtes accrochées aux parois. Allongé sur notre lit, j'entendis les ordres qu'il criait, les chevaux piaffer et s'ébrouer, et enfin, les roues de son char grincer tandis qu'il l'emmenait loin de moi. Au moins, je ne craignais rien au sujet de sa sécurité. Tant qu'Hector était vivant, il ne pouvait pas mourir. Je me rendormis.

Il me réveilla en pressant son nez contre le mien avec insistance alors que je luttais pour sortir de la prison de mes rêves. Il dégageait une odeur forte et étrange, et l'espace d'un instant, je fus presque révolté par cette créature qui s'accrochait à moi en poussant son museau sur mon visage. Mais une fois accroupi sur ses talons, il redevint Achille. Aplatis et mouillés par le casque, ses cheveux humides avaient pris une teinte plus sombre, comme si on en avait aspiré tout l'éclat ensoleillé, et lui collaient au visage et aux oreilles. Il était couvert d'éclaboussures criardes qui n'avaient pas encore pris la couleur de la rouille en séchant. Ma première réaction fut la terreur, à l'idée qu'il ait été blessé, et qu'il soit en train de se vider de son sang.

— Où es-tu touché ? lui demandai-je en l'examinant minutieusement pour trouver la blessure.

Les taches semblaient ne provenir de nulle part. Lentement, mon cerveau engourdi de sommeil comprit. Ce n'était pas lui qui saignait.

— Ils n'arrivaient pas à s'approcher suffisamment pour m'atteindre, expliqua-t-il la voix teintée d'une sorte de triomphe étonné. Je ne savais pas à quel point ce serait facile. Ce n'était rien. Tu aurais dû voir ça. Les hommes m'ont acclamé, après, poursuivit-il d'un ton presque rêveur. Je ne rate jamais ma cible. J'aurais aimé que tu me voies.

— Combien ?

— Douze.

Douze hommes qui n'avaient absolument aucun rapport avec Hélène, Pâris, ou aucun d'entre nous.

— Des fermiers ?

L'amertume de mes paroles sembla le faire revenir à lui.

— Ils étaient armés, se justifia-t-il très vite. Je ne tuerais pas une personne sans défense.

— Combien en tueras-tu demain, à ton avis ?

La tension qu'il perçut dans ma voix lui fit détourner les yeux. Son expression peinée me surprit, et j'eus honte. Où était ma promesse de lui pardonner ? J'avais choisi de venir à Troie bien que je connaisse sa destinée. Il était trop tard pour émettre des objections simplement parce que ma conscience commençait à me tarauder.

— Je suis désolé, m'excusai-je.

Je lui demandai de m'expliquer en détail le déroulement du raid avec notre franchise habituelle. Il me raconta tout : la manière dont sa première lance avait percé le creux de la joue d'un homme, emportant un peu de chair avec elle en ressortant ; comment, quand sa deuxième victime était tombée, frappée à la poitrine, la lance s'était prise dans sa cage thoracique alors qu'il essayait de la retirer. La puanteur affreuse du village à leur départ, une odeur de boue et de métal, et les mouches qui se posaient déjà sur les cadavres.

J'écoutai chacun de ses mots en m'imaginant que ce n'était qu'une légende. Qu'il s'agissait de formes sombres gravées sur une urne, et non d'êtres humains.

Après le premier raid, Agamemnon posta des gardes chargés de surveiller Troie à toute heure du jour et de la nuit. Nous attendions tous quelque chose : une attaque, une délégation, une démonstration de force. Mais les portes de la ville restèrent closes, et les raids durent continuer. J'appris à dormir durant la journée pour ne pas être fatigué au retour d'Achille. Dans ces moments-là, il avait toujours besoin de parler dans le plus grand détail des visages, des blessures et des faits et gestes de ses ennemis. Et je voulais être capable de l'écouter, de digérer ces images sanglantes pour les peindre sur le vase de la postérité en les rendant plates et banales. Pour le délivrer de ce fardeau et l'aider à redevenir lui-même.

---

1 Engin de siège construit pour protéger les assaillants et les échelles d'assaut pendant l'approche d'une forteresse.

CHAPITRE 21

Avec les raids vint la distribution des prises de guerre. Leur répartition faisait partie de nos coutumes. Chaque homme était autorisé à garder ce qu'il avait gagné personnellement : une armure enlevée à un mort, un bijou arraché à sa veuve. Le reste – les aiguières, les tapis et les vases – était rapporté sur l'estrade du camp pour être partagé entre tous.

Ce n'était pas tant la valeur des récompenses qui comptait que l'honneur. La part que chacun recevait reflétait sa position dans l'armée. Le plus beau lot revenait généralement au meilleur guerrier, mais Agamemnon avait décidé qu'il serait le premier servi, suivi d'Achille. À ma grande surprise, celui-ci s'était contenté de hausser les épaules.

— Tout le monde sait que je suis le meilleur. Agamemnon ne réussira qu'à paraître cupide.

Bien sûr, il avait raison. Et il était d'autant plus agréable d'entendre les hommes nous acclamer alors que nous vacillions sous le poids de notre pile de trésors et bouder Agamemnon, que ses Mycéniens furent les seuls à applaudir.

Après Achille vint Ajax, puis Diomède, Ménélas et Ulysse, et ainsi de suite jusqu'à ce que Cébrion ne récolte que quelques casques en bois et des gobelets ébréchés. En revanche, si un soldat s'était particulièrement distingué dans la journée, il arrivait quelquefois que le général lui attribue un lot exceptionnel, avant qu'il échoie au premier. Ainsi, même Cébrion ne perdait pas espoir.

La troisième semaine, il y avait une fille sur l'estrade, au milieu des armes, des tapis tissés et de l'or récemment récoltés. Elle était magnifique, avec une

peau brun foncé et des cheveux noirs et brillants. Sur sa pommette fleurissait un bleu, visiblement dû à un coup de poing. Dans la lumière du crépuscule, ses paupières paraissaient également meurtries, comme ombrées de khôl égyptien. Sa robe était déchirée à l'épaule et tachée de sang, ses mains, attachées.

Les hommes se rassemblèrent avidement. Ils savaient ce que signifiait sa présence : Agamemnon nous donnait la permission de disposer de filles à soldats, de captives de guerre ou d'esclaves sexuelles. Jusque-là, les hommes avaient juste pris les femmes de force dans les champs avant de les abandonner sur place. En avoir une dans sa propre tente constituait un arrangement beaucoup plus pratique.

Quand Agamemnon monta sur l'estrade, je le vis couler un regard vers la fille, un léger sourire aux lèvres. À l'instar de tous les membres de la maison d'Atrée, il était connu pour ses appétits. Je ne sais pas quelle mouche me piqua, mais j'agrippai le bras d'Achille et lui chuchotai à l'oreille :

— Prends-la.

Il se retourna vers moi, les yeux écarquillés de surprise.

— Réclame-la comme ton dû. Avant Agamemnon. S'il te plaît !

Après une courte hésitation, il se jeta à l'eau :

— Hommes de Grèce, lança-t-il en s'avançant, encore vêtu de son armure et maculé de sang. Grand Roi de Mycènes.

Agamemnon se tourna vers lui, contrarié.

— Pelides ?

— J'aimerais recevoir cette fille comme récompense de guerre.

Debout derrière l'estrade, Ulysse haussa un sourcil. Les hommes autour de nous murmurèrent. La requête d'Achille était inhabituelle, mais pas déraisonnable : dans n'importe quelle autre armée, il aurait été le premier à faire son choix. Un éclair d'irritation parcourut les traits d'Agamemnon. Ses pensées étaient transparentes. Même s'il n'aimait pas beaucoup Achille, il

était inutile de se montrer revêche avec lui, du moins pas encore. Certes, la fille était belle, mais il y en aurait d'autres.

— J'accède à ta requête, prince de Phtie. Elle est à toi.

L'assistance poussa des hurlements approbateurs. Les troupes aimaient que leur commandement se montre généreux et ses héros, pleins d'audace et de vigueur.

La captive avait suivi l'échange d'un regard intelligent. Lorsqu'elle comprit qu'elle devait nous suivre, je la vis avaler sa salive et jeter un bref coup d'œil à Achille.

— Je vais laisser mes hommes ici s'occuper du reste de mes récompenses. La fille vient avec moi tout de suite.

Des rires admiratifs et des sifflements fusèrent. La prisonnière tremblait à présent de tout son corps, très légèrement, tel un lapin qui aperçoit un aigle au-dessus de lui.

— Viens, lui ordonna Achille.

Nous nous retournâmes pour partir. Tête baissée, elle nous suivit.

Au camp, elle eut un petit sursaut apeuré quand Achille sortit son couteau. Non seulement il était encore ensanglanté de la bataille du jour, mais c'était son village qu'il venait de piller.

— Je m'en occupe, lui proposai-je.

Il me tendit le poignard avant de reculer, presque embarrassé.

— Je vais te libérer, annonçai-je ensuite à notre nouvelle recrue.

De près, je vis à quel point ses yeux étaient sombres, d'un brun semblable au plus riche des terreaux, et immenses dans son minois en forme d'amande. Son regard allait et venait entre l'arme et moi. Elle me rappelait les chiens effrayés que j'avais vus autrefois, roulés en boule dans un coin.

— Non, non, dis-je très vite. Nous n'allons pas te faire de mal. Je vais simplement te détacher.

Elle nous fixa d'un air horrifié. Seuls les dieux savaient ce qu'elle s'imaginait. Une fille de ferme d'Anatolie dans son genre n'avait aucune

raison d'avoir entendu parler grec auparavant. Je fis un pas en avant pour lui poser une main rassurante sur l'épaule, mais elle tressaillit comme pour se préparer à un coup. Dans ses yeux, je lus la peur, d'être violée, ou pire encore.

C'était insupportable. Comprenant qu'une seule chose pourrait la détromper, je m'approchai d'Achille et l'agrippai par le col de sa tunique pour l'embrasser. Lorsque je le lâchai, elle nous fixa sans pouvoir s'arrêter.

D'un geste, je désignai ses liens, puis le couteau.

— D'accord ?

Elle eut un petit moment d'hésitation avant de me tendre lentement ses mains.

Achille alla demander une autre tente à Phénix, et j'emmenai la captive s'asseoir sur le flanc de la colline pendant que je préparais une compresse pour soigner son visage tuméfié. Elle la prit à contrecœur. Je pointai du doigt sa jambe, dont la peau du tibia était déchirée par une longue coupure.

— Je peux voir ? m'enquis-je en gesticulant afin de me faire comprendre.

Sans répondre, elle m'autorisa avec réticence à saisir sa jambe, nettoyer sa blessure, et à l'envelopper de bandages serrés. Néanmoins, elle suivait chaque mouvement de mes mains en évitant soigneusement de croiser mon regard.

Je l'accompagnai ensuite jusqu'à la tente qui venait d'être plantée. Elle parut effarouchée, presque comme si elle avait peur d'y entrer. Je relevai le rabat pour lui montrer son contenu : de la nourriture, des couvertures, une aiguière remplie d'eau, des vêtements propres glanés ici ou là. Elle pénétra à l'intérieur à pas lents, et je l'y laissai, les yeux écarquillés.

Le lendemain, Achille repartit en raid. Je traînai dans le camp, ramassant du bois déposé par la mer ou me rafraîchissant les pieds dans les vagues sans cesser de penser à la nouvelle tente au coin du camp. Nous n'avions encore rien vu de son occupante ce matin-là, et son entrée restait aussi close que

Troie elle-même. Dix fois de suite, je fus sur le point d'aller l'appeler à travers la toile.

À la mi-journée, elle se profila enfin dans l'ouverture. Elle m'observait, à moitié cachée derrière les replis de tissu. Quand elle vit que je l'avais remarquée, elle se détourna très vite pour battre en retraite.

— Attends ! criai-je.

Elle se figea. La tunique qu'elle portait – l'une des miennes – lui arrivait au-dessous des genoux et lui donnait l'air très jeune. Quel âge avait-elle ? Je ne le savais même pas.

Je m'approchai.

— Bonjour.

Elle me dévisagea longuement. Ses cheveux étaient attachés, une coiffure qui mettait en valeur les os délicats de ses pommettes. Elle était très jolie.

— Tu as bien dormi ?

J'ignore pourquoi je continuais à lui parler. Pour la réconforter, sans doute. Un jour, j'avais entendu Chiron dire que le son des voix humaines calmait les bébés.

Je me désignai d'un geste.

— Patrocle.

Son regard se posa sur moi une seconde, puis s'éloigna aussitôt.

— Pa-tro-cle, répétai-je plus lentement.

Elle ne répondit pas et resta immobile, les mains toujours agrippées au rabat. Honteux, je compris que je l'effrayais.

— Je vais y aller, expliquai-je en inclinant la tête avant de m'apprêter à partir.

Elle articula un mot, si bas que je ne l'entendis pas. Je m'arrêtai.

— Comment ?

— Briséis, répéta-t-elle en se montrant du doigt.

— Briséis ?

Elle opina timidement.

Quelque chose de nouveau venait de commencer.

Il se trouva qu'elle connaissait un peu de grec. Quelques mots, que son père avait glanés au fil des ans et qu'il lui avait transmis en apprenant l'arrivée de notre armée. *Pitié* était l'un d'entre eux, et elle savait aussi dire *oui, s'il te plaît* et *qu'est-ce que tu veux* ? En somme, ce père avait appris à sa fille les rudiments de l'esclavage.

Durant la journée, le camp était presque désert à part nous. Nous allions nous asseoir sur la plage pour y échanger des phrases hachées. Je finis par déchiffrer ses expressions faciales avant ses mots, le calme pensif de son regard, ses sourires éclair qu'elle dissimulait derrière ses mains. Les premiers temps, nous n'arrivions pas beaucoup à communiquer, mais cela ne me dérangeait pas. Rester assis avec elle pendant que les vagues nous roulaient amicalement sur les pieds m'apaisait. Ces moments me rappelaient presque ma mère, si ce n'est que les yeux de Briséis étaient vifs et observateurs alors que les siens ne l'avaient jamais été.

Certains après-midi, nous nous promenions ensemble à travers le camp, et je lui signalais au passage chaque objet dont elle ne connaissait pas encore le nom en grec. Les mots s'accumulaient si rapidement que nous eûmes bientôt recours à des pantomimes élaborées. *Préparer le dîner, avoir un mauvais rêve*. Même quand mes essais étaient maladroits, Briséis les comprenait et les traduisait en une série de gestes si précis que je sentais presque la viande en train de cuire. Son ingénuité me faisait souvent rire, et elle me gratifiait alors de son sourire secret.

Les raids continuèrent. Tous les jours, Agamemnon montait sur l'estrade au milieu du butin pillé à la dernière expédition et déclarait : « Pas de nouvelles ». Ce qui signifiait en clair qu'on ne voyait ni soldats ni signaux, et qu'aucun son n'émanait de la ville, toujours obstinément dressée à l'horizon, à nous narguer.

Les hommes trouvaient d'autres façons de se consoler. Après Briséis, il y eut quotidiennement une ou deux filles de plus sur l'estrade, presque toujours des paysannes aux mains calleuses et à la peau burinée, habituées à travailler dur en plein soleil. Agamemnon en prenait sa part, ainsi que les autres rois. On voyait ces esclaves partout désormais, circulant entre les tentes en renversant des baquets d'eau sur leur longue robe froissée – le vêtement qu'elles portaient le jour de leur capture. Elles servaient les fruits, le fromage et les olives, découpaient la viande, remplissaient les gobelets de vin. Elles polissaient aussi les armures, coinçant leur carapace entre leurs jambes, assises dans le sable. Certaines filaient même les amas de laine emmêlée prise aux moutons volés au cours de nos raids.

La nuit, elles servaient les hommes d'une autre manière, et je grimaçais en entendant leurs cris qui portaient jusqu'à notre coin reculé du camp. J'essayais de ne pas penser à leurs villages brûlés et à leurs pères morts, mais c'était difficile. Elles portaient sur leur visage les stigmates de ces raids, de grosses traînées de chagrin qui rendaient leurs yeux humides et vacillants, rappelant l'eau des baquets qu'elles balançaient entre leurs jambes. Elles avaient aussi des bleus résultant de coups de pied ou de coups de poing, ou parfois des ecchymoses parfaitement circulaires de la même forme que les talons des lances qui les frappaient au front ou à la tempe.

J'avais du mal à regarder ces prisonnières alors qu'elles arrivaient d'un pas chancelant avant d'être distribuées à tout-va. J'envoyais Achille en réclamer le plus possible, et les hommes le taquinaient sur ses appétits féroces et son priapisme inépuisable.

— Je ne savais pas que tu aimais les filles, plaisanta un jour Diomède.

Chaque nouvelle recrue était d'abord amenée à Briséis, qui la réconfortait doucement en anatolien. Ensuite, elle avait droit à un bain et à de nouveaux vêtements avant de rejoindre les autres dans la tente. Nous en avions érigé une nouvelle, plus grande, afin de les loger toutes : huit, dix, puis onze filles. Phénix et moi étions ceux qui leur parlaient le plus. Achille restait à l'écart. Il

savait qu'elles l'avaient vu tuer leurs frères, leurs amants et leurs pères. Certains actes restent impardonnables.

Petit à petit, elles avaient moins peur. Elles filaient en bavardant dans leur langue, échangeant les mots que nous leur avions appris, des termes utiles comme fromage, eau, ou laine. Sans être aussi vives que Briséis, elles arrivaient à en rassembler suffisamment pour communiquer avec nous.

C'était Briséis qui avait eu l'idée de me demander de passer quelques heures par jour à leur enseigner un peu de grec, bien que ces leçons se soient révélées plus difficiles que prévu. Ne sachant pas trop quoi penser de ma subite apparition dans leur vie, mes élèves échangeaient des coups d'œil méfiants. Une fois de plus, Briséis calma leurs craintes et permit à nos séances de devenir plus élaborées, glissant un mot d'explication ici ou là ou clarifiant un point d'un geste. Son grec était devenu assez bon, et je me reposais de plus en plus sur elle. Elle était meilleure professeur que moi, plus drôle, aussi. Ses mimes nous faisaient tous rire : un lézard à l'expression endormie, deux chiens qui se battaient. Il m'était facile de rester longtemps en leur compagnie à toutes, jusque tard dans la journée, quand j'entendais le grincement du char, le cliquetis distant du bronze des armures, et que j'allais accueillir mon Achille.

Dans ces moments-là, il était aisé d'oublier que la guerre n'avait pas encore vraiment commencé.

CHAPITRE 22

Tout triomphants que soient les raids, ce n'étaient jamais que des raids. Les hommes qui mouraient étaient des fermiers ou des commerçants du vaste réseau de villages alimentant la puissante cité voisine, et non des guerriers. Durant les assemblées, Agamemnon avait les mâchoires de plus en plus serrées, et les hommes se montraient agités : où était donc la bataille qu'on leur avait promise ?

Pas loin, répondait Ulysse en leur désignant le flot régulier de réfugiés affluant vers Troie. La ville devait être pleine à craquer à l'heure qu'il était. Des familles affamées se massaient sûrement au palais, et les tentes de fortune allaient finir par paralyser les rues. C'était juste une question de temps, nous assurait-il.

Comme conjuré par sa prophétie, un drapeau demandant des pourparlers flotta au-dessus des murs de Troie dès le matin suivant. Peu après, le guetteur remonta la plage à toute allure pour annoncer à Agamemnon que le roi Priam souhaitait recevoir une délégation grecque.

La nouvelle mit le feu au camp. D'une manière ou d'une autre, il allait se passer quelque chose. Soit les Troyens nous rendaient Hélène, soit nous allions enfin combattre pour la reprendre dans les règles.

Le conseil des rois choisit d'envoyer Ménélas et Ulysse, les candidats les plus naturels pour cette mission. Les deux hommes partirent aux premières lueurs du jour, montés sur leurs chevaux au pas relevé et au poil lustré qui tintaient de tous leurs ornements. Nous les regardâmes traverser la large plaine herbue de Troie avant de disparaître dans le flou des murs gris foncé.

Achille et moi attendîmes dans notre tente, perplexes. Allaient-ils apercevoir Hélène ? Si Pâris ne pouvait guère oser l'empêcher de voir son

mari, il pouvait difficilement la montrer. Ménélas était parti ostensiblement sans arme. Peut-être ne répondrait-il pas de lui-même s'il en avait une.

— Sais-tu pourquoi elle l'avait choisi ? me demanda Achille.

— Ménélas ? Non.

Je me souvins du visage de ce dernier dans la grande salle de Tyndare, rayonnant de santé et de bonne humeur, présentant bien sans être le plus beau des prétendants. Il était puissant, mais beaucoup d'autres pouvaient se vanter d'être plus riches et de s'être davantage distingués par leurs exploits.

— Il avait apporté un cadeau généreux, hasardai-je. Et le fait que la sœur d'Hélène soit déjà mariée à son frère a peut-être compté.

Achille réfléchit à la question, un bras replié derrière la tête.

— Tu crois qu'elle a suivi Pâris de son plein gré ?

— Je crois qu'elle ne l'admettra pas devant Ménélas.

— Hum…, répondit-il en se tapotant la poitrine d'un doigt, perdu dans ses pensées. Elle a bien dû être consentante, tout de même. Le palais de Ménélas est une vraie forteresse. Si elle s'était débattue ou si elle avait crié, quelqu'un l'aurait entendue. Elle savait que son mari serait obligé d'aller la récupérer, ne serait-ce que pour l'honneur. Et qu'Agamemnon saisirait l'occasion pour invoquer le fameux serment.

— Je n'aurais pas deviné tout ça, moi.

— Sans doute parce que tu n'es pas marié à Ménélas.

— Tu penses qu'elle a agi délibérément pour déclencher une guerre ? répliquai-je, choqué.

— C'est possible. Autrefois, elle était considérée comme la plus belle femme de nos royaumes. Maintenant, on dit que c'est la plus belle femme du monde.

Prenant sa plus jolie voix de fausset, il se mit à chanter : « Un millier de navires ont pris la mer pour elle. »

Un millier était le chiffre que les bardes d'Agamemnon s'étaient mis à utiliser, car mille cent quatre-vingt-six n'était pas du meilleur effet dans un

vers.

— Peut-être est-elle vraiment tombée amoureuse de Pâris ?

— Ou peut-être s'ennuyait-elle. Au bout de dix ans enfermé à Sparte, j'aurais eu envie de partir aussi.

— Ou alors Aphrodite l'a forcée ?

— Ils vont peut-être la ramener avec eux.

Nous examinâmes cette éventualité.

— Je crois qu'Agamemnon attaquera quoi qu'il arrive.

— Moi aussi. Ils ne parlent même plus d'elle.

— Sauf dans leurs discours aux hommes.

Nous gardâmes le silence quelques secondes.

— Lequel des prétendants aurais-tu choisi, toi ? reprit-il.

Je lui donnai une bourrade de protestation, et il éclata de rire.

Ils revinrent à la tombée de la nuit, seuls. Ulysse rapporta au conseil le déroulement de la journée, tandis que Ménélas restait muet. Le roi Priam les avait accueillis chaleureusement et leur avait offert un festin dans sa salle du trône. Ensuite, il s'était planté devant eux, flanqué de Pâris, d'Hector et de ses quarante-huit autres fils déployés derrière lui, avant de prendre la parole. « Nous savons pourquoi vous êtes venus, avait-il déclaré. Mais c'est la dame elle-même qui s'est placée sous notre protection et qui refuse de repartir. Moi qui n'ai jamais refusé de prendre la défense d'une femme, je ne vais pas commencer aujourd'hui. »

— Très habile ! analysa Diomède. Ils ont trouvé un moyen de contourner leur culpabilité.

Ulysse poursuivit.

— Je leur ai répondu que s'ils étaient aussi résolus, il n'y avait rien à ajouter.

Agamemnon se leva et tonna d'un ton grandiloquent :

— En effet. Nous avons essayé la voie diplomatique, qui nous a valu une rebuffade. La seule décision honorable est donc la guerre. Demain, vous irez gagner la gloire que vous méritez, tous jusqu'au dernier !

Il continua encore un peu, mais je ne l'entendais plus. *Tous jusqu'au dernier*. La peur m'envahit d'un coup. Comment avais-je pu ne pas y penser ? Bien sûr qu'on allait s'attendre à ce que je me batte. Nous étions en guerre, et tout le monde devait servir la cause. Surtout le compagnon le plus proche *d'Aristos Achaion*.

Cette nuit-là, je dormis à peine. Les lances appuyées contre la paroi de notre tente me paraissaient d'une hauteur impossible, et je me creusais désespérément la tête pour me remémorer quelques leçons, notamment comment les envoyer et les éviter. Les Parques n'avaient rien dit sur moi… rien au sujet du temps qui me restait à vivre, en tout cas. Paniqué, je réveillai Achille.

— Je serai là, me promit-il.

Dans la pénombre, juste avant l'aube, il m'aida à revêtir ma tenue de combat. Des jambières, des gantelets, une armure en cuir complétée d'un plastron en bronze. Cet équipement me faisait plus l'effet d'un handicap que d'une protection : il me cognait le menton quand je marchais, m'empêchait de bouger librement les bras, et m'alourdissait. Bien qu'Achille m'ait assuré que j'allais m'y habituer, je ne le crus pas. En sortant de la tente sous le soleil matinal, je me sentis stupide, un peu comme si j'avais essayé les vêtements de mon grand frère. Les Myrmidons attendaient en se bousculant avec excitation. Ensemble, nous remontâmes la plage pour rejoindre la gigantesque armée en cours de rassemblement. Ma respiration était déjà hachée et rapide.

Nous entendîmes l'armée avant de la voir : les fanfaronnades, le cliquetis des armes, les coups de corne. Et puis soudain, la plage nous apparut, révélant une mer d'hommes hérissés de lances, disposés en carrés bien réguliers marqués chacun du fanion de son roi. Un seul d'entre eux était encore vide, réservé à Achille et à ses Myrmidons. Après nous être avancés, nous nous

déployâmes, Achille devant, la ligne des capitaines de chaque côté de moi. Et derrière, rangée rutilante après rangée rutilante de fiers Phtiens.

Devant nous s'étalait la large plaine de Troie qui se terminait devant les portes et les tours massives de la cité. Au-dessous, une masse ondulante nous faisait face, mélange confus de têtes sombres et les boucliers polis qui réfléchissaient le soleil en lançant des éclairs. Achille se retourna pour m'enjoindre de rester derrière lui. Je hochai la tête, et mon casque tremblota sur mes oreilles. La peur me tordait les entrailles. J'avais l'impression que ma panique était sur le point d'éclater, comme une coupe en équilibre instable qui va déborder. Les jambières me rentraient dans les pieds, ma lance pesait à mon bras. Une trompette retentit, et je haletai. Maintenant. C'était maintenant.

Dans un fracas métallique, nous nous mîmes tous à courir frénétiquement, puisque c'était ainsi que nous combattions, en chargeant à mort au milieu de l'ennemi. Si nous prenions suffisamment d'élan, nous briserions leurs rangs d'un seul coup.

Nos lignes devinrent vite irrégulières : en effet, certains prenaient les autres de vitesse, avides de gloire et désireux d'être les premiers à tuer un Troyen pour de vrai. Arrivés à la moitié de la plaine, nous n'étions plus en rangs, ni même entre sujets du même royaume. Comme les Myrmidons m'avaient largement dépassé sur la gauche dans un nuage de poussière, je me mêlai aux Spartiates à cheveux longs de Ménélas, huilés et peignés pour la bataille.

Mon armure brinquebalait au gré de ma course. Ma respiration était lourde et le sol tremblait, martelé par tous ces pieds dans un grondement assourdissant qui allait crescendo. La poussière soulevée par la charge était presque aveuglante. Je ne voyais pas Achille. Ni l'homme à côté de moi. Je ne pouvais rien faire à part m'accrocher à mon bouclier, et courir.

Ceux qui se trouvaient en première ligne entrèrent en collision avec leurs adversaires dans une explosion sonore assourdissante et une envolée d'éclats de bois, de bronze et de sang. La masse mouvante de soldats hurlants avalait

une rangée d'hommes après l'autre, tel Charybde. Je voyais leurs lèvres bouger, mais je ne les entendais pas. La clameur des boucliers qui s'entrechoquaient et du bois se fendant sur le bronze dominait tout le reste.

À côté de moi, un Spartiate s'effondra, la poitrine transpercée par une lance. Pivotant très vite la tête pour chercher celui qui l'avait envoyée, je ne vis rien d'autre qu'un enchevêtrement de corps. Je m'agenouillai à côté de l'homme pour lui baisser les paupières et dire rapidement une prière, puis vomis presque en découvrant qu'il était encore en vie, et m'implorait d'une voix rauque et terrifiée.

Un nouveau choc violent non loin de moi me fit sursauter : Ajax se servait de son bouclier géant à la manière d'une massue pour écraser visages et corps. Dans son sillage, les roues d'un char troyen qui s'approchait grincèrent, et son occupant, un jeune garçon, jeta un coup d'œil par-dessus bord en montrant les dents comme un chien. Ulysse passa en courant d'un pas lourd, à la poursuite de ses chevaux. Le Spartiate s'accrochait à moi, son sang me coulait sur les mains. La blessure était trop profonde : c'était sans espoir. Un soulagement sourd m'envahit lorsque la lumière finit par s'éteindre dans ses yeux, que je fermai de mes doigts tremblants et constellés de graviers.

Je me remis sur pied en titubant. Devant moi, la plaine ondoyait, pareille à un océan. Je n'arrivais plus à fixer quoi que ce soit : il y avait trop de mouvement, trop d'éclairs de soleil, d'armures et de peau qui s'agitaient en tous sens.

Achille surgit soudain de nulle part. Éclaboussé de sang et hors d'haleine, il avait les joues cramoisies et sa lance était tachée de rouge jusqu'au talon. Il m'adressa un large sourire avant de bondir sur un groupe de Troyens. Bien que le sol soit jonché de cadavres et de morceaux d'armure, de hampes de lances et de roues de chars, il ne trébucha pas une seule fois. Il était le seul point sur le champ de bataille à ne pas tanguer à m'en donner la nausée comme le pont d'un navire poissé de sel. Non seulement je ne tuai personne, mais je n'essayai même pas. À la fin de la matinée, au bout de plusieurs

interminables heures de chaos écœurant, j'étais aveuglé par le soleil, la main endolorie à force d'agripper ma lance, alors que je m'en étais servi plus souvent pour m'appuyer dessus que pour menacer quiconque. Quant à mon casque, il était tellement lourd qu'on aurait dit une pierre qui m'écrasait peu à peu les oreilles pour me les faire rentrer dans le crâne.

Même si j'avais le sentiment d'avoir couru très loin, je m'aperçus en baissant la tête que je piétinais perpétuellement dans le même cercle, aplatissant les mêmes brins d'herbe sèche comme si je préparais un terrain de danse. La terreur permanente m'avait épuisé, mais je me trouvais bizarrement toujours dans une sorte d'accalmie, une étrange poche de vide dans laquelle personne ne s'aventurait et ne me menaçait jamais.

Mon cerveau était si étourdi et embrumé qu'il me fallut jusqu'au milieu de l'après-midi pour comprendre que c'était l'œuvre d'Achille. Il ne me quittait pas du regard et sentait de façon presque surnaturelle l'instant où les yeux d'un Troyen allaient s'écarquiller à la vue d'une cible aussi facile que moi. Avant qu'il ait eu le temps de reprendre sa respiration, Achille l'avait déjà pourfendu.

C'était une merveille : il envoyait voler vers de nouvelles cibles lances sur lances arrachées à des corps brisés gisant à terre. J'admirais la torsion inlassable de son poignet exposant la peau pâle au-dessous, les os flûtés de sa main aux gestes élégants. Je ne voyais même plus la laideur de ces morts, leur cervelle et leurs os fracassés dont je laverais plus tard les débris dans mes cheveux et sur ma peau. Tout ce que je voyais, c'était la beauté d'Achille, ses membres harmonieux, le mouvement aérien et rapide de ses pieds.

Le crépuscule arriva enfin pour nous renvoyer vers nos tentes, claudicants et épuisés, traînant nos blessés et nos morts. C'était un bon jour, dirent nos rois en se tapant mutuellement dans le dos. Un début prometteur. Le lendemain, nous recommencerions.

Et c'est ce que nous fîmes, inlassablement. Une journée de combats, puis une semaine. Un mois, puis deux.

C'était une guerre étrange, sans territoires annexés, sans prisonniers. Elle se jouait sur le terrain de l'honneur seulement, d'homme à homme. Peu à peu, un rythme s'instaura de part et d'autre : nous combattions pendant une période civilisée de sept jours sur dix en prenant le temps de célébrer les fêtes religieuses et les obsèques. Plus de raids, ni d'attaques surprises. Jadis enthousiastes à la perspective d'une victoire rapide, nos chefs se résignèrent peu à peu à un engagement de longue durée. De force étonnamment égale, les deux armées pouvaient s'affronter jour après jour sur le champ de bataille sans qu'aucun camp n'apparaisse notablement plus fort que l'autre. Cela était en partie dû aux soldats qui affluaient depuis toute l'Anatolie à la rescousse des Troyens afin de se faire un nom. Notre peuple n'était pas le seul à être avide de gloire.

Achille prospérait. Il s'en allait d'un pas léger et se battait le sourire aux lèvres. Ce n'était pas tuer qui lui plaisait… Il avait rapidement découvert que personne ne pouvait l'égaler, qu'il ait affaire à un homme, ou deux, ou trois. Étant donné qu'il ne prenait aucun plaisir à massacrer facilement, il tuait moitié moins de Troyens qu'il n'aurait dû. En revanche, il vivait pour les charges, où une cohorte de guerriers fonçait sur lui dans un bruit de tonnerre. Là, au milieu de vingt épées braquées sur lui, il pouvait enfin réellement *se battre.*

Fier de sa propre force, il me rappelait un cheval de course trop longtemps enfermé enfin autorisé à courir. Avec une grâce fiévreuse et impossible, il repoussait dix, vingt, vingt-cinq adversaires. *Voilà enfin ce à quoi j'excelle vraiment.*

Je n'eus pas à l'accompagner autant que je l'avais craint. Plus la guerre durait, moins il paraissait important de sortir sans ménagements chaque Grec de sa tente tous les matins. Comme je n'étais pas prince, mon honneur n'était pas en jeu. Je n'étais ni un soldat, contraint d'obéir, ni un héros dont les talents manqueraient à l'armée. Juste un exilé, un homme sans statut ni rang. Si Achille décidait de me laisser au camp, c'était strictement son affaire.

Mes incursions sur le champ de bataille se réduisirent à cinq jours, puis trois, voire une fois par semaine, et pour finir, seulement si Achille me le demandait. Cela n'arrivait pas souvent. En général, il était content de partir seul à l'aventure et d'exécuter ses prouesses pour son propre plaisir. Mais il en avait parfois assez de la solitude et me suppliait alors de l'accompagner, de remettre ma cuirasse raidie de sueur et de sang pour aller enjamber des cadavres avec lui. Pour être témoin de ses miracles.

Quelquefois, quand je le regardais, je remarquais un carré d'herbe où personne n'avançait, près de lui. Si j'y prêtais attention, il devenait de plus en plus clair. Ce petit carré finirait peut-être par dévoiler à contrecœur son secret : une femme, aussi blanche que la mort et plus grande que les humains qui se mouvaient laborieusement autour d'elle. Quelle que soit la direction dans lequel le sang jaillissait, il n'éclaboussait pas sa robe gris pâle. Ses pieds nus ne paraissaient pas toucher terre. Elle n'aidait pas son fils : ce n'était pas nécessaire. Elle le regardait simplement comme moi, de ses immenses yeux noirs. Je n'arrivais pas à lire son expression, qui aurait pu refléter le plaisir, le chagrin, ou rien du tout.

Sauf la fois où elle m'avait découvert en se retournant. Ses traits s'étaient tordus de dégoût, ses lèvres retroussées sur ses dents, et elle avait sifflé à la manière d'un serpent avant de disparaître.

Aux côtés d'Achille, je finis par prendre un peu d'assurance sur le champ de bataille. J'étais désormais capable de voir les autres guerriers en entier et non plus seulement des parties de leur corps, leur chair tailladée, des morceaux de bronze. Sous le couvert de sa protection, j'arrivais même à dériver le long des lignes de combat à la recherche des autres rois. Le plus proche de nous était Agamemnon, habile au maniement de la lance, toujours protégé par les rangs serrés de ses nombreux Mycéniens. De cette position sûre, il criait des ordres et jetait des lances. C'est vrai qu'il était doué : il fallait l'être pour atteindre sa cible à vingt rangées de distance.

À l'inverse de son général, Diomède se montrait sans peur. Il se battait de la même façon qu'un animal sauvage, bondissant en avant en montrant les dents, et ses bottes rapides ne fendaient pas juste la chair, mais l'arrachaient. À la fin, il se penchait sur le corps tel un loup pour le dépouiller, jetant des morceaux d'or et de bronze dans son char avant de passer au suivant.

Ulysse, lui, portait un bouclier léger et attendait ses ennemis accroupi comme un ours en tenant sa lance par le bas de ses mains bronzées. Il observait son adversaire, les yeux brillants, guettant aux frémissements de ses muscles la trajectoire de son arme. Une fois qu'elle l'avait manqué, il se précipitait sur le Troyen et le taillait en pièces comme on découpe un poisson. À la fin de la journée, son armure était toujours trempée de sang.

Je commençais aussi à connaître les Troyens : Pâris, qui tirait des flèches mal ajustées en passant à toute allure avec son char. Même enfermé dans son casque, son visage avait une beauté cruelle : ses os étaient aussi fins que les doigts d'Achille. Il appuyait ses hanches étroites contre les bords de son char avec un dédain ancestral, et les plis de sa cape rouge retombaient magnifiquement autour de lui. Rien d'étonnant à ce qu'il soit le favori d'Aphrodite : il était aussi vain qu'elle.

De loin, j'apercevais parfois rapidement Hector à travers les rangées d'hommes en mouvement. Jamais accompagné, il paraissait étrangement solitaire dans l'espace que les autres Troyens lui laissaient. Capable, régulier et réfléchi, il considérait soigneusement chacun de ses mouvements. Il avait de grandes mains durcies par le travail, et lorsque notre armée se retirait, il nous arrivait de le voir se les laver pour en enlever le sang, afin de prier en toute pureté. C'était un homme qui aimait encore les dieux, même si ses frères et ses cousins étaient tombés à cause d'eux ; un homme qui combattait férocement pour sa famille plutôt que pour l'éphémère vernis de la gloire. Et puis les rangs se refermaient, et il disparaissait.

Je n'essayai jamais de me rapprocher de lui, et Achille non plus. Dès qu'il voyait sa silhouette, il prenait soin de s'intéresser à d'autres Troyens, d'aller

vers d’autres horizons. Et à chaque fois qu’Agamemnon lui demandait quand il allait enfin affronter le prince de Troie, il répondait innocemment avec son sourire le plus agaçant : « Hector ne m’a jamais rien fait ! »

CHAPITRE 23

Un jour de fête, peu après notre arrivée à Troie, Achille se leva à l'aube.

— Où vas-tu ? lui demandai-je.

— Voir ma mère, répondit-il en se glissant dans l'ouverture de la tente avant que j'aie pu répondre.

Sa mère. Une partie de moi avait sottement espéré qu'elle ne nous suivrait pas. Que sa peine ou la distance l'éloigneraient. Mais ce n'avait bien sûr pas été le cas. Les rivages d'Anatolie ne la dérangeaient pas plus que ceux de la Grèce. De plus, son chagrin ne faisait qu'allonger leurs entrevues. Achille partait à l'aube, et le soleil était déjà presque au zénith à son retour. J'attendais en arpentant le camp, perturbé. Que pouvait-elle bien lui avoir raconté pendant tout ce temps ? Je craignais une catastrophe divine. Un ordre céleste qui me l'enlèverait.

Briséis venait souvent me tenir compagnie dans ces moments-là.

— Veux-tu monter jusqu'aux bois ? disait-elle alors.

La douceur de sa voix sourde et le seul fait qu'elle souhaite me réconforter m'aidaient à sortir de moi-même. Sans compter que ces promenades me calmaient toujours. On aurait dit qu'elle connaissait tous les secrets de la forêt, comme Chiron autrefois : elle savait où se cachaient les champignons, où les lapins creusaient leur terrier. Elle avait même entrepris de m'apprendre les noms locaux des plantes et des arbres.

Quand nous avions fini, nous nous asseyions sur une crête pour surveiller le retour d'Achille. Ce jour-là, Briséis avait ramassé de la coriandre dans un petit panier, et l'odeur fraîche de ses feuilles vertes embaumait les alentours.

— Je suis sûre qu'il reviendra bientôt, lança-t-elle pour me réconforter.

Dans sa bouche, les mots avaient encore la raideur du cuir neuf, comme si elle les prononçait pour la première fois. Voyant que je ne répondais pas, elle demanda :

— Où reste-t-il si longtemps ?

Pourquoi ne pas la mettre au courant ? Ce n'était pas un secret.

— Sa mère est une déesse, une Néréide. Il va la voir.

Je m'étais attendu à ce qu'elle soit surprise ou effrayée, mais elle se contenta d'acquiescer.

— Je me disais bien qu'il était… Il ne… Il ne bouge pas comme un humain.

Sa réflexion me fit sourire.

— Et comment bougeons-nous, nous autres les humains ?

— Comme toi.

— Maladroitement, donc.

Comme elle ne connaissait pas le mot, je le mimai pour l'amuser, mais elle secoua la tête avec véhémence.

— Non ! Pas du tout ! Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Je ne sus jamais ce qu'elle avait en tête, parce qu'Achille était apparu en haut de la colline au même moment.

— Je pensais bien te trouver là ! s'exclama-t-il.

Une fois que Briséis se fut excusée avant de repartir vers sa tente, Achille s'affala par terre, une main derrière la tête.

— Je meurs de faim !

— Tiens !

Je lui donnai le reste du fromage de notre déjeuner, qu'il mangea avec plaisir.

— De quoi as-tu parlé avec ta mère ?

J'avais presque peur de lui poser la question. Si elles ne m'étaient pas interdites, ces heures passées avec Thétis restaient toujours séparées de notre vie.

Il expira profondément sans que ce soit tout à fait un soupir.

— Elle est inquiète pour moi.

— Pourquoi ?

L'idée qu'elle se tourmente à son sujet me hérissa : c'était mon rôle.

— Elle trouve qu'une atmosphère étrange règne chez les dieux, et qu'ils se disputent en prenant parti dans cette guerre. Elle craint qu'ils m'aient promis la gloire sans s'engager sur son degré.

Voilà un nouveau souci que je n'avais pas envisagé, mais il est vrai que nos histoires comportaient de nombreux personnages : le grand Persée, ou le modeste Pélée ; Héraclès, ou Hylas, presque oublié. Certains s'y voyaient consacrer toute une épopée, d'autres un simple vers.

Il se rassit en entourant ses genoux de ses bras.

— Je crois qu'elle a peur que quelqu'un d'autre ne tue Hector avant moi.

Un nouveau sujet d'angoisse. La vie d'Achille pouvait donc encore être raccourcie ?

— Que veut-elle dire par là ?

— Je ne sais pas. Ajax a essayé, sans succès. Diomède aussi. Ce sont les meilleurs après moi. Je ne vois personne d'autre.

— Et Ménélas ?

Achille eut un geste de dénégation.

— Jamais. Il est courageux et robuste, mais c'est tout. S'il s'attaque à Hector, il sera aussi inoffensif qu'une vague qui se brise sur un rocher. Donc, c'est moi, ou personne.

— Tu ne le feras pas ! protestai-je en essayant de ne pas prendre un ton suppliant.

— Non, répondit-il avant de se taire quelques secondes. Mais je vois la scène. C'est ça qui est bizarre. Je me vois envoyer la lance, comme dans un rêve, le regarder tomber, puis m'approcher de son corps et rester debout au-dessus de lui.

La terreur monta dans ma poitrine. Je pris une profonde inspiration et me forçai à expirer.

— Et après ?

— C'est le plus étrange. Je contemple son sang, et je sais que ma mort approche. Sauf que dans le rêve, ça m'est égal. Ce que je ressens avant tout, c'est du soulagement.

— Tu crois que c'est prophétique ?

La question sembla le mettre mal à l'aise, et il secoua la tête.

— Non. À mon avis, ce n'est qu'un rêve éveillé.

Je me forçai à prendre une voix aussi légère que lui.

— Tu as sûrement raison. Après tout, Hector ne t'a rien fait.

Il sourit comme je l'avais espéré.

— Oui, renchérit-il. C'est ce que j'ai entendu dire.

Durant les longues heures d'absence d'Achille, je me mis à m'éloigner de notre camp, à la recherche de compagnie ou d'occupations. Les nouvelles apportées par Thétis – les querelles entre les dieux et la possibilité que l'immense gloire d'Achille soit en danger – me perturbaient. Je ne savais pas trop quoi en penser, et les questions se bousculaient dans ma tête jusqu'à me rendre à moitié fou. J'avais besoin d'une distraction à la fois raisonnable et tangible. L'un des hommes me désigna la tente blanche des médecins.

— Si tu cherches à t'occuper, ils ont toujours besoin d'aide, m'expliqua-t-il.

Le souvenir des mains patientes de Chiron et de ses instruments accrochés aux murs de quartz rose me poussa à entrer.

La tente était sombre, l'air doux et musqué, lourd de l'odeur métallique du sang. Dans un coin se tenait le médecin Machaon, un homme barbu à la mâchoire carrée, pragmatiquement nu jusqu'à la taille, une vieille tunique négligemment nouée autour des reins. En dépit de toutes les heures qu'il passait à l'intérieur, il avait la peau plus foncée que la plupart des Grecs, et ses cheveux étaient coupés court pour des raisons pratiques, afin d'éviter de

les avoir dans les yeux. Il était penché sur la jambe d'un blessé et son doigt tâtait doucement une pointe de flèche incrustée dans sa chair. De l'autre côté de la tente, son frère Podalyre achevait d'attacher son armure. Il adressa un petit mot désinvolte à Machaon avant de passer près de moi en me bousculant d'un coup d'épaule pour sortir. Tout le monde savait qu'il préférait le champ de bataille à la tente des chirurgiens, même s'il exerçait les deux occupations.

Machaon ne leva pas la tête pour s'adresser à moi.

— Tu ne dois pas être très gravement blessé si tu arrives à rester debout aussi longtemps !

— Non, confirmai-je. Je suis venu…

Je marquai une pause au moment où ses doigts extrayaient la pointe de la flèche tandis que le malade poussait un grognement de soulagement.

— Oui ? dit-il d'une voix professionnelle, mais pas désagréable.

— As-tu besoin d'aide ?

Il émit un petit bruit que je pris pour un assentiment.

— Assieds-toi et tiens-moi les remèdes, m'ordonna-t-il, toujours sans me regarder.

Je rassemblai docilement les petites bouteilles éparpillées sur le sol, certaines remplies d'herbes qui bruissaient dès qu'on les secouait, d'autres lourdes d'onguents. Quand je les reniflai, les souvenirs affluèrent : le baume à l'ail et au miel servait à lutter contre l'infection ; le pavot était destiné à la sédation ; l'achillée aidait à la coagulation. Ces dizaines de plantes me rappelèrent les doigts patients du centaure et le délicat parfum de plantes de la grotte rose.

Je lui tendis celles que je connaissais, puis l'observai pendant qu'il les appliquait judicieusement : une pincée de sédatif sur la lèvre supérieure de l'homme afin qu'il puisse la respirer et la sucer, un peu de baume pour empêcher l'infection, et enfin des bandages pour envelopper, serrer et recouvrir la blessure. Après avoir étalé une dernière couche de cire d'abeille

crémeuse et odorante sur la jambe du blessé, Machaon leva la tête avec lassitude.

— Tu t'appelles Patrocle, c'est ça ? Et tu as étudié avec Chiron ? Bienvenue.

Une clameur s'éleva à l'extérieur de la tente : des voix retentissantes mêlées de cris de douleur. Machaon désigna l'entrée d'un signe du menton.

— Ils en ont amené un autre… Tu vas t'en charger.

Les soldats, des hommes de Nestor, transportèrent leur camarade jusqu'à la paillasse vide dans le coin. Il avait été atteint à l'épaule droite par une flèche à barbe. Son visage écumait de transpiration, et il s'était presque fendu la lèvre en deux en la mordant pour ne pas hurler. Il émettait des halètements étouffés et explosifs tout en roulant des yeux paniqués et tremblants. Résistant à mon envie d'appeler Machaon – occupé à soigner un autre homme qui gémissait –, je cherchai un linge pour lui essuyer le front.

La flèche, qui avait transpercé la partie la plus charnue de son épaule, ressortait à moitié de l'autre côté, pareille à une horrible aiguille. Il allait falloir que je casse l'empennage pour extraire la pointe en tirant sans trop agrandir sa blessure ou laisser des échardes susceptibles de causer une infection.

Très vite, je lui donnai une potion dont Chiron m'avait appris la composition : un mélange de pavot et d'écorce de saule qui étourdissait le patient et atténuait la douleur. Comme il n'arrivait pas à tenir le gobelet, je le fis à sa place en lui levant la tête pour la soutenir et éviter qu'il ne s'étouffe, tout en sentant sa sueur, sa bave et son sang suinter sur ma tunique.

Je tentai d'adopter une expression rassurante et de dissimuler ma panique. Mon patient n'avait qu'un an ou deux de plus que moi. C'était un des fils de Nestor, Antiloque, un jeune homme à l'air doux qui chérissait son père.

— Ça va aller, répétais-je inlassablement, sans savoir si je m'adressais à lui ou à moi.

Le problème était la tige de la flèche. Normalement, un médecin en aurait cassé un bout avant de la retirer. Cependant, la partie qui sortait de la poitrine du blessé n'était pas suffisamment longue pour que je l'enlève sans élargir la blessure. Je ne pouvais ni la laisser là, ni en extirper l'empennage. Que faire ?

Derrière moi, un de ses camarades qui l'avait amené piétinait nerveusement près de l'entrée. Je lui fis signe d'approcher en agitant une main par-dessus mon épaule.

— Un couteau, vite ! Et aussi pointu que tu pourras trouver.

La brusque autorité de ma voix me surprit moi-même, ainsi que l'obéissance immédiate qu'elle provoqua. Il revint avec une courte lame bien aiguisée destinée à couper la viande, encore marquée de sang séché couleur rouille, qu'il essuya sur sa tunique avant de me la tendre.

Le visage du garçon était devenu tout mou, et sa langue pendait lâchement dans sa bouche. Penché sur lui, je saisis la tige de la flèche en écrasant l'empennage dans ma paume moite. De l'autre main, j'entrepris de scier le bois copeau par copeau, aussi délicatement que possible, afin de ne pas secouer l'épaule de mon malade, qui reniflait et marmonnait, perdu dans les brumes induites par la potion.

Je sciai, appuyai, sciai encore. Mon dos me faisait mal, et je me fustigeai mentalement d'avoir laissé la tête du soldat sur mes genoux au lieu de choisir une meilleure position. L'extrémité empennée de la flèche finit enfin par casser, ne laissant qu'une longue écharde que le couteau élimina vite. Enfin.

La suite était tout aussi difficile : il fallait sortir la tige par l'autre côté de l'épaule. Dans un éclair d'inspiration, je saisis un baume contre l'infection, dont j'imprégnai soigneusement le bois dans l'espoir de faciliter le processus tout en empêchant l'empoisonnement. Petit à petit, je fis glisser la flèche au travers de la blessure. Au bout de ce qui me parut des heures, l'extrémité fendue émergea, trempée de sang. Dans un dernier accès de clairvoyance, je compressai et bandai la blessure en confectionnant au malade une sorte d'écharpe à la poitrine.

Un peu plus tard, Podalyre me confierait que c'était de la folie d'avoir coupé aussi lentement et avec un angle pareil. Il aurait suffi d'un mouvement brusque, m'expliqua-t-il, pour casser le bout de la flèche. Peu lui importait que la blessure soit élargie et pleine d'échardes. D'autres hommes avaient besoin d'attention. En revanche, Machaon nota à quel point la plaie cicatrisait bien, sans infection et avec peu de douleur, et le jour où une autre blessure par flèche se présenta, il m'appela et me tendit un couteau pointu d'un air plein d'espoir.

C'était une période étrange. La terreur concernant la destinée d'Achille planait sur nous chaque seconde, et les murmures quant aux guerres entre dieux s'intensifiaient. Pourtant, même moi, je n'arrivais pas à remplir chaque minute de peur. Comme les gens qui habitent près d'une chute d'eau cessent d'en entendre le bruit, j'appris à vivre à côté du torrent bouillonnant de la ruine d'Achille. Les jours passaient, et il était toujours vivant. Les mois passaient, et j'arrivais à rester une journée entière sans jeter un coup d'œil au-dessus du précipice de sa mort. Une année s'écoula, un miracle. Puis deux.

Pour les autres, la situation semblait également s'être adoucie. Notre camp commençait à ressembler à une sorte de famille, qui se réunissait autour des flammes de l'âtre où cuisait le dîner. Quand la lune se levait et que les étoiles perçaient la noirceur du ciel, nous en prenions tous le chemin : Achille et moi, le vieux Phénix, et aussi les femmes, d'abord seulement Briséis, puis tout un petit groupe de captives qui nous saluaient d'un signe de tête, rassurées par l'accueil que leur camarade avait reçu. Il y avait un dernier convive : Automédon, le plus jeune d'entre nous, dix-sept ans à peine. Il était réservé, mais nous avions vu sa force et son habileté croître alors qu'il apprenait à diriger les chevaux rétifs de son maître et à manœuvrer le char sur le champ de bataille avec le panache requis.

C'était un plaisir pour nous deux d'accueillir tout ce petit monde autour de notre foyer et de jouer aux grandes personnes, en versant le vin et en découpant la viande, alors que nous ne nous sentions pas encore tout à fait

adultes. Lorsque le feu s'éteignait, nous essuyions les traces du repas sur nos lèvres et réclamions à grands cris des histoires à Phénix, qui se penchait obligeamment en avant sur sa chaise pour nous satisfaire. À la lumière des flammes, les os de son visage semblaient lourds de sens, sibyllins, comme quelque chose que les augures auraient pu tenter de lire.

Briséis aussi racontait des histoires, d'étranges récits irréels d'enchantements, de dieux ensorcelés par magie, et de mortels innocents qui les rencontraient par hasard. Il s'agissait de dieux bizarres, mi-hommes, mi-animaux : des divinités rurales, et non des dieux plus nobles vénérés à la ville. Mais ces histoires qu'elle contait de sa voix basse et chantante étaient magnifiques, et même parfois drôles… son imitation du Cyclope, par exemple, ou encore celle du lion qui reniflait en cherchant un homme caché.

Plus tard, une fois seuls, Achille en répétait de petits extraits d'un ton haut perché en jouant quelques notes sur sa lyre. Il n'était pas difficile de deviner que ces bribes charmantes pourraient devenir des chansons. Et moi, j'étais content, parce que j'avais l'impression qu'il avait vraiment remarqué Briséis, et qu'il avait compris pourquoi je passais mes journées avec elle en son absence. *Elle est l'une des nôtres, maintenant,* pensais-je. Un membre de notre cercle, pour la vie.

***

Ce fut un de ces soirs-là qu'Achille demanda à Briséis ce qu'elle savait d'Hector.

Elle était appuyée sur ses mains, les coudes rougis par la chaleur du feu. En entendant sa voix, elle sursauta un peu et se rassit. Il ne s'adressait pas souvent à elle directement, et vice versa, sans doute en souvenir de ce qui s'était passé dans son village.

— J'en sais assez peu, dit-elle. Je ne l'ai jamais vu, pas plus que le reste de la famille de Priam.

— Mais tu as entendu des rumeurs ? s'enquit Achille, qui s'était rassis et se penchait en avant.

— Un peu. J'en sais plus sur sa femme.

— Tout m'intéresse.

Elle acquiesça avant de s'éclaircir la gorge, comme souvent quand elle était sur le point de se lancer dans un récit.

— Elle s'appelle Andromaque, et c'est la fille unique d'Éétion, roi de Cilicie. On dit qu'Hector l'aime par-dessus tout. Le jour de leur rencontre, il était venu au royaume de son père pour percevoir les tributs. Après lui avoir souhaité la bienvenue, elle lui avait offert un festin. Dès la fin de la soirée, il a demandé sa main à son père.

— Elle devait être magnifique.

— On la dit jolie, mais ce n'est pas la plus belle fille qu'Hector aurait pu trouver. Elle est surtout réputée pour son caractère plaisant et sa douceur. Les campagnards l'adorent parce qu'elle leur apporte souvent de la nourriture et des vêtements. Elle a été enceinte, mais je n'ai pas su ce qui est arrivé à l'enfant.

— Où est la Cilicie ? intervins-je.

— Dans le sud, près de la côte, pas très loin d'ici à cheval.

— Près de Lesbos, commenta Achille, et Briséis hocha la tête.

Un peu plus tard, après le départ des autres, il me confia quelque chose.

— Il y a eu des raids en Cilicie. Tu le savais ?

— Non.

Il hocha la tête.

— Je me souviens de cet homme, Éétion. Il avait huit fils, et ils ont essayé de nous ralentir.

Je compris ce qu'il en était à sa voix sourde.

— Vous les avez tués.

Une famille entière, massacrée.

Bien que j'aie tenté de dissimuler mon expression, il la surprit. Cependant, il ne me mentait jamais.

— Oui.

Je savais qu'il tuait des hommes tous les jours. Il rentrait chez nous humide de leur sang, dont il lavait les taches sur sa peau avant le dîner, et quelquefois, cette vérité m'accablait. Je pensai à toutes les larmes qu'il avait causées, depuis toutes ces années, au chagrin infligé à Andromaque et à Hector qui venait désormais s'y ajouter. Alors qu'il était assis si près que je pouvais sentir la chaleur de sa peau, j'avais l'impression qu'il se trouvait à l'autre bout du monde. Ses mains étaient posées sur ses genoux, encore belles malgré les cals dus au maniement de la lance. Aucunes mains n'avaient jamais été à la fois aussi douces et aussi meurtrières.

Au-dessus de nos têtes, les étoiles étaient voilées de nuages, l'air lourd. Il y aurait un orage cette nuit-là. La pluie détremperait la terre et la remplirait d'eau jusqu'à saturation. Elle ruissellerait du haut des montagnes, prenant de la vitesse pour emporter tout sur son passage, animaux, maisons, et hommes.

Il ressemble à ce torrent de pluie, songeai-je.

Sa voix rompit le silence de mes pensées.

— J'ai épargné un de ses fils, dit-il. Le huitième. Pour que la lignée ne s'éteigne pas.

C'était étrange qu'une clémence mineure comme celle-là me paraisse relever de la grâce. Mais quel autre guerrier en aurait fait autant ? Tuer une famille entière était un exploit dont on pouvait se vanter, un acte glorieux qui prouvait qu'on était assez puissant pour effacer le nom d'un homme de la surface de la Terre. Ce fils survivant aurait des enfants, à qui il pourrait donner le nom de sa famille, et raconter son histoire. Ainsi, elle serait préservée, sinon dans la vie, du moins dans leurs souvenirs.

— Je suis content, répondis-je, le cœur serré d'émotion.

Les bûches du feu étaient blanches de cendre.

— C’est bizarre, reprit-il. J’ai toujours clamé qu’Hector ne m’avait rien fait. Et maintenant, il ne peut plus en dire autant.

CHAPITRE 24

Au bout de quelques années, un soldat de la troupe d'Ajax se mit un jour à se plaindre de la longueur de la guerre. Au début, tout le monde l'ignora : non seulement il était atrocement laid, mais il avait une réputation de crapule. Malheureusement, il se montrait de plus en plus éloquent. Quatre ans s'étaient écoulés, disait-il, et il n'en avait rien retiré. Où était son trésor ? La femme qu'il était censé remporter en guise de trophée ? Quand partirions-nous d'ici ? Ajax eut beau lui donner une claque sur la tête, il refusa de se taire. Vous voyez comment ils nous traitent ? poursuivit-il.

Lentement, son mécontentement se propagea d'un campement à l'autre. La saison avait été mauvaise, particulièrement humide, et les conditions sur le champ de bataille détestables. Les blessures abondaient : éruptions, entorses dues à la boue, infections. De plus, les mouches piqueuses s'étaient installées en un tel nombre par endroits qu'on aurait dit des nuages de fumée.

Maussades et grattant leurs boutons, les hommes commencèrent à rôder autour de l'agora. Ils se contentèrent d'abord de se rassembler en petits groupes pour murmurer. Et puis celui qui avait tout déclenché les rejoignit, et leurs voix montèrent d'un ton.

Quatre ans !

Comment sait-on qu'elle est là-dedans, après tout ! Quelqu'un l'a déjà vue ?

Troie ne se rendra jamais.

On devrait tous arrêter de se battre.

Dès qu'Agamemnon les entendit, il ordonna qu'on les fouette. Le lendemain, ils étaient deux fois plus nombreux, et comptaient parmi eux plus que quelques Mycéniens.

Il envoya une troupe armée pour les disperser. Les hommes s'éloignèrent, penauds, mais revinrent aussitôt après son départ. Par mesure de représailles, le général exigea qu'une phalange garde l'agora. C'était une tâche frustrante, en plein soleil, là où il y avait le plus de mouches. À la fin de la journée, la phalange était ravagée par la désertion, et les rangs des mutins avaient grandi.

Agamemnon eut ensuite recours à des espions chargés de dénoncer les mécontents pour qu'ils soient arrêtés et fouettés. Le lendemain matin, plusieurs centaines de guerriers refusèrent de se battre. Certains prétextèrent une indisposition, d'autres ne donnèrent aucune excuse. Au fur et à mesure qu'ils se passaient le mot, de plus en plus d'hommes se firent soudain porter malades. Ils jetèrent leurs épées et leurs boucliers sur l'estrade en tas, bloquèrent l'agora. Lorsqu'Agamemnon tenta de forcer le passage, ils restèrent les bras croisés en refusant de bouger d'un centimètre.

Privé de l'accès à sa propre agora, le roi de Mycènes devint rouge, puis cramoisi. Ses doigts serrant le sceptre de bois robuste enrubanné de fer blanchirent. Quand l'homme devant lui cracha à ses pieds, Agamemnon leva le sceptre, qu'il abattit brutalement sur la tête de l'insolent. Tout le monde entendit le craquement de ses os qui se brisaient, et il s'effondra.

Je ne pense pas qu'Agamemnon ait eu l'intention de le frapper aussi fort. Il resta pétrifié, le regard rivé sur le corps à terre, incapable de bouger. Un autre soldat s'agenouilla pour retourner le cadavre, dont la moitié du crâne était enfoncée à cause de la brutalité du coup. La nouvelle se propagea à travers l'assistance par le biais de murmures furieux, comme un feu qu'on allume. Beaucoup sortirent leurs couteaux. J'entendis Achille chuchoter quelque chose avant de disparaître. La réalisation de son erreur commençait à se lire sur les traits du général. Comme il avait imprudemment oublié d'amener ses fidèles gardes, il était encerclé. Les renforts ne pourraient pas l'atteindre avec la meilleure volonté du monde. Je retins ma respiration, certain que j'étais sur le point de le voir mourir.

— Hommes de Grèce !

Des visages surpris se tournèrent vers l'endroit d'où provenait le cri. Achille était monté sur la pile de boucliers amassée sur l'estrade. Il évoquait plus que jamais un champion par sa beauté et sa force, et son expression était sérieuse.

— Vous êtes en colère, dit-il.

Cette affirmation retint leur attention. Non seulement elle était vraie, mais il était inhabituel qu'un de ses commandants reconnaisse ce genre de sentiment chez ses troupes.

— Exprimez vos griefs !

— Nous voulons partir ! lança une voix à l'arrière de la foule. Cette guerre est sans espoir !

— Le général nous a menti ! cria quelqu'un d'autre.

Un bourdonnement approbateur monta de la foule.

— Ça fait quatre ans !

Le dernier homme à avoir parlé était le plus furieux de tous. Personnellement, je ne pouvais guère en vouloir aux soldats. Pour moi, ces quatre années avaient été synonymes d'abondance, de temps arraché aux mains de ces pingres de Parques. Mais de leur côté, c'était comme si on leur volait leur vie en les privant de leurs enfants et de leur femme, de leur famille et de leur maison.

— C'est votre droit de poser ce genre de question, poursuivit Achille. Vous avez l'impression d'avoir été trompés. On vous a promis la victoire.

— Oui !

J'entrevis Agamemnon, clairement furieux. Heureusement, il était coincé dans la foule, incapable de se libérer ou de prononcer un mot sans causer une scène.

— Dites-moi, reprit Achille. Croyez-vous qu'*Aristos Achaion* participerait à une guerre sans espoir ?

Les hommes ne répondirent pas.

— Eh bien ?

— Non, répliqua quelqu'un.

Achille opina gravement.

— En effet, et je vais en faire le serment. Je suis ici car je crois que nous pouvons gagner, et je resterai jusqu'à la fin.

— Tant mieux pour toi, coupa une autre voix. Mais s'il y en a qui veulent partir ?

Agamemnon ouvrit la bouche pour répondre. J'imaginais très bien ce qu'il aurait pu dire. « Personne ne part ! Les déserteurs seront exécutés ! » Par chance, Achille réagit le premier :

— Vous pouvez quitter Troie si vous le souhaitez.

— Vraiment ? fit l'homme, dubitatif.

— Bien sûr.

Achille s'interrompit en leur adressant son sourire le plus innocent et amical avant de reprendre : « Seulement c'est moi qui récolterai votre part du trésor. »

Je sentis la tension ambiante s'atténuer. Quelques rires d'appréciation étranglés fusèrent. Le prince Achille avait parlé d'un trésor, et là où il y avait de la cupidité, il y avait de l'espoir.

Achille perçut le changement d'attitude de l'auditoire.

— Il est grand temps d'aller sur le terrain, annonça-t-il. Les Troyens vont finir par croire que nous avons peur. Dégainant son épée en un éclair, il la brandit en l'air avant d'ajouter : « qui va oser leur montrer que c'est faux ? »

Des cris d'assentiment retentirent, et les hommes reprirent leurs armures et leurs épées avec un fracas métallique. Ils soulevèrent le guerrier mort pour l'emmener. Tout le monde s'accorda d'ailleurs à dire qu'il avait toujours semé la zizanie. Achille sauta de l'estrade avant de passer devant Agamemnon en le saluant formellement d'un signe du menton. Le roi de Mycènes ne dit rien, mais le suivit longuement du regard.

Suite à cette quasi-rébellion, Ulysse élabora un plan pour occuper les hommes afin de prévenir de nouveaux troubles : la construction d'une

palissade géante tout autour du camp. Il voulait qu'elle mesure quinze kilomètres et qu'elle protège nos tentes et nos navires de la plaine qui s'étendait derrière. Un fossé hérissé de piquets serait creusé à sa base.

Quand Agamemnon exposa son projet, j'étais sûr que tout le monde comprendrait que ce n'était qu'une diversion. Durant les quatre années de guerre, ni le camp ni les vaisseaux ne s'étaient trouvés en danger, même lorsque les Troyens avaient bénéficié de renforts. Après tout, qui pouvait passer le barrage d'Achille ?

Mais Diomède prit la parole afin de chanter les louanges du plan et d'effrayer les troupes avec des visions de raids nocturnes et de bateaux en flammes, une image qui se révéla particulièrement efficace, car sans eux, nous ne pourrions jamais rentrer chez nous. À la fin de sa diatribe, les yeux de nos soldats brillaient d'enthousiasme. Pendant qu'ils partaient joyeusement dans les bois avec leurs hachettes et leurs niveaux, Ulysse trouva le fauteur de troubles originel, Thersite, qu'il fit discrètement rosser jusqu'à ce qu'il perde connaissance.

Ce fut la fin des mutineries.

Après cet épisode, l'atmosphère changea, soit à cause du projet collectif de construction du mur, soit parce nous étions tous soulagés d'avoir pu éviter la violence. Chacun d'entre nous, du dernier fantassin au général lui-même, commença à se considérer un peu chez lui à Troie. Jusque-là, nous avions vécu en pillant la campagne et les villages voisins au cours de nos raids. À présent, nous nous mettions à construire. Il ne s'agissait pas simplement du mur, mais des bases d'une ville : une forge, un enclos pour le bétail volé aux fermes des environs, et même un atelier de potier, où des artisans amateurs s'échinaient à remplacer nos ustensiles en céramique ébréchés, cassés ou qui fuyaient pour la plupart. Bricolés ou récupérés, tous les objets que nous possédions avaient eu au moins deux vies avant de servir à leur usage actuel. Les seuls à échapper à la règle étaient les armures personnelles des rois, dont les insignes restaient polis et immaculés.

Quant aux hommes, ils cessèrent aussi progressivement de se sentir membres de dizaines d'armées distinctes pour devenir avant tout des paysans. Eux qui avaient quitté Aulis en tant que Crétois, Chypriotes ou Argiens étaient simplement devenus des Grecs, jetés dans le même sac par l'altérité des Troyens, partageant nourriture, femmes et histoires de batailles, tant et si bien que leurs différences finissaient par s'estomper peu à peu. Quand Agamemnon s'était vanté d'unir la Grèce, ce n'était pas si utopique. Même des années plus tard, cette camaraderie qui nous liait subsisterait, un sentiment fraternel assez inhabituel dans nos royaumes jadis si farouchement opposés. L'espace d'une génération, il n'y aurait plus de guerres entre ceux qui avaient combattu à Troie.

Moi non plus, je n'étais pas exempt de ce changement. Au cours de cette période – six ou sept ans durant lesquels je passai de plus en plus de temps dans la tente de Machaon et de moins en moins avec Achille au combat –, j'appris à bien connaître les autres Grecs. Ils prenaient tous un jour ou l'autre le chemin de cette tente, ne serait-ce que pour un orteil écrasé ou un ongle incarné. Même Automédon vint une fois en couvrant de sa main les restes sanglants d'un bouton percé. Les hommes adoraient leurs esclaves qu'ils nous amenaient avec leur gros ventre de femmes enceintes. Nous mettions au monde un flot braillant d'enfants, dont nous soignions les petits maux au fur et à mesure qu'ils grandissaient.

Et je ne parle pas juste du soldat de base : au fil des ans, je devins aussi familier avec les rois. Nestor, qui réclamait son sirop pour la gorge au miel chaud en fin de journée ; Ménélas et les opiacés qu'il prenait pour ses migraines ; Ajax et ses acidités d'estomac. Cela m'émouvait de voir à quel point ils me faisaient confiance et tournaient vers moi des visages pleins d'espoir et avides de réconfort. En dépit de leurs comportements plus ou moins difficiles au conseil, je finis par les apprécier individuellement.

Je développai une réputation, une position au sein du camp. On me demandait souvent, car j'étais réputé pour soigner rapidement et plutôt sans

douleur. Podalyre prenait de moins en moins son tour dans la tente, et c'est moi qui remplaçais Machaon en son absence.

Je surprenais de plus en plus Achille en saluant tous ces hommes par leur nom lors de nos promenades. C'était toujours gratifiant pour moi de les voir lever une main en retour, ou pointer du doigt une cicatrice qui guérissait bien.

Dès que nous les avions dépassés, Achille secouait la tête.

— Je ne sais pas comment tu arrives à te souvenir de tout le monde. Je te jure que pour moi, ils sont tous pareils.

Je riais en les désignant un par un.

— Celui-ci est Sthénélos, l'aurige de Diomède. Et lui, c'est Podarce, dont le frère a été le premier à mourir, tu te souviens ?

— Il y en a trop, répondait-il. C'est plus simple que ce soit eux qui se souviennent de moi.

Le nombre de têtes autour de notre âtre commença à diminuer au fur et à mesure que les femmes prenaient l'une après l'autre discrètement un Myrmidon pour amant, puis pour mari. Elles n'avaient plus besoin de notre feu maintenant, puisqu'elles avaient le leur. Nous nous en réjouissions. Les rires dans le camp, les cris de plaisir nocturnes, voire même les ventres arrondis des femmes enceintes y étaient les bienvenus, et leur bonheur soulignait le nôtre d'une frise dorée.

Au bout de quelque temps, seule Briséis resta. En dépit de sa beauté et des nombreux Myrmidons qui la poursuivaient de leurs assiduités, elle n'en avait jamais choisi aucun. Elle finit par devenir une sorte de tante, une femme qui distribue des sucreries, des potions d'amour et des mouchoirs. Voilà comment je pense à nous, quand je me souviens de nos nuits à Troie : Achille et moi côte à côte, Phénix et son large sourire, Automédon qui bégayait à chaque fois qu'il arrivait à la chute d'une plaisanterie, et Briséis, avec son regard secret et son rire facile et communicatif.

Un matin, je me réveillai aux aurores en sentant le premier accès de froid automnal dans l'air. C'était un jour de fête, la récolte des premiers fruits pour le dieu Apollon. À côté de moi, Achille était chaud, son corps nu lourd de sommeil. En dépit de l'obscurité qui régnait dans la tente, je distinguais ses traits, sa mâchoire ferme et le contour délicat de ses yeux, qui me donnaient envie de le réveiller pour les voir ouverts. J'avais beau les avoir admirés des milliers et des milliers de fois, je ne m'en lassais jamais.

Ma main glissa légèrement sur sa poitrine, caressant les muscles au-dessous. Après tous ces jours passés dans la tente blanche et sur le champ de bataille, nous étions devenus robustes. J'étais parfois choqué de découvrir mon reflet : je ressemblais à un homme, large d'épaules comme mon père, quoique bien plus mince.

Achille frissonna à mon toucher et je sentis le désir monter. Après avoir retiré les couvertures pour le contempler en entier, je me penchai pour presser ma bouche sur sa peau en une traînée de petits baisers qui me conduisit jusqu'à son ventre.

La lueur de l'aube s'insinua dans la tente. La pièce s'éclaira. Je remarquai l'instant précis où il se réveilla et prit conscience de ma présence. Nos membres s'emboîtèrent, suivant ces chemins si souvent empruntés qui n'avaient pas pour autant perdu de leur nouveauté.

Quelque temps plus tard, nous nous réveillâmes, puis mangeâmes notre petit-déjeuner. Nous avions ouvert la porte de la tente pour laisser entrer l'air, qui frémissait agréablement sur nos épidermes humides. Nous regardions les Myrmidons quadriller le camp en vaquant à leurs occupations, Automédon courir vers les flots pour nager, et la mer chaude que le soleil d'été rendait tentante. Ma main était posée familièrement sur le genou d'Achille.

Elle n'entra pas par l'ouverture. Elle fut simplement là, tout d'un coup, au centre de la tente, occupant un espace encore vide quelques secondes plus tôt. Je retirai précipitamment ma main, le souffle coupé. Pourtant, je savais que c'était idiot. En déesse, elle pouvait nous voir quand elle le voulait.

— Mère, la salua-t-il.

— J'ai reçu un avertissement.

Thétis parlait d'un ton coupant, telle une chouette qui mord un os. Malgré la faible lumière, sa peau brûlait d'un éclat glacé. Je distinguais chaque angle aigu de son visage, chaque pli de sa robe scintillante. Il y avait longtemps que je ne l'avais pas vue de si près, pas depuis Scyros. J'avais changé. Non seulement j'étais plus grand et plus fort, mais j'avais de la barbe si je ne me rasais pas. À l'inverse, elle était toujours la même. Évidemment.

— Apollon est en colère, et il cherche des moyens de s'en prendre aux Grecs. Vas-tu lui faire un sacrifice aujourd'hui ?

— Oui, répondit Achille.

Nous respections toujours les fêtes, tranchant consciencieusement la gorge des animaux avant d'en rôtir la chair grasse.

— Il le faut, reprit-elle, les yeux rivés sur Achille, sans paraître me voir. Une hécatombe.

Il s'agissait de notre offrande la plus importante : cent têtes de moutons ou de bétail. Seuls les plus riches et les plus puissants pouvaient s'offrir une preuve aussi extravagante de piété.

— Quoi que fassent les autres, procède à ce sacrifice. Les dieux ont choisi leur camp, et tu ne dois pas t'attirer leurs foudres.

Il nous faudrait une grande partie de la journée pour tuer tous ces animaux, et le camp empesterait le charnier pendant huit jours, mais Achille accepta.

Les lèvres de la déesse étaient pressées l'une contre l'autre, deux entailles rouges semblables au contour d'une blessure.

— Il y a autre chose, continua-t-elle.

Même lorsque son regard n'était pas posé sur moi, elle m'effrayait. Partout où elle allait, elle amenait avec elle toute l'urgence de l'univers, avec ses présages, ses divinités courroucées, et mille périls menaçants.

— Quoi donc ?

Ma gorge se serra quand je vis qu'elle hésitait. Ce qui obligeait une déesse à marquer un temps d'arrêt devait vraiment être terrifiant.

— Une prophétie, annonça-t-elle, selon laquelle le meilleur des Myrmidons sera mort avant que deux ans ne se soient écoulés.

Le visage d'Achille était immobile. D'une immobilité totale.

— Nous savions que ça arriverait.

Elle secoua brièvement la tête.

— Non. La prophétie dit que tu seras encore vivant au moment où cet événement se produira.

Achille fronça les sourcils.

— Que crois-tu que ça signifie ?

— Je ne sais pas.

Les iris de Thétis étaient immenses, deux lacs noirs qui s'ouvraient comme s'ils voulaient boire son fils, l'obliger à revenir dans son ventre.

— J'ai peur qu'on nous joue un tour, reprit-elle.

Les Parques étaient bien connues pour ce genre d'énigmes, qui restaient obscures jusqu'à l'arrivée du dernier élément, pour devenir ensuite cruellement claires.

— Sois prudent ! Vraiment !

— Oui, promit-il.

Alors qu'elle n'avait pas paru s'apercevoir de ma présence jusque-là, ses yeux se posèrent soudain sur moi, et elle plissa le nez, comme offensée par une odeur pestilentielle, avant de se retourner vers lui pour déclarer :

— Il n'est pas digne de toi. Il ne l'a jamais été.

— Nous sommes en désaccord là-dessus, répliqua Achille d'un ton qui suggérait qu'il avait déjà prononcé cette phrase très souvent, ce qui était probablement le cas.

Avec un grondement étouffé de mépris, Thétis disparut.

— Elle a peur.

— Je sais, répondis-je en me raclant la gorge pour essayer de dissiper le nœud d'anxiété qui s'y était formé.

— Qui est le meilleur des Myrmidons, à ton avis ? À part moi ?

Je passai mentalement en revue tous nos capitaines. Automédon était devenu le précieux second d'Achille sur le champ de bataille, sans que je puisse aller jusqu'à le qualifier de meilleur pour autant.

— Je l'ignore.

— Tu crois qu'il pourrait s'agir de mon père ?

Pélée était resté chez lui à Phtie, mais il avait jadis combattu aux côtés d'Héraclès et de Persée. À l'époque, sa piété et son courage avaient été légendaires, même s'il n'en serait pas de même à l'avenir.

— C'est possible, admis-je.

Nous restâmes silencieux un moment avant qu'Achille ne reprenne la parole.

— Je suppose que nous le saurons bien assez tôt.

— Ce n'est pas toi, le rassurai-je. C'est déjà ça.

L'après-midi, nous effectuâmes le sacrifice ordonné par sa mère. Les Myrmidons attisèrent les flammes des autels pour qu'elles montent très haut, et je tins les coupes afin de recueillir le sang des animaux pendant qu'Achille tranchait gorge sur gorge. Nous fîmes brûler les riches morceaux de cuisses avec de l'orge et des grenades, et versâmes notre meilleur vin sur les charbons ardents. *Apollon est en colère*, avait-elle dit. C'était l'un de nos dieux les plus puissants, dont les flèches rapides comme les rayons du soleil pouvaient arrêter le cœur d'un homme. Moi qui n'étais pas réputé pour ma piété, je priai ce jour-là Apollon avec une ferveur qui aurait pu rivaliser avec celle de Pélée en personne. Et qui que puisse être le meilleur des Myrmidons, j'envoyai aussi aux dieux une prière pour lui.

Briséis me demanda de lui enseigner la médecine en promettant de me transmettre en échange son savoir sur les herbes locales, ce qui devenait indispensable tant les réserves de Machaon diminuaient. Je passai donc de

nombreuses journées agréables en sa compagnie dans la forêt à écarter des branches basses et à chercher sous des rondins pourris des champignons délicats et doux comme une oreille de bébé.

Ces jours-là, quand sa main frôlait la mienne par accident, elle levait quelquefois les yeux et souriait, des gouttes d'eau accrochées à ses oreilles et à ses cheveux telles des perles. Sa longue jupe pragmatiquement relevée autour de ses genoux exposait ses pieds robustes et sûrs.

Durant l'une de ces expéditions, nous nous étions arrêtés pour déjeuner de pain et de fromage enveloppés dans un linge, de morceaux de viande séchée, arrosés d'eau prise à même la source dans la coupe de nos mains. C'était le printemps, et nous étions entourés par l'abondance végétale de la nature fertile d'Anatolie. Durant trois semaines, la terre s'ornait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, à l'éclosion de chaque bourgeon et à l'ouverture de chaque pétale de la débauche de fleurs. Une fois la rougeur sauvage de son excitation envolée, la nature se calmait pour s'atteler tranquillement à l'ouvrage de l'été. C'était ma période préférée de l'année.

Peut-être allez-vous me trouver stupide de ne pas avoir vu venir ce qui arriva alors. J'étais en train de raconter une histoire à Briséis – une anecdote à propos de Chiron, je crois – et elle écoutait en me contemplant de ses yeux noirs aussi sombres que la terre sur laquelle elle était assise. Mon récit terminé, elle resta silencieuse. Rien d'inhabituel jusque-là, car elle l'était souvent. Nous étions assis assez près l'un de l'autre, nos têtes rapprochées comme deux conspirateurs. Je sentais le fruit qu'elle venait de manger dans son haleine, et les essences de rose qu'elle pressait pour les autres femmes et dont ses doigts étaient encore tachés. *Elle m'est si chère*, pensai-je, *avec son air sérieux et son regard intelligent*. Je l'imaginai, petite fille, les genoux écorchés d'avoir grimpé aux arbres, ses membres maigres partant dans tous les sens quand elle courait. J'aurais aimé la connaître à cette époque, qu'elle ait vécu avec moi chez mon père, qu'elle ait pu faire des ricochets avec ma

mère. Je me la représentais presque là-bas, comme si elle était restée suspendue à la lisière de mes souvenirs.

Tout à coup, ses lèvres touchèrent les miennes. Ma surprise fut telle que je ne bougeai pas. Sa bouche était douce et un peu hésitante, ses paupières innocemment closes. Par habitude, ou de leur propre chef, mes lèvres s'entrouvrirent. Plusieurs secondes passèrent ainsi : je sentais le sol sous nos pieds, la brise répandant le parfum des fleurs. Et puis elle s'écarta, les yeux baissés dans l'attente de mon jugement. Mon pouls résonnait dans mes oreilles, mais pas de la même manière qu'avec Achille. C'était une sensation plus proche de l'étonnement, ou de la peur de la blesser. Ma main chercha la sienne.

À ce moment-là, elle comprit, sans doute à la façon dont je lui pressai les doigts en la regardant en silence.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

Je secouai la tête sans arriver à trouver quoi que ce soit à ajouter.

Ses épaules se serrèrent comme des ailes repliées.

— Je sais que tu l'aimes, dit-elle en attendant un peu avant de prononcer chaque mot. Je le sais. Mais j'ai pensé que… certains hommes ont à la fois une femme et un amant.

Son visage paraissait s'être recroquevillé, et sa tristesse était si grande que je ne pouvais pas me taire plus longtemps.

— Briséis, si jamais je souhaitais prendre femme, ce serait toi que je choisirais.

— Seulement tu n'en as pas envie.

— Non, répondis-je avec autant de douceur que possible.

Elle hocha la tête et baissa à nouveau les yeux. J'entendais sa respiration lente, le léger tremblement de sa poitrine.

— Je suis désolé, répétai-je.

— Tu ne voudras jamais avoir d'enfants ?

Sa question me surprit, sans doute parce que je me sentais encore à moitié enfant moi-même, alors que la plupart des gens de mon âge étaient déjà plusieurs fois parents.

— Je ne pense pas que je serais un très bon père.

— Moi, je crois que si.

— Je ne sais pas. Et toi, tu en as envie ?

J'avais posé cette question d'un ton décontracté, mais elle sembla la prendre à cœur et mit quelques secondes à répondre.

— Pourquoi pas ?

C'est seulement alors que je compris, trop tard, ce qu'elle avait vraiment essayé de me demander. Je rougis, embarrassé de mon manque de considération. Humilié, aussi. J'ouvris la bouche pour dire quelque chose. La remercier, peut-être.

Mais elle s'était déjà remise debout en époussetant sa robe.

— On y va ?

Je n'avais pas d'autre choix que de me lever à mon tour et de la suivre.

Cette nuit-là, je ne parvins pas à chasser la pensée de Briséis et de mon enfant. Je me l'imaginais les jambes vacillantes, avec les cheveux foncés et les yeux noirs de sa mère. Je nous voyais près du feu tous les deux, en compagnie du bébé jouant avec un morceau de bois que je lui avais sculpté. Certes, il y avait un certain vide dans cette scène, la douleur d'une absence. Où était Achille ? Mort ? Ou bien n'avait-il jamais existé ? Je ne pourrais pas vivre cette vie-là. *Sauf que Briséis ne me l'avait pas demandé*. Elle m'avait proposé le tout : elle, le bébé, et Achille.

Je me tournai vers lui.

— T'arrive-t-il de songer à avoir des enfants ?

En dépit de ses paupières fermées, il ne dormait pas.

— J'en ai déjà un, répondit-il.

C'était un nouveau choc pour moi à chaque fois que je m'en souvenais. Celui qu'il avait eu avec Déidamie. Un garçon appelé Néoptolème – *Nouvelle*

Guerre – d'après Thétis. Surnommé Pyrrhos, pour son ardente chevelure rousse. Penser à lui me perturbait : après tout, c'était un petit morceau d'Achille qui se promenait ailleurs dans le monde.

« Est-ce qu'il te ressemble ? » lui avais-je demandé un jour. Et Achille avait répondu en haussant les épaules : « Je n'ai pas posé la question. »

— Aimerais-tu le voir ?

Il secoua la tête.

— Il est préférable que ce soit ma mère qui l'élève. Il sera mieux avec elle.

Même si je n'étais pas d'accord, il était inutile de le montrer. J'attendis un peu qu'il me demande si je voulais en avoir un moi aussi. Cependant, il n'en fit rien, et sa respiration devint de plus en plus régulière. Il s'endormait toujours avant moi.

— Achille ?

— Mmmm ?

— Tu aimes bien Briséis ?

Les yeux toujours clos, il fronça les sourcils.

— Si je l'aime bien ?

— Est-ce que tu l'apprécies ? repris-je. Tu vois ce que je veux dire.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, son regard était plus alerte que je ne m'y attendais.

— Quel est le rapport avec les enfants ?

— Rien, répliquai-je, bien qu'il soit clair que je mentais.

— Elle veut en avoir un ?

— Peut-être, répondis-je.

— Avec moi ?

— Non.

— Tant mieux, se félicita-t-il en refermant les yeux.

Au bout de quelques instants, j'étais sûr qu'il était endormi, mais il n'avait pas abandonné la partie.

— Avec toi, donc. Elle veut avoir un enfant avec toi.

Mon silence lui apprit ce qu'il voulait savoir. Il se redressa, et la couverture dégringola de sa poitrine.

— Elle est enceinte ?

Sa voix était empreinte d'une tension que je n'avais encore jamais entendue.

— Non.

Son regard fouilla le mien à la recherche de réponses.

— Tu voudrais qu'elle le soit ?

À son expression, je vis qu'il luttait contre lui-même. C'était bizarre pour lui de ressentir de la jalousie : ce sentiment lui était étranger. Il était blessé sans savoir comment l'exprimer. Je me sentis cruel d'avoir soulevé la question.

— Non, répondis-Je. Je ne crois pas. Non.

— Si tu le voulais, je l'accepterais.

Dans son souci de se montrer équitable, il avait pesé chaque mot. Je repensai à l'enfant aux cheveux sombres. Puis à Achille.

— Ça n'a plus d'importance, maintenant.

Le soulagement que je lus sur ses traits m'attendrit.

Après cet incident, l'atmosphère resta un peu tendue durant quelque temps. Briséis m'aurait évité si je ne lui avais pas rendu visite comme à l'accoutumée, et nous continuâmes à partir en promenade en parlant des ragots du camp et de médecine. Elle ne mentionnait pas les épouses, et je prenais soin de ne pas aborder le sujet des bébés. Toujours conscient de la douceur avec laquelle elle me regardait, je faisais de mon mieux pour lui rendre la pareille.

CHAPITRE 25

Un jour de la neuvième année, une jeune femme monta sur l'estrade. Un bleu s'étalait sur sa joue, comme une tache de vin qui aurait coulé sur le côté de son visage. Dans ses cheveux voletaient des rubans, ornements de cérémonie indiquant qu'elle servait un dieu. « La fille d'un prêtre, » entendis-je quelqu'un dire. Achille et moi échangeâmes un coup d'œil.

En dépit de sa terreur, elle était belle : de grands yeux noisette dans une figure ronde, des cheveux châtains souples lâchés sur les oreilles, une silhouette mince et juvénile. Ses yeux s'emplirent de larmes, telles deux flaques sombres qui débordèrent sur ses joues et dégoulinèrent le long de son menton. Elle ne les essuya pas. Ses mains étaient attachées derrière son dos.

Pendant que les hommes se rassemblaient, elle leva la tête, implorant le ciel d'une prière muette. Je donnai un coup de coude à Achille qui approuva d'un signe, mais avant qu'il ait pu la réclamer, Agamemnon s'était avancé pour poser une main sur son épaule fine et légèrement courbée.

— Voici Chryséis, annonça-t-il, et je la prends pour mon usage personnel.

Calchas plissa le front, la bouche entrouverte comme s'il allait objecter. Cependant, il la referma, et Ulysse termina la distribution.

***

Moins d'un mois s'écoula avant que le père de la jeune fille ne remonte la plage jusqu'au camp, appuyé sur un bâton de marche clouté d'or et noué de guirlandes. Il portait la barbe longue des prêtres anatoliens, et ses cheveux détachés étaient ornés de bandelettes assorties à celles de sa canne. Sa longue robe était bordée de rouge et d'or, amplement taillée dans un tissu qui lui battait les jambes en tourbillonnant. Derrière lui, des prêtres de moindre rang

peinaient sous le poids des énormes coffres en bois qu'ils transportaient. Malgré leur démarche de plus en plus chancelante, leur chef ne ralentit pas et poursuivit implacablement son chemin.

La petite procession dépassa les tentes d'Ajax, de Diomède, et de Nestor – la plus proche de l'agora – pour se diriger vers l'estrade. Avertis de sa présence, Achille et moi courûmes vers la place en louvoyant au milieu des soldats. À notre arrivée, le prêtre était déjà campé sur la plate-forme, agrippé à son bâton. Quand Agamemnon et Ménélas l'y rejoignirent, il les ignora et resta planté avec fierté devant le trésor enfermé dans les coffres péniblement apportés par ses subalternes. Irrité par son audace, Agamemnon lui jeta un regard noir, mais tint sa langue.

Finalement, une fois qu'un nombre suffisant de Grecs se furent rassemblés, attirés depuis les quatre coins du camp par une rumeur excitée, le prêtre se retourna pour scruter la foule, des rois aux gens du commun, et ses yeux s'arrêtèrent sur les fils d'Atrée, debout devant lui.

D'une voix grave et sonore, faite pour diriger les prières, il se présenta en levant son bâton comme Chrysès, Grand Prêtre d'Apollon. Après quoi, il désigna le contenu des malles désormais ouvertes : de l'or, des pierres précieuses et du bronze, qui réfléchissaient la lumière du soleil.

— Rien de tout cela ne m'explique pourquoi tu es venu, Prêtre Chrysès, observa Ménélas d'un ton égal, quoique teinté d'impatience.

Les Troyens n'étaient pas censés grimper sur l'estrade des rois grecs pour prononcer des discours.

— Je viens proposer une rançon pour ma fille Chryséis, enlevée illégalement par l'armée grecque dans notre temple. Une fille menue et jeune, avec des rubans dans les cheveux.

Les Grecs marmonnèrent de mécontentement. Les suppliants offrant une rançon devaient s'agenouiller afin de formuler leur requête et non s'exprimer sur le même ton que des rois délivrant des sentences. Cela dit, c'était un Grand Prêtre, qui n'avait pas l'habitude de s'incliner devant quiconque à part

son dieu, et il fallait bien en tenir compte. La quantité d'or qu'il proposait semblait généreuse – deux fois la valeur de la fille – et les cadeaux d'un serviteur des dieux n'étaient pas chose qu'on pouvait mépriser. Quant au mot *illégalement*, il l'avait certes utilisé comme on brandit une épée, mais nous ne pouvions pas dire qu'il avait tort. Même Diomède et Ulysse eurent un hochement de tête approbateur en l'entendant, et Ménélas prit une profonde inspiration, apparemment à deux doigts d'intervenir.

Ce fut toutefois Agamemnon qui s'avança, aussi imposant qu'un ours, les tendons de son cou saillants de fureur.

— Est-ce ainsi qu'un homme supplie ? Tu as de la chance que je ne t'aie pas tué sur place. Je commande cette armée, cracha-t-il, et tu n'as aucun droit de parler devant mes hommes. Voici donc ta réponse : non. Il n'y aura pas de rançon. La fille est une récompense que j'ai gagnée, et je ne m'en séparerai pas, ni maintenant, ni jamais. Ni pour cette camelote, ni pour tout ce que tu pourras apporter d'autre, asséna-t-il, les doigts à quelques centimètres de la gorge de Chrysès, prêts à serrer. Alors, tu vas partir, et ne t'avise pas de remettre les pieds dans mes camps, *Prêtre*, ou même tes guirlandes ne pourront pas te sauver.

Chrysès avait les mâchoires contractées, mais nous n'arrivions pas à savoir si c'était de crainte ou pour ravaler une réponse mordante. Son regard brûlait d'amertume. Sans un mot, il descendit brusquement de l'estrade, puis s'éloigna en trombe le long de la plage, suivi de ses subalternes chargés des coffres tintinnabulants contenant le trésor.

Bien après le départ d'Agamemnon, qui fut suivi d'une bruyante explosion de commentaires, je continuai à fixer la silhouette du prêtre humilié dans le lointain. Ceux qui se trouvaient au bout de la plage racontèrent qu'il criait en secouant son bâton vers le ciel.

Le lendemain, au réveil, nous trouvâmes les mules affaissées le long de leurs enclos. La bouche bouillonnant de mucus jaune, elles respiraient péniblement et roulaient des yeux. Dès la mi-journée, les chiens gémissaient

et mordaient dans le vide, la langue chargée d'une mousse teintée de rouge. Avant la fin de l'après-midi, chacun de ces animaux était mort ou mourant, frissonnant sur le sol dans une mare de vomi sanglant.

Machaon, Achille, et moi les brûlâmes sans tarder pour débarrasser le camp de leurs corps imprégnés de bile et de leurs os qui s'entrechoquaient quand nous les jetions sur les bûchers. Ce soir-là, à notre retour, nous nous frictionnâmes avec le sel rêche de la mer, puis à l'eau propre tirée à la source de la forêt pour ne pas puiser dans le Simoïs et la Scamandre, les deux grandes rivières troyennes sinueuses que nos soldats utilisaient pour se laver et boire.

Plus tard, au lit, nous nous perdîmes en conjectures en chuchotant, incapables de nous empêcher de surveiller notre propre respiration, guettant les glaires qui pourraient s'amasser dans nos gorges. Néanmoins, nous n'entendîmes rien d'autre que nos voix répétant tout bas comme des prières les remèdes que Chiron nous avait enseignés.

Le lendemain matin, ce fut le tour des hommes. Frappés de plein fouet par la maladie, des dizaines d'entre eux s'effondrèrent sur place, les yeux humides et exorbités, les lèvres craquelées de fils rouges et sanglants qui leur dégoulinaient sur le menton et le cou. Machaon, Achille, Podalyre, moi, et même Briséis, éloignions à la hâte du camp chaque nouvelle victime, morte aussi soudainement que d'un coup de lance ou d'un jet de flèche.

Un champ d'hommes malades fleurit à la bordure du camp. Dix, vingt, puis cinquante guerriers, qui frissonnaient, demandaient de l'eau et arrachaient leurs vêtements pour échapper au feu qu'ils disaient faire rage en eux. Durant leurs dernières heures, leur peau se fendait comme une couverture usée constellée de trous, dans une éruption de pus et de sang coagulé. Ensuite, leurs violents tremblements cessaient enfin, leurs entrailles se vidaient, et les malheureux gisaient dans la mare sombre de leurs dernières déjections émaillées de caillots de sang.

Avec Achille, nous construisions bûcher après bûcher en y jetant jusqu'au dernier morceau de bois disponible. Au bout d'un moment, nous dûmes abandonner la dignité et les rituels pour y lancer les corps non pas un par un, mais par monceaux. Nous n'avions même pas le temps de les veiller avant que leur chair et leurs os ne se mélangent en se consumant dans les flammes.

La plupart des rois finirent par se joindre à nous, d'abord Ménélas, puis Ajax, capable de fendre un arbre entier d'un seul coup de hache afin d'alimenter les feux qui brûlaient sans relâche. Pendant ce temps-là, Diomède circulait parmi les hommes pour débusquer le peu d'entre eux qui restaient encore allongés dans leur tente, secoués par la fièvre et les vomissements, et cachés par des amis qui ne voulaient pas – ou pas encore – les envoyer vers la mort. En revanche, Agamemnon ne quittait pas sa tente.

Un jour passa, puis un autre, et chaque compagnie, chaque royaume, avait désormais perdu des dizaines d'hommes. En fermant paupière sur paupière, nous remarquâmes que bizarrement, aucun d'entre eux n'était roi. Les morts étaient seulement des nobles mineurs et des fantassins. Aucune des victimes n'était de sexe féminin non plus, une découverte qui nous frappa aussi. Nos regards se croisèrent, pleins de soupçons qui s'intensifiaient au fur et à mesure que les soldats s'effondraient brutalement dans un cri en se tenant la poitrine, là où la peste les avait fauchés.

C'était la septième nuit que nous supportions ce cauchemar : les cadavres, les bûchers, nos visages maculés de pus. Debout dans notre tente, haletants d'épuisement, nous avions arraché nos tuniques pour les jeter au feu plus tard. Nous échangions fiévreusement nos soupçons, confirmés par mille indices : cette peste n'était pas naturelle, elle ne se répandait pas au hasard comme une maladie normale. C'était autre chose, aussi subit et cataclysmique que l'arrêt des vents à Aulis. Le déplaisir d'un dieu.

Nous nous souvînmes alors de Chrysès et de sa réaction outragée devant le blasphème d'Agamemnon et son mépris pour les règles de la guerre et des

rançons. Puis du dieu qu'il servait : celui de la lumière, de la médecine, et de la peste.

Lorsque la lune fut haute dans le ciel, Achille se glissa hors de la tente. Il revint peu après, sentant la mer.

— Qu'a-t-elle dit ? lui demandai-je en m'asseyant dans notre lit.

— Que nous avons raison.

Le dixième jour de l'épidémie, nous remontâmes la plage vers l'agora, suivis des Myrmidons. Une fois juché sur l'estrade, Achille mit ses mains en porte-voix. Hurlant pour couvrir le rugissement des bûchers, les pleurs des femmes et les grognements des mourants, il appela tous les hommes du camp à se réunir.

Lentement, ils s'avancèrent d'une démarche titubante et craintive, les yeux plissés à cause de la lumière du soleil. L'air pâle et traqué, ils semblaient terrifiés par les flèches de la peste qui perçaient les poitrines comme des pierres sombrent dans l'eau. Sanglé dans son armure, épée au fourreau, les cheveux aussi éclatants que du bronze, Achille les regarda arriver. S'il n'était pas interdit à quelqu'un d'autre que le général d'organiser un rassemblement, personne ne l'avait encore jamais fait durant ces dix années à Troie.

Accompagné de ses Mycéniens, Agamemnon se fraya à coups d'épaules un passage dans la foule pour le rejoindre sur l'estrade.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-il impérieusement.

Achille le salua avec politesse.

— J'ai réuni les hommes au sujet de l'épidémie. Me donnes-tu l'autorisation de m'adresser à eux ?

En proie à une rage honteuse, Agamemnon avait rentré les épaules : il y avait belle lurette qu'il aurait dû convoquer cette assemblée, et il le savait. Il pouvait difficilement réprimander Achille d'avoir pris la situation en main, surtout devant les troupes. Le contraste entre les deux hommes n'avait jamais été aussi frappant : détendu, Achille paraissait contrôler la situation avec une aisance qui démentait les bûchers funéraires et les joues creuses des

guerriers ; Agamemnon, lui, baissait vers nous un visage aussi fermé que le poing d'un avare.

Achille attendit que tout le monde, rois et roturiers, soit arrivé, pour s'avancer en souriant.

— Rois, seigneurs, hommes des royaumes grecs, comment pouvons-nous mener cette guerre alors que nous mourons de la peste ? Il est temps – grand temps, même – que nous apprenions ce qui nous vaut le courroux divin.

Les murmures se propagèrent comme une traînée de poudre : nos soldats aussi soupçonnaient les dieux. Les plus grands bienfaits et les pires maux n'arrivaient-ils pas de leurs mains ? En tout cas, ils étaient soulagés d'entendre Achille le dire à haute voix. Le fils d'une déesse était forcément bien placé pour obtenir ce genre d'informations.

Les lèvres d'Agamemnon s'étaient retroussées, révélant ses dents. Il se tenait trop près d'Achille, comme s'il voulait l'obliger à descendre de l'estrade, mais ce dernier ne paraissait pas s'en apercevoir.

— Nous avons parmi nous un prêtre, un homme proche des divinités. Ne devrions-nous pas lui demander son avis ?

Un frisson approbateur et plein d'espoir circula dans l'assistance. J'entendis le craquement métallique émis par Agamemnon, qui broyait presque son propre poignet avec son gantelet à boucles.

Achille prit ce dernier à partie.

— N'est-ce pas ce que tu m'as recommandé, Agamemnon ?

Les paupières du roi de Mycènes se plissèrent. Il n'avait pas confiance en ceux qui se montraient généreux. Il n'avait confiance en personne. Flairant un piège, il étudia brièvement Achille, puis finit par répondre sans la moindre gratitude : « Oui, c'est vrai », avant de demander d'un geste brusque à l'un de ses Mycéniens de lui amener Calchas.

On tira l'homme en question de la foule pour le pousser vers l'estrade. Plus laid que jamais avec sa sempiternelle barbe déplumée et ses cheveux en

bataille qui empestaient la sueur, il n'avait pas perdu sa fâcheuse habitude de passer très vite sa langue sur ses lèvres avant de parler.

— Ô Grand Roi et Prince Achille, vous me prenez au dépourvu. Je ne pensais pas que… lança-t-il en fixant tour à tour ses deux interlocuteurs de ses bizarres yeux bleus… En fait, je ne pensais pas qu'on me demanderait de m'exprimer devant un auditoire aussi nombreux.

Son ton enjôleur et sournois évoquait la belette qui s'échappe de son terrier.

— Parle ! lui ordonna Agamemnon.

Clairement désemparé, Calchas se passa de plus belle la langue sur les lèvres.

Achille l'encouragea.

— Tu as sûrement fait des sacrifices ? Tu as prié ?

— Je… Oui, bien sûr que oui, mais… balbutia-t-il. Mais j'ai peur que ce que je vais dire ne fâche quelqu'un ici. Quelqu'un de puissant, qui n'oublie pas facilement les outrages.

Achille s'accroupit pour poser une main cordiale sur l'épaule crasseuse du prêtre frissonnant.

— Calchas, nous sommes en train de mourir. Ce n'est pas le moment d'avoir de telles craintes. Qui parmi nous oserait te reprocher tes paroles ? Pas moi, même si tu disais que je suis la cause de nos malheurs. Et vous ? demanda-t-il aux hommes devant lui, qui firent un signe de dénégation.

— Tu vois ? Personne de sain d'esprit ne s'en prendrait à un prêtre.

Les veines du cou d'Agamemnon se tendirent comme les cordages d'un navire. Je me rendis subitement compte à quel point il était étrange de le voir ainsi debout, seul. Son frère, Ulysse ou Diomède étaient toujours à ses côtés. Sauf ce jour-là, où ils attendaient un peu plus loin avec les autres princes.

Calchas s'éclaircit la gorge :

— Selon les augures, c'est le dieu Apollon qui est en colère.

Apollon. Son nom parcourut la foule, pareil au vent agitant le blé en été.

Le regard du prêtre se posa très vite sur Agamemnon avant de revenir vers Achille, et il avala sa salive.

— Les présages semblent indiquer qu'il est offensé du traitement que nous avons réservé à son dévoué serviteur, Chrysès.

Les épaules d'Agamemnon se raidirent.

Calchas poursuivit, hésitant :

— Pour l'apaiser, la fille nommée Chryséis doit être relâchée sans rançon, et le Grand Roi Agamemnon doit offrir prières et sacrifices.

Il s'arrêta en escamotant presque le dernier mot comme s'il manquait d'air.

Sous le choc, le visage du roi de Mycènes s'était couvert d'une éruption de taches rouge sombre. Ne pas avoir deviné qu'il pourrait être en tort semblait relever d'une grande arrogance ou d'une grande stupidité, et pourtant, il n'y avait pas pensé. Le silence était si absolu que j'avais l'impression d'entendre chaque grain de sable déplacé par nos pieds.

— Merci, Calchas, dit Agamemnon d'une voix qui parut fendre l'air. Merci de toujours nous amener de bonnes nouvelles. La dernière fois, c'était ma fille. Il fallait la tuer, disais-tu, parce qu'elle avait provoqué le courroux de la déesse. Et voilà que tu essaies de m'humilier devant mes propres troupes, maintenant.

Ivre de rage, il fit demi-tour pour apostropher ses hommes :

— Ne suis-je pas votre général ? Celui qui s'occupe de vous nourrir, de vous vêtir et de vous honorer ? Mes Mycéniens ne représentent-ils pas la plus grande partie de cette armée ? Cette fille est à moi, je l'ai reçue en tant que récompense de guerre, et je n'y renoncerai pas. Avez-vous oublié qui je suis ?

Espérant sans doute que tout le monde allait crier : « Non ! Non ! », il attendit quelques secondes, mais personne ne pipa mot.

Achille avança d'un pas.

— Ô Roi Agamemnon ! s'exclama-t-il d'un ton léger, presque amusé. Personne n'a oublié que c'est toi qui commandes. Mais tu n'as pas l'air de te

souvenir que nous sommes tous des rois à part entière, ou des princes et des chefs de famille. Nous sommes tes alliés, pas tes esclaves.

Certains hommes hochèrent la tête. Cependant, nombreux étaient ceux qui avaient envie de les imiter sans s'y risquer.

— Et maintenant que nous sommes en train de mourir, tu te plains de la perte d'une fille dont tu aurais dû accepter la rançon depuis des jours, mais tu ne dis rien des vies que tu as prises, ni de la peste que tu as provoquée.

Cramoisi de fureur, Agamemnon émit un son inarticulé. Achille leva la main.

— Je ne cherche pas à te déshonorer. Je veux seulement mettre un terme à ce fléau. Renvoie la fille à son père une fois pour toutes.

Les joues du roi se plissèrent de fureur.

— Je vois clair dans ton jeu, Achille. Tu penses que parce que tu es le fils d'une Néréide, tu as le droit de jouer les grands princes partout où tu vas. Tu n'as jamais appris à tenir ta place parmi les hommes.

Achille ouvrit la bouche pour répondre.

— Tu vas te taire, ordonna Agamemnon, dont la voix claqua comme un coup de fouet. Tu ne prononceras pas un mot de plus, ou tu le regretteras.

— Ou je le regretterai.

Le visage d'Achille s'était figé, et il répondit calmement, mais très distinctement.

— Je ne crois pas, Ô Grand Roi, que tu sois en position de me donner de tels ordres.

— Tu me menaces ? cria Agamemnon. Vous l'avez entendu me menacer ?

— Ce n'est pas une menace. Que serait ton armée sans moi ?

Les traits du roi de Mycènes se brouillèrent de méchanceté.

— Tu as toujours eu une trop haute opinion de toi-même, ironisa-t-il. Nous aurions mieux fait de te laisser là où nous t'avons trouvé, caché derrière les jupes de ta mère. Et affublé d'une jupe.

Perplexes, les hommes froncèrent les sourcils en échangeant des chuchotements.

Achille, qui avait serré les poings, parvint tout juste à garder son sang-froid.

— N'essaie pas de détourner l'attention. Si je n'avais pas convoqué l'assemblée des guerriers, jusqu'à quand aurais-tu laissé tes hommes mourir ainsi ? Peux-tu répondre à cette question ?

Agamemnon avait déjà repris la parole en rugissant pour couvrir cette contre-attaque.

— Quand tous ces courageux soldats sont venus à Aulis, ils se sont agenouillés pour m'offrir leur loyauté. Tous, sauf toi. Je crois que nous avons assez toléré ton arrogance. Il est temps – grand temps, continua-t-il en singeant Achille, que tu prêtes serment à ton tour.

— Je n'ai rien à te prouver. Ni à toi, ni à aucun d'entre vous, rétorqua froidement celui-ci, le menton levé avec dédain. Je suis ici de mon propre gré, et tu as de la chance qu'il en soit ainsi. Ce n'est pas à moi de m'agenouiller.

Il était allé trop loin.

Je sentis les hommes s'agiter autour de moi. Agamemnon saisit aussitôt l'occasion.

— Vous voyez à quel point il est fier ? dit-il avant de demander brusquement à Achille : tu refuses ?

Le visage d'Achille ressemblait à un masque de pierre.

— Oui.

— Dans ce cas, tu es un traître à cette armée, et tu seras puni en conséquence. Je vais confisquer tes prises de guerre, et je les garderai sous ma protection jusqu'à ce que tu me montres obéissance et soumission. Commençons par cette fille. Briséis, c'est ça ? Elle fera pénitence pour celle que tu me forces à rendre.

Je manquai subitement d'air.

— Elle est à moi, protesta Achille en détachant chaque mot d'un ton aussi tranchant qu'un couteau de boucher. Ce sont tous les Grecs qui me l'ont donnée. Tu ne peux pas l'emmener. Si tu essaies, je prendrai ta vie en gage. Penses-y, Ô Roi, avant de t'attirer des ennuis.

La réponse d'Agamemnon ne tarda pas. Il ne pouvait pas reculer en face d'une foule aussi dense. C'était impossible.

— Tu ne me fais pas peur. Je vais la prendre, asséna-t-il, pour ajouter ensuite à l'attention des Mycéniens : amenez-la !

Autour de moi, les rois parurent choqués. En tant que butin de guerre, Briséis était l'incarnation vivante de l'honneur d'Achille. Si Agamemnon s'en emparait, il niait à ce dernier la pleine mesure de sa valeur. En entendant les soldats marmonner, j'espérai qu'ils allaient protester, mais personne ne s'y hasarda.

Comme il avait le dos tourné, Agamemnon ne vit pas qu'Achille avait porté la main à son épée. Ma respiration s'étrangla dans ma gorge. Je savais qu'il était capable de tuer ce lâche en lui plongeant sa lame dans le cœur d'un seul coup. Sa lutte intérieure était visible. J'ignore encore pourquoi il se maîtrisa. Peut-être lui souhaitait-il une punition pire que la mort.

— Agamemnon, l'apostropha-t-il, si durement que j'en frémis.

Lorsque le roi se retourna, Achille lui planta un doigt dans la poitrine, et il ne put retenir un halètement de surprise.

— Tes déclarations d'aujourd'hui causeront ta mort, et celle de tes hommes. Je ne combattrai plus. Sans moi, ton armée tombera. Hector te réduira à un tas d'os et de poussière sanglante, et j'observerai le spectacle en riant. Tu viendras me supplier de changer d'avis, mais je ne céderai pas. Ils vont tous mourir à cause de tes actes d'aujourd'hui, Agamemnon.

Sur ce, il émit un énorme crachat humide qui atterrit aux pieds du monarque, puis quitta très vite l'estrade et me dépassa. Hébété, je le suivis, conscient que derrière moi, des centaines de Myrmidons fendaient la foule pour regagner leurs tentes d'un pas furieux.

Achille remonta la plage à grandes enjambées. Sa colère incandescente brûlait autant que du feu sous sa peau. Ses muscles étaient si tendus que j'avais peur qu'ils ne claquent comme la corde d'un arc si je les touchais. Il ne s'arrêta pas une seule fois avant que nous soyons arrivés au camp, pas plus qu'il ne parla aux hommes derrière nous. Néanmoins, quand il saisit le rabat de toile fermant notre tente, il l'arracha presque au passage.

Sa bouche était tordue et serrée dans une grimace laide que je n'avais encore jamais vue, son regard, fou.

— Je vais le tuer, jura-t-il. Je vais le tuer.

Il s'empara d'une lance qu'il brisa en deux dans une explosion de bois dont les débris retombèrent sur le sol.

— J'ai failli le faire là-bas. J'aurais dû. Comment ose-t-il ? cria-t-il en écartant brusquement une aiguière qui alla se briser en mille morceaux sur une chaise. Les lâches ! Tu les as vus se mordre les lèvres parce qu'ils n'osaient rien dire ? J'espère qu'il va leur enlever toutes leurs récompenses de guerre et qu'il les avalera une par une.

Une voix timide s'éleva à l'extérieur de la tente.

— Achille ?

— Entre ! gronda hargneusement celui-ci.

Automédon balbutiait, hors d'haleine.

— Désolé de te déranger, mais Phénix m'a demandé de rester pour écouter la suite et te la rapporter.

— Et alors ? demanda impérieusement Achille.

Le jeune homme hésita.

— Agamemnon a demandé pourquoi Hector était toujours vivant. Il a dit qu'ils n'ont pas besoin de toi. Que tu n'es peut-être pas… ce que tu prétends.

Achille brisa une autre hampe de lance entre ses mains, et Automédon déglutit péniblement.

— Ils vont venir chercher Briséis.

Achille avait le dos tourné. Je ne voyais pas son visage.

— Laisse-nous, ordonna-t-il à son aurige.

Après son départ, nous nous retrouvâmes seuls.

Ils venaient chercher Briséis. Je me levai, les poings serrés. Je me sentais fort et inflexible, comme si mes pieds avaient le pouvoir de percer la terre pour ressortir à l'autre bout de la planète.

— Il faut agir, dis-je. La cacher. Dans les bois ou…

— Il va payer, maintenant, m'interrompit Achille d'un air à la fois farouche et triomphant. Laisse-le venir la prendre. Il s'est condamné lui-même.

— Que veux-tu dire ?

— Il faut que je consulte ma mère.

Il était déjà en train de quitter la tente.

Je le saisis par le bras.

— Nous n'avons pas le temps. Ils l'auront déjà emmenée avant ton retour. Nous devons agir tout de suite !

Il se retourna. Ses yeux étaient étranges : leurs pupilles dilatées, immenses et noires, lui mangeaient le visage. On aurait dit qu'il fixait un point au loin.

— De quoi parles-tu ?

Je le dévisageai.

— De Briséis.

Il me regarda longuement à son tour et je n'arrivai pas à déchiffrer l'éclair d'émotion qui traversa ses traits.

— Je ne peux rien pour elle, finit-il par répondre. Si Agamemnon choisit cette voie, il devra en subir les conséquences.

J'eus le sentiment d'être en train de tomber dans les profondeurs de l'océan, lesté par des pierres.

— Tu vas le laisser l'emmener.

Il refusait de croiser mon regard.

— C'est son choix. Je l'avais prévenu.

— Tu sais quel genre de traitement il va lui infliger.

— C'est son choix, répéta-t-il. Il veut me priver de mon honneur ? Me punir ? Très bien !

Il semblait brûler d'une flamme intérieure.

— Alors tu ne vas pas aider Briséis ?

— Je ne peux rien pour elle, déclara-t-il à nouveau catégoriquement.

Un vertige déstabilisant s'empara de moi, comme si j'étais ivre. J'étais incapable de dire quoi que ce soit ou de réfléchir. Je n'avais jamais été en colère contre lui auparavant. Je ne savais pas comment.

— Elle est l'une des nôtres. Comment peux-tu l'autoriser à la prendre ainsi ? Où est ton honneur ? Comment peux-tu le laisser la souiller ?

Et puis je compris enfin, et la nausée me submergea. Je marchai vers la porte.

— Où vas-tu ? me demanda-t-il.

Quand je lui répondis, ma voix était rauque et sauvage.

— Il faut que je l'avertisse. Elle a le droit de connaître ta décision.

Je suis debout devant sa petite tente couverte de peaux brunes, un peu en retrait.

— Briséis, m'entends-je dire.

— Entre ! lance-t-elle avec chaleur, manifestement ravie de ma visite.

Nous n'avons pas eu l'occasion de parler durant la peste à part pour échanger quelques informations de base.

Elle est assise à l'intérieur sur un tabouret, un mortier et un pilon sur les genoux. Une odeur prégnante de noix de muscade flotte dans l'air. Elle sourit.

Je suis terrassé de chagrin. Comment lui annoncer ce qui va suivre ?

— Je…

J'essaie de parler, pour m'interrompre aussitôt. Dès qu'elle découvre mon expression, son sourire s'évanouit. Elle se lève d'un bond et vient vers moi.

— Que se passe-t-il ?, me demande-t-elle en appuyant la peau fraîche de son poignet sur mon front. Tu es malade ? Est-ce qu'Achille va bien ?

Bien que je sois mort de honte, je n'ai pas le droit de m'apitoyer sur mon sort. Ils arrivent.

— Il s'est passé quelque chose.

On dirait que ma langue s'épaissit dans ma bouche : les mots ne sortent pas normalement, mais je continue malgré tout.

— Achille est allé voir les hommes aujourd'hui. Apollon est à l'origine de la peste.

— C'est ce que nous pensions aussi.

Elle hoche la tête et pose doucement sa main sur la mienne pour me réconforter. Je suis sur le point de renoncer.

— Agamemnon n'était pas du même avis. Il était furieux. Achille et lui se sont querellés. Agamemnon veut le punir.

— Le punir ? Comment ?

Elle finit par détecter mon malaise dans mes yeux. Son visage devient très calme, comme si elle rentrait en elle-même. Comme si elle se préparait au pire.

— Alors ?

— Il envoie des soldats te chercher.

Je vois la panique monter brutalement dans son regard, même si elle essaie de le cacher. La pression de ses doigts sur les miens se resserre.

— Et après ?

Ma honte est corrosive, elle brûle chacun de mes nerfs. C'est un cauchemar : je m'attends constamment à me réveiller, soulagé. Sauf que je ne me réveille pas. Tout cela est vrai. Achille ne veut pas l'aider.

— Il…

Je ne parviens pas à en dire davantage.

C'est suffisant. Elle a compris. Gercée et à vif après le dur labeur des neuf jours précédents, sa main droite agrippe sa robe. Je me force à prononcer des balbutiements rassurants, lui expliquant qu'Achille la récupérera bientôt et que tout ira bien. Rien que des mensonges. Nous savons tous les deux ce qui

l'attend dans la tente d'Agamemnon. Et Achille a beau le savoir aussi, il l'y envoie malgré tout.

Mon esprit est rempli de visions apocalyptiques : je souhaite la venue de tremblements de terre, d'éruptions, d'inondations. Seuls ces phénomènes me paraissent à la mesure de ma rage et de mon chagrin. J'ai envie que le monde se renverse comme un bol d'œufs fracassé à mes pieds.

Dehors, une trompette sonne. Briséis porte sa main à sa joue pour essuyer ses larmes.

— Va-t'en, murmure-t-elle. S'il te plaît.

CHAPITRE 26

De loin, j'aperçois deux hommes qui marchent vers nous en remontant la longue langue de sable de la plage. Vêtus de pourpre éclatant, la couleur du camp d'Agamemnon, ils portent le symbole des hérauts. Je les connais : ce sont Talthybios et Eurybates, les deux messagers en chef du roi de Mycènes, connus comme des hommes discrets et proches de lui. La haine me noue la gorge. J'ai envie qu'ils meurent.

Ils sont tout près maintenant. Après avoir dépassé les gardes Myrmidons qui les regardent d'un air glacial en secouant leur armure, menaçants, ils s'arrêtent à dix pas de nous. Peut-être pensent-ils être suffisamment loin pour échapper à Achille au cas où il perde le contrôle de lui-même… Je me complais à imaginer des images vicieuses : Achille bondissant pour leur rompre le cou avant de les abandonner, aussi inertes que des lapins morts dans la main d'un chasseur.

Dansant d'un pied sur l'autre, ils balbutient un salut, les yeux baissés, et annoncent la raison de leur visite.

— Nous sommes venus prendre la fille sous notre garde.

Achille leur répond d'un ton froid et amer, mais teinté d'ironie. Sa fureur est maîtrisée, dissimulée. Je me rends compte qu'il cherche à se montrer gracieux et tolérant, et le son calme de sa voix me fait serrer les dents. Il aime projeter cette image de lui-même, le jeune homme à qui on a fait du tort et qui accepte stoïquement le vol de sa récompense, se posant en martyr devant tout le camp. J'entends mon nom, et je vois qu'ils me regardent. C'est moi qui dois aller chercher Briséis.

Elle m'attend, les mains vides, car elle n'emporte rien.

Je murmure que je suis désolé. Elle ne répond pas que tout va bien : c'est faux. Lorsqu'elle se penche dans ma direction, je respire la douceur chaude de son haleine. Ses lèvres effleurent les miennes, puis elle passe devant moi et s'en va.

Talthybios l'encadre d'un côté, Eurybates de l'autre. Leurs doigts s'enfoncent dans la peau de son bras, sans ménagements. Désireux de partir au plus vite, ils la tirent vers l'avant. Il faut qu'elle marche, ou elle tombera. Elle tourne la tête vers nous, et la lueur d'espoir insensé que je lis dans son regard me donne envie de m'effondrer. Je fixe Achille en souhaitant de toutes mes forces qu'il lève les yeux, qu'il change d'avis. Mais non.

Une fois sortis de notre camp, ils s'en vont au pas de course. Au bout d'un moment, j'arrive à peine à les distinguer des autres formes sombres qui bougent sur le sable, occupées à manger, à marcher et à échanger avec animation des potins au sujet de la brouille entre rois. La colère m'envahit, puissante comme un feu de broussailles.

— Comment peux-tu la laisser partir ? fais-je avec indignation, la mâchoire contractée.

Ses traits sont vides et nus, aussi impénétrables qu'une autre langue.

— Je dois aller discuter avec ma mère, répondit-il simplement.

— Eh bien vas-y ! dis-je d'un ton hargneux.

Tandis qu'il s'éloigne, j'ai l'impression que mon estomac a été réduit en cendres. Mes paumes sont douloureuses d'y avoir enfoncé mes ongles. Je ne connais pas cet homme, me dis-je. Il ne ressemble à personne que j'aie déjà vu. Ma rage envers lui bout dans mes veines. Je ne le lui pardonnerai jamais. Je m'imagine en train de mettre notre tente en pièces, de fracasser notre lyre, pour me donner ensuite un coup de poignard dans le ventre et me vider de mon sang. Je veux le voir brisé de chagrin et de regret. Faire voler en éclats le masque de pierre froid qu'il a glissé sur le visage du garçon que je connaissais. Il a donné Briséis à Agamemnon en sachant pertinemment quel sort ce dernier lui réserve.

Et dire qu'il s'imagine que je vais l'attendre là, impuissant et obéissant ! Je n'ai rien à proposer à Agamemnon en échange de la sécurité de Briséis. Je ne peux ni le soudoyer, ni le supplier. Il a attendu trop longtemps ce triomphe pour la relâcher. Il m'évoque un loup qui garde son os. Au Pélion, ils s'attaquaient aux hommes s'il*s* avaient trop faim. « Si l'un d'entre eux vous pourchasse, nous disait Chiron, il faut lui donner quelque chose qu'il désire plus encore que vous. »

Il n'y a qu'une chose qu'Agamemnon convoite plus encore que Briséis. J'arrache le couteau pendu à ma ceinture. Je n'ai jamais aimé le sang, mais tant pis.

Faute de m'avoir repéré assez tôt, les gardes sont trop surpris pour lever leurs armes. Bien que l'un d'eux ait la présence d'esprit de me prendre au collet, je lui enfonce mes ongles dans le bras, et il me lâche. Ils me regardent stupidement avec une expression choquée. Ne suis-je donc pas seulement l'animal de compagnie d'Achille ? Si j'étais un guerrier, ils sortiraient leurs armes, seulement ce n'est pas le cas. Le temps qu'ils comprennent qu'ils devraient m'empêcher de passer, je suis déjà à l'intérieur de la tente.

Je vois tout de suite Briséis recroquevillée dans un coin, les mains attachées. Dos à l'entrée, Agamemnon lui parle.

Il pivote en grimaçant de déplaisir d'être interrompu, et prend une expression de triomphe roublard quand il découvre ma présence. Sans doute croit-il que je suis venu le supplier, et qu'Achille m'a envoyé en ambassadeur pour demander grâce. Ou encore que je vais entrer dans une rage impuissante pour le divertir.

Au moment où je lève le couteau, il écarquille les yeux. Sa main court jusqu'au sien, pendu à sa ceinture, et il s'apprête à appeler ses gardes. Il n'a pas le temps d'ouvrir la bouche. Je me taillade le poignet gauche d'un grand coup. La lame écorche la peau sans s'enfoncer assez profond. Je recommence, atteignant cette fois-ci la veine. Le sang jaillit dans l'espace confiné. J'entends

Briséis pousser un petit cri horrifié. Le visage d'Agamemnon est constellé de gouttes rouges.

— Je jure que la nouvelle que j'apporte est vraie, dis-je. Je le jure sur mon sang.

Agamemnon est pris au dépourvu. Le fait que j'aie invoqué un tel serment fausse la donne : il a toujours été superstitieux.

— Très bien, répond-il brièvement en essayant de rester digne. Annonce ta nouvelle !

Le sang coule le long de mon poignet, mais je n'esquisse pas le moindre geste pour l'éponger.

— Tu te trouves dans le plus grand des dangers.

— Tu me menaces ? Est-ce pour cette raison qu'il t'a envoyé ? me demande-t-il avec un sourire méprisant.

— Non. Il ne m'envoie pas du tout.

Ses paupières se plissent, et son esprit fonctionne à toute allure pour assembler les différentes parties de l'énigme.

— Tu es forcément venu avec sa bénédiction.

— Non.

Cette fois, il m'écoute pour de bon.

— Il sait quel traitement tu as l'intention d'infliger à la fille.

Du coin de l'œil, je vois Briséis suivre notre conversation, mais je n'ose pas la regarder en face. Mon poignet me lance, et je sens le sang chaud remplir ma main sporadiquement. Lâchant le couteau, j'appuie mon pouce sur la veine pour ralentir le flot continu qui assèche mon cœur.

— Et après ?

— Tu ne te demandes pas pourquoi il ne t'a pas empêché de la prendre ? dis-je dédaigneusement. Il aurait pu tuer tes hommes, et toute ton armée. Tu ne crois pas qu'il aurait aussi pu te retenir ?

Agamemnon est devenu tout rouge, mais je ne lui laisse pas le temps de riposter.

— Il t'a permis de l'emmener. Il sait que tu ne résisteras pas à la tentation de la mettre dans ton lit, et c'est ce qui provoquera ta chute. Elle est à lui, il l'a dûment gagnée au combat. Si tu la violes, les hommes se retourneront contre toi. Les dieux aussi.

Je m'exprime lentement, délibérément, et mes mots font mouche comme des flèches atteignant chacune leur cible. Même s'il était trop aveuglé par la fierté et le désir pour le comprendre jusqu'à maintenant, ce que j'affirme est vrai. Bien qu'elle soit aux mains d'Agamemnon, Briséis reste la prise de guerre d'Achille. S'il la viole, c'est à Achille lui-même qu'il s'attaque, en insultant son honneur de la pire manière. Achille pourrait le tuer pour cette raison, et même Ménélas trouverait qu'il a agi justement.

— Tu es arrivé aux limites de ton pouvoir en t'emparant d'elle. Les hommes t'ont laissé faire parce qu'Achille était trop fier. Par contre, ils ne t'autoriseront pas à aller plus loin.

Certes, nous obéissons à nos rois, mais dans les limites du raisonnable. Si les récompenses d'Aristos Achaion ne sont pas en sécurité, les nôtres non plus. Un roi coupable de tels méfaits ne pourrait pas régner très longtemps.

Agamemnon n'avait pas envisagé la situation sous cet angle. Il en prend conscience par vagues, presque noyé par la panique.

— Mes conseillers ne m'ont rien dit de tout ça, proteste-t-il avec affolement.

— Peut-être ne connaissent-ils pas tes intentions. Ou peut-être cela leur est-il utile.

Je le laisse réfléchir un peu avant de reprendre.

— Qui gouvernera si tu tombes ?

Il connaît la réponse. Ulysse et Diomède, ensemble, avec Ménélas dans le rôle du dirigeant symbolique. Il commence enfin à réaliser à quel point le cadeau que je lui apporte est de taille. Si c'était un imbécile, il n'occuperait pas une position aussi élevée.

— En m'avertissant, tu le trahis.

C’est vrai. Achille a donné à Agamemnon une occasion de se saborder, et je brouille les cartes.

Lorsque je lui réponds, mes mots sont lourds et amers dans ma bouche.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il a tort.

Ma gorge est à vif et meurtrie comme si j’avais avalé du sable et du sel.

Agamemnon m’examine. Je suis réputé pour mon honnêteté, ma gentillesse. Il n’a aucune raison de ne pas me croire. Il sourit.

— Tu as bien agi. Tu t’es montré loyal envers ton vrai maître, déclare-t-il avant de s’interrompre pour savourer cet instant et le conserver dans sa mémoire. Achille est-il au courant ?

— Pas encore.

— Ah !

Il ferme à moitié les yeux, imaginant la scène. Je le vois prendre la pleine mesure de son triomphe. C’est un connaisseur en matière de douleur. Rien ne pourrait causer plus de peine à Achille que d’être trahi par l’homme le plus cher à son cœur au profit de son pire ennemi.

— S’il vient s’agenouiller pour me demander pardon, je jure que je la relâcherai. C’est juste sa fierté qui l’empêche de se comporter honorablement. Pas moi. Dis-le-lui.

Sans répondre, je me lève pour m’approcher de Briséis et couper ses liens. Ses paupières débordent de larmes : elle sait ce que cette démarche m’a coûté.

— Ton poignet, murmure-t-elle.

Je suis incapable de parler. Le triomphe et le désespoir se mêlent confusément dans ma tête. Le sable du sol de la tente est rouge de mon sang.

— Traite-la bien !

Sachant Briséis désormais en sécurité, je quitte la tente. Agamemnon boit du petit-lait, enchanté du présent que je viens de lui offrir. Je déchire une bande de ma tunique pour panser ma blessure. Je me sens étourdi, sans savoir

si c'est à cause du sang que j'ai perdu ou de ma trahison. Lentement, j'entame la longue marche sur la plage pour regagner notre camp.

À mon retour, Achille est debout à l'extérieur de la tente. Sa tunique est mouillée là où il s'est mis à genoux dans la mer. Son visage est muré sur lui-même, mais sa mine de papier mâché trahit sa lassitude. La mienne aussi.

— Où étais-tu passé ?

— Au camp principal, dis-je évasivement afin de retarder le moment de rentrer dans les détails. Comment va ta mère ?

— Bien. Tu saignes.

Le bandage trempé dégouline.

— Je sais.

— Fais-moi voir ça.

Je le suis dans la tente avec obéissance. Il prend mon bras, dénoue le tissu, apporte de l'eau pour rincer la plaie, qu'il recouvre d'achillée écrasée et de miel.

— Un couteau ? demande-t-il.

— Oui.

Nous savons tous les deux que l'orage arrive, tout en retardant sa venue autant que possible. Il enveloppe ma blessure de bandages serrés, puis m'apporte du vin coupé d'eau, et à manger. À son expression, je devine que j'ai l'air pâle et malade.

— Tu vas me raconter qui t'a blessé ?

Je m'imagine en train de dire : « toi », mais ce ne serait rien de plus qu'un enfantillage.

— Je me suis fait ça tout seul.

— Pourquoi ?

— Pour prêter serment.

Il est inutile d'attendre davantage. Plantant mon regard dans le sien, je continue :

— Je suis allé voir Agamemnon, et je lui ai expliqué ton plan.

— Mon plan ?

Sa voix est atone, presque détachée.

— De le laisser violer Briséis pour mieux pouvoir te venger de lui.

Prononcer cette phrase tout haut est plus choquant que prévu.

Il se lève en se tournant à moitié pour que je ne voie pas sa réaction. Je lis ses épaules à la place, leur crispation, la tension de son cou.

— Et tu l'as prévenu ?

— Oui.

— Tu sais que s'il l'avait violée, j'aurais pu le tuer, reprend-il de la même voix atone. Ou l'envoyer en exil. Le forcer à quitter son trône. Les hommes m'auraient honoré comme un dieu.

— Je sais.

Un silence dangereux s'installe. J'attends toujours qu'il revienne face à moi. Pour crier, ou me frapper. Et il finit enfin par se retourner.

— La sécurité de Briséis en échange de mon honneur ? Tu es content de ton marché ?

— Il n'y a rien d'honorable à trahir ses amis.

— C'est étrange, dit-il, que tu sois contre la trahison.

Cette phrase contient plus de tristesse que je ne suis capable de supporter, mais je me force à penser à Briséis.

— C'était la seule solution.

— Tu l'as choisie elle, plutôt que moi.

— Plutôt que ta fierté.

Le mot que j'utilise est *hubris.* Le terme par lequel nous désignons l'arrogance démesurée des mortels, plus profonde qu'un abîme, une violence, une rage monstrueuses, aussi terribles que nos dieux.

Il serre les poings. Les coups vont peut-être venir, après tout.

— Ma réputation, c'est ma vie, dit-il d'un ton haché. C'est tout ce que j'ai. Je ne vivrai pas beaucoup plus longtemps. Tout ce que je peux espérer, c'est qu'on se souvienne de moi, poursuit-il avant d'avaler péniblement sa salive.

Tu le sais. Et tu es prêt à laisser Agamemnon la détruire ? À l'aider à me l'enlever ?

— Non. Mais j'aimerais que le souvenir qu'on garde de toi soit digne de l'homme que tu es. Que tu sois toi-même, et non un quelconque tyran devenu célèbre pour sa cruauté. Il y a d'autres manières d'obliger Agamemnon à payer. Nous y arriverons. Je t'aiderai, je te le jure. Mais pas comme ça. Ce que tu as fait aujourd'hui, aucune gloire n'en vaut la peine.

Il se détourne à nouveau et reste silencieux. Je contemple son dos muet, mémorisant chaque pli de sa tunique, chaque grain de sel et de sable collé à sa peau.

Quand il se décide enfin à parler, sa voix est lasse et vaincue. Lui non plus ne sait pas rester fâché contre moi. Nous sommes pareils à du bois mouillé qui n'arrive pas à s'embraser.

— Alors, c'est fini ? Elle est hors de danger ? Sûrement, sinon tu ne serais pas revenu.

— Oui, elle ne risque plus rien.

Il pousse un soupir fatigué.

— Tu es meilleur que moi.

Un début d'espoir. Si nous nous sommes tous deux infligé des blessures, elles ne sont pas mortelles. Il n'arrivera rien à Briséis, Achille se souviendra de qui il est vraiment, et mon poignet cicatrisera. Un nouvel instant succédera à celui-ci, puis encore un autre.

— Non, lui réponds-je en me levant pour aller vers lui poser ma main sur la chaleur de sa peau. C'est faux. Aujourd'hui, tu n'étais pas toi-même. Mais tu es revenu, maintenant.

Ses épaules se lèvent et s'abaissent tandis qu'il expire longuement.

— Ne dis pas ça avant d'avoir entendu le reste.

CHAPITRE 27

Il y a trois petites pierres sur le sol de notre tente. Ont-elles été amenées là par nos pieds ou sont-elles arrivées toutes seules ? Je les ramasse. Au moins, elles sont tangibles.

La lassitude d'Achille s'évanouit à mesure qu'il parle.

— Je ne combattrai plus pour lui. Il essaie de me voler la gloire qui me revient à la moindre occasion. De me jeter dans l'ombre et le doute. Il ne supporte pas qu'un autre que lui reçoive les honneurs. Mais il apprendra. Je vais lui montrer ce que vaut son armée san*s Aristos Achaion.*

Je ne dis rien, mais je sens que sa colère enfle. C'est comme si je voyais un orage arriver sans pouvoir m'abriter.

— Si je ne suis pas là pour les défendre, les Grecs tomberont. Il sera forcé de me supplier, ou il mourra.

Je me souviens de son visage avant qu'il parte voir sa mère. Sauvage, fiévreux, dur comme le granit. Je l'imagine s'agenouillant devant elle, pleurant de rage, martelant les rochers marins pointus avec ses poings. Ils l'ont insulté, se plaint-il. Ils l'ont déshonoré. Ils ont ruiné sa réputation d'immortel.

Elle l'écoute en caressant d'un air absent sa longue gorge blanche avec ses doigts. Elle a une idée, une idée de déesse, pleine de vengeance et de courroux. Dès qu'elle la lui expose, il cesse de pleurer.

— Crois-tu qu'il le fera vraiment ? lui demande-t-il, étonné.

« Il », c'est Zeus, le roi des dieux, à la tête couronnée de nuages et aux mains capables de tenir la foudre.

— Oui, répondit Thétis. Il m'est redevable.

Zeus, le grand ordonnateur, mettra de côté sa balance. Il fera en sorte que les Grecs perdent sans cesse, jusqu'à ce qu'ils soient dos à la mer, et qu'ils se

prennent les pieds dans les ancres et les cordes de leurs navires alors que mâts et proues se fracassent derrière eux. À ce moment-là, ils sauront qui aller supplier.

Thétis se penche en avant pour embrasser son fils, posant une étoile de mer rouge vif sur le haut de sa joue. Et puis elle se retourne et disparaît, engloutie par l'eau comme un morceau de roche sombrant jusqu'au fond.

Je lâche les pierres, qui dégringolent sur le sol où elles atterrissent, au hasard ou non, prophétiques ou simples accidents. Si Chiron était avec nous, il pourrait déchiffrer leur signification, nous lire notre avenir, mais il n'est pas là.

— Et s'il refuse de te supplier ?

— Il mourra. Ils mourront tous. Je ne combattrai pas tant qu'il n'aura pas cédé.

Préparé à entendre mes reproches, il lève le menton dans une attitude bravache.

Je suis épuisé. Mon bras me lance là où je l'ai tailladé, et ma peau est couverte d'une pellicule de sueur malsaine. Je ne réponds pas.

— Tu as entendu ce que j'ai dit ?

— J'ai entendu. Les Grecs vont mourir.

Chiron nous avait appris un jour que les nations étaient la plus stupide et la plus mortelle des inventions. « Aucun homme ne vaut plus qu'un autre, d'où qu'il vienne », avait-il expliqué. « Et si c'est ton ami ? », lui avait demandé Achille en faisant les pieds au mur dans la grotte rose. « Ou ton frère ? Faut-il tout de même le traiter en étranger ? »

« Les philosophes se disputent au sujet de cette question », avait repris Chiron. « Peut-être vaut-il plus pour toi. Mais cet étranger est aussi l'ami ou le frère de quelqu'un. Quelle vie doit primer ? » Nous étions restés silencieux. Nous avions quatorze ans, et ces problèmes nous dépassaient. À vingt-huit, ils nous dépassent toujours.

Comme dit le poète, Achille est la moitié de mon âme. Il sera mort bientôt, et son honneur est tout ce qui restera de lui. C'est son enfant, son précieux moi. Dois-je le lui reprocher ? J'ai sauvé Briséis. Je ne peux pas sauver tout le monde.

À présent, je sais ce que je répondrais à Chiron. Je lui dirais qu'il n'y a pas de réponse. Qui que tu choisisses, tu as tort.

Plus tard dans la soirée, je repars au camp d'Agamemnon. En chemin, je sens les regards curieux et apitoyés des soldats. Ils jettent un coup d'œil derrière moi, pour voir si Achille suit. Mais non.

Quand je lui ai annoncé où j'allais, il a paru sombrer de plus belle dans les ténèbres. « Dis-lui que je suis désolé », a-t-il lancé, les yeux baissés. Je n'ai pas répondu. Est-il désolé parce qu'il sait que sa vengeance sera meilleure maintenant ? Une vengeance qui ne frappera pas seulement Agamemnon, mais toute son armée d'ingrats ? Je ne m'autorise pas à m'attarder sur cette pensée. Il est désolé. C'est suffisant.

— Entrez, dit-elle d'une voix étrange.

Elle porte une robe filetée d'or, un collier en lapis-lazuli, et ses poignets sont ornés de bracelets en argent gravé. Lorsqu'elle se lève, elle tinte comme si elle portait une armure.

Je vois bien qu'elle est embarrassée, mais nous n'avons pas le temps de parler car la silhouette massive d'Agamemnon se profile déjà dans l'étroite ouverture de la tente.

— Tu vois à quel point je prends bien soin d'elle ? Tout le camp saura l'estime que je porte à Achille. Il faut juste qu'il s'excuse, et je le couvrirai des honneurs qu'il mérite. C'est vraiment dommage que quelqu'un de si jeune soit aussi fier.

Son autosatisfaction m'exaspère. Mais à quoi m'attendais-je donc ? C'est mon œuvre. La sécurité de Briséis en échange de son honneur.

— Voilà qui est très méritant de ta part, Ô Grand Roi, réponds-je.

— Parles-en à Achille, continue Agamemnon. Dis-lui à quel point je la traite bien. Tu peux venir la voir n'importe quand.

Il me gratifie d'un sourire déplaisant, puis se redresse en nous observant, clairement décidé à rester.

Je m'adresse alors à Briséis en utilisant les quelques mots de sa langue que j'ai appris.

— Tu vas bien, c'est sûr ?

— Oui, réplique-t-elle avec son accent anatolien chantant. Combien de temps vais-je encore devoir rester ?

— Je ne sais pas.

Et c'est vrai. Quelle dose de chaleur un morceau de fer doit-il recevoir avant de plier ? Je me penche en avant pour l'embrasser doucement sur la joue.

— Je reviendrai bientôt, conclus-je en grec, et elle acquiesce.

Agamemnon me suit du regard. « Que t'a-t-il raconté ? », l'entends-je dire à Briséis, qui répond : « Il a admiré ma tenue. »

Le lendemain matin, tous les autres rois s'éloignent au pas de charge pour combattre les Troyens avec leurs armées, mais celle de Phtie ne les suit pas. Achille et moi nous attardons devant notre petit-déjeuner. Pourquoi pas ? Aucune occupation ne nous appelle. Selon nos envies, nous pouvons nager, jouer aux dames, ou passer la journée à faire la course. Nous n'avons pas disposé d'un tel luxe de loisirs depuis le Pélion.

Cependant, cette inaction forcée n'a rien de plaisant. C'est plutôt comme retenir sa respiration, ou observer un aigle prêt à fondre sur sa proie. Les épaules voûtées, je ne peux pas m'empêcher de parcourir la plage vide des yeux. Nous attendons de voir ce que les dieux vont décider.

Et nous n'aurons pas besoin d'attendre bien longtemps.

CHAPITRE 28

Ce soir-là, Phénix remonte la grève en boitillant pour nous rapporter la nouvelle d'un duel. Pendant que les armées se rassemblaient, ce matin, Pâris s'est pavané le long des lignes troyennes avec son armure dorée qui brillait au soleil. Il a proposé un défi : un combat singulier, dont le vainqueur remporterait Hélène. Les Grecs ont poussé des hurlements approbateurs. Lequel d'entre eux ne voulait-il pas rentrer chez lui ce jour-là ? Parier Hélène sur un seul combat, et régler la question une fois pour toutes ? De plus, Pâris semblait constituer une cible facile, radieux, léger et étroit de hanches comme une pucelle. Phénix nous apprend que c'est Ménélas qui s'est finalement avancé, rugissant de joie à l'idée de récupérer en une fois son honneur et sa merveilleuse épouse.

Le duel débute à la lance, pour passer rapidement à un affrontement à l'épée. Si Pâris est plus rapide que ne l'a anticipé Ménélas, et doté d'un bon jeu de jambes, ce n'est pas un véritable guerrier. Le prince troyen finit par faire un faux pas, et Ménélas le saisit par la longue aigrette de crin de cheval de son casque pour l'obliger à trébucher. Impuissant, Pâris bat des pieds tandis que ses doigts tâtonnent fébrilement pour arracher la lanière attachée à son menton. Et puis soudain, le casque reste dans les mains de Ménélas, et Pâris n'est plus là. À l'endroit où le Troyen était étalé par terre, il n'y a que le sol poussiéreux. Les Grecs plissent les yeux en murmurant : « Où est – il ? » Ménélas, qui plisse les yeux lui aussi, ne voit pas la flèche envoyée par un arc en corne de bouquetin depuis les lignes troyennes, qui vole vers lui et perce son armure de cuir pour aller se loger dans son estomac.

Le sang coule le long de ses jambes, formant une mare à ses pieds. Il s'agit d'une blessure superficielle, mais les Grecs ne le savent pas encore. Enragés

de cette trahison, ils se précipitent vers les rangs troyens en hurlant. Une mêlée sanglante commence.

— Mais qu'est-il arrivé à Pâris ? dis-je.

Phénix secoue la tête.

— Je l'ignore.

Les deux camps ont combattu tout l'après-midi jusqu'à ce qu'un autre coup de trompette retentisse. C'était Hector, proposant une seconde trêve et un second duel pour racheter la déshonorante disparition de Pâris et le tir de la flèche. Il s'est présenté à la place de son frère, pour affronter n'importe lequel des Grecs qui oserait relever le défi. Selon Phénix, Ménélas aurait été prêt à se porter volontaire encore une fois si Agamemnon ne l'en avait pas empêché, refusant de voir son frère mourir de la main du plus fort des Troyens. Les Grecs décident alors de tirer au sort celui qui se mesurera à Hector. J'imagine leur tension, le silence qui devait régner avant qu'on ne secoue le casque pour effectuer le tirage. C'est Ulysse qui se penche pour vérifier le résultat : Ajax. Tout le monde est soulagé, car il est le seul à avoir une chance de triompher du prince troyen. Le seul de ceux qui sont présents sur le champ de bataille ce jour-là, en tout cas.

Ajax et Hector s'affrontent donc à coups de pierres et de lances qui fendent leur bouclier jusqu'à ce que la nuit tombe et que le héraut déclare le combat terminé. L'ensemble est étrangement civilisé : les deux armées se séparent en paix une fois qu'Hector et Ajax se sont serré la main comme des égaux. Cependant, les soldats murmurent que l'issue du duel aurait été différente si Achille avait été là.

Déchargé de ces nouvelles, Phénix se remet sur pied avec lassitude pour regagner péniblement sa tente au bras d'Automédon. Achille se tourne vers moi. Il respire vite, le lobe de ses oreilles est rosi d'excitation. Prenant ma main dans la sienne, il se félicite des événements de la journée, heureux que son nom ait été sur toutes les lèvres et du pouvoir que lui confère son absence, aussi remarquable à ses yeux qu'un cyclope déambulant lourdement au milieu

d'une armée. L'agitation ambiante l'a embrasé comme une flamme qui prend dans l'herbe sèche. Pour la première fois, il rêve de tuer : un coup glorieux de son inévitable lance, plantée dans le cœur d'Hector. J'ai la chair de poule de l'entendre parler ainsi.

— Tu ne vois pas ? s'exclame-t-il. C'est le début !

Néanmoins, je n'arrive pas à me débarrasser du sentiment qu'au-dessous de la surface, quelque chose est en train de se craqueler.

Le lendemain matin, à l'aube, une trompette retentit. Aussitôt levés, nous grimpons sur la colline pour découvrir une armée de cavaliers qui rejoint Troie depuis l'est. Leurs montures imposantes avancent à une vitesse surnaturelle en tirant des chars à roues légères derrière eux. Un homme immense est à leur tête, plus grand encore qu'Ajax. Ses longs cheveux noirs et huilés ondulent dans son dos à la manière de ceux des Spartiates. Il porte un étendard en forme de tête de cheval.

Phénix nous éclaire quant aux nouveaux arrivants.

— Ce sont les Lyciens, des Anatoliens alliés de longue date des Troyens. On s'est beaucoup interrogé sur les raisons pour lesquelles ils n'étaient pas encore venus se joindre à eux. Toujours est-il que maintenant, ils sont ici, comme si Zeus lui-même les avait convoqués.

— Qui est-ce ? demande Achille en désignant leur chef.

— Sarpédon. Un des fils de Zeus.

Le soleil se reflète sur les épaules de l'homme, luisantes de sueur après sa chevauchée. Sa peau a la couleur de l'or foncé.

Les portes s'ouvrent, et les Troyens affluent dehors à la rencontre de leurs alliés. Hector et Sarpédon se serrent la main avant de conduire leurs troupes sur le champ de bataille. Les armes des Lyciens sont étranges : des javelots dentelés et des objets qui ressemblent à des hameçons de pêche géants, probablement destinés à déchirer la chair de leurs ennemis.

Durant toute la journée, nous entendons leurs cris de guerre et les sabots des chevaux de leurs cavaliers qui martèlent le sol. Un flot ininterrompu de

Grecs blessés prend le chemin de la tente de Machaon.

Seul membre de notre camp à ne pas être en disgrâce, Phénix se rend au conseil du soir. À son retour, il lance un regard acéré à Achille.

— Idoménée est blessé, et les Lyciens ont percé le flanc gauche de notre armée. Sarpédon et Hector vont les prendre en tenailles et les écraser.

Sans percevoir la note désapprobatrice dans la voix du vieil homme, Achille me lance triomphalement :

— Tu entends ça ?

— Oui.

Une journée passe, puis une autre. Les rumeurs affluent, pareilles à des mouches : certaines racontent que l'armée troyenne avance avec témérité et qu'elle est impossible à arrêter en l'absence d'Achille ; d'autres que nos rois se disputent durant les conseils, rivalisant de propositions désespérées : raids de nuit, espions, embuscades… D'autres encore disent qu'Hector combat avec flamme, brûlant les rangs grecs comme un feu de broussaille, et que chaque jour, on compte davantage de morts que la veille. Certaines parlent enfin de messagers paniqués déplorant des troupes qui battent en retraite et des rois blessés.

Achille se délecte de chacun de ces ragots.

— Ce ne sera plus très long, assure-t-il.

Les bûchers funéraires brûlent toute la nuit, leur fumée huileuse dessine des traînées sur la lune. J'essaie de ne pas penser que je connais chacun de ces hommes. Ou du moins que je les connaissais.

Achille joue de la lyre quand ils arrivent. Ils sont trois : Phénix, qui ouvre la marche, suivi d'Ulysse et d'Ajax.

Je suis assis à côté d'Achille. Un peu plus loin, Automédon découpe la viande pour le dîner. La tête inclinée, Achille chante d'une voix claire et douce. Je me redresse, et ma main quitte son pied, sur lequel elle reposait.

Le trio approche, puis va se poster de l'autre côté du feu en attendant la fin de la chanson. Achille finit par poser son instrument et se lever.

— Bienvenue ! Vous restez pour dîner, j'espère ? demande-t-il en leur serrant chaleureusement la main, tout sourire malgré leur raideur.

Je sais pourquoi ils sont venus.

— Il faut que je m'occupe du repas, dis-je à voix basse.

En m'éloignant, je sens les yeux d'Ulysse rivés sur mon dos.

Les morceaux d'agneau dégoulinent en brûlant sur le brasero. À travers la fumée, j'observe le petit groupe d'hommes amicalement assis autour du feu. Je n'entends pas ce qu'ils disent, mais Achille sourit toujours, ignorant à dessein leur mine sombre. Ensuite, il m'appelle, et je ne peux plus reculer. Après avoir consciencieusement apporté les assiettes, je prends place à côté de lui. Il entretient la conversation à bâtons rompus, parle batailles et casques. En hôte dévoué, il sert aussi le dîner, remplit à nouveau toutes les assiettes, et même une troisième fois celle d'Ajax. Nos invités mangent en l'écoutant. Le repas terminé, ils s'essuient la bouche, écartent leur couvert. Tout le monde semble savoir que le moment est venu. Et bien sûr, c'est Ulysse qui commence.

Il énumère d'abord des biens matériels, égrenant avec désinvolture les mots à nos oreilles, un par un. Une liste, en fait. Douze chevaux rapides et sept trépieds de bronze, sept jolies filles, dix barres d'or, vingt chaudrons, et plus encore… Des bols, des gobelets, une armure, et pour couronner le tout, l'apothéose : le retour de Briséis. Il sourit, les mains écartées avec un haussement d'épaules candide que je reconnais pour l'avoir vu à Scyros, à Aulis, et maintenant ici, à Troie.

Il enchaîne avec une seconde liste, presque aussi longue que la première : l'interminable litanie des noms des Grecs morts. Achille serre de plus en plus les mâchoires au fur et à mesure qu'Ulysse avance une tablette après l'autre, bourrée de signes jusqu'à la marge. Ajax, lui, contemple ses mains couvertes de croûtes dues aux échardes de lance et de boucliers.

Pour finir, Ulysse nous annonce une nouvelle que nous ne connaissons pas encore : les Troyens sont à moins de trois cents mètres de notre mur

d'enceinte. Ils campent sur une plaine conquise depuis peu que nous n'avons pas pu reprendre avant le crépuscule. Voulons-nous en avoir la preuve ? Les feux de leurs guetteurs sont probablement visibles depuis la colline derrière notre camp. Ils attaqueront à l'aube.

Achille est long à répondre. « Non ! », s'indigne-t-il enfin en repoussant en même temps les trésors amenés par les rois et la culpabilité dont ils tentent de l'accabler. Son honneur n'est pas une bagatelle que l'on peut lui rendre en envoyant quelques hommes en ambassade autour d'un feu de camp. On le lui a pris devant toute l'armée, et les soldats en ont été témoins jusqu'au dernier.

Le roi d'Ithaque tisonne le feu qui les sépare.

— Aucun mal ne lui a été fait, tu sais, précise-t-il. À Briséis. Dieu sait où Agamemnon a trouvé la force de se contenir, mais elle est bien traitée, et il ne lui est rien arrivé. Elle et ton honneur n'attendent qu'une chose : que tu viennes les reprendre.

— À t'entendre, on dirait que j'ai abandonné mon honneur, objecte Achille d'une voix acide comme du vin rouge. Est-ce ce que tu essaies de me faire croire ? Es-tu l'araignée d'Agamemnon, qui espère attraper des mouches avec cette histoire ?

— Très poétique ! ironise Ulysse. Mais ce qui va se passer demain n'a rien à voir avec le chant d'un barde. Demain, les Troyens vont enfoncer le mur et brûler nos navires. Vas-tu rester les bras croisés ?

— Cela dépend d'Agamemnon. Qu'il corrige le tort qu'il m'a causé, et je pourchasserai les Troyens jusqu'en Perse, si tu veux.

— Rappelle-moi pourquoi Hector n'est pas mort ? reprend Ulysse, avant de lever une main pour atténuer ses propos. Je ne cherche pas la réponse à cette question, je me contente simplement de répéter ce que tout le monde aimerait savoir. Tu aurais pu le tuer mille fois durant ces dix dernières années. Et pourtant, tu t'en es abstenu. À force, on finit par se demander pour quelle raison.

Le ton de sa voix nous apprend toutefois qu'il ne se demande rien du tout, et qu'il connaît l'existence de la prophétie. Heureusement, il est juste accompagné d'Ajax, qui ne comprendra pas l'allusion.

— Tu as gagné dix ans de vie, et j'en suis content pour toi. Mais le reste d'entre nous… poursuit-il en tordant la bouche… Le reste d'entre nous est forcé d'attendre ton bon plaisir. C'est toi qui nous retiens ici, Achille. On t'a proposé un choix, et tu as choisi. Tu dois t'y conformer.

En dépit de nos regards hostiles, il ne s'arrête pas là.

— Tu as eu une certaine chance d'arriver à barrer le passage au destin dix ans de suite. Mais tu ne peux pas continuer éternellement. Les dieux ne t'y autoriseront pas.

Il marque une pause pour s'assurer que nous entendons bien chacune de ses paroles, puis reprend :

— Le fil de ton destin suivra son cours, que tu le veuilles ou non. Je parle en tant qu'ami : il vaut mieux t'arranger pour que tout se passe selon ta propre volonté, à ton rythme, plutôt qu'au leur.

— C'est ce que je fais.

— Très bien, conclut Ulysse. Je t'ai dit ce que j'étais venu te dire.

Achille se lève.

— Alors, il est temps que tu partes.

— Pas encore ! intervient Phénix. J'ai quelque chose à ajouter.

Coincé entre sa fierté et son respect pour le vieil homme, Achille se rassied lentement, et Phénix commence.

— Quand tu étais enfant, Achille, ton père t'a confié à moi pour que je t'élève. Ta mère était partie depuis longtemps, et j'étais la seule nourrice que tu aies jamais connue. Je t'ai coupé ta viande, je t'ai tout appris moi-même. Maintenant que tu es un homme, je m'efforce encore de veiller sur toi et sur ta sécurité, et j'essaie de te garder des lances, des épées, et de la folie.

Mon regard dérive vers Achille, qui me semble tendu et méfiant. Je comprends ce qu'il craint : être attendri par la douceur de ce vieillard et

accepter de céder du terrain. Pire encore, il a peur d'être pris d'un doute à l'idée que si Phénix est d'accord avec les autres, il a peut-être tort.

Le vieil homme lève une main comme pour arrêter le cours de ces pensées.

— Quoi que tu fasses, je te soutiendrai. Mais avant de prendre ta décision, il y a une histoire que tu dois entendre.

Il ne laisse pas à Achille le loisir de protester.

— À l'époque du père de ton père, il y avait un jeune héros du nom de Méléagre, dont la ville de Calydon était assiégée par un peuple appelé les Curètes.

Il me semble que je connais cette histoire. J'ai entendu Pélée la raconter, il y a des années, un soir où Achille me souriait dans l'ombre. À cette époque, il n'avait pas encore de sang sur les mains, ni de condamnation à mort qui planait au-dessus de sa tête. C'était dans une autre vie.

— Au début, les Curètes perdaient, usés par l'habileté de Méléagre au combat, continue Phénix. Et puis un jour, à la suite *d'une insulte,* d'un affront à son honneur infligé par son propre peuple, Méléagre refusa de se battre plus longtemps pour sa cité. En dépit des cadeaux et des excuses de ses compatriotes, il refusa de les écouter et se retira dans ses appartements pour dormir avec sa femme Cléopâtre et se faire consoler.

Lorsqu'il prononce ce nom, les yeux de Phénix se posent brièvement sur moi.

— En fin de compte, quand elle vit que sa cité était sur le point de tomber et que ses amis mouraient, Cléopâtre, qui n'y tenait plus, alla supplier son époux de reprendre les armes. Comme il l'aimait par-dessus tout, il accepta et remporta une belle victoire pour les siens. Mais bien qu'il les ait sauvés, il s'était décidé trop tard. Trop de vies avaient été perdues à cause de sa fierté. Les habitants de Calydon ne lui offrirent ni gratitude, ni cadeaux. Juste leur haine de ne pas les avoir épargnés plus tôt.

Dans le silence qui suit son long récit, j'entends Phénix respirer péniblement d'avoir tant parlé. Je n'ose pas dire quoi que ce soit, ni bouger.

J'ai trop peur que quelqu'un ne devine les pensées qui doivent forcément se lire sur mon visage. Ce n'est pas l'honneur qui a convaincu Méléagre de se battre, ni ses amis, ni la victoire, ni la vengeance, ni même sa propre vie. C'est Cléopâtre, à genoux devant lui, les joues striées de larmes. Toute l'habileté de Phénix est là : Cléopâtre, Patrocle. Les mêmes syllabes que mon nom, à l'envers.

Si Achille l'a remarqué, il ne le montre pas. Par égard pour son ancien précepteur, il répond d'une voix douce, mais refuse toujours de céder. Pas avant qu'Agamemnon m'ait rendu l'honneur qu'il m'a pris. Même dans l'obscurité, je vois qu'Ulysse n'est pas surpris. C'est presque comme si j'entendais ce qu'il va dire aux autres, les mains écartées en signe de regret : j'ai essayé. Si Achille avait accepté, tant mieux. Cependant, compte tenu des trésors et des excuses qui lui ont été proposés, son refus s'apparentera à de la folie, de la rage ou à une fierté démesurée. Les Grecs vont le haïr, exactement de la même façon que ses concitoyens ont haï Méléagre.

Ma poitrine se comprime de panique, et je suis submergé par le désir de m'agenouiller devant lui pour le supplier. Pourtant, j'y renonce. Car comme Phénix, j'ai déjà choisi mon camp, déjà décidé. Je ne peux plus mener le jeu, juste me laisser guider, vers les ténèbres et au-delà, par les mains d'Achille, seules à tenir la barre.

Ajax, qui n'a pas la sérénité d'Ulysse, nous fusille du regard, les traits creusés par la colère. Il lui en a beaucoup coûté de venir ici supplier l'avènement de sa propre destitution. Car si Achille ne combat pas, c'est lui qui devient *Aristos Achaion*.

Après leur départ, je me lève pour donner le bras à Phénix et le raccompagner. À la lenteur de sa démarche, je vois bien qu'il est fatigué. Le temps que je revienne dans la tente après l'avoir emmené reposer sa vieille carcasse sur sa paillasse avec un soupir, Achille est déjà endormi.

Je suis déçu. Sans doute avais-je espéré une conversation, nos deux corps réunis dans un lit, trouver le réconfort en me souvenant qu'il pouvait être

différent de celui que j'avais vu au dîner. Au lieu de le réveiller, je me glisse toutefois hors de la tente pour le laisser dormir.

Accroupi sur le sable meuble dans l'ombre d'une petite tente, j'appelle doucement :

— Briséis ?

Au bout de quelques secondes, j'entends :

— Patrocle ?

— Oui.

Elle relève le rabat de toile et m'attire rapidement à l'intérieur, le visage pincé d'angoisse.

— C'est trop dangereux pour toi de venir ici. Agamemnon est en rage. Il te tuera, m'explique-t-elle précipitamment à voix basse.

— Parce qu'Achille a refusé les propositions des émissaires ? réponds-je en murmurant.

Elle opine avant de moucher vivement la petite lampe.

— Agamemnon vient souvent me voir. Tu n'es pas en sécurité ici. Il faut que tu t'en ailles. Dans l'obscurité, je ne peux pas dire si son expression reflète l'angoisse, mais sa voix en est pleine.

— Ce ne sera pas long. J'ai à te parler.

— Alors cache-toi. Il arrive sans prévenir.

— Où ça ?

La tente est exiguë et nue, à part une paillasse, des oreillers, des édredons et quelques vêtements.

— Le lit.

Elle empile des coussins autour de moi, rajoute une multitude de couvertures, puis s'allonge à mes côtés en tirant le couvre-lit sur nous deux. Son odeur familière et chaude m'enveloppe. J'appuie ma bouche contre son oreille, et mes paroles sont à peine plus sonores que ma respiration.

— D'après Ulysse, demain, les Troyens vont enfoncer le mur et envahir le camp. Il faut qu'on trouve un endroit où te cacher. Parmi les Myrmidons, ou

dans la forêt.

Je sens sa joue bouger contre la mienne quand elle secoue la tête.

— Je ne peux pas. C'est le premier endroit où il regardera. Ça ne fera que causer davantage de problèmes. Tout ira bien si je reste ici.

— Mais s'ils prennent le camp ?

— J'essaierai de me rendre à Énée, le cousin d'Hector. Il est réputé pour sa piété, et son père a été berger près de mon village. Sinon, j'irai trouver Hector, ou n'importe quel autre fils de Priam.

Je fais non de la tête.

— C'est trop dangereux. Il ne faut pas que tu t'exposes.

— Je ne pense pas qu'ils me feront du mal. Après tout, je suis l'une des leurs.

Tout à coup, je me sens stupide. Pour elle, les Troyens sont des libérateurs, et non des envahisseurs.

— Bien sûr, dis-je très vite. Tu seras libre. Tu vas avoir envie de retrouver ton…

— Briséis !

L'ouverture de la tente s'écarte, révélant la silhouette d'Agamemnon.

— Oui ? dit Briséis, qui s'assied dans son lit en prenant soin de garder la couverture sur moi.

— Tu n'étais pas en train de parler ?

— Je priais, mon Seigneur.

— Allongée ?

À travers la laine grossièrement tissée, je discerne la lueur de la torche. La voix d'Agamemnon est forte, comme s'il était debout à côté de nous. Je me force à ne pas bouger. Elle sera punie si je suis découvert.

— Je prie ainsi que ma mère me l'a enseigné, mon Seigneur. Ce n'est pas bien ?

— Tu aurais dû apprendre à prier correctement ici. Le petit dieu ne t'a pas corrigée là-dessus ?

— Non, mon Seigneur.

— Je lui ai proposé de te reprendre, ce soir, mais il n'a pas voulu de toi, l'informe-t-il d'un affreux ton pervers. S'il s'obstine à refuser, je t'affecterai peut-être à mon usage personnel.

Mes poings se sont serrés. Par chance, Briséis se contente de répondre : « Oui, mon Seigneur. » J'entends le pan de tissu retomber, et la lumière disparaît. Ensuite, je me tiens coi, sans bouger ni respirer, jusqu'à ce qu'elle revienne.

— Tu ne peux pas rester là, dis-je.

— Tout va bien ! Il me menace, rien de plus. Il aime me voir inquiète.

Son ton placide m'horrifie. Comment puis-je la laisser dans cette situation, à la merci des regards lubriques d'Agamemnon dans cette tente, toute seule, avec ses bracelets gros comme des menottes ? Sauf qu'en restant, je la mets davantage en danger.

— Il faut que j'y aille.

Elle me touche le bras.

— Attends ! Les hommes, lance-t-elle d'un ton hésitant. Ils sont furieux contre Achille. Ils lui reprochent leurs pertes. Agamemnon leur envoie ses sbires pour attiser les ragots. Ils ont presque oublié la peste. Plus Achille refusera de combattre, plus ils le détesteront.

Voilà ma pire crainte : que l'histoire de Phénix devienne réalité.

— Il ne veut toujours pas reprendre les armes ?

— Pas tant qu'Agamemnon ne se sera pas excusé.

Elle se mord la lèvre.

— Les Troyens aussi. Il n'y a personne qu'ils craignent ou haïssent autant. Demain, s'ils le peuvent, ils le tueront, lui et tous ceux qui lui sont chers. Sois prudent.

— Il me protégera.

— Je sais. Tant qu'il vivra. Mais même Achille sera peut-être incapable de résister à Hector et Sarpédon en même temps, remarque-t-elle avant d'hésiter

encore. Si le camp tombe, je prétendrai que tu es mon mari. Ça t'aidera peut-être. Évidemment, tu ne dois pas révéler ce que tu étais pour lui. Ce serait une condamnation à mort, poursuit-elle en resserrant la pression de sa main sur mon bras. Promets-le-moi !

— Briséis, lui réponds-je. S'il meurt, je le suivrai de près.

Elle me pose une main sur la joue.

— Promets-moi au moins que quoi qu'il arrive, tu ne quitteras pas Troie sans moi. Je sais que tu ne peux pas… Je préférerais vivre avec toi comme une sœur que de rester ici.

— Tu ne me dois rien. Si tu voulais me suivre, je ne te quitterais pas. J'avais énormément de chagrin à l'idée que la guerre allait finir demain sans qu'on se revoie.

Elle répond en souriant d'une voix enrouée.

— Je suis contente.

Ce que je ne lui dis pas, c'est que je pense que je ne quitterai jamais Troie.

Lorsque je l'attire vers moi, elle remplit l'espace de mes bras, pose sa tête sur ma poitrine. Durant un instant, nous ne pensons plus à Agamemnon, ni au danger et aux Grecs qui meurent. Il n'y a que sa petite main appuyée sur mon ventre, et la douceur de sa joue que je caresse. Il m'est étrange de constater à quel point elle est à sa place. Que c'est facile pour moi d'effleurer ses cheveux souples parfumés à la lavande avec mes lèvres. Elle soupire un peu, se blottit plus près. Je peux presque imaginer que ma vie est là, dans le refuge accueillant de son étreinte. Je l'épouserais, et nous aurions des enfants.

Si je n'avais jamais connu Achille, peut-être.

— Il faut que j'y aille, reprends-je.

Après avoir soulevé la couverture, elle me lâche, et je me retrouve au contact de l'air. Elle prend alors mon visage dans ses mains.

— Fais attention demain. Meilleur des hommes. Meilleur des Myrmidons, lance-t-elle en appuyant un doigt sur mes lèvres pour m'empêcher de protester. C'est la vérité. Admets-le, pour une fois.

Ensuite, elle m'emmène vers l'entrée de la tente, puis m'aide à me glisser dehors. La dernière chose que je sens est sa main, qui serre la mienne en guise d'adieu.

Cette nuit-là, je reste allongé au lit avec Achille. Ses traits sont innocents, lissés par le sommeil et si enfantins que j'en suis attendri. J'aime tant le contempler quand il dort. C'est là que sa vraie personnalité transparaît, sincère et candide, pleine d'espièglerie, mais sans méchanceté. Il est perdu devant les doubles sens rusés d'Agamemnon et d'Ulysse, leurs mensonges et leurs jeux de pouvoir. Ils l'ont accablé, pris au piège et harcelé. Je caresse la peau douce de son front. Si je pouvais, je le libérerais. Si seulement il me laissait faire.

CHAPITRE 29

Nous sommes réveillés par des cris et des coups de tonnerre. Un orage a éclaté dans le bleu du ciel. Il n'y a pas de pluie, l'air est juste gris, crépitant et sec, et des éclairs dentelés émettent un bruit comparable au claquement de mains géantes. Nous nous précipitons vers la porte de la tente pour regarder dehors. Une fumée sombre et âcre dérive vers nous depuis la plage, apportant l'odeur de la terre frappée par la foudre. L'attaque a commencé, et Zeus respecte son engagement en saluant l'avance des Troyens d'encouragements célestes.

Un martèlement sourd s'élève du plus profond de la terre : peut-être une charge de chars dirigée par l'immense Sarpédon.

Les mains d'Achille agrippent les miennes. Son visage s'est figé. C'est la première fois en neuf ans que les Troyens menacent la porte du camp et qu'ils se sont aventurés aussi loin dans la plaine. S'ils arrivent à enfoncer le mur, ils brûleront nos navires, qui sont à la fois notre seul moyen de rentrer et le seul élément qui fait de nous une armée et non des réfugiés. C'est le moment qu'Achille et sa mère ont appelé de leurs souhaits : la déroute et le désespoir des Grecs, sans lui. La preuve soudaine et irréfutable de sa valeur. Mais quand va-t-il décider que c'est suffisant, et intervenir ?

— Jamais, répond-il lorsque je lui pose la question. Jamais, tant qu'Agamemnon ne m'aura pas demandé pardon à genoux, ou tant qu'Hector en personne ne pénétrera pas dans mon camp en menaçant ce qui m'est cher. J'ai juré de ne pas céder.

— Et si Agamemnon meurt ?

— Amène – moi son cadavre, et je combattrai.

Ses traits sont sculptés et imperturbables comme ceux de la statue d'un dieu sévère.

— Tu n'as pas peur que les hommes te détestent ?

— C'est Agamemnon qu'ils doivent détester. C'est sa fierté à lui qui les tue.

Et la tienne. Je reconnais son expression butée, la témérité sombre qui durcit son regard. Il ne cédera pas. Il ne sait pas céder. Moi qui ai vécu dix-huit ans avec lui, je ne l'ai jamais vu reculer, jamais vu perdre. Que va-t-il se passer s'il y est forcé ? J'ai peur pour lui, pour moi, pour nous tous.

Pendant que nous nous habillons et que nous mangeons, Achille évoque bravement l'avenir. Il parle du lendemain, où nous irons peut-être nager, grimper sur les troncs nus des cyprès collants de résine ou observer l'éclosion des œufs d'une tortue des mers en train d'incuber sous le sable réchauffé par le soleil. Cependant, mon esprit n'arrête pas de s'échapper, plombé par le gris suintant du ciel, par le sable aussi froid et pâle qu'un cadavre, et par les hurlements lointains et étouffés de tous ces hommes que je connais. Combien d'entre eux vont encore mourir d'ici la fin de la journée ?

Je regarde Achille admirer l'océan, qui est d'un calme surnaturel, comme si Thétis retenait sa respiration. Ses pupilles sont sombres et dilatées à cause du ciel matinal gris et bas. Les flammes de ses cheveux lèchent son front.

— Qui est-ce ? demande-t-il brusquement.

À l'autre bout de la plage, une silhouette floue est transportée jusqu'à la tente blanche sur une civière. Sûrement quelqu'un d'important, car il y a foule autour de lui.

Saisissant l'occasion pour me dégourdir les jambes, j'annonce que je vais voir.

Dès que je quitte l'enclave reculée de notre camp, le bruit de la bataille enfle : on entend les hennissements perçants des chevaux empalés sur les piquets de la fosse, les cris désespérés des chefs, la clameur du métal s'entrechoquant sur du métal.

Podalyre me bouscule au passage pour entrer dans la tente blanche. L'atmosphère y est imprégnée d'une odeur d'herbes médicinales et de sang, de peur et de transpiration. Nestor surgit près de moi par la droite et sa main se cramponne à mon épaule. Même à travers ma tunique, je sens qu'elle est glacée. Il hurle.

— Nous sommes perdus, le mur est en train de lâcher !

Derrière lui, Machaon est allongé sur une paillasse. Il respire difficilement, et sa jambe est inondée d'une mare de sang qui grossit à l'endroit où la pointe irrégulière d'une flèche s'y est enfoncée. Penché sur lui, Podalyre est déjà à l'œuvre.

Machaon m'aperçoit et me hèle, hors d'haleine.

— Patrocle !

Je m'approche de lui.

— Est-ce que tu vas t'en tirer ?

— Je ne sais pas encore. Je crois…

Il s'interrompt brutalement pour fermer les yeux.

— Ne lui parle pas, m'enjoint sèchement Podalyre, les mains couvertes du sang de son frère.

La voix de Nestor continue à monter, énumérant catastrophe sur catastrophe : le mur est en train de voler en éclats, les navires sont en danger, et de nombreux rois sont blessés : Diomède, Agamemnon, Ulysse gisent tous éparpillés sur le sol du camp comme des tuniques froissées.

Machaon rouvre les yeux.

— Ne peux-tu pas convaincre Achille ? me demande-t-il d'un ton rauque. S'il te plaît. Fais-le pour nous tous.

— Oui, renchérit Nestor. Si Phtie ne nous vient pas en aide, c'est fini !

Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, et mon visage est humide des postillons qui sortent de ses lèvres paniquées.

Je ferme à mon tour les yeux, assailli par le souvenir de l'histoire de Phénix et par l'image des habitants de Calydon agenouillés devant Cléopâtre,

couvrant de leurs larmes ses pieds et ses mains. Dans mon imagination, elle se contente de leur prêter celles-ci comme s'il s'agissait de tissus destinés à essuyer leurs paupières larmoyantes, sans les regarder, avant de jeter un coup d'œil à Méléagre en attendant sa réponse. Mais le pli de sa bouche lui apprend ce qu'elle veut savoir : c'est non.

*Je m'arrache aux doigts du vieillard cramponnés à moi, soucieux d'*échapper à tout prix à l'odeur aigre de la peur qui a tout envahi comme de la cendre. Ignorant le visage déformé par la douleur de Machaon et les mains tendues de Nestor, je m'enfuis hors de la tente.

Dès que je mets le pied dehors, un terrible craquement retentit, pareil à la coque d'un bateau qui s'ouvre en deux, ou à un arbre géant qui s'abat à terre. Le Mur. Des cris de triomphe et de terreur retentissent simultanément.

Tout autour de moi, des hommes portent leurs camarades tombés au combat, boitent appuyés sur des béquilles de fortune, ou rampent dans le sable en traînant leurs membres brisés. Je les connais : leur torse est couvert de cicatrices que mes onguents ont soignées. Mes doigts ont nettoyé leur chair, enlevé des morceaux de fer et de bronze de leurs plaies et épongé leur sang. Leurs traits ont revêtu toutes les expressions possibles alors qu'ils plaisantaient, me remerciaient ou grimaçaient durant mes soins. Et voilà qu'ils sont à nouveau blessés, réduits à une purée de sang et d'os éclatés. À cause de lui. À cause de moi.

Un peu plus loin, un jeune homme lutte pour se relever, la jambe transpercée par une flèche. C'est Eurypyle, prince de Thessalie.

Sans prendre le temps de réfléchir, je passe mon bras sous son épaule pour le porter jusqu'à sa tente. Bien qu'il soit à moitié délirant de douleur, il me reconnaît.

— Patrocle, réussit-il à articuler.

Je m'agenouille devant lui en saisissant sa jambe.

— Eurypyle ! Est-ce que tu peux parler ?

— Fichu Pâris ! lâche-t-il. J'ai mal !

Sa peau est gonflée et entaillée. Je sors mon poignard pour me mettre au travail.

Il serre les dents.

— Je ne sais pas qui je hais le plus. Les Troyens ou Achille. Sarpédon a démantelé le mur à mains nues. Ajax les a retardés autant qu'il a pu. Maintenant, ils sont là, ajoute-t-il en haletant. À l'intérieur du camp.

À cette nouvelle, ma poitrine se contracte de panique, et je résiste à l'envie de prendre mes jambes à mon cou. J'essaie de me concentrer sur ma tâche : extraire en douceur de sa jambe la pointe de la flèche, puis panser sa blessure.

— Dépêche-toi ! marmonne-t-il. Il faut que j'y retourne ! Ils vont brûler les navires.

— Tu ne peux pas repartir au combat. Tu as perdu trop de sang.

— Non ! proteste-t-il, mais sa tête ploie en arrière.

Il est sur le point de perdre connaissance. J'ignore s'il vivra ou non, cela dépendra de la volonté des dieux. Sûr d'avoir fait tout mon possible pour lui, je respire un grand coup avant de sortir.

Deux bateaux sont en feu, leurs mâts allumés par les torches troyennes. Une mêlée d'hommes qui vocifèrent désespérément se presse le long de leur coque pour sauter sur le pont et éteindre les flammes. Ajax est le seul que je reconnais, campé sur la proue d'Agamemnon, jambes écartées, son ombre massive découpée dans le ciel. Ignorant le feu, il abat sa lance sur les mains ennemies qui grouillent autour de lui tels des poissons affamés.

Tandis que je reste debout, pétrifié, à contempler la scène, je vois soudain une de ces mains s'élever au-dessus du chaos pour agripper le nez pointu d'une des nefs, puis le bras qui va avec, robuste, brun et sûr, suivi enfin d'une tête et d'un torse large d'épaules qui fendent l'air comme le dos d'un dauphin pour s'extraire de cette fourmilière humaine. Bientôt, c'est le corps bruni d'Hector en entier qui se tortille tout seul dans l'espace vide de mer et d'air, suspendu entre ciel et terre. Son visage lisse et en paix est celui d'un homme

en prière, d'un homme qui cherche son dieu. Il reste ainsi quelques secondes, les muscles de son bras bandés, son armure remontant sur ses épaules, dévoilant les os de ses hanches pareilles aux corniches sculptées d'un temple. Finalement, sa seconde main jette une torche enflammée sur le pont du bateau.

Bien lancée, elle atterrit au milieu d'un tas de vieilles cordes pourrissantes et de voiles abattues. Les flammes prennent immédiatement, montant très vite le long du filin avant d'embraser le bois au-dessous. Hector sourit. Il n'a aucune raison de ne pas être content. Il est en train de gagner.

Ajax pousse un cri de frustration : un autre navire est en feu, les hommes paniqués sautent des ponts calcinés, et Hector se place discrètement hors d'atteinte pour disparaître dans la foule, un peu plus bas. La force du géant grec est la seule chose qui empêche encore nos soldats de s'effondrer complètement.

Mais une pointe de lance surgit dans les airs, argentée et scintillante. Elle passe en un éclair, presque trop rapide pour être visible à l'œil nu, et une tache rouge vif fleurit subitement sur la cuisse d'Ajax. J'ai suffisamment travaillé dans la tente de Machaon pour comprendre qu'elle a traversé le muscle. Ses genoux vacillent, puis s'affaissent peu à peu. Il tombe.

CHAPITRE 30

Achille me regardait approcher. Je courais si vite que j'avais un goût du sang sur la langue dès que je respirais. Ma poitrine était secouée de sanglots, ma gorge à vif. Ils allaient tous le haïr. Personne ne se souviendrait de sa gloire, ni de son honnêteté et de sa beauté : les fruits dorés de son succès seraient changés en cendres et en ruines.

— Que s'est-il passé ? me demanda-t-il, le front plissé d'inquiétude.

Comment pouvait-il ne pas le savoir ?

— Ils sont en train de mourir, dis-je d'une voix étranglée. Tous. Les Troyens ont envahi le camp, ils brûlent les navires. Ajax est blessé, et il ne reste plus personne à part toi pour sauver tout le monde.

Son expression devint glaciale.

— S'ils meurent, c'est la faute d'Agamemnon. Je l'ai prévenu de ce qui se passerait s'il me prenait mon honneur.

— Hier soir, il a proposé…

Un son inarticulé s'échappa de sa gorge.

— Il n'a rien offert du tout. Des trépieds, des armures. Rien qui puisse effacer son insulte, ou qui prouve qu'il admet ses torts. Je les ai sauvés à plusieurs reprises, lui et son armée, dit-il d'un ton chargé de colère à peine maîtrisée. Ulysse est peut-être un lèche-bottes, comme Diomède et les autres, mais pas moi.

— Son comportement est scandaleux, répondis-je en m'agrippant à lui à la manière d'un enfant. Je le sais, et les hommes aussi. Mais il faut que tu l'oublies. Tu l'as dit, il s'est condamné lui-même. Ne blâme pas les autres pour ses fautes. Ne les laisse pas mourir à cause de sa folie. Ils t'ont aimé et honoré.

— Honoré ? Il n'y en a pas eu un seul pour prendre mon parti face à Agamemnon. Personne n'a dit un mot en ma faveur, se plaignit-il avec une amertume qui me choqua. Ils sont restés muets pendant qu'il m'insultait. Comme s'il avait raison ! J'ai trimé dix ans pour eux, et ils me récompensent en m'abandonnant. Ils ont choisi leur camp, conclut-il d'un air sombre et distant. Je ne verserai pas de larmes sur leur sort.

Le craquement d'un mât qui s'effondrait retentit au bout de la plage. La fumée était plus épaisse maintenant. Il y avait de plus en plus de bateaux qui brûlaient. De plus en plus de morts, aussi. Nos guerriers allaient le maudire, le vouer à être couvert des chaînes les plus terribles de notre monde souterrain.

— Ils ont été stupides, c'est vrai, mais ce sont encore les nôtres !

— Les Myrmidons sont les nôtres. Les autres n'ont qu'à sauver leur peau tout seuls.

Il aurait tourné les talons si je ne l'avais pas retenu contre moi.

— Tu es en train de te détruire. Personne ne t'aimera si tu persistes dans cette attitude. Tu seras détesté et maudit. S'il te plaît, si tu…

— Patrocle.

Il avait prononcé mon nom durement, comme jamais auparavant. Son regard se posa sur moi avec intensité, et il reprit sur le ton d'un juge qui assène une sentence :

— Je refuse de les aider. Ne me le demande plus.

Je le fixai longuement. Il était aussi droit qu'une lance dressée vers le ciel. J'étais incapable de trouver les arguments pour le convaincre. Peut-être n'en existait-il pas. Il n'y avait plus rien d'autre que le sable gris, le ciel gris, et ma bouche sèche et vide de mots. Il ne combattrait pas. Nos hommes mourraient, et son honneur mourrait avec eux. Pas de circonstances atténuantes, pas de pitié. Et pourtant, je fouillais encore désespérément les moindres recoins de mon cerveau dans l'espoir de trouver une raison de l'attendrir.

Je m'agenouillai en pressant ses mains sur mon visage. Mes joues étaient noyées de larmes qui coulaient sans fin, comme l'eau sur la roche sombre.

— Fais-le pour moi, au moins, le suppliai-je. Sauve-les pour moi. Je comprends l'ampleur de ma requête, mais je te le demande malgré tout. Fais-le pour moi.

Quand il baissa les yeux dans ma direction, je sentis que ma requête ne le laissait pas insensible, et je le vis lutter intérieurement. Il avala sa salive.

— Demande-moi n'importe quoi d'autre. N'importe quoi, mais pas ça. Je ne peux pas.

Effondré, je contemplai son beau visage qui semblait changé en pierre.

— Si tu m'aimes….

— Non ! Je ne peux pas, lança-t-il, tendu comme un arc. Si je cède, Agamemnon me déshonorera à la première occasion. Les rois ne me respecteront plus, et les hommes encore moins.

Il haletait comme s'il venait de courir très loin.

— Tu crois que je souhaite leur mort à tous, continua-t-il. Mais je ne peux pas intervenir ! Je ne peux pas ! Je ne lui permettrai pas de me prendre ça !

— Dans ce cas, dépêche au moins les Myrmidons ! Envoie-moi à ta place. Donne-moi ton armure et je les dirigerai. Tout le monde croira que c'est toi.

Ma proposition nous choqua tous les deux. C'était presque comme si je n'avais pas vraiment prononcé ces mots et qu'ils sortaient tout droit de la bouche d'un dieu, mais je m'y accrochai autant qu'un homme qui se noie fait durer sa dernière bouffée d'air.

— Tu vois ? insistai-je. Tu n'auras pas besoin de rompre ton serment, et les Grecs seront sauvés.

Il me regarda un moment avant d'objecter :

— Sauf que tu ne sais pas te battre !

— Je n'en aurai pas besoin ! Ils ont tellement peur de toi que si je me montre, ce sera la débandade.

— Non. C'est trop dangereux.

— S'il te plaît, le suppliai-je, toujours accroché à lui. Ce n'est pas dangereux. Tout ira bien. Je ne m'approcherai pas des Troyens. Automédon sera à mes côtés, avec le reste des Myrmidons. Si tu ne peux pas combattre, d'accord. Mais de cette manière, tu peux les sauver. Laisse-moi faire ! Tu as dit que tu m'accorderais n'importe quoi d'autre.

— Mais…

Je ne lui laissai pas le temps de répondre.

— Réfléchis ! Agamemnon saura que tu le défies toujours, et les hommes, eux, t'aimeront d'avoir pris cette décision. Il n'y a pas de gloire plus grande que celle-là ! Tu leur prouveras que ton fantôme est plus puissant que l'armée du roi de Mycènes tout entière.

Cette fois, il m'écoutait.

— Ce sera la grandeur de ton nom qui les sauvera, pas le bras avec lequel tu envoies tes lances. Ils riront de la faiblesse d'Agamemnon. Tu comprends ?

À son expression, je vis que sa réticence s'atténuait petit à petit. Il imaginait la scène : les Troyens fuyant devant son armure et prenant Agamemnon de court, les hommes tombant à ses pieds de gratitude.

Il leva le bras solennellement.

— Jure-moi, dit-il, jure-moi que si tu y vas, tu ne te battras pas. Tu resteras avec Automédon sur le char, et tu laisseras les Myrmidons passer devant.

— Oui, promis-je en posant ma main sur la sienne. Bien sûr. Je ne suis pas fou. Je leur ferai peur, c'est tout.

La tête me tournait et j'étais trempé de sueur. J'avais trouvé un chemin dans le labyrinthe sans fin de sa fierté et de sa fureur. J'allais sauver nos soldats, et le sauver de lui-même.

— C'est oui ?

Il hésita encore un peu, ses yeux verts fouillant les miens. Et puis, lentement, il hocha la tête.

À genoux, Achille fermait les boucles de mon armure. Ses doigts bougeaient si vite que je n'arrivais pas à les suivre, et je sentais juste les ceintures qu'il serrait rapidement l'une après l'autre. Petit à petit, il assembla ma tenue – le plastron et les jambières de bronze bien ajustées, puis le jupon de cuir – tout en me donnant des instructions d'une voix basse, rapide et égale : il ne fallait pas que je me batte, ni que je quitte Automédon et les autres Myrmidons. J'étais censé rester sur le char et m'enfuir au premier signe de danger. Libre de repousser les Troyens jusqu'à Troie, mais sans les affronter. Et surtout, surtout, je devais me tenir à bonne distance des murs de la cité où les archers se perchaient, prêts à abattre les Grecs qui s'approcheraient un peu trop.

— Ce ne sera pas comme les autres fois, ajouta-t-il. Quand je suis là.

— Je sais.

Je remuai les épaules. L'armure était lourde et rigide. Sur le ton de la plaisanterie, je fis remarquer à Achille que j'avais l'impression d'être Daphné, enfermée dans l'écorce de sa nouvelle apparence de laurier[1]. Cela n'eut pas l'air de l'amuser, et il me tendit simplement deux lances aux pointes polies et rutilantes. Lorsque je les saisis, le sang afflua d'un coup dans mes oreilles. Achille multipliait désormais les conseils, mais je ne l'entendais pas, trop occupé à écouter le roulement de tambour de mon cœur impatient. Je me souviens que je lui demandai même de se dépêcher.

Pour finir, il me donna le casque destiné à couvrir mes cheveux bruns avant de me tendre un miroir de bronze poli. Je m'admirai dans cette armure que je connaissais si bien : l'aigrette en crin de cheval, l'épée argentée pendue à la taille, le baudrier d'or martelé. Chacune de ses composantes était impossible à rater et immédiatement reconnaissable. Seuls mes yeux – plus grands et plus sombres que les siens – me donnaient l'impression d'être encore moi-même. Sa tâche terminée, il embrassa mes lèvres entrouvertes, son souffle doux et chaud emplissant ma gorge d'un goût sucré. Après quoi, il me prit la main, et nous sortîmes retrouver les Myrmidons. Ils étaient alignés, revêtus de leur

armure et soudain effrayants, les couches de métal qui les recouvraient lançant des éclairs comme les ailes luisantes des cigales. Au moment où Achille me conduisit jusqu'au char déjà attelé des trois chevaux qui composaient son équipage — *Ne quitte pas le char, n'utilise pas tes armes* —, je compris qu'il avait peur que je me trahisse si je me battais pour de bon.

— Tout ira bien, lui répétai-je.

Sur ce, je lui tournai le dos pour me glisser dans le char et installer les lances à mes pieds.

Derrière moi, il parla un moment aux Myrmidons en agitant une main par-dessus son épaule en direction des ponts fumants des navires dont les cendres noires montaient dans le ciel, et vers la masse de corps qui s'empoignaient près de leur coque.

— Ramenez-le-moi ! enjoignit-il à ses soldats, qui hochèrent la tête avant de frapper vivement leurs lances sur leurs boucliers en signe d'approbation.

Automédon monta devant moi pour prendre les rênes. Nous savions tous pourquoi le char était nécessaire. Si je courais le long de la plage, personne ne prendrait ma démarche pour celle d'Achille.

Conscients de la présence de leur aurige derrière eux, les chevaux s'ébrouèrent en soufflant, et les roues effectuèrent une petite embardée qui me fit tituber tandis que mes lances s'entrechoquaient bruyamment.

— Tiens-en une dans chaque main, me conseilla Automédon. Ce sera plus facile.

Tout le monde attendit pendant que j'en transférais maladroitement une dans ma main gauche, dérangeant l'alignement de mon casque, que je remis d'aplomb comme je pouvais.

— Je m'en sortirai très bien, assurai-je encore à Achille.

À moi-même aussi.

— Tu es prêt ? voulut savoir Automédon.

Après avoir jeté un dernier regard à Achille, debout près du char, l'air presque triste, je lui tendis une main, qu'il saisit.

— Fais attention !

— Oui, lui promis-je.

Même s'il y avait beaucoup d'autres choses à dire, pour une fois, nous restâmes silencieux. Nous aurions le temps de converser plus tard, le soir ou le lendemain, et tous les jours qui suivraient. Il me lâcha.

Dès que j'eus donné à Automédon le signal du départ, le char commença à rouler vers le bord de l'eau, sur le sable mouillé. Je sentis le moment où nous l'atteignîmes à la façon dont les roues se mirent à accrocher alors que la plate-forme se stabilisait. Nous bifurquâmes vers les bateaux en prenant de la vitesse. Lorsque le vent gonfla l'aigrette de mon casque, je sus que ses crins de cheval flottaient derrière moi, et je brandis mes armes.

Automédon s'accroupit bien bas pour que je sois vu en premier. Nos roues envoyaient voler le sable, les Myrmidons couraient derrière nous dans un fracas métallique. Ma respiration était de plus en plus saccadée, et j'agrippais la hampe des lances à en avoir mal aux doigts. Nous dépassâmes les tentes vides d'Idoménée et de Diomède à toute vitesse, là où la plage s'incurvait. Les premiers groupes de Grecs apparurent enfin. Leur visage était brouillé par la vitesse, mais j'entendis leurs cris de reconnaissance et de joie : *Achille ! C'est Achille !* Un soulagement farouche m'envahit. *Ça marche* ! pensai-je.

Les navires et les armées, qui n'étaient plus qu'à deux cents pas, se rapprochaient à toute allure. Alertés par le bruit de nos roues et celui des pieds des Myrmidons qui frappaient le sable à l'unisson, les soldats tournaient la tête. Après avoir repris ma respiration, je redressai les épaules dans le carcan de mon – ou plutôt de son – armure. Ensuite, la tête rejetée en arrière, une lance levée bien haut, les pieds calés contre les côtés du char en priant pour qu'il ne heurte pas une pierre qui me déséquilibrerait, je poussai un hurlement sauvage et frénétique qui secoua mon corps tout entier. Un millier de visages troyens et grecs pivotèrent vers moi, pétrifiés de choc ou de joie, et nous nous jetâmes brutalement dans la mêlée.

Quand je criai à nouveau, son nom bouillant hors de ma gorge, j'entendis le hurlement animal d'espoir poussé en guise de réponse par les combattants grecs. Les rangs troyens commencèrent à se disperser devant moi et à reculer maladroitement avec une terreur que je trouvai gratifiante. Je montrai les dents de triomphe, le sang affluant dans mes veines tant mon plaisir de les voir fuir était intense. Cependant, les Troyens étaient courageux, et ils ne s'enfuirent pas tous. Je levai une main vers eux en agitant ma lance, menaçant.

Peut-être était-ce l'armure qui me moulait. Ou toutes ces années passées à observer Achille. En tout cas, la posture qu'adopta mon épaule n'était pas tremblante et maladroite comme avant. Elle était plus haute, plus forte, parfaitement équilibrée. Et là, avant d'avoir eu le temps de réfléchir, j'envoyai la tige de frêne, qui décrivit une longue spirale pour aller se loger dans la poitrine d'un Troyen. La torche qu'il était sur le point de jeter sur la nef d'Idoménée glissa avant d'aller s'éteindre dans le sable alors que son corps s'effondrait en arrière. S'il saigna, ou si son crâne explosa, exposant son cerveau, je ne le vis pas. *Il est mort,* pensai-je simplement.

Automédon bougeait les lèvres, les yeux écarquillés. *Achille ne veut pas que tu te battes*, me disait-il sans doute. Mais ma seconde lance s'était déjà matérialisée dans ma main. *Je peux y arriver*, pensai-je. Les chevaux changèrent encore de direction, forçant les hommes à s'écarter précipitamment sur notre passage. Le même sentiment d'équilibre parfait, d'un monde suspendu, en attente, m'envahit alors. Avisant un Troyen non loin de moi, je lançai mon arme, dont je sentis le bois glisser sur mon pouce. L'homme tomba, la cuisse transpercée par l'impact, qui, j'en étais sûr, était si fort qu'il lui avait brisé l'os. Et de deux. Tout autour de moi, les Grecs criaient le nom d'Achille.

J'agrippai l'épaule d'Automédon.

— Une autre !

Il hésita brièvement avant de tirer sur les rênes pour ralentir afin que je puisse me pencher par-dessus bord et arracher une lance plantée dans un corps. C'était comme si sa hampe avait sauté d'elle-même dans ma main. Je cherchais déjà du regard ma prochaine victime.

Les Grecs commençaient à regagner du terrain : près de moi, Ménélas tua un homme, et l'un des fils de Nestor cogna sa lance contre mon char, probablement pour invoquer la chance, avant de l'envoyer à la tête d'un prince ennemi. Quant aux Troyens, ils remontaient à la hâte dans leurs chars pour battre en retraite. Hector courait parmi eux en criant des instructions destinées à maintenir l'ordre. Après avoir regagné son propre char, il entraîna ses hommes vers la porte de notre camp et l'étroit passage au-dessus des fossés menant à la plaine au-delà.

— Vas-y ! Suis-les !

En dépit de sa réticence évidente, Automédon obéit, obligeant les chevaux à bifurquer à la poursuite des Troyens. J'attrapai d'autres lances enfoncées dans des cadavres que nous tirâmes à moitié sur quelques mètres dans notre sillage avant que je parvienne à dégager les pointes des corps. Ainsi armé, je pourchassai les chars ennemis, qui avaient presque atteint la sortie du camp. Leurs conducteurs jetaient des coups d'œil apeurés et éperdus par-dessus leur épaule à celui qu'ils croyaient être Achille, enfin sorti de sa rage boudeuse, tel un phœnix qui renaît de ses cendres.

Tous les chevaux n'avaient pas le pied aussi agile que celui d'Hector, et beaucoup de chars dévièrent pour atterrir en catastrophe dans le fossé, contraignant leurs auriges à fuir à pied. Tirés par les chevaux divins d'Achille dont les pattes semblaient caresser l'air tant ils galopaient vite, nous les pourchassâmes. Maintenant que les Troyens reculaient en ordre dispersé vers leur cité, j'aurais pu m'arrêter. Mais derrière moi, une ligne de Grecs qui avaient repris courage criait mon nom – son nom – et je continuai.

Comme je pointe une direction du doigt, Automédon oblige les chevaux à décrire un arc de cercle à coups de fouet. Après avoir dépassé les Troyens en

fuite, nous faisons demi-tour pour repartir à leur rencontre. J'envoie mes lances plusieurs fois, transperçant ventres et gorges, poumons et cœurs. Je suis implacable, infaillible, et j'évite les boucles et le bronze qui les protègent pour taillader leurs chairs dans un flot aussi rouge que la déchirure en zigzags d'une outre à vin. Grâce aux jours passés dans la tente blanche, je connais toutes leurs faiblesses. C'est si facile.

Un char sort subitement de la mêlée ondulante. Son conducteur est immense, et ses longs cheveux flottent derrière lui tandis qu'il fouette ses chevaux jusqu'à ce qu'ils en aient l'écume aux lèvres. Ses iris sombres sont fixés sur moi ; sa bouche, tordue de rage. Son armure est aussi ajustée que la peau d'un phoque. Sarpédon.

Au moment où ce dernier lève le bras pour viser mon cœur, Automédon crie quelque chose en tirant brutalement sur les rênes. Je sens un léger souffle de vent par-dessus mon épaule. La pointe acérée de la lance va se planter dans la terre juste derrière moi.

Sarpédon crie, mais j'ignore si c'est un juron ou un défi. Je lève mon arme comme dans un rêve. Voilà l'homme qui a tué tant de Grecs. C'est par sa main que la porte de notre camp a été fracassée.

— Non ! s'exclame Automédon en m'attrapant le bras d'une main tout en cinglant les chevaux de l'autre, ce qui nous permet de traverser le champ de bataille à toute vitesse.

Sarpédon oriente alors son char dans la direction opposée, et l'espace d'un instant, je pense qu'il a abandonné la partie. Cependant, il effectue un brusque demi-tour en agitant sa lance.

Le monde explose. Le char rue dans les airs au milieu des hennissements stridents des chevaux. Je suis éjecté sur l'herbe et ma tête heurte violemment le sol. Mon casque m'a glissé sur les yeux. Je le repousse en arrière. Nos destriers ont les membres entremêlés : l'un d'entre eux est tombé, blessé. Pas de trace d'Automédon.

Après avoir pris son élan, Sarpédon revient à la charge. Son char s'approche inexorablement. N'ayant plus le temps de m'échapper, je me relève pour l'affronter et je brandis mon arme en la serrant aussi fort que si c'était un serpent. J'imagine comment Achille s'y prendrait, les pieds fermement plantés dans le sol, les muscles du dos contractés. Il trouverait une faille dans l'impénétrable armure de son adversaire, ou il en créerait une. Sauf que je ne suis pas Achille. Heureusement, j'ai une autre idée, et c'est ma seule chance. Les Troyens sont déjà presque sur moi. J'envoie ma lance, qui atteint juste Sarpédon au ventre, dans l'épais plastron de son armure. Néanmoins le terrain est inégal, et je l'ai jetée de toutes mes forces. Si elle n'a pas percé l'armure de mon adversaire, elle l'oblige tout de même à reculer d'un pas. C'est suffisant. Le poids du Lycien fait pencher le chariot, le précipitant à terre. Ses chevaux plongent sur le côté et il reste seul sur le sol, sans bouger. Terrifié à l'idée qu'il se relève pour me tuer, j'agrippe la garde de mon épée, avant de m'apercevoir très vite que le cou de Sarpédon est tordu dans une position peu naturelle, brisé.

J'ai beau avoir vaincu un fils de Zeus, cela ne me suffit pas. Il faut que les Troyens y voient l'œuvre d'Achille. La poussière s'est déjà déposée sur la longue chevelure du Lycien, pareille au pollen sous les pattes d'une abeille. Reprenant mon arme, je l'enfonce de toutes mes forces dans sa poitrine. Le sang jaillit, mais faiblement. Il n'y a plus de battement de cœur pour le propulser. Lorsque je retire la pointe, elle se déloge lentement, tel un bulbe sortant de la terre craquelée. Ils croiront que c'est ce qui l'a tué.

Des cris retentissent, et des hommes affluent autour de moi, montés sur des chars, ou à pied. Des Lyciens, qui voient le sang de leur roi sur ma lance. Par bonheur, la main d'Automédon agrippe mon épaule pour me traîner vers notre char. Il a détaché le cheval mort, redressé les roues, et halète, blanc de peur.

— Il faut qu'on y aille !

Mon aurige laisse les chevaux aller librement, si bien que nous filons sur le champ de bataille loin de nos poursuivants. Un goût sauvage et métallique m'emplit la bouche. Je n'ai même pas remarqué à quel point je suis passé près de la mort. Ma tête bourdonne d'une férocité écarlate qui s'épanouit comme le rouge sur la poitrine de Sarpédon.

En essayant de nous sortir de ce guêpier, Automédon nous a rapprochés de Troie. Le mur d'enceinte menaçant dont les énormes pierres taillées ont, paraît-il, été posées par les dieux eux-mêmes s'élève au-dessus de moi, ainsi que les immenses portes noires de bronze vieilli. Achille m'a averti de me méfier des archers perchés sur les tours, mais la charge et la déroute sont arrivées si vite que personne n'est encore rentré. Troie est totalement sans défense. Un enfant pourrait prendre la ville à l'heure qu'il est.

La pensée de sa chute m'emplit d'un plaisir vicieux et intense. Les Troyens méritent de perdre leur cité. Tout est de leur faute. Nous avons gâché dix ans de nos vies, et tant d'hommes, sans compter qu'Achille va mourir, à cause d'eux. Ça suffit.

Après avoir sauté du char, je me mets à courir vers les murs. Mes doigts trouvent de petits creux dans la pierre semblables à des orbites aveugles. *Grimpe.* Mes pieds cherchent des ouvertures minuscules dans les rocs taillés par les dieux. Bien que je ne sois pas gracieux dans mes efforts désespérés pour monter et que mes mains griffent la pierre avant de trouver un point où s'accrocher, je m'élève peu à peu. Je vais parvenir à entrer dans leur imprenable cité et capturer Hélène, le précieux trésor enfermé à l'intérieur. Je m'imagine en train de la traîner dehors, calée sous un bras, avant de la laisser tomber aux pieds de Ménélas. Terminé. Aucun homme n'aura plus à mourir par la faute de sa vanité.

Patrocle. Une voix retentit au-dessus de moi, musicale. En levant la tête, je vois un homme appuyé sur la muraille comme pour prendre le soleil, les cheveux sombres à hauteur d'épaules, un carquois et un arc négligemment passés autour du torse. Surpris, je glisse un peu, égratignant mes genoux sur

la roche. Il est d'une beauté saisissante, avec sa peau lisse et son visage aux traits ciselés qui brillent d'un éclat plus qu'humain. Il a les yeux noirs. *Apollon*.

Il sourit comme s'il voulait seulement être reconnu. Ensuite, il se penche vers moi en tendant un bras qui couvre à lui seul la distance improbable entre ma silhouette agrippée à la paroi et ses pieds. Je ferme les yeux, mais je ne sens rien d'autre qu'un doigt qui saisit l'arrière de mon armure, me détache de la paroi, puis me laisse retomber au bas de la muraille.

J'atterris lourdement et mon armure s'entrechoque avec fracas. L'impact et la frustration de m'être si vite retrouvé en contact avec le sol m'ont brouillé l'esprit. Je croyais que je grimpais. Néanmoins, le mur se dresse toujours devant moi, obstinément opposé à toute tentative d'escalade. Les dents serrées, je recommence, résolu à ne pas me laisser vaincre cette fois. Fiévreusement accroché à mon rêve d'avoir Hélène, captive, entre les mains, je délire. Les pierres ressemblent à des eaux sombres qui recouvriraient sans cesse un objet que je voudrais récupérer. J'oublie le dieu, la raison de ma chute, et celle qui pousse mes pieds à revenir se nicher dans les mêmes crevasses. Peut-être ne fais-je que cela, me dis-je follement : grimper aux murs, et en tomber. Sauf que cette fois-ci, quand je le regarde, le dieu ne sourit pas. Ses doigts saisissent juste le tissu de ma tunique pour me tenir suspendu en l'air. Et me lâchent.

Ma tête cogne encore le sol, et je reste là, hébété et haletant. Autour de moi, une foule de têtes floues s'est rassemblée. Ces gens sont-ils venus m'aider ? Quelque chose a changé : je sens le contact piquant de l'air froid sur mon front humide de sueur, mes cheveux noirs détachés, enfin lib*res. Mon casque.* Il est là, à côté de moi, retourné telle une coquille d'escargot vide. Mon armure aussi s'est détachée : ces boucles qu'Achille a soigneusement fermées ont été défaites par un dieu, et ses morceaux s'éparpillent par terre. C'est tout ce qui reste de ma coquille cassée et renversée.

Les cris rauques et furieux des Troyens brisent le silence glacé. Mon cerveau effrayé reprend vie : non seulement je suis seul et sans armes, mais ils savent désormais que je ne suis que Patrocle.

Cours, me dis-je, horrifié. Je saute sur mes pieds. Une lance qui passe en un éclair près de moi me manque d'un cheveu. Elle m'a égratigné la peau de la cheville, à présent zébrée d'une ligne rouge. Je me tortille pour échapper à une main qui tente de m'attraper, cédant à la panique frappant à grands coups dans ma poitrine. À travers un voile de terreur, je vois quelqu'un envoyer une autre lance en direction de mon visage. Sans trop savoir comment, je suis assez rapide pour l'éviter, et elle m'ébouriffe juste les cheveux comme le souffle d'un amant. Quelqu'un m'en jette une troisième dans les jambes pour me faire trébucher. Je saute par-dessus, choqué de ne pas être déjà mort. Je n'ai jamais été aussi rapide de toute ma vie.

Mais celle que je ne vois pas arrive par-derrière. Elle me transperce le dos avant de ressortir à l'air libre entre mes côtes. Je titube, poussé en avant par la force de l'impact, le choc déchirant de la douleur et l'engourdissement brûlant qui s'installe dans mon ventre. Puis je sens une secousse. La pointe n'est plus là. Le sang jaillit sur ma peau froide. Je crois que je hurle.

Les têtes des Troyens vacillent, et je m'effondre. Mon sang coule sur le sol à travers mes doigts. La foule s'écarte pour laisser passer un homme qui marche dans ma direction. Il semble venir de très loin : on dirait qu'il descend vers moi dans un ravin particulièrement profond. Des hanches pareilles aux corniches d'un temple, un front plissé et sévère. Il ne regarde pas les hommes qui l'entourent : il marche comme s'il était seul sur le champ de bataille. Il est venu pour me tuer. *Hector.*

Chacune de mes respirations est un halètement bref aussi douloureux qu'une blessure fraîchement ouverte. Les souvenirs tambourinent, en rythme avec le sang qui bat dans mes oreilles. Il ne peut pas me tuer. Il ne faut pas qu'il me tue. Achille ne lui laissera pas la vie sauve, sinon. Et Hector doit vivre, toujours, il ne doit jamais mourir, même quand il sera vieux et si

ratatiné que ses os glisseront sous sa peau, tels des cailloux circulant librement dans un torrent. Il doit vivre, parce que sa vie, me dis-je en rampant à reculons sur l'herbe, est le dernier barrage qui empêche encore le sang d'Achille de couler.

J'essaie désespérément de m'accrocher aux genoux des hommes autour de moi. « S'il vous plaît, les supplie-je d'une voix rauque. S'il vous plaît ».

Mais ils refusent de me regarder, car c'est leur prince, le fils aîné de Priam, qu'ils regardent désormais alors qu'il s'approche inexorablement. Pivotant brusquement la tête, je constate qu'il est tout près maintenant, lance au poing. Je n'entends rien d'autre que le son de mes poumons qui se soulèvent et s'abaissent, de l'air pompé dans ma poitrine avant d'être expiré. L'arme d'Hector est levée haut dans le ciel, inclinée comme une cruche. Et puis elle tombe vers moi à la manière d'une pluie d'argent éclatant.

Non ! Semblables à des oiseaux effrayés, mes mains battent le vide avec affolement pour essayer d'arrêter son mouvement inexorable vers mon ventre. Cependant, je suis aussi faible qu'un bébé face à la force d'Hector, et mes paumes lâchent prise, dévidant des rubans de rouge. La pointe de la lance s'enfonce dans un accès de douleur si brûlant qu'il me coupe le souffle, une souffrance atroce et bouillante qui éclate dans tout mon estomac. Ma tête retombe sur le sol, et la dernière image que je vois est celle d'Hector penché vers moi, l'air sérieux, retournant la pointe dans mes entrailles comme s'il remuait un ragoût. Ma dernière pensée est pour Achille.

---

1 Nymphe, fille de Zeus qui refusait de se marier. Poursuivie par Apollon qui était amoureux d'elle, elle le repoussa, et pour lui échapper, demanda à son père de la changer en laurier.

CHAPITRE 31

Debout sur la crête, Achille observe les formes sombres de la bataille qui se déplacent sur la plaine devant Troie. Il n'arrive à distinguer ni les traits ni les silhouettes. La charge vers la cité ressemble à une marée montante ; les épées et les armures luisent au soleil. Ainsi que l'a promis Patrocle, les Grecs ont mis les Troyens en déroute. Bientôt, il reviendra, et Agamemnon devra s'agenouiller. Ils seront à nouveau heureux.

Pourtant, Achille n'y croit pas. Il est comme engourdi. Le champ de bataille grouillant lui évoque le visage d'une gorgone[1], qui le change lentement en pierre. Les serpents dans ses cheveux se tortillent sans fin devant lui pour former un nœud sombre au pied de la ville. Un roi est tombé, ou bien un prince, et on se bat pour son cadavre. Qui est-ce donc ? Achille a beau se protéger les yeux du soleil, il ne voit rien de plus. Patrocle lui racontera tout.

Il découvre la scène par bribes. Les hommes qui remontent la plage vers le camp. Ulysse, boitant à côté des autres rois. Ménélas, portant quelque chose dans ses bras. Un pied taché d'herbe qui pend. Des boucles de cheveux sombres qui s'échappent du suaire de fortune. Il remercie le ciel de son engourdissement. Au moins pour quelques instants. Et puis, c'est la chute.

Il tire brusquement son épée pour se trancher la gorge. C'est seulement en voyant sa main vide qu'il se souvient de me l'avoir donnée. Antiloque le saisit aussitôt par les poignets, et tout le monde se met à parler en même temps. Je ne distingue rien d'autre qu'un tissu taché de sang. Avec un rugissement, Achille écarte Antiloque, renverse Ménélas, et s'affaisse sur le corps. La compréhension qui l'envahit lui coupe la respiration. Il laisse échapper un cri

déchirant. Suivi d'un autre, puis d'encore un autre. Il saisit une touffe de cheveux pour se les arracher. Les boucles dorées pleuvent sur le cadavre sanguinolent.

Patrocle, dit-il. Patrocle. Patrocle, répétant sans cesse mon nom jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un son indistinct. Quelque part, Ulysse s'est agenouillé et le presse de boire et de manger. Soudain saisi d'une rage féroce, Achille voit rouge et le tue presque sur place. Mais pour cela, il faudrait d'abord qu'il me lâche. Il ne peut pas. Il me tient tellement serré contre lui que je sens le battement de son cœur, aussi léger que les ailes d'un papillon de nuit. C'est comme un écho, le dernier fragment d'esprit encore rattaché à mon corps. Un supplice.

Briséis court vers nous, défigurée par le chagrin. Quand elle se penche sur le cadavre, des larmes chaudes comme une pluie d'été coulent de ses beaux yeux noirs. Elle se cache le visage dans les mains pour gémir. Achille ne la regarde pas. Il ne la voit même pas. Il se relève.

— Qui a fait ça ?

Sa voix cassée est terrible à entendre.

— Hector, répond Ménélas.

Saisissant sa lance géante en frêne, Achille essaie de se dégager des bras qui le retiennent.

Ulysse l'attrape par les épaules.

— Demain, dit-il. Ce soir, il est rentré dans la ville. Demain. Écoute-moi, Pélides. Demain, tu pourras le tuer. Je te le jure. Mais pour l'instant, tu dois te restaurer et te reposer.

Achille pleure. Il me berce et refuse de manger ou de dire autre chose que mon nom. Je le vois comme à travers de l'eau, de la même façon qu'un poisson aperçoit le soleil. Ses larmes tombent, mais je ne peux pas les essuyer. Tel est mon élément maintenant, la demi-vie d'un esprit dont le corps n'a pas été enterré.

Sa mère vient. Je le sais au son des vagues se brisant sur la grève qui accompagne sa venue. Si je la dégoûtais de mon vivant, c'est encore pire à présent qu'elle trouve son fils enlaçant ma dépouille.

— Il est mort, lui rappelle-t-elle de sa voix monocorde.

— Hector aussi. Demain.

— Tu n'as pas d'armure.

— Je n'en ai pas besoin, réplique-t-il en montrant les dents.

Parler lui demande un effort.

Pâle et froide, elle s'approche de lui pour lui prendre les mains et l'éloigner de moi.

— C'est lui qui s'est fait ça.

— Ne me touche pas !

Elle recule et le regarde m'étreindre à nouveau.

— Je vais t'apporter ton armure, annonce-t-elle.

La scène se répète sans cesse : le pan de la tente se soulève sur un visage hésitant : Phénix, Automédon, ou Machaon. Et enfin, Ulysse.

— Agamemnon est là pour te voir et te rendre la fille.

Achille ne dit pas qu'elle est déjà revenue. Peut-être n'est-il pas au courant…

Les deux hommes se font face dans la lumière vacillante des flammes. Agamemnon s'éclaircit la gorge.

— Il est temps d'oublier nos divisions, Achille. Je te ramène la captive saine et sauve.

Espérant sans doute un élan de gratitude, il marque une pause, mais ne rencontre que le silence.

— Un dieu a vraiment dû nous ravir tous nos esprits pour que nous soyons autant en désaccord. Enfin, heureusement, c'est terminé, et nous sommes redevenus alliés.

Il prononce cette dernière phrase très fort afin que les hommes autour de nous puissent l'entendre. Achille ne répond pas. Il s'imagine en train de tuer

Hector. C'est tout ce qui lui permet encore de rester debout.

Agamemnon hésite brièvement.

— Prince Achille, j'ai entendu dire que tu vas combattre demain ?

— Oui.

La rapidité de sa réponse surprend tout le monde.

— Très bien, c'est très bien, se félicite Agamemnon, qui attend quelques secondes pour enchaîner. Et après, tu continueras ?

— Si tu le souhaites, répond Achille. Ça m'est égal. Je serai mort bientôt.

Autour d'eux, les hommes échangent quelques coups d'œil. Agamemnon reprend aussitôt ses esprits.

— Parfait. Tout est clair, dit-il en faisant mine de partir avant de s'arrêter à mi-chemin. J'ai été désolé d'apprendre la mort de Patrocle. Il s'est battu avec courage aujourd'hui. Sais-tu qu'il a tué Sarpédon ?

Achille lève ses yeux vides injectés de sang.

— Si seulement il vous avait tous laissés mourir.

Comme Agamemnon est trop choqué pour répondre, Ulysse intervient afin de combler le silence.

— Nous allons te laisser à ton chagrin, prince Achille.

Briséis est à genoux près de mon corps. Elle a amené de l'eau et des linges pour enlever le sang et la poussière qui maculent ma peau. Ses mains sont douces, comme si elle lavait un bébé, et non un mort. Lorsqu'Achille ouvre la tente, leurs yeux à tous les deux se posent sur mon cadavre.

— Laisse-le, dit-il.

— J'avais presque fini. Il ne mérite pas de reposer dans cette saleté.

— Je ne veux pas que tu le touches.

Les paupières de Briséis débordent de larmes farouches.

— Tu crois que tu es le seul à l'avoir aimé ?

— Sors d'ici ! Sors !

— Il t'est plus cher dans la mort que de son vivant, répond-elle d'une voix rendue amère par le chagrin. Comment as-tu pu le laisser y aller ? Tu savais

bien qu'il était incapable de se battre !

Achille se met à hurler, avant de casser une coupe en mille morceaux.

— Sors d'ici !

Briséis ne bronche pas.

— Tue-moi si tu veux. Ce n'est pas ça qui le ramènera. Il en valait dix comme toi. Dix ! Et tu l'as envoyé à la mort !

Le son qu'Achille émet alors est presque inhumain.

— J'ai essayé de l'en empêcher. Je l'ai conjuré de ne pas quitter la plage !

— Tout est de ta faute, insiste Briséis en avançant d'un pas vers lui. Il s'est battu pour vous sauver, toi et ta précieuse réputation. Parce qu'il ne pouvait pas supporter de te voir souffrir !

Achille enfouit sa tête dans ses mains, mais elle n'abandonne pas.

— Tu ne l'as jamais mérité. Je ne sais pas comment il a pu t'aimer. Tu ne penses qu'à toi !

Il cherche son regard. Malgré sa peur, elle ne bat pas en retraite.

— J'espère qu'Hector te tuera ! crache-t-elle.

La respiration d'Achille est rauque.

— Tu ne crois pas que j'espère la même chose ?

Il pleure en me soulevant pour me poser sur notre lit. Ma dépouille s'affaisse : il fait chaud dans la tente, et l'odeur ne va pas tarder à venir. Pourtant, il ne semble pas s'en soucier. Toute la nuit, il me tient dans ses bras, mes mains froides pressées contre sa bouche.

À l'aube, sa mère revient avec un bouclier, une épée et un plastron, fraîchement forgés dans du bronze encore chaud. Elle le regarde revêtir sa nouvelle tenue sans essayer de lui parler.

Sans attendre les Myrmidons ni Automédon, il court le long de la plage en dépassant les Grecs sortis le voir. Désireux de ne rien manquer, ceux-ci attrapent leurs armes pour le suivre.

— Hector ! hurle-t-il. Hector !

Il fend les rangs troyens en fracassant poitrines et visages, qu'il marque de sa furie météorique. Il est déjà parti avant que les corps de ses ennemis aient eu le temps de toucher le sol, et l'herbe affinée par dix années de guerre boit le sang riche des princes et des rois.

Mais Hector lui échappe. Il se faufile entre les chars et les hommes avec la chance des dieux. Personne ne considère sa fuite comme une lâcheté. Il ne survivra pas si Achille l'attrape. Il porte l'armure de ce dernier, au plastron caractéristique gravé d'un phénix, ramassée à côté de mon cadavre. Quand ils passent tous les deux, les hommes les fixent avec incrédulité : on dirait presque qu'Achille se pourchasse lui-même.

Hors d'haleine, Hector court vers la large rivière de Troie, la Scamandre.

Habituellement, ses flots arborent des reflets d'or crémeux dus aux pierres qui tapissent son lit, cette roche jaune qui a fait la renommée de la cité.

Aujourd'hui, ses eaux boueuses et tourbillonnantes saturées de corps et d'armures sont loin d'être dorées : elles ont pris une teinte rouge. Hector plonge dans les vagues et nage, fendant la surface au milieu des casques et des cadavres qui flottent. Il atteint l'autre rive, et Achille bondit pour le suivre.

Une silhouette surgit de la rivière pour lui barrer la route. L'eau sale dégouline sur les muscles de ses épaules et sa barbe noire. Il est plus grand que le plus grand des mortels, gonflé de force comme les ruisseaux de printemps. Il aime Troie et son peuple. En été, ils lui versent du vin pour les sacrifices, et jettent des guirlandes qui dérivent à sa surface. Le plus pieux de tous est le prince Hector de Troie.

Le visage d'Achille est éclaboussé de sang.

— Tu ne m'empêcheras pas d'arriver jusqu'à lui.

Le dieu de la rivière Scamandre lève un épais bâton, de la largeur d'un petit tronc d'arbre. Il n'a pas besoin d'une lame : un coup de cette arme-là suffirait à écraser des os ou à briser un cou. Achille n'a plus que son épée. Il a aussi perdu ses lances dans le flot de corps.

— Es-tu prêt à sacrifier ta vie ? demande le dieu.

Non. Par pitié, dis-je, seulement je n'ai plus de voix pour m'exprimer.

Achille entre dans la rivière en levant son arme.

À l'aide de ses mains qui ont la taille d'un torse d'homme, le dieu de la rivière balance son bâton. Achille se baisse pour l'éviter, puis roule vers l'avant en entendant le sifflement du second coup. Il reprend pied pour frapper très vite en direction de la poitrine exposée de Scamandre. Sans effort, presque nonchalamment, celui-ci esquive. La pointe de l'épée ne fait aucun dommage, chose qui n'est jamais arrivée auparavant.

Le dieu attaque. Le mouvement de balancier de son bâton force Achille à reculer jusqu'aux débris qui jonchent la rive. Il se sert du morceau de bois géant à la manière d'un marteau, et de grands arcs d'éclaboussures jaillissent à chaque fois qu'il l'abat sur la rivière. Achille doit effectuer un saut de côté. Les eaux ne semblent pas l'attirer au fond comme elles le feraient certainement avec un autre.

Même si l'épée d'Achille fend l'air plus vite que l'éclair, il ne parvient pas à toucher son adversaire. Scamandre intercepte chaque coup avec son puissant bâton, obligeant le jeune homme à accélérer la cadence. Le dieu est vieux comme la première glace fondue des montagnes, et rusé. Il a vu chaque combat qui a eu lieu dans ces plaines. Rien ne le surprend. Fatigué d'avoir dû endiguer la force de Scamandre avec une simple lame de métal, Achille commence à ralentir. Les copeaux de bois volent à chaque fois que les armes se rencontrent, mais le bâton est aussi épais que les jambes du géant, et il n'y a aucun espoir qu'il se casse. Conscient qu'Achille cherche souvent à éviter les coups plutôt que d'aller à leur rencontre, Scamandre se met à sourire. Inexorable, il continue. Les traits du prince grec sont déformés par l'effort et la concentration. Il a atteint les limites de son pouvoir. Après tout, il n'est pas un dieu, lui.

Je le vois rassembler ses forces pour un dernier assaut désespéré. Il exécute sa botte, et son épée fond à toute allure vers la tête de Scamandre, qui doit se

pencher très vite en arrière pour l'éviter. C'est l'ouverture dont Achille a besoin. Ses muscles se tendent en vue du coup final. Il saute.

Et pour la première fois de sa vie, il n'est pas assez rapide. Après avoir paré l'assaut, le dieu le repousse violemment de côté. Achille trébuche. Le déséquilibre est si léger, presque infime, que j'ai failli ne pas le voir. En revanche, Scamandre, lui, l'a vu. Sûr de sa victoire, il plonge vicieusement en avant, mettant à profit les quelques fractions de secondes que lui a données Achille en trébuchant. Le bâton de bois s'abat pour décrire un arc meurtrier.

Scamandre aurait dû s'en douter. Et moi aussi. Durant toutes ces années passées aux côtés d'Achille, ses pieds n'ont jamais trébuché, pas une fois. S'il devait y avoir une faille, elle ne proviendrait pas de ces os délicats et de ces plantes incurvées. Il s'est servi de la faiblesse humaine comme d'un hameçon, et le dieu y a mordu.

Une ouverture se présente au moment où Scamandre bondit, permettant à l'épée d'Achille de s'y engouffrer. Une entaille fleurit sur le flanc de son adversaire, et la rivière se teinte encore une fois d'or, salie par l'ichor de son maître.

Scamandre ne mourra pas. Cependant, il est obligé de s'éloigner en boitillant, affaibli et las, vers les montagnes où ses eaux prennent leur source, pour étancher le saignement de sa blessure et reprendre des forces. Après avoir sombré dans sa rivière, il disparaît.

En dépit de son visage maculé de traînées de sueur et sa respiration hachée, Achille ne s'arrête pas.

— Hector ! crie-t-il à nouveau, et la chasse reprend.

Quelque part, les dieux murmurent :

Il a battu l'un d'entre nous.

Qu'arrivera-t-il s'il attaque la ville ?

Troie n'est pas encore censée tomber.

Et je pense : ne craignez rien pour Troie. C'est juste Hector qu'il veut. Hector, et lui seul. Dès qu'il sera mort, Achille s'arrêtera.

En bas des hauts murs de Troie se trouve un bosquet abritant un laurier sacré aux branches tordues. C'est là qu'Hector s'arrête enfin de courir. Sous les branches de l'arbre, deux hommes se retrouvent face à face. L'un d'entre eux a la peau mate, et ses pieds rappellent des racines, prêtes à s'enfoncer profondément dans le sol. Il porte un plastron doré, un casque, des jambières brunies. Cette tenue m'allait plutôt bien, mais il est plus grand que moi, plus large aussi. Au niveau de sa gorge, le métal bâille, exposant un coin de peau.

Le visage de l'autre est méconnaissable, ses vêtements encore humides de son combat dans la rivière. Il lève sa lance de frêne.

Non, le supplie-je en silence. C'est sa propre mort qu'il brandit, son propre sang qui sera répandu. Il ne m'entend pas.

Hector a les yeux écarquillés. Il n'a plus la force de courir.

— Accorde-moi une faveur, dit-il. Une fois que tu m'auras tué, rends ma dépouille à ma famille.

Achille émet un son inarticulé, comme s'il était en train de s'étouffer.

— Les lions et les hommes ne passent pas de marchés, répond-il. Je vais te tuer et te dévorer tout cru.

Aussi éclatante qu'une étoile du soir, la pointe sombre de sa lance s'envole en tourbillonnant pour aller se loger au creux du cou d'Hector.

Achille regagne sa tente, ou mon cadavre attend. Il est barbouillé de rouge de la tête aux pieds : ses coudes, ses genoux, son cou ont pris une teinte rouille. On dirait presque qu'il a nagé dans les vastes cavités sombres d'un cœur et qu'il vient tout juste d'en émerger, dégoulinant. Il traîne derrière lui le corps d'Hector, les chevilles percées d'un lien de cuir. La barbe bien taillée du Troyen est mêlée de terre, son visage noir de poussière sanglante à force d'avoir été tiré au galop par les chevaux attelés au char.

Les rois de Grèce les attendent.

— Tu as triomphé, aujourd'hui, Achille, le complimente Agamemnon. Prends un bain, repose-toi, et nous festoierons en ton honneur.

— Pas question, lance-t-il juste avant de les bousculer au passage, traînant toujours le cadavre d'Hector dans son sillage.

Hokumoros, l'appelle sa mère de sa voix la plus douce. Qui meurt d'une prompte mort.

— Tu ne veux pas manger ?

— Tu sais bien que non.

Elle lui pose une main sur la joue, comme pour essuyer du sang.

Il grimace.

— Arrête !

Thétis se fige une seconde, si vite qu'il ne s'aperçoit de rien. Quand elle reprend la parole, sa voix est dure :

— Il est temps de rendre le corps d'Hector à sa famille pour qu'il soit enterré. Tu l'as tué, tu as eu ta vengeance. C'est suffisant.

— Ce ne sera jamais suffisant.

Pour la première fois depuis ma mort, il sombre dans un sommeil agité.

Achille. Je ne peux pas supporter de voir que tu as autant de peine.

Ses membres tressaillent, il frissonne.

Accorde-nous la paix à tous les deux. Brûle-moi et enterre-moi. Je t'attendrai dans l'ombre. Je…

Mais il se réveille déjà.

— Patrocle ! Attends ! Je suis là.

Il secoue le corps à côté de lui. Lorsqu'il constate que je ne réponds pas, les larmes reviennent en force.

Il se lève à l'aube pour traîner le cadavre d'Hector autour des murs de la ville devant tous les Troyens. Il recommence à midi, et le soir, sans remarquer que les Grecs détournent de plus en plus les yeux sur son passage. Sans voir les lèvres qui se serrent de désapprobation. Jusqu'à quand va-t-il continuer ?

Thétis l'attend dans la tente, aussi élancée et droite qu'une flamme.

— Que veux-tu ? lui demande-t-il avant de laisser tomber le corps à terre.

Les joues de la déesse sont deux taches de couleur pareilles à du sang répandu sur du marbre.

— Il faut que tu arrêtes. Apollon est en colère. Il cherche à se venger de toi.

— Eh bien, qu'il se venge !

Il s'agenouille pour écarter mes cheveux de mon front. Je suis enveloppé de couvertures, afin d'atténuer l'odeur.

— Achille, dit-elle en s'approchant de lui d'un pas décidé pour lui saisir le menton. Écoute-moi. Tu vas trop loin. Je ne pourrai pas te protéger d'Apollon.

Il éloigne brusquement son visage d'elle, les lèvres retroussées.

— Je n'ai pas besoin de ta protection.

La peau de Thétis est plus blanche que je ne l'ai jamais vue.

— Ne sois pas stupide. J'ai seulement le pouvoir de…

— Quelle importance ? l'interrompt-il hargneusement. Il est mort. As-tu le pouvoir de le ramener ?

— Non. C'est impossible.

Il se lève.

— Tu crois que je ne te vois pas te réjouir ? Je sais à quel point tu le haïssais. Tu l'as toujours détesté. Si tu n'étais pas allée trouver Zeus, il serait encore en vie !

— C'est un humain. Tous les humains meurent.

— Moi aussi, je suis mortel, crie-t-il. À quoi me sert ma divinité, si je ne peux pas le ramener ? Et toi, à quoi sers-tu ?

— Je sais ce que tu es, répond-elle en énonçant chaque mot froidement comme on pose un carreau de mosaïque. Je le sais mieux que personne. Je t'ai laissé trop longtemps au Pélion. Ton séjour là-bas t'a corrompu, poursuit-elle avec un geste bref vers ses vêtements déchirés et ses joues striées de larmes. Ce n'est pas mon fils que j'ai devant moi.

La poitrine d'Achille se soulève et s'abaisse furieusement.

— Alors qui suis-je, Mère ? Ne suis-je pas suffisamment célèbre ? J'ai tué Hector. Qui d'autre, maintenant ? Envoie-les-moi, et je les massacrerai tous !

La déesse grimace, courroucée.

— Ton comportement est celui d'un enfant. À douze ans, Pyrrhos est plus adulte que toi.

— Pyrrhos.

Ce nom est sorti de la bouche d'Achille comme un halètement.

— Quand il viendra, Troie tombera. D'après les Parques, la ville ne peut pas être prise sans lui, assène-t-elle triomphalement.

Achille la contemple avec incrédulité.

— Tu l'amènerais ici ?

— Il est le prochain *Aristos Achaion*.

— Je ne suis pas encore mort.

— C'est tout comme, lance-t-elle d'un ton cinglant. Sais-tu ce que j'ai enduré pour te rendre exceptionnel ? Et tu veux détruire mon œuvre à cause de ça ? lui demande-t-elle en désignant mon cadavre pourrissant, les traits rigides de dégoût. J'en ai assez. Je ne peux plus rien faire pour te sauver.

Ses prunelles noires semblent se contracter, pareilles à des étoiles mourantes.

— Je suis contente qu'il soit mort, conclut-elle.

C'est la dernière chose qu'elle lui dira jamais.

---

1 Gorgone : monstre féminin de la mythologie grecque, qui inspire la terreur, et à qui on prête souvent des traits monstrueux tels que des serpents dans les cheveux.

CHAPITRE 32

Au plus profond de la nuit, quand même les chiens sauvages sont endormis et que les chouettes se taisent, un vieil homme s'approche de notre tente. Il est sale, ses vêtements sont déchirés, ses cheveux maculés de cendres et de poussière. Sa longue robe est trempée car il a passé la rivière à la nage, mais lorsqu'il parle, son regard est clair.

— Je viens chercher mon fils, annonce-t-il.

Le roi de Troie traverse la pièce pour s'agenouiller aux pieds d'Achille, inclinant sa tête couverte de cheveux blancs.

— Entendras-tu la prière d'un père, puissant prince de Phtie, meilleur des Grecs ?

Comme en transe, Achille baisse les yeux vers les épaules de son visiteur, tremblantes à cause de son grand âge, et courbées sous le fardeau du chagrin. Cet homme a engendré cinquante fils, et il n'en a perdu qu'une poignée.

— Je suis prêt à t'écouter.

— Que les dieux bénissent ta gentillesse, dit Priam.

Le contact de ses mains est frais sur la peau brûlante d'Achille.

— Je suis venu de loin cette nuit, plein d'espoir, reprend-il en dépit du frisson involontaire qui le parcourt, dû à la nuit glacée et à ses vêtements trempés. Je suis désolé d'apparaître devant toi dans un état aussi misérable.

Sa déclaration semble quelque peu réveiller Achille.

— Ne reste pas à genoux. Laisse-moi t'apporter à manger et à boire.

Il tend la main au vieil homme pour l'aider à se remettre debout avant de lui donner une cape sèche et les coussins moelleux préférés de Phénix, puis de lui verser du vin. Par contraste avec la peau plissée de Priam et sa démarche ralentie, il semble soudain très jeune.

— Merci pour ton hospitalité, répond le roi de Troie, qui maîtrise bien le grec malgré son lourd accent et son débit plutôt lent. J'ai entendu dire que tu es un homme noble, et c'est à cette noblesse que j'en appelle. Nous sommes ennemis, mais tu n'as jamais été réputé pour ta cruauté. Je te supplie de me rendre la dépouille de mon fils pour qu'il puisse être enterré et que son âme ne demeure pas en perdition, à errer sans fin.

Durant la conversation, il prend garde à ne pas laisser son regard dériver vers la silhouette qui git face contre terre dans un coin.

Achille fixe longuement la coupe de ses paumes emplie d'ombres.

— Tu t'es montré courageux en venant ici seul, dit-il. Comment es-tu rentré dans le camp ?

— J'ai été guidé par la grâce des dieux.

Achille relève la tête.

— Comment savais-tu que je ne te tuerais pas ?

— Je n'en savais rien, répond Priam.

Le silence s'installe. La nourriture et le vin sont disposés devant eux, mais ni l'un ni l'autre n'y touche. Je distingue les côtes d'Achille à travers sa tunique.

Le regard de Priam se pose sur l'autre corps, le mien, allongé sur le lit, et il hésite avant de le mentionner.

— Est-ce… ton ami ?

— *Philtatos,* répond brusquement Achille. Celui qui est le plus aimé. Meilleur des hommes, et massacré par ton fils.

— Toutes mes condoléances, continue Priam. Et je suis d'autant plus désolé que ce soit mon fils qui te l'ait pris. Cela dit, j'implore ta pitié. Les hommes doivent s'entraider dans le chagrin, même s'ils sont ennemis.

— Et si je refuse ? riposte Achille, soudain sur la défensive.

— Eh bien, tu refuseras.

Le silence revient pendant un court instant.

— Je pourrais encore te tuer, lui fait remarquer Achille.

Achille ! dis-je d'un ton de reproche.

— Je sais, répond le roi d'une voix calme où ne perce aucune crainte. Mais s'il y a une chance que l'âme de mon fils puisse trouver la paix, je suis prêt à mettre ma vie dans la balance.

Les yeux d'Achille s'emplissent de larmes, et il se détourne pour que le vieil homme ne le remarque pas.

Celui-ci reprend doucement.

— C'est bien de chercher la paix pour les défunts. Nous savons tous les deux que ceux qui restent ne la connaîtront pas.

— Non, murmure Achille.

Rien ne bouge dans la tente : le temps semble s'être arrêté.

Finalement, Achille se lève.

— L'aube approche, et je ne veux pas que tu te mettes en danger en repartant chez toi. Je vais demander à mes serviteurs de préparer le corps de ton fils.

Dès qu'ils sont partis, il s'effondre près de moi en enfouissant son visage dans mon ventre. Le flot ininterrompu de ses larmes rend ma peau glissante.

Le lendemain, il me porte jusqu'au bûcher funéraire. Briséis et les Myrmidons le regardent me placer sur les rondins de bois et frapper un silex pour les embraser. Une fois que les flammes m'entourent, je me sens dériver un peu plus loin de la vie, désormais réduite en moi au plus léger des souffles. J'aspire aux ténèbres et au silence du monde souterrain, où je pourrai enfin reposer.

Bien que ce soit une tâche de femme, il ramasse mes cendres lui-même. Après les avoir mises dans une urne dorée, la plus belle du camp, il s'adresse aux Grecs qui observent la scène :

— Quand je serai mort, je vous charge de mélanger nos cendres et de nous enterrer ensemble.

Hector et Sarpédon ont été tués, mais d'autres héros viennent prendre leur place. L'Anatolie ne manque pas d'alliés ni d'hommes prêts à faire cause commune contre les envahisseurs. Le premier est Memnon, roi d'Éthiopie, fils de l'Aurore aux doigts de rose. Imposant, mat de peau et couronné, il avance résolument à la tête d'une armée de guerriers au teint aussi foncé que lui, d'un noir tirant sur le brun. Il arbore un sourire plein d'espoir. Il est venu affronter un homme, un seul.

L'homme en question vient se mesurer à lui muni d'une simple lance. Les boucles de son plastron ont été négligemment fermées, et ses cheveux jadis si éclatants sont mous et sales. Memnon s'esclaffe. La tâche va être facile. Mais lorsqu'il s'effondre, empalé dans la longue tige de frêne, il ne sourit plus. Achille reprend son arme avec lassitude.

Ensuite viennent les amazones à la poitrine exposée et à la peau luisante qui rappelle le bois huilé. Elles ont les cheveux attachés, les bras chargés de lances et de flèches à l'empennage hérissé. Des boucliers incurvés en forme de croissant imitant sans doute la lune pendant de leurs selles. Une silhouette solitaire montée sur un cheval alezan ouvre la marche. Ses cheveux sont lâchés, et elle a les yeux bruns, ronds et féroces d'une Anatolienne, semblables à des fragments de pierre qui scrutent sans relâche l'armée déployée devant elle. Penthésilée.

La cape qu'elle porte est ce qui cause sa perte, car c'est par là qu'Achille l'attrape. Elle tombe de cheval, ses membres légers suspendus dans les airs comme ceux d'un chat, et culbute avec une grâce tranquille. L'une de ses mains saisit très vite la lance accrochée à sa selle. Accroupie dans la poussière, elle s'apprête à l'envoyer. Un visage surgit au-dessus d'elle, sinistre, noirci et terni. Il n'est même plus protégé par son casque, et sa peau est exposée aux impacts et aux blessures. À présent, il est tourné vers elle, dans une attitude pleine d'espoir et de mélancolie.

Lorsqu'elle porte son coup, le corps d'Achille esquive la pointe meurtrière avec une rapidité impossible, une agilité infatigable. Ses muscles le trahissent

toujours, préférant la vie à la paix que la lance pourrait lui apporter. L'amazone frappe à nouveau, et il saute par-dessus la pointe, ramassé sur lui-même à la manière d'une grenouille, léger et détendu. Il émet un son désespéré. Il avait cru pouvoir en finir, parce qu'elle en avait tué tant d'autres. Parce que sur sa monture, elle lui ressemblait tant, si vive et gracieuse, si impitoyable aussi. Mais non. Un seul coup suffit à écraser l'amazone à terre, où elle git, la poitrine entaillée comme un champ labouré par une charrue. Ses camarades hurlent de rage et de chagrin tandis que les épaules voûtées d'Achille s'éloignent.

Le dernier est un jeune garçon, Troïlos. Les Troyens l'ont gardé à l'abri du mur par sécurité, car c'est le plus jeune fils de Priam, celui qui doit survivre pour préserver la lignée. La mort de son frère l'a poussé à sortir de son abri. Aussi courageux que stupide, il ne veut rien entendre. Je le vois s'arracher aux bras de ses frères aînés pour sauter dans son char. Il file à toute vitesse, tel un lévrier en liberté, avide de vengeance.

Le bout de la lance d'Achille le frappe à la poitrine, qui commence tout juste à s'élargir avec l'arrivée de l'âge d'homme. Il tombe, les rênes toujours à la main, et ses chevaux effrayés s'enfuient en le traînant derrière eux. Emportée avec lui, la pointe de sa lance cliquette contre les pierres, écrivant dans la poussière avec sa griffe de bronze.

Néanmoins, il se libère enfin et se relève, les bras et le dos râpés et égratignés, pour affronter l'homme plus âgé qui s'approche, menaçant, cette ombre à l'expression macabre qui hante le champ de bataille et tue un guerrier après l'autre d'un air las. À son regard clair et à son menton courageusement levé, je vois que le garçon n'a aucune chance. La pointe de l'arme se loge dans le bulbe tendre à la base de sa gorge, et le liquide se répand comme de l'encre, sa couleur rouge délavée par le crépuscule qui tombe. Il s'effondre.

À l'abri des murs de Troie, des mains pressées bandent très vite un arc. Une fois la flèche sélectionnée, les pieds d'un prince se hâtent de gravir les

escaliers menant à une tour inclinée au-dessus d'un champ de bataille couvert de morts et de mourants. Où attend un dieu.

Pâris n'a aucun mal à trouver sa cible. Le Grec se déplace lentement à la façon d'un lion blessé et malade, mais sa chevelure dorée rend la méprise impossible. Pâris place la flèche dans l'encoche.

— Où dois-je viser ? J'ai entendu dire qu'il était invulnérable, à part…

— C'est un homme, répond Apollon. Pas un dieu. Tire, et il mourra.

Pâris vise. Le dieu touche l'empennage de la flèche d'un doigt, avant d'expirer un petit souffle d'air, comme s'il voulait faire voler des pissenlits ou propulser une maquette de bateau sur l'eau. La flèche s'envole, tout droit et en silence, puis décrit un arc qui descend vers le dos d'Achille.

Ce dernier entend le léger bourdonnement émis par le projectile une seconde avant d'être touché. Il pivote légèrement la tête, probablement pour le voir arriver. Les yeux fermés, il sent sa pointe pénétrer dans sa peau, fendre l'épaisseur du muscle, se frayer insidieusement un chemin à travers les doigts entrelacés de ses côtes, et trouver enfin son cœur. Le sang jaillit entre ses omoplates, aussi sombre et luisant que de l'huile. Quand son visage s'abat sur le sol, Achille sourit.

CHAPITRE 33

Les Néréides viennent chercher le corps, leur robe d'écume marine traînant derrière elles. Elles le lavent à l'eau de rose et au nectar avant d'entrelacer sa chevelure dorée de fleurs. Les Myrmidons lui érigent un bûcher, sur lequel on le pose. Les nymphes pleurent pendant que les flammes le consument. Son corps magnifique, changé en os et en cendres grises…

Malgré tout, beaucoup gardent les yeux secs : Briséis, qui reste debout à contempler le spectacle jusqu'à ce que les dernières braises se soient éteintes ; Thétis, le dos très droit, ses cheveux noirs détachés flottant dans le vent comme des serpents ; les hommes, rois ou roturiers, qui se sont rassemblés un peu plus loin, effrayés par les gémissements angoissants des Néréides et le regard foudroyant de la déesse. Le seul à être presque en larmes est Ajax, dont la jambe bandée paraît sur la voie de la guérison. Peut-être pense-t-il seulement à sa promotion tant attendue ?

Le bûcher finit de se consumer. Si les cendres ne sont pas ramassées bientôt, elles seront emportées par le vent, mais Thétis, à qui revient cette tâche, n'esquisse pas un geste. Finalement, on envoie Ulysse lui parler.

Il s'agenouille.

— Déesse, nous aimerions connaître ta volonté. Devons-nous récupérer les cendres ?

Elle se retourne vers lui. Peut-être y a-t-il du chagrin sur ses traits. Peut-être pas. C'est impossible à dire.

— Ramasse-les et enterre-les. J'ai fait tout ce que j'avais à faire.

Il incline la tête.

— Ô grande Thétis, ton fils souhaitait que ses cendres soient placées…

— Je sais ce qu'il souhaitait. Je te laisse décider. Cela m'importe peu.

Des servantes sont envoyées pour rassembler les cendres, qu'elles apportent près de l'urne dorée où je repose. Vais-je les sentir tomber sur les miennes ? Je pense aux flocons de neige du Pélion, si froids sur nos joues rouges. Mon désir pour Achille est comparable à de la faim, qui creuse un vide en moi. Quelque part, son âme attend, mais hors de ma portée. *Enterrez-nous, et inscrivez nos noms sur la stèle.* Libérez-nous. Lorsque ses cendres se mélangent aux miennes, je ne ressens rien.

Agamemnon convoque le conseil pour discuter de la tombe qu'ils vont construire.

— Nous devrions la mettre sur le champ où il est tombé, propose Nestor.

Machaon secoue la tête.

— Elle sera plus accessible sur la plage, près de l'agora.

— Très mauvaise idée ! On trébucherait dessus tous les jours, déclare Ulysse.

N'importe où, n'importe où, ça m'est égal.

Une voix claire s'élève subitement à travers la pièce.

— Je suis venu prendre la place de mon père.

Les rois tournent la tête vers l'entrée de la tente, où se tient un garçon. Ses cheveux sont d'un roux flamboyant ; il est beau, mais d'une beauté froide comme un matin d'hiver. Seuls les moins sagaces ne verront pas de quel père il s'agit. La ressemblance est imprimée sur chaque ligne de son visage, si marquée que je la trouve déchirante. La seule différence est son menton, très pointu comme celui de sa mère.

— Je suis le fils d'Achille, annonce-t-il.

Les rois restent bouche bée. La plupart d'entre eux ignoraient qu'Achille avait un enfant. Seul Ulysse a la présence d'esprit de réagir.

— Peut-on connaître le nom de ce fils ?

— Mon nom est Néoptolème, mais on m'appelle Pyrrhos. Le Feu.

Pourtant, à part sa chevelure, rien en lui n'évoque une flamme.

— Où est le siège de mon père ? reprend-il.

Idoménée, qui l'occupe, se lève.

— Ici.

Pyrrhos transperce le roi de Crète du regard.

— Je te pardonne d'avoir été présomptueux. Tu ignorais que je viendrais, lance-t-il avant de prendre place. Seigneur de Mycènes, seigneur de Sparte, je viens me mettre à disposition de votre armée, ajoute-t-il en inclinant imperceptiblement la tête.

L'expression d'Agamemnon reflète un mélange d'incrédulité et de déplaisir. Lui qui croyait en avoir fini avec Achille ! Sans compter que le garçon se comporte de façon étrange et déroutante.

— Tu ne sembles pas avoir l'âge requis.

Douze ans. Il a douze ans.

— J'ai vécu avec les dieux sous la mer. J'ai bu leur nectar et je me suis régalé de leur ambroisie. À présent, je suis venu gagner cette guerre pour vous. Les Parques ont annoncé que Troie ne tomberait pas sans moi.

— Quoi ? s'étrangle Agamemnon avec horreur.

— S'il en est ainsi, nous sommes ravis de te compter parmi nous, intervient Ménélas. Nous réfléchissions à l'endroit où construire la tombe de ton père.

— Sur la colline, suggère Ulysse.

Ménélas acquiesce.

— L'endroit est bien choisi pour eux.

— Eux ?

Une brève pause s'ensuit.

— Ton père et son compagnon, Patrocle.

— Et pourquoi cet homme devrait-il être enterré aux côtés d'*Aristos Achaion ?*

L'atmosphère est lourde. Tout le monde attend la réponse de Ménélas.

— Prince Néoptolème, ton père a souhaité que leurs cendres soient placées ensemble. On ne peut enterrer les unes sans les autres.

Pyrrhos lève son menton pointu.

— Un esclave n'a pas sa place dans la tombe de son maître. Si leurs cendres sont déjà mélangées, c'est trop tard, mais je ne permettrai pas que le nom de mon père soit ainsi amoindri. Le monument doit être consacré à lui, et à lui seul.

Ne l'y autorisez pas. Ne me laissez pas ici sans lui.

Les rois échangent quelques coups d'œil.

— Très bien, capitule Agamemnon. Nous agirons selon tes désirs.

N'étant plus constitué que d'air et de pensées, je ne peux pas lutter.

La taille d'un monument funéraire est proportionnelle à la renommée de l'homme qu'il va abriter. Immense et blanche, la pierre que les Grecs extraient pour sa tombe s'élance vers le ciel. On peut y lire son nom en majuscules : A C H I L L E. Elle le représentera et dira à tous ceux qui passeront devant : il a vécu, il est mort, mais sa mémoire reste vivante.

Les bannières de Pyrrhos portent l'emblème de Scyros, le pays de sa mère, et non celui de Phtie. Ses soldats aussi viennent de Scyros. Automédon aligne consciencieusement les Myrmidons et les femmes pour l'accueillir. Tout le monde l'observe alors qu'il remonte la grève en compagnie de ses troupes rutilantes récemment levées, sa chevelure d'un roux doré tranchant telle du feu sur le bleu du ciel.

— Je suis le fils d'Achille. Je vous réclame comme l'héritage auquel ma naissance me donne droit. Vous devez m'être loyaux, maintenant.

Son regard se pose sur une femme debout, les yeux baissés. Il s'approche d'elle et lui prend le menton entre ses doigts.

— Comment t'appelles-tu ?

— Briséis.

— J'ai entendu parler de toi, répond-il. Tu es la raison pour laquelle mon père a cessé de se battre.

Ce soir-là, il envoie ses gardes la chercher. Ils l'emmènent vers la tente de Pyrrhos en la tenant par le bras. Soumise, elle garde la tête basse, sans essayer de lutter.

Le rabat de la tente s'ouvre, et on la pousse à l'intérieur. Pyrrhos paresse dans une chaise, balançant négligemment une jambe sur l'accoudoir. Achille s'est peut-être assis dans cette position, un jour. Néanmoins, ses yeux n'ont jamais ressemblé à ceux de son fils, aussi vides que les profondeurs infinies d'un océan noir peuplées uniquement des corps exsangues des poissons.

Elle se met à genoux.

— Mon père s'est fâché avec l'armée à cause de toi. Tu étais sûrement une bonne esclave, au lit.

Le regard de Briséis n'a jamais été aussi sombre, ni aussi voilé.

— Tes paroles m'honorent, mon Seigneur. Mais je ne crois pas que ce soit à cause de moi qu'il ait refusé de se battre.

— Pourquoi, sinon ? Si tu peux me donner ton opinion d'esclave ? demande-t-il en arquant un sourcil d'un mouvement précis.

C'est terrifiant de le voir en action. On dirait un serpent : on ne sait jamais quand il va frapper.

— J'étais une prise de guerre, et Agamemnon l'a déshonoré en s'emparant de moi. C'est tout.

— Tu ne partageais donc pas son lit ?

— Non, mon Seigneur.

— Ça suffit, lance-t-il d'un ton bref. Ne recommence pas à me mentir. Tu es la plus belle femme du camp. Tu étais forcément à lui.

Elle hausse imperceptiblement les épaules.

— Je ne voudrais pas que tu me surestimes. Je n'ai jamais eu cette chance.

— Pourquoi ? Quel est ton problème ?

Elle hésite.

— Mon Seigneur, t'a-t-on déjà parlé de l'homme qui est enterré avec ton père ?

Le visage de Pyrrhos se ferme.

— Bien sûr que non. Ce n'est personne.

— Et pourtant, ton père l'a aimé et honoré. Il serait très content de savoir qu'ils sont enterrés ensemble. Il n'avait pas besoin de moi.

Pyrrhos lui jette un regard pénétrant.

— Mon Seigneur ?

— Silence ! crache-t-il, et ce mot siffle au-dessus d'elle comme un coup de fouet. Je vais t'apprendre ce que tu encours si tu mens à *Aristos Achaion,* poursuit-il en se levant. Approche.

Malgré ses douze ans, il a un corps d'homme.

Briséis écarquille les yeux de peur.

— Mon Seigneur, je suis désolé de t'avoir déplu. Tu peux demander à n'importe qui, Phénix ou Automédon. Ils te confirmeront que je dis vrai.

— Je t'ai donné un ordre.

Elle se lève, et ses mains fourragent dans les plis de sa robe. Cours, dis-je tout bas. *Ne t'approche pas.* Malheureusement, elle va vers lui.

— Mon Seigneur, que veux-tu faire de moi ?

— Tout ce que je voudrai.

Je ne vois pas d'où surgit la lame. Elle est dans la main de Briséis, et une seconde plus tard, elle s'abat sur lui. Seulement Briséis n'a jamais tué d'homme auparavant. Elle ignore à quel point il faut enfoncer le couteau, et avec quelle conviction. Sans compter que Pyrrhos est rapide, et qu'il se dégage déjà. La lame a fendu sa peau en l'éraflant d'une ligne dentelée, mais ne pénètre pas. Il plaque brutalement au sol Briséis, qui lui jette son poignard à la figure avant de s'enfuir.

Échappant aux mains trop lentes des gardes, elle sort de la tente en trombe et file le long de la plage pour entrer dans l'eau. Pyrrhos est déjà derrière elle,

la tunique déchirée, le ventre ensanglanté. Après s'être posté à côté des soldats perplexes, il leur prend calmement des mains une de leurs lances.

— Envoie-la, le presse l'un d'entre eux, voyant que la fugitive a déjà dépassé la barre.

— Un instant, murmure le prince.

Les membres de Briséis se soulèvent dans les vagues grises, pareils à des ailes qui battent avec régularité. Elle a toujours été la meilleure nageuse de nous trois. Elle jurait souvent qu'un jour, elle était allée jusqu'à Ténédos, un trajet qui représente deux heures de bateau. Un sentiment de triomphe sauvage m'envahit quand je constate qu'elle s'éloigne de plus en plus du rivage. Le seul homme qui aurait pu l'atteindre avec sa lance est mort. Elle est libre.

Le seul homme, à part son fils.

La lance vole depuis le haut de la plage, silencieuse et précise. Sa pointe frappe le dos de Briséis comme une pierre jetée sur une feuille qui flotte. L'eau noire l'avale tout entière d'une seule goulée.

Phénix envoie un homme, un plongeur, pour récupérer son corps, mais il revient bredouille. Peut-être que les dieux de Briséis sont meilleurs que les nôtres, et qu'elle trouvera le repos. Je donnerais une seconde fois ma vie pour qu'il en soit ainsi.

La prophétie a dit vrai. Une fois que Pyrrhos est là, Troie tombe. Bien sûr, il n'accomplit pas cet exploit seul. C'est aussi grâce au cheval, au plan d'Ulysse, et à toute l'armée. Mais c'est lui qui tue Priam. C'est lui qui pourchasse Andromaque, la femme d'Hector, jusque dans la cave où elle se cache avec son fils. Il lui arrache l'enfant des mains et lui fracasse le crâne contre la pierre des murs avec une telle brutalité que son crâne explose comme un fruit pourri. Même Agamemnon a blêmi en entendant l'histoire.

La ville est brisée, sucée jusqu'à la moelle. Les rois grecs remplissent les cales de leurs bateaux de ses colonnes dorées et de ses princesses. Ils lèvent le camp bien plus vite que je ne l'aurais imaginé, roulant toutes les tentes pour

les ranger, tuant gibier et poisson avant de les stocker. La plage est complètement vide, telle une carcasse parfaitement nettoyée.

Je hante leurs rêves. *Ne partez pas !* les supplie-je. Pas avant de m'avoir accordé la paix. Si quelqu'un m'entend, il ne me répond pas.

La veille du jour où les Grecs vont appareiller, Pyrrhos souhaite qu'on procède à un dernier sacrifice en l'honneur de son père. Les rois se rassemblent près de la tombe, et Pyrrhos préside la cérémonie, ses prisonnières royales – Andromaque, la reine Hécube et la jeune princesse Polyxène – à ses pieds. Il les traîne partout avec lui désormais, sans doute pour afficher constamment son triomphe.

Calchas conduit une génisse blanche au pied de la tombe. Cependant, Pyrrhos l'arrête au moment où il sort son couteau.

— Une seule génisse ? C'est tout ? Le sacrifice habituel pour n'importe quel homme ? Mon père était *Aristos Achaion.* Non seulement il était le meilleur d'entre vous, mais son fils s'est révélé encore meilleur. Et vous lésinez ?

La main de Pyrrhos se referme sur la robe informe et tourbillonnante de la princesse Polyxène, qu'il tire rudement vers l'autel.

— Voilà ce que mérite l'âme de mon père.

Il ne va pas faire ça. Il n'osera pas.

Comme pour me répondre, Pyrrhos sourit.

— Achille est satisfait, clame-t-il en tranchant la gorge de la princesse.

J'ai encore dans la bouche le goût de fer et de sel de ce jet sanglant. Il suinte dans le sol où nous sommes enterrés, et m'étouffe. Les morts sont censés être assoiffés de sang, mais pas de cette façon.

Les Grecs partent demain. Je suis désespéré.

Ulysse.

Il dort d'un sommeil léger en battant des paupières.

Ulysse, écoute-moi.

Il tressaute. Même dans le sommeil, il n'est pas au repos.

Quand tu es venu lui demander de l'aide, je t'ai répondu. Vas-tu me répondre à ton tour ? Tu sais ce qu'il représentait pour moi. Tu l'avais vu avant de nous amener jusqu'ici. Maintenant, la paix de nos âmes est entre tes mains.

— Désolé de te déranger si tard, prince Pyrrhos, dit Ulysse en lui adressant son sourire le plus plaisant.

— Je ne dors pas, répond Pyrrhos.

— Comme c'est pratique ! Rien d'étonnant à ce que tu arrives à en accomplir tellement plus que le commun des mortels !

Pyrrhos le dévisage en rétrécissant les yeux, incapable de savoir s'il se moque de lui ou non.

— Du vin ? propose Ulysse en levant une outre.

— Pourquoi pas ? réplique Pyrrhos, qui désigne deux gobelets d'un signe du menton, avant d'ajouter : Laisse-nous !, à l'attention d'Andromaque.

Pendant qu'elle rassemble ses vêtements, Ulysse verse le breuvage.

— Eh bien, tu dois être ravi de tout ce que tu as réalisé ici. Héros avant treize ans ? Peu d'entre nous peuvent en dire autant.

— Personne, répond-il, glacial. Que veux-tu ?

— J'ai bien peur que ma venue ne soit motivée par un rare sentiment de culpabilité.

— Oh ?

— Demain, nous prenons la mer, en laissant beaucoup de Grecs morts derrière nous. Tous ont été enterrés dans les règles, avec un nom pour honorer leur mémoire. Tous, sauf un. Sans être pieux, je n'aime pas l'idée que des âmes puissent continuer à errer parmi les vivants. J'aime pouvoir me mettre à l'aise sans être importuné par des esprits agités.

Pyrrhos l'écoute, les lèvres plissées de leur habituelle expression vaguement dégoûtée.

— Je ne peux pas dire que j'étais l'ami de ton père, ni qu'il était le mien. Mais j'admirais son habileté, et je l'appréciais en tant que guerrier. Et puis, en dix ans, on finit par connaître les gens, même si on n'en a pas envie. C'est

pourquoi je peux t'affirmer aujourd'hui qu'il ne voudrait pas que Patrocle soit oublié.

Pyrrhos se raidit.

— Est-ce qu'il l'a dit ?

— Il a demandé que leurs cendres soient mélangées, et qu'ils soient enterrés comme une seule personne. Dans cet esprit, je crois qu'on peut affirmer qu'il le souhaitait.

Pour la première fois, je me félicite de l'adresse d'Ulysse.

— Je suis son fils. C'est moi qui dois décider.

— Et c'est pour cette raison que je suis venu te trouver. Je n'ai rien à gagner ici. Je suis seulement un honnête homme, qui aime que justice soit faite.

— Est-ce juste que la gloire de mon père soit diminuée et salie par un roturier ?

— Patrocle n'était pas roturier. Il était né prince avant d'être exilé. Il a courageusement servi notre armée, et nombreux sont ceux qui l'ont admiré. Il a tué Sarpédon, le meilleur guerrier après Hector.

— Dans l'armure de mon père. En utilisant sa gloire. Dont il est lui-même totalement dépourvu.

Ulysse incline la tête.

— C'est vrai. Cela dit, la gloire est une chose étrange. Certains y accèdent après leur mort, mais celle des autres peut aussi s'estomper avec les années. Ce qui est admiré par une génération peut être abhorré par une autre, explique-t-il en ouvrant ses larges mains. Nous ne pouvons pas prévoir qui survivra à l'holocauste de la mémoire. Qui sait ? conclut-il avec un sourire. Peut-être qu'un jour, moi aussi, je serai célèbre. Davantage que toi, même.

— J'en doute.

Ulysse hausse les épaules.

— Nous ne pouvons guère le deviner. Après tout, nous ne sommes que des mortels, dont la vie s'embrase brièvement comme une torche. Ceux qui

viendront après nous pourront nous encenser ou nous rabaisser à leur guise. Patrocle fera peut-être partie de ceux dont la gloire grandira dans le futur.

— Certainement pas.

— Dans ce cas, ce serait une bonne action. Un acte de charité et de piété qui te permettrait d'honorer ton père, et de laisser un mort reposer en paix.

— Il représente une tache sur l'honneur de mon père, et sur le mien. Je ne le permettrai pas. Prends ton vin acide et va-t'en ! crache Pyrrhos d'un ton aussi cassant qu'une branche qui se fend en deux.

Ulysse se lève, sans partir pour autant.

— As-tu une femme ? demande-t-il.

— Bien sûr que non.

— Eh bien moi, j'en ai une. Il y a dix ans que je ne l'ai pas vue. Je ne sais pas si elle est morte, ou si je mourrai avant de retourner auprès d'elle.

J'avais toujours pensé que sa femme était une plaisanterie, une pure fiction. Mais sa voix n'est plus aussi douce. Il énonce chaque mot lentement, comme s'il provenait des tréfonds de lui-même.

— Je me console en me disant que nous serons réunis dans le monde souterrain. Que nous nous y retrouverons, à défaut de nous revoir durant cette vie. Je ne voudrais pas y rester sans elle.

— Mon père n'avait pas d'épouse comme celle-là.

Ulysse examine une dernière fois le visage implacable du jeune homme.

— J'ai fait de mon mieux, dit-il. Qu'on se souvienne que j'ai essayé.

Je m'en souviens.

Le jour où les Grecs prennent la mer, ils emportent mon espoir avec eux. Je ne peux pas les suivre, car je suis enchaîné à cette terre où reposent mes cendres. Je me recroqueville autour de l'obélisque de pierre qui orne sa tombe. Peut-être est-elle froide au toucher, ou chaude. Je suis incapable de le dire. Elle porte juste son nom, A C H I L L E, et rien de plus. Il est parti pour le monde souterrain, mais moi, je suis toujours là.

Les gens viennent admirer sa sépulture. Certains restent en retrait, peut-être parce qu'ils craignent que son fantôme ne se dresse devant eux pour les défier. D'autres se plantent au pied du monument afin d'observer les scènes sculptées dans la pierre. Bien qu'elles aient été exécutées à la hâte, elles sont assez claires. Achille tuant Memnon, Hector, Penthésilée. Rien que des morts. Voilà à quoi la tombe de Pyrrhos pourrait ressembler. Est-ce ainsi qu'on se souviendra d'Achille ?

Thétis arrive. Je la regarde flétrir l'herbe sous elle. Je n'ai pas ressenti une haine aussi profonde à son égard depuis longtemps. C'est-elle qui a rendu Pyrrhos tel qu'il est, et elle l'a aimé plus qu'Achille.

Après avoir étudié les scènes gravées sur la pierre, une mort après l'autre, elle tend la main comme pour les toucher. Ce spectacle m'est insupportable.

Thétis, dis-je.

Elle tourne brusquement la tête avant de disparaître.

Plus tard, elle revient.

Thétis. Mais elle reste simplement debout en contemplant la tombe d'Achille sans réagir.

Je suis enterré ici. Dans la tombe de ton fils.

Elle ne dit rien. Ne fait rien. Elle ne m'entend pas.

Elle revient tous les jours s'asseoir au pied du monument, et j'ai l'impression de sentir sa froideur à travers la terre, ainsi que des relents de sa persistante odeur de sel. Si je ne peux pas l'obliger à partir, je peux au moins la détester.

Tu as dit que Chiron l'avait corrompu. Tu es une déesse, tu es froide, et tu n'y connais rien. C'est toi qui l'as corrompu. Regarde le souvenir qu'il laisse derrière lui : on se souvient de lui parce qu'il a tué Hector et Troïlos. Pour des actes cruels commis dans un accès de chagrin.

Pareils à la pierre elle-même, ses traits restent immobiles. Le jour se lève, et la nuit tombe, encore et encore.

Peut-être de tels actes passent-ils pour de la vertu chez les dieux. Mais en quoi est-ce glorieux de prendre une vie ? Nous mourons si facilement. Veux-tu le transformer en un second Pyrrhos ? Fais en sorte que les histoires de son existence évoquent davantage de choses.

— Quelles choses ?

Pour une fois, je n'ai pas peur. Comment peut-elle encore m'atteindre maintenant ?

Le moment où il a rendu le corps d'Hector à Priam, dis-je. Il faut qu'on puisse s'en souvenir.

Elle garde longuement le silence.

— Et puis ?

Son talent quand il jouait de la lyre. Sa voix magnifique.

On dirait qu'elle attend que je continue.

Les filles. Il les a réclamées pour qu'elles n'aient pas à souffrir des mains d'un autre roi.

— C'était plutôt ton œuvre.

Pourquoi n'es-tu pas avec Pyrrhos ?

Une émotion éclair traverse son regard.

— Il est mort.

Je suis envahi d'une satisfaction féroce. *Comment ?* dis-je, mais ma demande ressemble à un ordre.

— Il a été tué par le fils d'Agamemnon.

Pour quelle raison ?

Elle met quelque temps à répondre.

— Il lui a volé sa femme et l'a enlevée.

Tout ce que je voudrai, avait-il dit à Briséis.

Et c'était le fils que tu préférais à Achille ?

Ses lèvres se serrent.

— Tu n'as plus de souvenirs ?

Je suis fait de souvenirs.

— Eh bien, raconte !

J'aurais refusé si ma puissante nostalgie de lui ne l'avait pas emporté sur ma colère. J'ai envie de parler d'un être qui n'est ni mort, ni divin. J'ai envie qu'il soit vivant.

Au début, c'est étrange. J'ai l'habitude de m'assurer qu'il échappe à Thétis, de le garder pour moi tout seul. Pourtant, les souvenirs enflent avec la même force qu'un torrent de printemps, si vite que je ne peux pas les retenir. Ils ne viennent pas sous forme de mots, mais de rêves, qui apparaissent comme l'odeur de la terre mouillée après la pluie. Il y a ceci, dis-je. Et cela aussi. La façon dont ses cheveux brillaient dans le soleil d'été. Son expression quand il courait. Son air solennel *de chouette durant les* leçons. D'autres choses encore. Tant d'instants heureux qui affluent tous ensemble.

Elle ferme les yeux. La peau de ses paupières a la couleur du sable en hiver. Elle m'écoute, et elle aussi se souvient. Elle se souvient d'avoir été debout sur la plage, jeune nymphe aux cheveux noirs aussi longs que la queue d'un cheval. Les vagues gris ardoise se brisent sur les rochers. Et puis les mains brutales d'un mortel meurtrissent sa peau luisante. Le sable l'égratigne jusqu'au sang, et elle a la sensation d'être déchirée de l'intérieur. Ensuite arrive la décision des dieux, qui l'obligent à rester attachée à cet homme.

Elle se souvient d'avoir senti l'enfant en elle, lumineux dans l'obscurité de son ventre. Elle se répète la prophétie que trois femmes plus âgées lui ont annoncée : ton fils sera plus grand que son père.

Les autres dieux se sont refusés à l'entendre. Ils savent quel sort les fils puissants réservent à leur père : les coups de tonnerre de Zeus sentent encore la chair roussie et le parricide. Ils l'ont donné à un mortel en essayant de brider les pouvoirs de l'enfant. De le diluer à force d'humanité, de le diminuer.

Une main posée sur le ventre, elle le sent nager en elle. C'est son sang qui le rendra fort.

Pas assez fort, malgré tout. *Moi aussi, je suis mortel !* lui a-t-il crié, le visage marbré de larmes, rétréci et éteint.

Pourquoi ne vas-tu pas le voir ?

— Je ne peux pas, répond-elle, visiblement en proie à une peine déchirante. Je ne peux pas aller sous terre.

Le monde souterrain, avec ses ténèbres caverneuses et ses âmes qui voltigent, où seuls les morts sont autorisés à se rendre.

— C'est tout ce qui me reste, déclare-t-elle, le regard toujours rivé sur le monument.

Une éternité de pierre.

J'essaie de me souvenir du garçon que j'ai jadis connu. L'Achille qui souriait de toutes ses dents en jonglant très vite avec les figues. Ses iris verts et rieurs dans les miens tandis qu'il me disait : « Attrape ! » L'Achille dont la silhouette suspendue au-dessus de la rivière s'encadrait dans le ciel. La chaleur lourde de sa respiration dans mon oreille pendant son sommeil. *Si tu dois y aller, tu sais que j'irai avec toi.* Mes peurs oubliées au creux du havre idyllique de ses bras.

Les souvenirs continuent d'affluer, encore et encore. Elle écoute en fixant les veines de la pierre, et nous sommes tous réunis, la déesse, le mortel, et le garçon qui était les deux à la fois.

Le soleil se couche au-dessus de la mer, répandant ses couleurs à la surface de l'eau. Elle est à mes côtés, silencieuse dans le flou du crépuscule qui s'installe insidieusement. Sa peau est aussi dépourvue de marques que le premier jour où je l'ai vue. Elle a les bras croisés sur la poitrine, comme si elle voulait garder une pensée pour elle-même.

Je lui ai tout raconté, sans rien lui épargner sur aucun d'entre nous.

Nous contemplons la lumière mourante qui achève de disparaître dans le ciel.

— Je n'ai pas réussi à en faire un dieu, regrette-t-elle de sa voix écorchée débordant de chagrin.

Mais tu l'as fait, lui.

Elle met longtemps avant de répondre, et reste assise, les yeux brillants dans les vestiges de lumière agonisante.

— C'est bon, dit-elle finalement.

D'abord, je ne comprends pas. Et puis, je vois la tombe, et les marques qu'elle a inscrites sur la pierre. A C H I L L E, disent-elles. Et à côté. P A T R O C L E.

— Vas-y. Il t'attend.

Dans l'obscurité, deux ombres tendent les bras à travers le crépuscule pesant et sans espoir. Leurs mains se rencontrent, et quand la lumière les inonde subitement, on dirait que cent urnes dorées déversent soudain leur contenu ensoleillé.

REMERCIEMENTS

L'écriture de ce roman a été pour moi un voyage qui a duré dix ans, et j'ai eu la chance de rencontrer en chemin davantage de dieux bienveillants que de cyclopes en colère. Il me serait impossible de remercier tous ceux qui m'ont encouragée au cours de ces années — je devrais y consacrer un second livre – mais certaines divinités ont spécialement besoin d'être adorées.

J'aimerais en particulier remercier mes premiers lecteurs et leurs réactions enthousiastes et aimantes, même lorsqu'il n'y avait pas trop de quoi s'enthousiasmer : Caroline Bell, Sarah Furlow et Michael Bourret. Merci aussi à mon incroyable (fée) marraine, Barbara Thornbrough, qui m'a soutenue tout au long du chemin, ainsi qu'aux membres de la famille Drake qui m'ont si gentiment encouragée tout en jouant le rôle de consultants experts dans un large éventail de domaines. Je souhaite également manifester ma gratitude la plus sincère à mes professeurs, en particulier Diane Dubois, Susan Melvoin, Kristin Jaffe et Judith Williams, ainsi qu'à mes fabuleux étudiants si passionnés, les spécialistes de Shakespeare comme les latinistes, qui m'ont appris tellement plus que je leur ai jamais enseigné.

J'ai eu la grande chance d'avoir non pas un mais trois extraordinaires mentors, dans le domaine des lettres classiques, de l'enseignement, et de la vie : David Rich, Joseph Pucci et Michael C.J. Putnam, auxquels je suis reconnaissante au-delà de toute expression pour leur gentillesse et leur érudition. Merci également à l'ensemble du département de lettres classiques de l'université de Brown. Il va sans dire que toutes les erreurs et toutes les déformations qui pourraient s'être glissées dans ce livre ne sont attribuables qu'à moi seule.

Je remercie particulièrement tous mes amis pour l'amour et l'incroyable soutien qu'ils m'ont manifesté, avec une mention spéciale pour la belle et talentueuse Nora Pines, qui a toujours cru que je pourrais devenir écrivain, bien qu'elle ait lu un certain nombre des nouvelles écrites à mes débuts.

Merci, merci et mille fois merci à l'inimitable, infatigable et exceptionnel Jonah Ramu Cohen, féroce guerrier passionné qui s'est battu pour ce livre tout au long du chemin. Je te suis immensément reconnaissante de ton amitié.

J'aimerais aussi exprimer une gratitude de la taille du mont Olympe à Julie Barer, la meilleure de tous les agents, qui m'a subjuguée en provoquant la miraculeuse publication de ce livre, de même qu'à Caspian Dennis et à tout le reste de son extraordinaire équipe.

Et bien sûr, je remercie mes fabuleux et dynamiques éditeurs, Alexandra Pringle et Lee Boudreaux, dont la générosité, l'intuition et la passion pour cet ouvrage n'ont jamais faibli. Je dois aussi remercier tout spécialement Erica Jarnes, Antonia Till, Alexa von Hirschberg, Trâm-Anh Doan, Katie Bond, David Mann et toute l'équipe de Bloomsbury, qui ont pris si grand soin de moi et de ce livre.

Enfin, je voudrais dire merci à ma famille, notamment à mon frère Bud, qui a supporté mes histoires d'Achille toute sa vie, et à mon formidable beau-père, Gordon. Mais surtout, je remercie ma fabuleuse mère, qui m'a aimée et soutenue dans toutes mes entreprises, et insufflé sa passion de la lecture. Maman, c'est un grand privilège d'être ta fille.

Un dernier remerciement, et non le moindre, à Nathaniel, mon Athéna salvatrice, qui, grâce à son amour, à sa relecture attentive et à sa patience, m'a permis d'atteindre mon but.

Table des matières

Couverture

Copyright

Le chant d'Achille

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

CHAPITRE 16

CHAPITRE 17

CHAPITRE 18

CHAPITRE 19

CHAPITRE 20

CHAPITRE 21

CHAPITRE 22

CHAPITRE 23

CHAPITRE 24

CHAPITRE 25

CHAPITRE 26

CHAPITRE 27

CHAPITRE 28

CHAPITRE 29

CHAPITRE 30

CHAPITRE 31

CHAPITRE 32

CHAPITRE 33

REMERCIEMENTS